LA RENAISSANCE
DE LA
GRÈCE ANTIQUE
(1820-1850)

DU MÊME AUTEUR

DU SENTIMENT DE LA SOLITUDE MORALE CHEZ LES ROMANTIQUES ET LES PARNASSIENS (Hachette et Cie).
Un vol. . . . . 7 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PAR LES TEXTES (P. Delaplane).
Un vol. . . . . 3 fr. 50

Mme DE STAEL ET L'ANTIQUITÉ GRECQUE.
Un vol. . . . . (épuisé).

EN PRÉPARATION :

LE ROMANTISME ET LA GRÈCE ANTIQUE.
Un vol. . . . . » »

L'HELLÉNISME EN FRANCE

PENDANT LA PÉRIODE ROMANTIQUE

RENÉ CANAT

Docteur ès lettres

Professeur au lycée de Bordeaux.

LA RENAISSANCE

DE LA

GRÈCE ANTIQUE

(1820-1850)

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

PRÉFACE

L'Hellénisme en France *d'Egger s'arrête aux premières années du XIXe siècle. Les deux appendices consacrés au XIXe siècle sont assurément copieux mais ne donnent pas un livre ni même la matière d'un livre. Ces deux études auraient besoin d'être fondues; souvent elles chevauchent l'une sur l'autre. Elles auraient besoin aussi d'être aérées. Elles sont trop touffues, trop bourrées et l'impression d'ensemble est peu nette. Les travaux les plus importants sont noyés dans un répertoire de noms de médiocre intérêt; certains qui exercèrent une action décisive ne sont pas mentionnés.*

Il ne semble pas, à première vue, que l'hellénisme ait fait figure en France de 1820 à 1850. Le romantisme triomphe et la curiosité, tournée vers les littératures du Nord, dédaigne les œuvres classiques. Entre le magnifique mouvement de renaissance de la fin du XVIIIe siècle et le retour à l'art grec de 1850, entre Chénier et Leconte de Lisle, on dirait que l'hellénisme ne compte plus chez nous pendant une trentaine d'années.

Si c'était pourtant une illusion? Je ne crois guère aux révolutions littéraires. J'ai essayé de montrer ailleurs [1]

1. R. Canat, *De la Solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens* (Hachette et Cie).

que sur certaines questions le Parnasse prolongeait le romantisme et qu'il existait un lien très étroit entre ces deux formes de littérature personnelle. *Le retour à l'art grec de 1850 n'aurait-il pas été lui aussi préparé par la génération précédente? Il m'a paru intéressant de le rechercher.*

Mais la question n'est pas simple ou plutôt il y a deux questions.

Il y a d'abord une résurrection — par la critique et l'érudition — de cette Grèce que l'on croyait connaître et que l'on ne connaissait pas. On croyait la connaître mais on la confondait avec Rome. Le concours heureux de plusieurs circonstances dissipa cette confusion. Et ce fut vraiment la révélation d'une Grèce toute nouvelle, pour les érudits d'abord et aussi pour ce public mondain et lettré qui fait l'opinion. C'est ce que j'appelle La Renaissance de la Grèce antique *et c'est l'objet du présent ouvrage.*

Mais d'autre part il était inévitable que cette renaissance agît sur le mouvement littéraire de 1820 à 1850. Que fut cette action? Quelques auteurs qui se tenaient en dehors du romantisme imitèrent l'art grec par réaction contre le romantisme et ceci déjà est intéressant. Voici qui l'est davantage. Le romantisme lui-même fut gagné par l'esprit nouveau. Il fut annexé à l'hellénisme dans ce qu'il avait d'excellent, pendant que tombaient ses parties caduques. Cette question sera étudiée dans un autre ouvrage Le Romantisme et la Grèce antique.

Assurément les deux livres se tiennent mais leur objet est assez différent et chacun d'eux a son unité. Le premier définit cette atmosphère d'hellénisme dont le romantisme sera baigné. On ne s'étonnera pas de ne pas y

trouver certains noms ou certaines questions qui sembleraient devoir y figurer. Ils m'ont paru mieux à leur place ailleurs.

Je me suis reporté avec plaisir, pour toute cette période, aux journaux savants ou mondains ainsi qu'aux ouvrages de vulgarisation où se lisent le mieux les sentiments d'une époque. J'aurais voulu faire une plus large part à certaines citations qui ont toute la saveur de l'inédit. Du moins ai-je relevé ce qui m'a paru le plus remarquable. Pour le reste, j'ai donné les références. On trouvera dans chacun des chapitres, à la fin des paragraphes, non pas une bibliographie complète qui aurait alourdi inutilement ce livre mais l'indication des lectures qui méritent une particulière attention.

LA RENAISSANCE DE LA GRÈCE ANTIQUE (1820-1850)

CHAPITRE I

CHATEAUBRIAND ET CHÉNIER

Ce sont les deux initiateurs de la renaissance hellénique au XIXe siècle. Ils sont à l'entrée de presque toutes les avenues. Ce chapitre ne peut, forcément, qu'indiquer les grandes lignes de leur influence. On trouvera le détail ailleurs [1].

Chateaubriand a révélé le paysage grec en des pages immortelles. Les corneilles de l'Acropole aux ailes noires, lustrées, glacées de rose par les premiers reflets du jour; les colonnes de fumée bleue et légère montant dans l'ombre, sur Athènes endormie, le long des flancs de l'Hymette; la transparence des nuits sur les bords de l'Eurotas; le murmure des flots au cap Sunium; la teinte *fleur de pêcher* des monuments; la silhouette nette et gracieuse des temples et des tombeaux sur les promontoires; le chant du grillon et de la cigale dans les plaines dévorées de soleil ; voilà, au hasard, quelques-uns des traits qui illuminèrent la vieille terre classique, si mal dépeinte par les classiques. On ne devait plus désormais en perdre la sensation. D'ailleurs Chateaubriand, par ses causeries et par ses lettres, prolonge à

1. Surtout dans le volume qui suivra celui-ci, *le Romantisme et la Grèce antique.*

travers le romantisme l'effet de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*. Ambassadeur à Londres, il évoque Sunium et la grande ombre de Platon. Il écrit à son ami Marcellus qui revient d'Orient : « La Grèce apparaît toujours comme un de ces cercles éclatants qu'on aperçoit en fermant les yeux.... Quand retrouverai-je les lauriers-roses de l'Eurotas et le thym de l'Hymette? » Il fréquente, à l'Abbaye-au-Bois, Quinet et Lenormant qui ont fait le voyage, Ampère et Mérimée qui espèrent bien le tenter un jour. Le vieux pèlerin s'intéresse à ces *jeunes Grecs*. Il écrit à l'un d'eux : « Au delà d'Athènes, il n'y a plus rien pour moi. Faites bien mes adieux au mont Hymette où j'ai laissé des abeilles, au cap Sunium où j'ai entendu des grillons et au Pirée où la vague venait mourir à mes pieds dans le tombeau de Thémistocle.... Nous nous reverrons dans quelques mois, nous espérons vos beaux récits. Je m'attendrirai en vous écoutant comme le voyageur qui se retourne et voit derrière lui le pays qu'il a traversé. Mais vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers ni un grain des raisins que j'ai vus dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps : je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère ».

Sa résurrection de la vie antique, en dépit des chicanes, a paru aussi intéressante que la couleur de ses paysages. Elle était nouvelle. On était habitué à une Grèce élégante et académique accommodée au goût XVIIIe siècle. C'est Chateaubriand qui a commencé à ruiner la Grèce d'*Anacharsis*. Dans sa peinture de la pastorale Arcadie, il avait évoqué des mœurs simples et naïves, ce qu'un bon juge[1] appelait l' « âme de l'antiquité ». Il avait rêvé les anciens Grecs sur les Grecs d'aujourd'hui. Le gigot de mouton que lui servaient ses guides sur le coin d'une grande pierre, les chansons populaires et les complaintes des postillons entendues sur les routes de la Messénie lui avaient suggéré une Grèce plus familière que la

1. Le grec Capodistria qui était alors en France et qui goûtait *les Martyrs* à ce point de vue.

vieille critique ne l'imaginait. Plus héroïque aussi, et moins amie des plaisirs. Sur les ruines de Sparte, il crie aux échos, qui l'ont oublié, le nom de Léonidas; au Pirée, il regarde les flots baigner le mausolée de Thémistocle; du haut de l'Acropole, il songe à Démosthène. La guerre de l'indépendance hellénique l'enthousiasme comme la renaissance inespérée d'un glorieux passé. On connait son rôle comme philhellène et sa célèbre *Note sur la Grèce* (1825). Cette Grèce des palikares et des marins, si naïve et si fière, lui fait comprendre et goûter, depuis les héros d'Homère jusqu'à Philopœmen, une Grèce antique où n'avait guère pénétré l'abbé Barthélemy.

En art, il n'est pas excessif de dire que sa critique littéraire a renouvelé l'intelligence de l'hellénisme. Il y a un *Génie de l'hellénisme* dans *le Génie du christianisme*, ces nombreux passages traduits d'Homère et ces aimables commentaires sur l'antiquité qui relevèrent publiquement, a dit sainte-Beuve, les images du beau. Si l'on ne s'en avisa pas de prime abord, ce fut un peu la faute de Chateaubriand. Lorsqu'il exaltait, souvent plus que de raison, les œuvres modernes et chrétiennes, n'avait-il pas eu l'air de vouloir élever autel contre autel? Mais la part faite à la thèse et à ses exigences, comment oublier certains aveux où apparaissait le secret de son cœur? « Les anciens sont plus simples, plus augustes, plus tragiques, plus abondants et surtout plus vrais que les modernes.... Ils ne savent travailler que l'ensemble et négligent les ornements.... (On dirait) le groupe des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissants, se tenant par la main avec un doux sourire et portant pour seul ornement dans leurs cheveux une couronne de fleurs. » Par une fortune singulière, et qui ne déplaisait point à l'auteur, son *Génie* servit la cause de l'antiquité....

Suivez Chateaubriand à partir de 1820, lorsque se dessine le mouvement romantique. Il entre à la *Société Royale des Bonnes-Lettres* où nous verrons que l'hellénisme fut en honneur. Il admire la Vénus de Milo, qui vient

d'être découverte par Marcellus; il conseille à ses fidèles de garder ce goût des lettres grecques qui est devenu « une rareté dans notre pays si peu ami de l'étude »; il apprend des épigrammes de Léonidas de Tarente, il relit Homère, il traduit Anacréon; il paraphrase devant Marcellus, dans un jardin de Londres, la *Chanson de l'Hirondelle*; il dit à Marcellus : « Le descriptif des grands écrivains de l'antiquité est sans apprêt et surtout sans longueurs. Une image, une épithète leur suffit. Voyez Homère; il ne dit qu'un mot de l'intérieur du palais d'Alcinoüs et il court au verger du roi pour en tracer la plus exacte et la plus ravissante image. C'est la nature dans sa grâce et sa simplicité. Mais là même, pour tous ces fruits et pour les fontaines aux emplois divers, quelques vers suffisent, quand nos romanciers architectes ou pépiniéristes en auraient rempli quarante pages ». C'est un souvenir d'Anacréon qui poétise le dernier incident de sa vie politique. Arrêté comme conspirateur et détenu chez le préfet de police, un aimable homme qui déloge sa fille pour loger M. le Vicomte, il se réveille tout joyeux dans le cabinet de Mlle Gisquet parce qu'il se rappelle la chanson sur la toilette d'une jeune Grecque. Les *Mémoires d'outre-tombe*, dont il poursuit la rédaction, sont parfumés de gracieux souvenirs de l'Anthologie. A ses amis de l'Abbaye-au-Bois il vante Hérodote, Epictète, Longus, Aristophane surtout, « poète élégant et passé maître en atticisme ».

L'*Essai sur la littérature anglaise* (1836) attaque vigoureusement le romantisme et ses défauts : l'abus du genre descriptif, les rêveries lyriques, l'adoration exclusive du moyen âge et du gothique, la réforme de la langue, les césures déplacées, le rythme brisé, l'alexandrin disloqué, la passion pour les bancroches et les édentés, la tendresse pour les plaies et les verrues, l'amour du grotesque, tout ce réalisme brutal *si loin de l'antique*. Chateaubriand est fidèle aux dieux d'Homère et aux saintes collines, en face des barbares qui brûlent les oliviers et

les lauriers : « Génie de la Grèce, génie d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Saphô, de Simonide, d'Alcée, trompez-nous toujours! Je crois ferme à vos mensonges. Ce que vous dites est aussi vrai qu'il est vrai que je vous ai vu assis sur le mont Hymette, au milieu des abeilles, sous le portique d'un couvent de caloyers : vous étiez devenu chrétien, mais vous n'en aviez pas moins gardé votre lyre d'or et vos ailes couleur de miel où se dessinent les ruines d'Athènes ».

Dans les dernières années de sa vie, par ferveur d'helléniste autant que par piété pour une chère mémoire, il édite les œuvres complètes de son ami Fontanes. Et il rappelle que s'il est demeuré classique, il le doit à Fontanes qui veillait jalousement sur la pureté de la langue comme les dragons de la fable gardaient les pommes d'or des Hespérides. Regrets d'un passé d'amitié et de poésie, souvenirs des temps heureux où *les Martyrs* voyaient le jour à l'ombre de la *Grèce sauvée*, douce vision d'une intimité que parfumait une commune admiration pour la beauté des chefs-d'œuvre antiques, tout cela, par un ingénieux et délicat symbolisme, refleurit sous une image grecque dans l'esprit du vieillard : « La jeunesse est une chose charmante; elle part au commencement de la vie, couronnée de fleurs, comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile et les délicieuses campagnes d'Enna. La prière est dite à haute voix par le prêtre de Neptune; les libations sont faites avec des coupes d'or; la foule bordant la mer unit ses invocations à celles du pilote; le péan est chanté tandis que la voile se déploie aux rayons et au souffle de l'aurore. Alcibiade, vêtu de pourpre et beau comme l'Amour, se fait remarquer sur les trirèmes, fier des sept chars qu'il a lancés dans la carrière d'Olympie. Mais à peine l'île d'Alcinoüs est-elle passée, l'illusion s'évanouit. Alcibiade banni va vieillir loin de sa patrie et mourir percé de flèches sur le sein de Timandra. Les compagnons de ses

premières espérances, esclaves à Syracuse, n'ont pour alléger le poids de leurs chaînes que quelques vers d'Euripide. Vous avez vu ma jeunesse quitter le rivage.... »

Lorsque se dessinera après 1830 le retour à l'antiquité, lorsque les écrivains, à la suite des traducteurs et des critiques, tenteront le chemin des hautes sources, c'est à Chateaubriand d'abord que remontera leur curiosité pour regarder jaillir la fontaine[1].

Et aussi à Chénier dont l'hellénisme n'a été vraiment senti et goûté qu'après 1830. Chénier, révélé en 1819, n'est guère estimé que comme élégiaque jusqu'en 1824. Il est l'auteur du *Jeune Malade*; il justifie la mélancolie du romantisme naissant. Après 1824 et pendant plusieurs années, on salue en lui l'artiste, l'inventeur du *poème*, l'auteur de *l'Aveugle*, le rénovateur de la versification. C'est à peine si quelques articles signalent sa parenté avec le génie grec. Lebrun mentionne, en passant, ses idylles parfumées d'antiquité, *le Constitutionnel* reconnaît un disciple de Théocrite; Villemain, très prudent quand il s'agit de décider si Chénier est de l'ancienne ou de la nouvelle école poétique, Villemain se sent plus à l'aise pour parler des « grâces naïves » du génie grec, retrouvées dans toute leur fraîcheur par un artiste ému et délicat. Il arrive aussi que l'hellénisme de Chénier s'insinue à la faveur d'autres goûts. On croit n'imiter que l'élégiaque et l'artiste et l'on prend contact, sans y prendre garde, avec la beauté grecque. « Je ne suis pas la rose, dit la fleur de la poésie persane, mais j'ai longtemps habité près de la rose. » C'est le poète Lebrun qui résume dans cette citation l'influence de Chénier, et il se

1. Chateaubriand, *les Martyrs*; *l'Itinéraire*; *le Génie*, toute la *Deuxième partie* et spécialement, I, 2; II, 2, 4; III, 6; IV, 1 et 2; V; *Essai sur la litt. angl.* : Deux. partie. — Sainte-Beuve, *Chat. et son groupe litt.*, passim; articles divers et spécialement : *Espoir et vœu du mouvement littéraire* (1830) et *Lettre d'un vieux ami de province* (1840). — Biré, *les Dernières années de Chateaubriand.* — Marcellus, *Chateaubriand*, p. 28, 42, 54, 66, 69, 70, 76, 108, 130, 137, 142, 166, 175, 183, 189, 365, 459, 481.

trouve que Lebrun est un des hellénistes de la Restauration que nous reconnaissons au rameau d'or. Nous surprendrons assurément chez les poètes de cette génération un air d'antiquité qui leur est venu par Chénier. Mais il ne faut rien exagérer, et c'est encore bien peu de chose[1].

Voici cependant que Sainte-Beuve écrit du poète des idylles : « On sent qu'il vient de la Grèce, qu'il y est né, qu'il en est plein ». Sainte-Beuve rapproche Chénier de Chateaubriand, il lui fait un mérite d'avoir poursuivi « la régénération de la poésie par l'étude approfondie de l'antique », il souhaite qu'une édition classique relève les emprunts qu'il fit aux écrivains grecs. Même son de cloche quelques années plus tard lorsque Sainte-Beuve a reçu de Gabriel de Chénier quelques manuscrits inédits. Ce qu'il y découvre avec surprise ce n'est pas seulement le poète philosophe de *l'Hermès*, c'est un Chénier helléniste, plus amateur de grec et plus imitateur qu'on ne l'avait supposé, lecteur infatigable de Méléagre, de Bion et de Théocrite, épris de mythologie et de légendes populaires, toujours préoccupé de citer, de commenter, de traduire : « Il extrayait partout de la Grèce ». Et Sainte-Beuve demande une fois de plus cette édition classique qui traiterait Chénier comme un ancien et qui assurerait

1. Sur la réputation de Chénier jusqu'en 1830 et sur le peu de place que tient son hellénisme, voici les articles qui m'ont paru les plus intéressants : *le Lycée français*, 1819, t. II (lire à ce sujet : Séché, *Charles Loyson* et Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, III). — *Le Conservateur littéraire*, 1820, I, 374 (cf. Hugo, *Littérature et philosophie mêlées;* Dupuy, *la Jeunesse des romantiques*, 29 à 35). — *Annales de la litt. et des arts*, 1823, t. X, p. 321. — *La Muse française* (éd. Marsan), juillet, septembre et décembre 1823 (cf. Séché, *le Cénacle de la Muse française*, p. 73). — *Journal des Savants*, nov. 1819 (article de Raynouard). — *Le Constitutionnel*, 3 mars, 1er et 28 avril, 12 sept., 6 oct. 1820. — *La Renommée*, 6 sept. 1819 (article de Lebrun, inséré dans ses *O. Comp.*, IV, 353). — *Lettres champenoises*, 1822, t. VIII, p. 1806. — Em. Deschamps, Préface des *Études françaises et étrangères*. — Sainte Beuve, *Tableau...* et *Pensées de J. Delorme*. — Des Granges, *la Presse littéraire sous la Restauration*. — Villemain, *Litt. du XVIIIe s.*, IV, 305. — *R. de Paris*, 1829, t. IX et 1830, t. XII (deux articles curieux de Latouche).

la gloire de l'éditeur, « à bord d'un autre, à bord d'un charmant navire d'ivoire ». Il espéra un moment que Boissonade ou Labitte s'en chargerait. En attendant, il profite d'un maladroit pamphlet pour rompre une nouvelle lance en faveur de son cher poète ; il l'appelle le dernier et non le moins désirable des Alexandrins.

Et c'est alors que la critique demande au poète de *l'Invention* les règles d'un nouvel art poétique et le secret du rajeunissement littéraire.

Jamais on n'a tant répété qu'en ces années : « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques ». *La Muse française* avait jadis pris cette formule comme épigraphe mais ne l'avait ni approfondie ni respectée. Musset termine ainsi un article sur le théâtre : « Pourquoi ne prendrions-nous pas pour devise ce vers de Chénier qui serait vraiment applicable à la renaissance de la tragédie : *Sur des pensers nouveaux*... ? » Sainte-Beuve y voit une excellente gymnastique pour le poète : « Du Bellay [dans une épître] disait de fort bonnes choses sur l'imitation des anciens et qui rappellent notablement les idées du poème de *l'Invention* par A. Chénier : *Sur des pensers nouveaux*.... C'est presque toujours par la forme que se détermine le poète. » Saint-Marc Girardin invite les poètes à suivre l'exemple et les leçons de Chénier, à imiter la forme et non le fond de l'art antique. Lerminier conseille de fondre l'inspiration moderne pour les idées et la tradition grecque pour le style : il fait allusion à la tentative de Chénier. Pontmartin s'étonne que, malgré l'autorité de Chénier, des auteurs dramatiques écrivent des ouvrages dont les pensers sont fort peu nouveaux et les vers pas du tout antiques. La revue *l'Artiste* étend la formule de Chénier aux arts plastiques : « On peut appliquer à ces arts ce que Chénier disait de la poésie : *Sur des pensers nouveaux*.... » Lenormant, critique d'art souvent délicat, recommande la recette pour la peinture, aussi bien que pour la sculpture : « David d'Angers et P. Delaroche possédaient en commun un indéfinissable mélange de

l'ancien et du nouveau. *Sur des pensers nouveaux*... disait Chénier. Ils voulaient aussi appliquer la pure tradition de l'art à ce monde où la forme a perdu son prestige et que gouvernent des idées à peine soupçonnées par les âges antérieurs[1]. »

Il suffit d'indiquer le chemin et de jalonner la route. Il y aura lieu de chercher comment la poésie et le théâtre suivirent la leçon de Chénier.

1. Sainte-Beuve dans la *R. de Paris*, juillet 1829, *le National* du 18 janvier 1834 et la *R. des D. M.* du 1er février 1839 et du 1er juin 1844. Cf. aussi une lettre à D. d'Angers (Jouin. *D. d'A. et ses Relations littéraires*, p. 153) et diverses lettres à Boissonade (*R. d'Hist. litt. de la France*, juillet 1901, p. 484). — *R. de Paris*, 1834, t. XI (article curieux de Latour). — Musset, *R. des D. M.*, 1er nov. 1838. — Saint-Marc Girardin, *Cours de litt. dram.*, IV, 82. — Lerminier, *R. des D. M.*, 15 juin 1846. — Pontmartin, *ibid.*, 1er avril 1849. — *L'Artiste* de 1852 : Cinquième série, VIII, 66. — Lenormant, *Beaux-Arts et Voyages*, I, 250.

CHAPITRE II

DU PHILHELLÉNISME A L'HELLÉNISME

I. OPPOSITION DE LA GRÈCE MODERNE ET DE LA GRÈCE ANTIQUE. = II. LE COURS PUBLICS. = III. LES SAVANTS GRECS EN FRANCE. = IV. LES CHANT POPULAIRES ET LE PASSÉ DE LA GRÈCE : FAURIEL.

I

CHÉNIER venait à peine d'être révélé que l'insurrection grecque éclata (1821).

Bien des raisons expliquent l'enthousiasme de l'Europe, de la France en particulier, pour les Grecs modernes. Il y eut un philhellénisme mondain avec fêtes, sauteries, quêtes à domicile, concerts de charité, expositions de tableaux, comédies jouées au profit des palikares; un philhellénisme religieux qui soutenait les Grecs chrétiens contre les Turcs musulmans; un philhellénisme libéral et voltairien qui acclamait des sujets révoltés contre leur suzerain; un philhellénisme romantique intéressé par le côté mystérieux de l'aventure et l'assimilation des palikares aux carbonari. Et il y eut aussi et surtout un philhellénisme littéraire inspiré par les souvenirs classiques. Ce sont des écrivains et des artistes qui ont soulevé la foule en faveur d'un peuple resté — personne n'en doutait — héroïque et élégant. Le *Télémaque*, le *Voyage d'Anacharsis*, *l'Itinéraire*, la *Grèce sauvée* enflammèrent les cœurs. Ce que chantait Béranger dans le *Voyage imaginaire* :

De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir,
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles...

d'autres le pensaient certainement ou s'imaginaient qu'ils l'avaient toujours pensé, une fois qu'ils avaient chanté du Béranger.

On sait assez ce que la Grèce moderne gagna à ces évocations de la Grèce antique. Mais la réciproque est-elle vraie? Le philhellénisme, qui doit tant à l'hellénisme, a-t-il servi l'hellénisme?

Ce n'est pas évident. Le philhellénisme littéraire ne mène pas loin. Cette avalanche d'épîtres, odes, Messéniennes, Lacédémoniennes est sans intérêt pour la connaissance de la Grèce d'autrefois. Le décor hellénique est banal et conventionnel, les grands noms historiques amorcent les développements les plus inattendus ou déclanchent la plus insupportable rhétorique. Les *Études sur l'antiquité* de C. Delavigne et certaines de ses *Messéniennes* évoquent parfois les aimables souvenirs de la Grèce; mais ce sont d'heureux accidents. Généralement, l'âme de l'antiquité en est absente, le paysage même est sans relief. Delavigne nous fatigue de ses oliviers et de ses lauriers-roses et nous disons avec lui, mais autrement que lui : « Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses? » Les invocations à l'Olympe, les souvenirs mythologiques ne changent rien aux pires clichés du pseudo-classicisme.

Il arrivait aussi que la Grèce moderne faisait concurrence à la Grèce antique et en effaçait la vision au lieu de la prolonger. Comment songer à l'épopée homérique, à la lutte contre les Perses, à Léonidas et à Philopœmen quand on avait Souli, Parga, Chio, Missolonghi et les Canaris et les Botzaris? En 1824 la régénération de la Grèce est la question du jour. Il est entendu que son avenir offre plus d'intérêt que son passé. De bons légitimistes lui conseillent de choisir un roi qui ressemblera à Louis XVIII.

Les romantiques opposent la Grèce des palikares et la Grèce traditionnelle, la première toute éblouissante de l'éclat de l'orientalisme, la seconde sans couleur et sans

vie qui reste l'apanage du classicisme. C'est l'idée de Hugo dans la préface des *Orientales*.

Le journal *le Globe*, fondé en 1824, est un témoin intelligent des mouvements de l'opinion. Il est philhellène, mais hostile à l'antiquité. « Les marbres du Parthénon ont perdu dans notre esprit quelque chose de leur importance. » Il veut qu'on étudie la Grèce moderne sans se laisser éblouir par le mirage du passé. Il signale à ses lecteurs les livres publiés par des gens qui sont allés en Grèce et qui même ont été mêlés à l'insurrection : *la Régénération de la Grèce* de Pouqueville, l'*Essai sur les Fanariotes* de Zallony, les *Lettres sur la Grèce* du colonel Stanhope, les *Chroniques du Levant* publiées chez les Didot, les *Mémoires sur la Grèce* de Max. Raybaud, *la Grèce au printemps de 1825* par Giuseppe Pecchio, le *Tableau de la Grèce en 1825*, récit du voyage de James Emerson, traduit par Cohen. Le journal insère des articles très précis sur la guerre, des notes sur Navarin, des extraits du journal d'un officier de Morée. Voici encore des études sur l'université des îles Ioniennes, sur l'instruction publique, sur les écoles normales d'Argos et d'Athènes. Jouffroy parle des klephtes et des armatoles. Et c'est Sainte-Beuve, nouveau venu au journal, qui présente au public les lieux les plus fameux de l'insurrection, les îles de Samos, Candie, Hydra, Ipsara, Chio la désolée qui était naguère Chio l'aimable : « Hors de la ville, l'île entière semblait un jardin; sur les coteaux mûrissaient les raisins célébrés par Horace, des plants de mûriers chargés de vers à soie ». L'article sur Lesbos est amusant. La patrie de Saphô est gravement invitée à se réhabiliter par la guerre et à faire oublier ses galantes histoires. C'est du symbolisme de haut goût. *Le Globe* prie ses lecteurs de faire l'oubli sur le passé de la Grèce et au besoin il les y aide [1].

1. Gobineau, *Deux études sur la Grèce moderne*. — C. Delavigne, *Aux ruines de la Grèce païenne* (admiré par Musset dans la *R. des D. M.*, 15 avril 1836). — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, V. — *Le Globe*,

Les amis de l'antiquité eurent cependant leur revanche. La guerre de l'indépendance les obligea, pour plaider devant les indifférences ou les inimitiés la cause de la Grèce, à invoquer c'est-à-dire à mieux connaître son passé d'art et d'héroïsme. Ils eurent assez de savoir pour justifier leur admiration, assez d'habileté pour faire dériver vers le passé la curiosité du présent.

II

En 1821 se constitue une *Société des Bonnes-Lettres*. Elle est royaliste et classique, elle veut embrigader dans les mêmes rangs « les défenseurs de toutes les légitimités, de toutes les vraies gloires, du sceptre de Boileau comme de la couronne de Louis le Grand ». C'est une société riche et mondaine : les dames y sont admises. Fontanes la préside à sa fondation et Chateaubriand l'année suivante. Le bureau arrête pour chaque mois le programme des réunions qui ont lieu trois fois par semaine, de janvier à la fin de mai. Chaque séance comprend un cours suivi d'une lecture. A partir de 1823 il y a des concours pour des prix d'éloquence et de poésie. Les publications paraissent dans l'annuaire de la Société ou encore dans les *Annales de la littérature et des arts*.

Le philhellénisme est d'abord suspect à ces royalistes : est-il possible d'admettre la révolte des Grecs contre leur suzerain? On s'avise pourtant qu'il n'y a pas d'analogie entre cette insurrection et les mouvements révolutionnaires en Europe. Un orateur philhellène rapproche habilement les massacres de Chio des épisodes de la Terreur. Et lorsque les Grecs, nés malins, adressent une

11 sep., 30 oct., 11 nov., 28 déc. 1824; 19 et 26 février, mai à déc. 1825, 28 mars et 4 avril 1826. Les articles de Jouffroy sont des 30 oct., 28 nov. et 10 déc. 1824, 19 et 26 fév. 1825, 16 et 19 avril 1825. Ceux de Sainte-Beuve : 10, 16, 18 et 24 oct. 1824, 4 et 6 nov., 4 déc. 1824, 13 janv. 1825 (cf. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 58).

supplique au pape pour rentrer dans le giron de l'Église catholique, leur cause est décidément gagnée auprès de cette société bien pensante.

Mais voici bien d'autres inquiétudes. Abel Hugo a fait un cours sur la littérature espagnole, Rémusat a parlé sur l'orientalisme : tous deux ont été fort applaudis. Que devient la sainte tradition qu'on a juré de défendre ? Il faut neutraliser le poison romantique. On fait appel à Saint-Marc Girardin pour un cours de littérature française. Mais pourquoi ne pas remonter jusqu'à l'hellénisme puisque les Grecs sont des amis ? Et c'est ainsi que Patin, pendant quatre ans, initie son brillant auditoire aux mystères de la tragédie grecque. Il plut beaucoup, il inquiéta quelquefois. La société croyait ressusciter les leçons de l'Athénée avec un nouveau La Harpe : car La Harpe, encore que voltairien, était bien pensant en littérature. Mais Patin n'avait pas du tout sur la Grèce antique les idées de La Harpe. De là des tiraillements et, de temps à autre, des admonestations. Mais en somme le professeur put dire ce qu'il voulait dire. Il lança quelques idées qui firent du bruit et du chemin.

En Sorbonne, Cousin, sincère ami des Grecs comme de tous les peuples opprimés, lié d'ailleurs avec des philhellènes de marque, se fait applaudir de la jeunesse et la prépare à écouter ses savantes leçons sur le platonisme. Villemain surtout porte cet art à la perfection. Son *Essai sur les romans grecs* où il proclamait la science des Grecs modernes et l'éternelle jeunesse de ce peuple béni des dieux lui avait valu de chaudes sympathies. Une leçon du cours de 1824 est un chef-d'œuvre de malice et de tactique. Il parlait de l'Iphigénie de Racine quand tout à coup il s'écrie : « Les Iphigénies de la Grèce moderne seront ces vierges chrétiennes, étouffées sous les eaux et dont les tombes récentes mais déjà consacrées par la piété publique sont invoquées sous le nom de Callimartyres ». L'auditoire éclate en applaudissements. Villemain,

qui ne veut pas avoir l'air de les prendre pour lui, continue avec une belle assurance : « Vous avez donc entendu en imagination ces acclamations qui retentirent, il y a deux mille ans, depuis le portique de Miltiade jusqu'aux rivages du Pirée ! » Et il se met à lire, dans le plus grand silence, des fragments d'Euripide. Ce bel esprit ne manquait pas d'esprit. L'année suivante, il donne un *Lascaris*, article biographique sur le savant grec qui, après la prise de Constantinople, répandit dans l'Occident le goût des lettres antiques. Il paraît que Lascaris avait prophétisé l'affranchissement de sa patrie pour le jour où le rayonnement de son génie lui susciterait des vengeurs. L'habileté de Villemain fut d'insinuer que ce jour était venu et que d'ailleurs l'Europe y gagnerait une seconde renaissance. Il en fit la preuve dans son *Essai historique sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*. C'est un livre amusant et coloré. Lisez seulement le tableau d'Athènes au XVIIIe siècle, les pages où il évoque la toilette féminine, les chemises à larges manches, les corsets d'étoffe de soie, les pantalons bouffants, les robes bordées d'hermine, les bracelets et les amulettes, les chapeaux de couleur écarlate semés de perles et noués sous le menton, les chevelures compliquées et poudrées, les ongles teints en rose, le bord intérieur des paupières peint en noir. Mais la couleur locale n'égare pas longtemps Villemain. Il nous emmène bien vite au milieu des écoles et des universités, chez les moines du mont Athos, dans l'île charmante de Chio, l'endroit le plus éclairé de la Grèce. Il éveille nos sympathies pour les Grecs modernes qui sauvèrent l'héritage de leurs pères des mauvais génies de la nuit. Et cet héritage il nous le décrit avec complaisance [1].

C'est la tactique suivie par tous les savants grecs que le philhellénisme avait attirés chez nous.

1. Des Granges, *la Presse littéraire sous la Restauration*, p. 194 (j'y ajoute plusieurs détails empruntés au journal de la Société des B. L.). — *Annales de la litt. et des arts*, janvier 1821, 4 et 18 jan-

III

A la fin du XVIII[e] siècle était venu s'installer à Paris Adamantios Coraï, de l'île de Chio, patriote ardent et lettré délicat.

La Grèce était alors en pleine renaissance. Les îles Ioniennes se glorifiaient du collège de Corfou; les écoles de Smyrne et de Cydonie attiraient de nombreux élèves, l'Université de Chio surtout, la plus richement dotée, avait une splendeur inouïe. La vanité nationale, la curiosité de la jeunesse pour les sciences, les voyages à travers l'Europe et spécialement dans les villes d'Universités, le progrès du commerce, la richesse économique, l'activité des îles, les dotations d'écoles par de généreux philanthropes avaient amené ce réveil de la race. Dans les moindres villages, le *didascalos* racontait aux enfants les gloires du passé. On jouait des scènes patriotiques sur des théâtres improvisés. On adaptait tant bien que mal les pièces d'Eschyle et les chants des lyriques.

Coraï atteste solennellement en face de l'Europe la résurrection de sa patrie. Le 6 janvier 1803, il lit à la société parisienne des *Observateurs de l'homme* un mémoire sur « l'état actuel de la civilisation dans la Grèce ». Il multiplie les discours, les lettres, les proclamations : « On a beau dire, vous n'avez point dégénéré de vos illustres ancêtres ». C'est le serment de Démosthène. Il fait expédier à ses compatriotes des caisses de livres, grâce à la générosité des frères Zosima qui prennent tous les frais à leur compte. Il prépare l'indépendance par l'instruction. Il applaudit à la Société des Philomuses organisée à Vienne par Alexandre Ypsilanti, et

vier 1825 (Le cours d'Abel Hugo est de 1821, celui de Rémusat de 1825; Saint-Marc Girardin débute en 1825 et continue en 1827-1828; Patin parle de 1825 à 1829). — B. Saint-Hilaire, *Cousin*, I, 128 et 238; II, 487. — Villemain, *Études de litt. fr. et étrangère*, *Études d'hist. moderne*, *Mélanges litt.*, II. — *Le Globe*, 11 déc. 1824.

au « Logios Hermès » ou Mercure littéraire, recueil périodique fondé, à Vienne également, par le métropolite Ignace de Bouchaust. Il encourage la grande entreprise du *Kibôtos*, vaste dictionnaire comprenant tous les mots grecs anciens avec le terme correspondant en langue moderne et vulgaire. Le titre en était symbolique : c'était l'*arche* sacrée qui devait sauver la langue sublime des aïeux pendant la tempête et le déluge. Coraï ne cesse de penser aux glorieux écrivains de la Grèce antique. Il les fait connaître en les rééditant. Il publie chez les Didot une *Bibliothèque grecque* (1807-1825). Les notes sont en grec ancien, mais les préfaces en grec vulgaire pour faciliter la diffusion.

Et la France, qu'y gagnait-elle? P.-L. Courier disait de Coraï et des Zosima : « Ce n'est pas seulement leur nation qu'ils gratifient d'un don si précieux mais, chez toute nation, tous ceux qui s'intéressent à la belle littérature. » Une fois de plus, l'hospitalité faisait la fortune de la nation accueillante. Nous n'étions pas riches en éditions classiques : nous profitâmes de celles qu'on imprimait chez nous pour les Grecs. Il ne tenait qu'à Coraï d'agir profondément sur le public parisien. On lui offre par deux fois une chaire au collège de France. Il refuse en s'excusant sur son humeur, ses travaux et ses infirmités. Il écrit à un ami qu'il craint la foule et qu'il est un *sauvage*. Même réserve, parfois un peu sèche, à l'égard des corps savants. A une lettre affectueuse de Boissonade qui lui propose la candidature à l'Académie des Inscriptions, il répond par un refus laconique. Mais il se lie avec un petit groupe de savants, Boissonade, Chardon de la Rochette, Thurot, Barbier du Bocage, Courier. Il discute dans ses lettres mainte question d'hellénisme. Il rédige de copieux mémoires qu'il ne garde pas dans ses tiroirs. Il oriente vers la Grèce antique la célèbre maison d'édition des Didot. Il avait accepté de donner des leçons au jeune Ambroise Didot à la condition qu'elles fussent gratuites et que le disciple

fût discret : « Tout ce que je barbouille chez moi soit en grec soit dans d'autres langues doit être sacré pour lui. » Coraï se réservait l'emploi de ses générosités. Maître et disciple gardèrent toujours d'affectueuses relations. Mais ils ne bavardaient pas pour des riens. Toute lettre de Coraï à son φίλε Διδότε soulève et discute un problème de philologie.

Les savants grecs, installés en France, nous font profiter de leur érudition et de leurs découvertes. Mustoxidi retrouve sur un palimpseste des fragments importants d'Isocrate. Piccolos, médecin et philologue comme Coraï, ancien professeur de philosophie à Corfou, fixé en France pour des raisons de santé, traduit en grec moderne des œuvres françaises pour instruire ses compatriotes. Bientôt, il a l'idée d'une vaste enquête sur les imitations de l'hellénisme dans notre littérature. On lui doit de curieuses observations de détail. Il a signalé que le célèbre vers d'*Andromaque* : « Brûlé de plus de feux que je n'en allumai » fut pris au roman *Théagène et Chariclée*, la lecture favorite de Racine à Port-Royal. Il a relevé aussi les passages grecs dont Bernadin de Saint-Pierre s'inspira pour *Paul et Virginie*.

C'est en ces années de la Restauration que débarque à Paris le fameux Minoïde Minas qui commença sa carrière par des traités de grammaire, la continua par des chants pindariques et l'acheva par des missions savantes. Bien vu dans le monde de la littérature et de la politique, habile à se faufiler, intrigant et fureteur, il se fera charger d'explorations que lui facilitent ses relations avec le clergé grec et les moines. Villemain l'enverra au mont Athos d'où il rapportera un précieux butin, les fables de Babrius. Il pèse sur sa mémoire une assez vilaine histoire de textes fabriqués qu'il aurait présentés comme de l'inédit authentique. Il est certain que l'appât des récompenses encouragea parfois la fraude et que certains Grecs furent par trop grecs, par exemple ce Simonidès qui inséra dans un traité sur la peinture,

composé en 1458 par le moine Dionysos, un chapitre où étaient décrits les procédés du daguerréotype. Mais ces supercheries ne doivent pas faire oublier les services rendus.

Lorsque le candide Ballanche eut terminé son *Antigone*, il l'envoya à Marcellus avec une lettre où il disait : « L'Académie qui réside à Athènes ne refuserait peut-être pas d'arrêter un instant ses regards sur une production qu'elle est si naturellement appelée à juger ». Et Marcellus, qui raconte l'aventure, ajoute qu'il s'en amusa fort : « Le bon philosophe, déjà occupé de ses idées de palingénésie aura sans doute entrevu dans l'avenir la renaissance d'une académie à Athènes ». Eh bien! n'en déplaise au malicieux Marcellus, Ballanche n'était pas si ridicule. L'activité des savants grecs installés en France pouvait faire illusion. Dugas-Montbel revise sa traduction de l'*Iliade* avec les conseils de « quelques Grecs pleins de science jetés en Europe ». *Le Globe*, qui n'est pas suspect, signale cette renaissance originale et inattendue de la Grèce antique. Le cours de grec moderne, professé par Hase à partir de 1816, retrouve la filiation du romaïque par rapport à la vieille langue. Les curiosités du philhellénisme ont servi l'hellénisme [1].

L'une d'elles surtout a été précieuse.

1. Sur la renaissance grecque : Marcellus, *Souvenirs de l'Orient* et *Épisodes litt. en Orient*; *R. des D. M.*, 1er avril 1843 et 1re nov. 1847 (articles d'Ampère et de Ch. Lévêque); *R. Bleue* du 15 juin 1907 (article de Th. Reinach). — Boissonade : *J. de l'Empire*, 11 sept. 1808. — Sur le *Kibôtos* : Marcellus, *Epis. litt. en Or.*, I, 317. — Sur Coraï : Egger, *Hell. en Fr.*, II, 393; Brunet de Presles, *Notice* en tête des *Lettres inédites* de Coraï; voir aussi les *Lettres* de Coraï, ses *Parerga* et ses *Atakta*. — Sur les relations des Grecs et de la France, Egger, *Hell. en Fr.*, II, 448; Marcellus, *Chateaubriand*, 318; *le Globe*, 1er et 22 avril 1829; Boissonade, *fragment cité*; Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, I (Béranger et Piccolos); *Mémoires* de l'Ac. des I., t. XVIII, I, p. 148 (sur les missions de M. Minas).

IV

En 1824-25 paraissent avec un vif succès les *Chants populaires de la Grèce moderne.*

Quelques poésies de ce genre, publiées par Pouqueville dans un style extrêmement prétentieux, ou par certains journaux curieux des nouveautés, avaient éveillé le goût sans le satisfaire. Fauriel, déjà connu par son talent d'helléniste et par ses recherches sur les poésies primitives, réunit en quelques années une abondante gerbe, avec l'aide de Coraï, Piccolos, Mustoxidi et Boissonade. Il répartit les chansons en trois catégories : je cite, pour chacune des divisions, la pièce qui a eu le plus de vogue. Voici, dans les poèmes héroïques, le *Tombeau du Klephte* : « Le soleil se couchait et Dimos donnait des ordres : Vous, mes enfants, [allez chercher] de l'eau pour votre repas du soir — toi, Lamprakis, mon neveu, assieds-toi là, près de moi — tiens, revêts mes armes et sois capitaine. — Et vous autres, mes braves, prenez mon pauvre, mon cher sabre — coupez de verts branchages, faites-m'en un lit pour que je me couche — et allez quérir un confesseur à qui je me confesse — à qui je dise tous les péchés que j'ai faits. — Je fus trente ans armatole, vingt ans klephte et maintenant ma mort est venue, je m'en vais mourir. — Faites mon tombeau et faites-le moi large et haut — que j'y puisse combattre debout et charger [mon arme étendue] sur le côté. — Laissez à droite une fenêtre pour que les hirondelles viennent m'annoncer le printemps — et les rossignols me chanter le bon mois de mai. » Puis ce sont les poèmes romanesques, à la fois mélancoliques et rudes, comme *la Mère moréate* : « Celui qui veut ouïr des plaintes, de tristes lamentations, qu'il s'en aille dans les villes de la Morée, dans les carrefours de la ville. [C'est là que] la mère pleure son enfant et l'enfant sa mère. [Les femmes] sont assises à la fenêtre et tournent l'œil vers le rivage : elles gémissent comme des perdrix, s'arrachent les cheveux comme les canes

[s'arrachent les plumes] et leur vêtement est noir comme l'aile du corbeau. Elles regardent les barques venir, les navires poindre [en mer] : O vous, navires, vous, chaloupes, ou vous, petites barques, n'auriez-vous pas vu Jean, mon fils Jean? — Si nous l'avons vu, si nous l'avons rencontré, d'où pouvons-nous le savoir? Signale-le nous et peut-être le reconnaîtrons-nous. — Il était grand, il était mince, il était droit comme un cyprès et il avait au petit doigt un bel anneau, mais plus encore brillait le doigt que l'anneau. — Hier soir, nous l'avons vu sur le sable de la Barbarie, des oiseaux blancs le mangeaient, des [oiseaux] noirs l'entouraient et [il y avait aussi là] un oiseau, un bon oiseau qui ne voulait pas manger, mais, de ses lèvres desséchées, [ton fils] lui disait : Oiseau, bon oiseau, mange des épaules d'un brave pour que ton aile devienne grande d'une aune, la serre d'un empan, et sur tes ailerons j'écrirai trois billets de douleur ; l'un sera pour ma mère, l'autre pour ma sœur, le troisième, le dernier, sera pour ma maîtresse. Ma mère lira le sien et ma sœur pleurera ; ma sœur lira le sien et ma maîtresse pleurera ; ma maîtresse lira le sien et tout le monde pleurera. » Enfin les chansons domestiques célèbrent les fêtes, les mariages, les enterrements, la joie du printemps et le retour de l'*Hirondelle* : « L'hirondelle est arrivée par delà la mer blanche. Elle s'est posée, elle a chanté : O mars, mon bon mois de mars, et toi, triste février, tout neigeux et pluvieux que tu es, sens-tu le printemps? »

Plusieurs de ces romances sont mises en vers. La critique est enthousiaste, *le Globe* surtout triomphe. Il les tient donc, ces Grecs modernes, tels qu'il avait souhaité de les connaître, débarrassés des faux ornements dont l'imagination classique les avait embellis ! Du moderne, rien que du moderne, pour la plus grande joie du philhellénisme sérieux et éclairé !

Mais Fauriel a fait précéder son recueil d'un très long *Discours préliminaire*, et ce qu'il dit est tout à fait surpre-

nant. Il rappelle que les hellénistes ont négligé ces chants du peuple et il ajoute : « Ils n'ont pas seulement commis une injustice envers la Grèce moderne. Ils ont fait quelque chose de plus contraire à leur prétention favorite : *ils ont renoncé à des moyens de mieux connaître la Grèce antique* ». Que veut dire cette histoire-là ?

Fauriel est persuadé que le *populaire* c'est du *primitif* qui s'est perpétué à travers les âges. Il interprète les chants d'hyménée, les lamentations funéraires, les poèmes domestiques : il y découvre les mœurs des ancêtres, il retrouve l'éternelle mythologie, la croyance aux Furies, aux Euménides, aux nymphes des sources, aux divinités des rochers et des bois. Dans les chants de la Grèce moderne s'exprime l'âme du passé.

Et aussi la poésie du passé. « Ce dont je suis persuadé, c'est que la poésie populaire de la Grèce moderne n'est née ni de nos jours ni dans le cours du moyen âge, c'est qu'il n'y a point d'époque précise à laquelle on en puisse rapporter l'origine, c'est enfin qu'elle n'est et ne peut être qu'une suite, une continuation, une altération lente et graduelle de l'ancienne poésie. » Cherchons donc cette ancienne poésie. Fauriel compulse Athénée et son catalogue des chansons de métiers, des complaintes funéraires, des romances appropriées aux danses populaires. Il relit Théocrite et « le chant des moissonneurs », les poèmes homériques et cette « chanson de l'hirondelle », entonnée par les enfants de Samos lorsqu'ils quêtaient de porte en porte pour la fête d'Apollon. Les chants funèbres ne remontent-ils pas à la plus haute antiquité? Dans l'*Iliade*, la famille de Priam gémit sur le cadavre d'Hector ; chez Sophocle, Électre pleure sur l'urne qui contient les cendres de son frère. C'est aux origines de l'histoire que prirent naissance les chants des pâtres dans les montagnes, les romances des nourrices pour endormir les enfants, les cantilènes des matelots pour lever et baisser l'ancre.

Fauriel découvre ainsi dans la littérature classique des

Grecs une veine populaire d'une grande richesse. Il s'en tient là. Il ne veut pas « entrer dans la tâche difficile et délicate de savoir et d'expliquer jusqu'à quel point et en quel sens la poésie classique des Grecs, telle que nous l'offrent les monuments qui nous en restent, pourrait être qualifiée de populaire ». Mais la question est posée et les disciples vont bientôt pénétrer sur le terrain réservé. Fauriel avait plus d'une fois attiré leurs regards sur la naïveté d'Homère et sur la simplicité familière d'Euripide. La petite phrase du *Discours* mènera loin.

Le Globe, d'abord inquiet, est à demi converti. Il reproche aux *Chants héroïques de la Grèce*, de Népomucène Lemercier, leur manque de franchise et leurs logogriphes académiques. Et lorsque Guiraud donne ses *Chants hellènes*, dont le produit doit aller aux Grecs, *le Globe* regrette qu'à force de bonnes actions on ruine le bon goût. Il ouvre les yeux à tous ces poètes horriblement élégants qui s'apitoient sur les Grecs massacrés et qui les massacrent à leur façon. Et lui aussi ouvre les yeux. Il découvre avec surprise, derrière la Grèce moderne, cette Grèce du passé qu'il avait crue à jamais évanouie. Les *travoudiaïs* lui livrent le secret de l'art et de l'âme antiques. Pendant longtemps, on avait rêvé les Grecs modernes d'après les Grecs d'autrefois, et voici que ces Grecs modernes, mieux connus, ressuscitaient avec exactitude la vie des aïeux. Mais alors, l'antiquité était donc plus familière, plus sauvage, plus libre d'allures que ne le disaient les classiques?

Sainte-Beuve a dit de Fauriel qu'il avait pour les âges primitifs et les littératures populaires un peu de cet amour dont Ulysse aimait sa pierreuse Ithaque. Je prendrai le symbole à la lettre. Dans les chants du peuple, Fauriel a démêlé le secret de la grande poésie classique. Et ce sont les marins d'Hydra, *la légère Hydra*, comme dit la chanson, qui l'ont lancé sur la piste d'Ulysse, dans la direction de la pierreuse Ithaque.

Le philhellénisme a royalement servi l'hellénisme. Et

je n'ai garde d'oublier, en finissant, qu'il a fait lire Byron, et, chez Byron, tant de poésies composées à la gloire de la Grèce antique, dans la *Fiancée d'Abydos, don Juan* et *Child-Harold.* Cette tendresse du poète anglais pour le passé et le présent de la Grèce qu'il ne séparait point a été signalée par plusieurs des poètes que sa mort à Missolonghi inspira plus ou moins bien. Elle apparaît dans une ode d'Ampère (1827) d'ailleurs fort ennuyeuse, dont la dernière strophe seule a du prix. C'est Byron qui parle :

> Oui, je la reconnais, ta voix plaintive, ô Grèce;
> Elle m'a rappelé les jours de ma jeunesse,
> Les pensers d'un autre âge et les temps d'autrefois.
> Quand tu charmais d'Harold la rêveuse tristesse,
> Tes vallons résonnaient du pas de mes chevaux,
> Mon corps avec amour se baignait dans tes eaux.
> Oui, Grèce, je t'aimais ainsi qu'une maîtresse
> Et je pleurai ton sort avec tendresse
> Ainsi qu'on pleure des amours [1].

1. Fauriel, *Chants populaires*, I, 56; II, 189 et 257; *Discours préliminaire*, surtout p. 8, 80, 82, 90 à 94, 97 à 115; *Traduction de la Parthénéide.* — Sainte-Beuve, *P. Cont.*, IV. — Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, I, 384; III, 422; V, 170. — *Constitutionnel*, 1er oct. 1821. — *Ann. de la litt. et des arts* de 1821, IV, 355. — *J. des Sav.*, avril 1825. — *Le Globe*, 12 et 30 oct., 2, 18 et 29 nov., 7 déc. 1824; 19 fév. 1825; 13 mai et 26 août 1826; 13 mars 1829. — Quinet, *La Grèce moderne* (fin du t. V de l'éd. Pagnerre). — Sainte-Beuve : *Tableau...*, p. 472 (la Chanson de l'Hirondelle). — Mme Sw-Belloc, *Bonaparte et les Grecs* (Cf. Sainte-Beuve, *P. Lundis*, I, 135). — Ampère, *la Grèce, Rome et Dante.* — Estève, *Byron et le romantisme français.* — Sainte-Beuve, *Nvx Lundis* V, 315.

CHAPITRE III

LES PREMIERS VOYAGEURS

I. LES GUIDES ; FAUVEL. = II. POUQUEVILLE, MARCELLUS, LEBRUN, QUINET = III. RÉSULTATS POUR LA CONNAISSANCE DE LA GRÈCE ANTIQUE.

I

Les voyageurs en Grèce vers 1820 ne sont pas très bien renseignés sur le pays qu'ils vont visiter. Les guides sont rares, inexacts ou incomplets. Il y eut beaucoup de surprises et de révélations.

On lit la *Description de la Grèce* de Pausanias dans la traduction très vieillie de l'abbé Gédoyn en attendant celle que Clavier promet et qu'il ne se presse guère de donner. Les *Antiquités d'Athènes* de Stuart et Revett continuent à paraître avec une lenteur désespérante ; commencées en 1762, elles n'en sont qu'au tome IV en 1816, et la traduction définitive n'en paraîtra qu'en 1824. Le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier (1re partie en 1782, 2e partie en 1809) ne sera achevé qu'en 1822, après la mort de l'auteur, par les bons soins de Letronne, la Providence des œuvres inachevées. L'excellent livre de l'anglais Dodwell, *Voyage classique et topographique en Grèce*, très documenté sur l'Attique et sur la région mycénienne, est encore peu connu bien que traduit en 1818. C'est encore Letronne qui en signale l'intérêt, en rappelant tout ce que la connaissance de la Grèce devait déjà à quelques œuvres anglaises, au *Voyage en Grèce* de Chandler, aux *Atheniensia* de Wilkins, à la *Topographie d'Athènes*, du colonel Leake qui avait parcouru la Grèce et l'Asie

Mineure au début du XIXe siècle. Le *Voyage d'Anacharsis* était également utilisé. Il contenait une grande carte de la Grèce, dessinée par Barbié du Bocage, que les amateurs enlevaient généralement de tous les exemplaires qui leur tombaient sous la main. Une nouvelle édition en parut en 1821.

Mais le meilleur des guides c'était encore Fauvel.

Fauvel était un Français installé depuis 1784 à Athènes où il gérait notre consulat, non certes pour faire de la politique, où il ne voyait qu'abomination, mais pour travailler en paix à ses chères études d'art antique et s'assurer au besoin un titre de protection. Personne de mieux renseigné que lui sur Athènes, l'Attique et une partie du Péloponèse. C'était un plaisir que de frapper à sa porte. Très obligeant, toujours prêt à faire les honneurs de *sa* ville, il promenait dans Athènes le nouveau venu, ne lui laissait pas le temps de se reposer, le hissait sur l'Acropole, le ramenait à la Tour des Vents, lui montrait le tombeau de Thémistocle et celui de l'Amazone Antiope qu'il disait avoir retrouvés, et ne le laissait souffler un peu que sur l'Aréopage dont il avait identifié l'emplacement. C'était son grand succès, c'était là qu'il triomphait de ce misérable Chandler et de ses ridicules conjectures, et toujours avec la même énergie. Puis on revenait à sa maison pour achever le tour du propriétaire. Il installait le visiteur chez lui, à la fois par obligeance et pour être sûr de l'avoir sous la main et de poursuivre avec lui, en de longues causeries, une agréable promenade à travers le monde grec. Tout à l'entrée était un sarcophage de marbre blanc. Des galeries garnies d'antiquités et de moulages menaient à un cabinet de travail où s'empilaient les objets les plus hétéroclites : livres en désordre, déchirés ou couverts de poussière, joujoux d'enfants trouvés dans les tombeaux, ustensiles de ménage, une mâchoire humaine avec l'obole destinée à Caron ; des fragments de marbre sur toutes les chaises ; sur les tables, des médailles, des armures rouillées, une flèche d'un Perse

tué à Marathon; aux murs, une quantité incroyable de clous où se suspendaient des bas-reliefs. En un tour de main Fauvel déblayait un coin comme s'il eût pratiqué une fouille, et il dressait contre un mur le lit de l'hôte envoyé des dieux. Marcellus eut une peur affreuse la première nuit qu'il y coucha; il avait à peine posé la tête sur le traversin qu'il sentit une main se promener dans ses cheveux; c'était le bras d'une statue de Vénus accroché à un fil d'archal et qui remuait de la secousse donnée au lit. On se couchait tard. Sur la petite terrasse qui regardait l'Acropole, autour de la table où fumait le café, l'amphitryon prolongeait la veillée. Il racontait son arrivée à Athènes, sa première visite au Parthénon avec Delille, sa rencontre avec Byron sur l'Acropole, ses causeries avec Chateaubriand qu'il avait initié aux chants populaires. Si le visiteur était lettré, il amenait la conversation sur Homère, et tous deux se donnaient la réplique avec des fragments de l'*Iliade*. Et quelle joie lorsqu'une découverte inattendue ressuscitait la Grèce des vieux âges! Les marbres d'Égine étaient à peine retrouvés qu'il en possédait les moulages et les montrait orgueilleusement à Pouqueville. Ce fut une soirée bénie que celle où Marcellus arriva au Pirée avec la Vénus de Milo. La statue fut hissée sur le pont de l'*Estafette* pour être contemplée d'abord à la lueur de la lune puis à l'éclat des flambeaux. Le *vieux consul* tourna tout autour, longtemps, en silence, avec une émotion qu'il avait peine à contenir et il finit par dire que la Vénus de Médicis était dépassée. Bien qu'il s'intéressât surtout à la topographie d'Athènes et aux problèmes de pure géographie, il connaissait en tout les bons chemins et les bonnes pistes. Il traçait l'itinéraire de ses visiteurs, dirigeait l'un sur Éleusis, l'autre sur Marathon, celui-ci sur Delphes, cet autre sur Olympie et Mycènes encore très mal connues et qu'il avait explorées. Et, avant de les laisser partir, il feuilletait avec eux certains mémoires qu'il avait rédigés et dont il leur donnait généreusement les résultats pour en user à leur guise.

La guerre de l'indépendance l'obligea à quitter Athènes; sa maison fut démolie, son cher musée ravagé. Il se retira à Smyrne où il fut, comme par le passé, un cicerone incomparable pour les voyageurs. La topographie l'occupait plus que jamais. Il vous faisait grimper sur la terrasse de sa maison car il ne pouvait plus guère marcher, vous montrait sur le haut d'un mont escarpé des ruines où il reconnaissait le temple de Cybèle, et, un peu plus bas, un tumulus qui était certainement le tombeau de Tantale et il terminait invariablement par un petit problème qui était son triomphe, depuis qu'il avait perdu l'Aréopage. Pourquoi Homère, né à Smyrne d'après la tradition, fut-il appelé le Mélésigène, quand le fleuve Mélès coule à deux heures de Smyrne, de l'autre côté du golfe? Il jouissait un peu de votre confusion et vous prouvait, clair comme le ciel d'Ionie, que l'ancienne ville était près du Mélès où Strabon l'avait vue. Il causait toujours avec science et avec verve. Il y mettait seulement un peu plus d'humeur. Il regrettait son Athènes : il s'asseyait souvent à une table où se déroulait un bas-relief en cire qu'il avait lui-même modelé et qui représentait Athènes avant la guerre. Il se sentait vieillir, il évoquait les souvenirs de sa jeunesse et ce vieux voltairien avait des attendrissements pour les abbés Barthélemy et Delille qui avaient été ses frères en hellénisme. Surtout, il était plein de rancune contre les Grecs modernes; il ne les avait jamais aimés. Il avait failli, jadis, être lapidé à Delphes parce qu'il dessinait les ruines et on lui avait volé ses crayons. Il avait vu, dans Athènes la sainte, les habitants briser les marbres antiques, par ignorance de la beauté, bouleverser les ruines par cupidité et dans l'espérance d'y trouver des trésors; il avait gémi sur les portiques et les colonnes cassés à coups de marteau et transportés à dos d'âne pour servir aux forteresses et aux casernes. Il se défiait des héros grecs, des palikares, de leurs fanfaronnades : la *honteuse* victoire de Navarin l'indigna. Et quand son musée eut été mis au pillage, il était parti en

appliquant au peuple de Minerve les anathèmes lancés par les dieux infernaux contre les ravisseurs sacrilèges. Voilà ce qu'il racontait avec flamme à ses visiteurs, dans Smyrne aux balcons fleuris. Ses quatre-vingts ans ne lui avaient rien ôté de sa vivacité. L'excellent homme avait de saintes colères contre tous les profanes qui faisaient bon marché de la beauté antique : les Grecs modernes, les savants de l'Institut, les antiquaires de profession, saint Paul qui avait pris Cybèle pour Diane dans l'Épître aux Éphésiens, les amateurs qui faisaient trois petits tours en Grèce et en remportaient de quoi écrire des volumes, Chateaubriand le *prétentieux* qui avait découvert les cendres de Clytemnestre et les ruines de Sparte, ce *charlatan* de Pouqueville, et généralement tous les visiteurs qu'il avait pilotés et qui avaient défiguré ses causeries. Alors, il ravageait d'un coup de poing sa table de travail, il culbutait du pouce, sur son beau modelage en cire, la colonnade du temple de Jupiter Olympien. Au demeurant, un bourru bienfaisant, fataliste comme un oriental et philosophe comme un homme du XVIIIe siècle, philanthrope au point de recueillir dans sa maison de Smyrne quelques-uns de ces *misérables Grecs*, assez insouciant de sa gloire pour étonner plusieurs de ses visiteurs qui songeaient fort bien à la leur et n'en revenaient pas, obligeant et doux malgré ses appels réitérés aux divinités infernales, ne laissant jamais partir personne sans lui tracer sa route, leur continuant ainsi à tous, après qu'ils s'étaient séparés, ses bienfaits... j'allais dire d'ange gardien, disons plutôt de Mentor pour ne point choquer son voltairianisme ni son hellénisme [1].

II

Ce *charlatan* de Pouqueville, ancien esclave des Turcs à Navarin — ce qui lui avait permis d'explorer la Morée,

1. Sur Fauvel : Marcellus, *Chateaubriand*, p. 175; *Souvenirs de l'Orient*, II, 351, 354, 440, 449, 470. — Pouqueville, *Voyage en Grèce*,

ancien consul près d'Ali de Janina dans cette mystérieuse Épire qu'il était un des premiers à visiter, avait parcouru presque toute la Grèce de 1805 à 1818. Il fit paraître chez Didot, en 1820-21, cinq gros volumes sous le titre *Voyage en Grèce*. Le livre venait à son heure : Pouqueville savait prendre le vent. La partie historique eut un gros succès. Beaucoup d'écrivains imitèrent, en l'arrangeant, l'épisode des Souliotes que voici dans toute sa simplicité un peu sèche : « A un signal donné, trois cents d'entre eux marchent, non plus précédés du feu de la mousqueterie mais à découvert, la tête haute et le sabre à la main,

IV, 75, 107, 114, 149, 287, 292. — Michaud, *Correspondance d'Orient*, I, 240. — D'Estourmel. *Journal d'un voyage en Orient*, I, 186. — Lamartine, *Cours de Litt.*, XIII, 224. — Sur les autres guides, voici quelques références qui peuvent être utiles. — Pausanias : *Description de la Grèce*, trad. de l'abbé Gédoyn (1745) sous le titre « Voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce, avec des remarques, notes, cartes géographiques, vues, plans de bataille ». — Traduction Clavier (1814-1823), ayant comme Introduction l'*Histoire des premiers temps de la Grèce de Pausanias*, traduite par Clavier (1807) ; 2e édit. 1822) [Cf. Boissonade, *Mercure de France*, an XIII, dans Colincamp, *op. cit.*, I, 109]. — Strabon, *Géographie* (cf. *J. des Sav.*, novembre et décembre 1820). — St. et Revett : *Antiquités d'Ath.* (*J. des Sav.*, 1816, p. 195 et 1897, p. 27) ; trad. Feuillet (Didot, 1808-1824 ; cf. *Annales*, 1822, t. IX, p. 303). — Choiseul-Gouffier, cf. *Notice* funèbre lue à l'Ac. des Insc. le 23 juillet 1819 [*Mém.* de l'Ac. des I., t. VII ; I-175] ; *le Constitutionnel*, 4 mai 1820 ; *J. des Sav.*, novembre 1826. [Le livre de Choiseul fut réédité à prix réduits en 1835 et 1842 ; cf. *l'Artiste*, 1835, t. I, p. 111]. — Sur Barbié du Bocage : *Notice* (*Mém.* de l'Ac. des I., t. IX, I, 132). — Dodwell, *A classical and topographical tour trough Greece*, 1809, 2 vol. in-4° (voyages faits en 1801, 1805, 1806) ; *Views in Greece* (texte anglais et franç., 1821, 2 vol., in-fol.) ; *Vues et description des constructions cyclopéennes* (1834, in-fol., texte angl. et franç. (Cf. *J. des Sav.*, janvier et avril 1820). — Sur Wilkins, *J. des Sav.*, 1817, p. 590. — Leake, *Recherches dans la Grèce* (1814) ; *Journal d'un tour en Asie Mineure* (1824) [il avait déjà inséré quelques notes d'un voyage fait en 1800, dans le recueil général de Walpole : *Voyages dans diverses contrées de l'Orient*, 1820] ; sur sa *Topographie d'Athènes*, cf. *J. des Sav.*, mai à décembre 1851 ; une seconde édition du livre, très modifiée, parut en 1841). — W. Gell, *Itinéraire de la Grèce*, 1818 (Cf. *J. des Sav.*, mars 1820). — *Voyage du J. Anacharsis* (La réédition de 1821 en 7 vol. in-8° et un atlas in-4°, contenant 64 planches gravées sur acier et 68 cartes ou planches dans l'Atlas).

contre les Albanais mahométans. En vain leurs guerriers tombent, ils ne connaissent plus de dangers, ils ont perdu toute idée de salut et ils nettoient au loin la campagne. Mais revenus sur leurs pas, ils s'obstinent inutilement à franchir le pont fatal; leurs armes sont impuissantes contre des barricades et presque tous y trouvent la mort et la fin de leurs misères. Mais que deviennent les femmes et les enfants témoins de ce carnage? Privés de leurs défenseurs, privés de leurs pères et de leurs époux, leurs larmes ni leurs désespoirs n'attendriront leurs bourreaux. Un seul cri se fait entendre : Mourons! et par un mouvement spontané, plus de deux cents femmes, pressant leurs enfants dans leurs bras, se précipitent et disparaissent dans les ondes de l'Achéloüs qui les engloutit (t. II, p. 204). » D'une manière générale le livre justifiait le philhellénisme naissant : de là son incroyable vogue. Pouqueville crut bien faire en donnant quelques années plus tard une seconde édition (1827-1828); il eût mieux fait de rester tranquille. La critique releva vertement sa fausse érudition, ses prétentions orgueilleuses, sa compilation souvent erronée, son inexpérience archéologique et philologique, ses ambitions oratoires, philosophiques et littéraires. Letronne laissait entendre que c'était l'ouvrage insuffisant d'un auteur très suffisant.

Il est certain que le ton est fréquemment insupportable. Pouqueville est trop content de lui. C'est un fat. Il annonce avec beaucoup de sérieux dans sa préface qu'un savant helléniste a regardé son livre comme le plus remarquable en ce genre qui ait paru depuis la renaissance des lettres. Il est très susceptible et étale lourdement ses petites rancunes, lorsque, par exemple, il essaie de faire payer cher à Byron un jugement un peu sommaire de l'auteur d'*Harold* sur son compte. Il est jaloux et prétentieux, il relève les erreurs de Chateaubriand dont la grande ombre le gêne. Et il s'essaie — le malheureux! — au grand style de Chateaubriand, en des phrases grandiloquentes, en des méditations solennelles sur la fuite du

temps, sur la ruine des empires. Il manque d'art, il est confus et indigeste, il met tout sur le même plan. Sa science elle-même m'inquiète, car il tranche de tout avec une imperturbable assurance. Je ne suis pas compétent pour discuter ses conjectures, mais plusieurs d'entre elles ont certainement mauvaise figure. Chateaubriand avait dit de son premier ouvrage, celui sur la Morée, qu'il n'avait pas vu tout ce dont il parlait et qu'il était sans cesse « entre les grandes autorités qu'il connaissait et le bavardage de quelque Grec ignorant ». Pouqueville voulait faire oublier Pausanias : sa vanité lui a joué de vilains tours. Son livre manque de goût. Sa visite à Athènes est déconcertante. Il n'a rien compris à la beauté grecque. Ni émotion ni couleur dans sa description, très sommaire, du Parthénon. Mais il s'enflamme sur les questions purement économiques et il embouche la trompette pour raconter les eaux d'Athènes, le jardinage, le prix du gibier et du poisson. Il parle de l'art antique en style de pépiniériste, et de légumes en phrases à la Chateaubriand.

C'est pourtant un livre précieux que le sien. Letronne lui-même rendait hommage à la sérieuse information de certaines parties. Pouqueville connaissait fort bien cette région de l'Épire que personne n'avait encore explorée; il avait cherché à identifier Dodone, à éclairer, par des excursions autour de Janina, ce problème des constructions cyclopéennes qui préoccupait Petit-Radel. En topographie et en archéologie, il a apporté des précisions ou des suggestions. Sachons-lui gré aussi de ses renseignements sur la vie et les coutumes des Grecs modernes. Telle description d'un « panégyri » ou fête publique ne manque pas d'agrément malgré les prétentions d'un style majestueusement « académique », suivant la mode du temps. Et puis, il a fait de louables efforts pour retrouver la Grèce d'autrefois dans la Grèce d'aujourd'hui. Les solitudes mystérieuses et sauvages de Dodone, Mycènes et Tyrinthe l'ont fait réfléchir à une antiquité préhomé-

rique. Il n'était certes pas banal d'écrire vers 1820 : « Les paysans qui bâtissent leurs bourgades sur des lieux élevés m'ont rappelé les Pélasges accoutumés à construire leurs acropoles au couronnement des rochers ou des mamelons isolés [1] ».

L'aimable et fin Marcellus ne ressemble guère à Pouqueville. Ses *Souvenirs de l'Orient* sont un livre charmant, joliment écrit, plein de belle humeur et d'esprit. Le voyageur, parti en 1816 de Constantinople, arrive à Chio, l'île fleurie, le matin de la fête de saint Grégoire. La rive est couverte de jeunes filles en robes blanches qui s'amusent, se poursuivent, chantent, dansent et jettent des cailloux dans la mer. Marcellus est vite entouré. « Étranger, dis-nous quelle est la plus jolie de nous toutes ; tu balances?... Oh! qu'il est long à se décider : c'est comme nos vieillards quand ils choisissent un archonte.... Tiens, voilà une fleur, donne-la à celle que tu préfères. » Cet itinéraire se lit comme un roman. Il est plein d'anecdotes piquantes. Près d'Éleusis, Marcellus refuse un guide parce qu'il a « trop lu Anacharsis » et il se perd dans des marécages. Sur le mont Hymette, il fait visite à deux sœurs dont l'une — on ne savait laquelle — avait été aimée de Byron et il nomme d'un petit ton détaché, au hasard de la causerie, le poète anglais mais « les deux sœurs rougirent à la fois ». Ce diplomate a la curiosité de son métier. Il en a aussi le coup d'œil. Il voit juste. Ses descriptions de paysages, un peu sèches, ont du relief et n'embellissent rien. Il évoque d'un trait précis Délos brûlée du soleil, Sunium couvert d'oliviers, de lentisques et de myrtes, Éleusis et ses lauriers-roses, Argos riche en troupeaux, Mycènes où il inscrit son nom sur la crinière des lions, la petite île d'Égine et le séjour d'Athènes et les flâneries avec Fauvel. De loin en loin, et

1. Consulter particulièrement la *Préface*, et dans l'ouvrage I, 381 et 428; III, 51 et 512; IV, 21, 73, 100, 149, 197, 395; V, 94 et 131. — Chateaubriand, *Itin.*, I, 90. — *J. des Sav.*, avril, juil., sept. 1828. — Les *Annales* de 1820, I, 273. — *Constitutionnel*, 4 sept. 1821.

pour faire plaisir à Chateaubriand, il grimpe sur une colline, il embrasse l'horizon, il médite sur les grands souvenirs, il rêve, il fait du style : mais ce n'est pas sa manière. Sur le promontoire de Sunium, près de la colonnade du temple où il est assis au milieu des herbes jaunies, il regarde un moment les « vastes plaines que sillonnent les lignes bleues des courants », il respire les « folles haleines du soir » et les « émanations des îles ». Mais la politesse faite à M. de Chateaubriand, Marcellus s'en va très prosaïquement à la chasse : dans les brises embaumées il a vu partir des perdrix.

Il s'intéresse à la Grèce moderne mais il est surtout curieux de la Grèce antique. A son départ de France, il avait demandé à son ami Lechevalier comment il reconnaîtrait l'emplacement de Troie et l'auteur du *Voyage dans la Troade* lui avait répondu : « Allez là-bas, mettez la main sur votre cœur et là où il battra le plus vite, ne doutez plus, ce sera Troie ». Marcellus débarqué en Troade écrit gravement : « Ces élans poétiques, ces palpitations inspirées, je les ressentis sur les ruines que M. Lechevalier nomme le tombeau d'Hector ». Il a toutes les ivresses du bon humaniste. Il fait son pèlerinage un Homère à la main. A Chio, il s'installe toute une après-midi dans l'endroit appelé « le siège d'Homère » pour y relire l'Hymne à Apollon. Le moindre coin de terre fait lever une volée de citations et de souvenirs. Il vérifie sur chacune des Cyclades l'exactitude des épithètes homériques. Délos lui rappelle un fragment de Callimaque : « Les îles, ô Délos, forment un cercle tout autour de vous et vous font cortège comme dans une danse. » Il utilise copieusement les textes anciens, et il en saisit mieux les nuances, il les commente plus finement pour les lire ainsi sur place, dans leur pays d'origine. Cette tendance philologique est encore plus marquée dans les *Épisodes littéraires en Orient*, récit d'un voyage en Asie Mineure, et récit aussi agréable que le précédent. Tous les chapitres se terminent par des notes explicatives avec textes grecs, réfé-

rences et traductions. Les excursions à travers les paysages finissent toujours par des excursions à travers les livres.

Il aime les chants populaires, il se fait psalmodier les travoudiaïs par les rameurs du Bosphore, mais c'est pour remonter, comme Fauriel, jusqu'à la plus lointaine antiquité. Ses *Chants du peuple en Grèce* sont enrichis de copieux commentaires qui rapprochent les romances d'aujourd'hui de celles du passé. La très riche introduction catalogue les chansons qu'il est possible de découvrir dans la littérature grecque : c'est un travail philologique considérable. L'auteur excelle en toute circonstance à jeter des ponts entre le présent et le passé. « Il m'a toujours semblé, écrit-il, qu'un voyageur attentif, s'il avait longtemps étudié l'aspect et les coutumes modernes de l'Orient, serait par cela même doué de plus d'instinct pour en comprendre les beautés antiques. » Il a écrit tout un livre là-dessus, *les Grecs anciens et les Grecs modernes*, recueil d'anecdotes dont chacune éclaire un point d'histoire littéraire. Marcellus saisit mieux l'admirable vérité de l'épisode de Nausicaa pour avoir vu les jeunes filles de Naxos blanchir les foustanelles de leurs frères. Il comprend mieux les *Perses* d'Eschyle pour les avoir entendu lire à Constantinople par un étudiant de Cydonie, devant un groupe de patriotes qu'enflammait la haine du Turc comme la haine du Perse avait enflammé leurs aïeux. Il sent mieux le charme de l'Hymne à Cérès pour l'avoir lu sur les ruines du temple d'Éleusis, à deux pas de la source *facile à puiser* dont l'eau affleure encore la margelle. Il ressuscite avec plus de goût et plus de couleur la mystérieuse légende d'Orphée pour avoir vu les flots de l'Hèbre, et pour avoir retrouvé les Ménades dans ces grandes femmes de la Thrace aux manteaux rouges, au teint jaune, aux jambes nues et à la chevelure hérissée.

Sur tous les points, cette critique ingénieuse a remis en honneur et en belle lumière une antiquité si lointaine qu'elle semblait une très vieille chose, sans rapport avec la vie moderne. Marcellus écrit certainement pour les

érudits auxquels il présente des textes bien étudiés, des corrections justifiées et tout le mécanisme de son travail philologique; mais il veut atteindre surtout le public intelligent et lettré. « Ma prétention, mon ambition, veux-je dire, c'est de pouvoir être lu de tous et de toutes, non pas seulement de Bélise et de Philaminte, mais encore d'Henriette et presque de Martine. Pour cet effet j'ai, autant que je l'ai pu, éloigné des regards l'ithos et le pathos.... De grâce, Mesdames, si tout ce grec ne vous a pas de loin trop effarouchées, par indulgence pour l'écrivain, ne lisez pas le texte et les pages nettes; négligez ces notes où s'entassent les caractères helléniques et laissez-en la peine aux lunettes des érudits. Ces vilaines lettres crochues feraient mal à vos jolis yeux.... Si je n'ai rien à espérer de vous « pour l'amour du grec », j'ai du moins, afin de vous plaire, entrelacé le frivole au sérieux. » Assurément, il a présenté avec art, avec goût la formidable érudition dont ses ouvrages sont remplis sans en être alourdis. Il rejette les notes à la fin de chaque étude, souvent à la fin du volume, parfois dans un autre livre; il multiplie les traductions et il traduit en français, quand il était de mode de traduire en latin les œuvres grecques, redisant avec esprit et bon sens que deux langues mortes à demi ne revivront pas pour s'être attachées l'une à l'autre et que « lancées ensemble au courant du fleuve, elles ne surnagent pas ». Personne n'a mieux démontré qu'un voyage, réel ou métaphorique, à travers la Grèce moderne, servait heureusement la cause du passé [1].

Il rentrait en France au printemps de 1820 lorsqu'il rencontra chez Fauvel le poète Lebrun qui y débarquait. Lebrun venait de s'arracher au triomphe de sa *Marie Stuart*. Son voyage dura deux ans. Il publia en 1827 le *Poème de la Grèce*, épopée lyrique en dix chants. C'est une œuvre

1. La date de publication de ses œuvres est, sans doute, assez postérieure à la période que j'étudie : *Souvenirs de l'Orient*, 1839; *Epis litt.*, 1851; *Chants du peuple en Grèce*, 1851; *Grecs anc. et Grecs*

de philhellénisme ému et enthousiaste. La Grèce continentale gémit sous le joug des pachas. Un pâtre adossé contre un vase de marbre, la tête couronnée des fleurs du glatinier, des musulmans qui passent près de lui avec mépris : voilà le décor habituel de l'Attique et du Péloponèse. Mais les îles sont l'espoir de la race. Elles s'apprêtent à secouer la tyrannie. Le poète salue leur fière indépendance et il interprète assez bien les chants des marins :

Hydra vogue, la riche Hydra,
Sur la mer, escortée en reine
Par les dauphins de Typarène
Et les alcyons d'Ipsara.
Iles, pressez-vous autour d'elle,
Cyclades, c'est vous qu'elle appelle :
Venez, mes sœurs, je vous attends,
Tyne, Andros, Mycone, il est temps.
Chios nous demeure infidèle,
Mais l'absence d'une hirondelle
Ne fait pas manquer le printemps.

Ce recueil est le meilleur ouvrage de poésie inspiré par la Grèce moderne.

Mais la Grèce antique y trouve-t-elle son compte? Les poètes qui n'avaient pas vu la Grèce se tiraient d'affaire, dans leurs descriptions, avec quelques bois d'oliviers, quelques buissons de lauriers-roses. Lebrun marque l'originalité de chaque région[1]. Le paysage de Sparte avec ses myrtes, ses grenadiers en fleurs et ses cyprès ne ressemble guère à la plantureuse Arcadie, à cette

mod., 1861. — Mais Marcellus fit son voyage de 1816 à 1820, il en avait rapporté d'abondantes notes dont certaines circonstances retardèrent la publication mais qu'un public assez étendu connut presque aussitôt car il avait beaucoup de relations. Son influence fut donc réelle avant 1830. — Consulter *Souv. de l'Or.*, I, 29; *Epis. litt.*, I, 52, 56, 119, 181, 191, 205, 222; II, 43, 341, 447; *Gr. anc. et Gr. mod.*, 39, 87, 121, 165, 352, 432. — *J. des Sav.*, janv. 1856. — Lamartine, *Cours de litt.* (Entretiens 78 et 79).

1. J'utilise ici, outre le *Poème de la Grèce*, certains autres écrits qui en sont le complément et qui, composés pour la plupart sur les lieux mêmes, furent publiés sous le titre général *Poésies sur la Grèce*.

agréable *Suisse* de l'Orient, hérissée de hautes montagnes, toute grondante du bruit des torrents, riche en forêts, en pâturages et en troupeaux. Les îles sont bien vues. Chio sort toute radieuse des eaux de l'Archipel, dans la joie de son soleil, de ses jardins et de ses fêtes. Le ciel de l'Attique est finement décrit; même après Chateaubriand, Lebrun se lit avec plaisir pour ses « nuits » et ses « aurores ». Il a pu se rendre cet hommage qu'il avait vu Athènes telle qu'elle était et non telle qu'on nous l'avait faite. Ces oliviers, c'étaient ceux du chemin d'Éleusis ou du kiosque de la sultane Validé; cette source, c'était celle du Céphise, si abondante et si fraîche; et ainsi du reste. Lebrun sentait mieux la poésie des vieux auteurs pour les avoir replacés dans leur décor et pour avoir contemplé leur horizon. Il est de ces humanistes délicats pour qui le paysage fut, en même temps que la joie des yeux, le rafraîchissement des poétiques souvenirs. Je n'en donne qu'une preuve, la plus remarquable.

Lebrun avait écrit un poème *Ulysse* qu'il ne jugeait pas assez homérique. Il crut retrouver la simplicité familière de l'*Odyssée* en la relisant sous le ciel de la Grèce. Pendant un an, il suit Homère comme à la piste; il habite Chio et Smyrne, deux des villes qui se disputaient son berceau, il veut revoir tous les lieux visités par le vieil aède. Touchante candeur, mais qui témoigne d'une foi si profonde, si sûre de son objet comme de ses conquêtes! Gandar lui-même n'arrivera pas avec une âme plus religieuse dans l'île du divin Ulysse. « Oh! comme on oublierait ici le monde! » s'écrie Lebrun à peine débarqué. L'*Odyssée* à la main, il revoit les lieux dépeints par Homère et jusqu'à ce champ où Laërte se reposait sous ses poiriers, la fontaine Aréthuse où venaient boire les troupeaux d'Eumée et où il passe une heure délicieuse à relire un chant d'Homère, près des buissons de lentisques, de chênes verts, de sauge odoriférante, d'arbousiers au fruit jaune et parfumé. Et ces oliviers

sombres et noirs, ces petits sentiers qui courent parmi les vignes, entre des haies ou des murs de pierres sèches, cette herbe serrée et exubérante qui semble vouloir conquérir la pierreuse Ithaque et perce les cailloux pour s'étendre en tapis sous la vigne, comme Lebrun les regarde et les aime! comme il emplit son âme de ce décor où se posèrent, il n'en faut pas douter, les yeux d'Ulysse et ceux d'Homère! Il est de ces fidèles qui ne seraient point émus dans les saints lieux s'ils ne se disaient avec certitude : voilà la pierre où s'assit mon Dieu, la colline où il prêcha telle parabole, le tournant de la colline où il pleura sur Jérusalem. Dans l'île de Corfou, qu'il visite après Ithaque, Lebrun a les mêmes ravissements. Cette terre plantureuse et verdoyante, embaumée de l'odeur des orangers, décorée de grenadiers et de myrtes, comment ne serait-elle pas la terre des Phéaciens, terre heureuse où l'on ne se sentait porté qu'au plaisir, à la musique et à la danse? Notre voyageur n'en doute pas : voici les jardins d'Alcinoüs et voilà la rivière de Nausicaa. Je ne suis pas surpris qu'il s'écrie avec allégresse : « On retrouve partout Homère! » Cela veut dire qu'il le sent profondément. Il revit la pastorale homérique; grâce aux bergers et aux chevriers d'Ithaque, l'*Odyssée* est tout près de son cœur.

Il y a même tel passage où l'on dirait que Pindare, lui non plus, n'en est pas très éloigné. Lebrun n'a pas songé à idéaliser certains sites austères et sauvages. Le Parnasse chez lui n'est pas une montagne pour rire, mais une série d'escarpements abrupts et ravinés, terminés par deux pointes couronnées de neige. Ce n'est plus le vert Hélicon, ni l'Hymette « parfum d'Athènes »; Lebrun est ému par le silence solennel et la mystérieuse horreur de la région delphique et il célèbre, en une strophe d'une belle envolée, les sons *magiques*, *inconnus* qui sont comme la musique du passé. Hélas! il ne devait plus les entendre et il ne lui fut pas donné de ravir à son homonyme le surnom de pindarique. O Parnasse, dit-il à la chère

montagne en manière d'adieu, qu'on sente à ma voix inspirée que j'ai bu l'air de tes sommets :

> Et comme des champs de Syrie
> Le pèlerin vers la patrie
> Porte une palme à ses foyers,
> De mon sacré pèlerinage
> Qu'aux miens je porte en témoignage
> Un rameau pris à tes lauriers.

Un rameau, oui, mais non pas deux, mais non pas la couronne. Lebrun est à peine éloigné du Parnasse hellénique qu'il gravit malheureusement le Parnasse classique, comme un bon poète qui n'aurait pas respiré la grande poésie sur les hauteurs. Ses strophes sur Olympie sont insignifiantes; son poème sur Ithaque — ô sacrilège! — est un médiocre effet de délire bachique où il mêle l'ivresse du poète et l'ivresse du buveur *(Versez, versez du vin d'Ithaque!)* : c'est tout simplement navrant. Mais il ne faut pas juger son hellénisme sur ces pauvretés. Il n'a rien créé, c'est entendu, et il est bien certain qu'il n'a pas ressuscité la poésie grecque, et que même sur le rivage d'Ithaque, plus malheureux en cela qu'Ulysse, il a fait un complet naufrage. Je ne songe nullement à sauver sa réputation de la tempête des dieux. Mais il avait une âme homérique, il sentit avec bonheur ce qu'il ne pouvait imiter. Il eut l'idée d'une Grèce moins banale et plus familière que celle de la tradition. Il rendit aux rivages célèbres et aux œuvres qui les avaient chantés quelque chose de leur antique verdeur[1].

Les voyages, interrompus par la guerre pendant plusieurs années, ne reprennent qu'à la fin de la Restauration. Le *Tableau de la Grèce en 1827* de Becker n'est pas sans charme, mais n'apprend rien sur la Grèce antique; le *Voyage en Orient* de Fontanier, chargé d'une mission

1. *Poème de la Grèce*, chants II, III, VIII, IX; notes, p. 20, 67, 114, 116. — *Poésies sur la Grèce*, notes 3, 3 *bis*, 4. — *Rapports Académiques*, de 1830 à 1839, p. 813, 818, 881. — *R. de Paris*, 1830, t. XIII. — *J. des Sav.*, janv. 1828. — *Le Globe*, 26 mars 1828. — *Le Constitutionnel*, 25 août 1828. — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, III, 186.

savante à travers les îles, n'est guère qu'un récit politique et historique sans couleur et sans intérêt. Je réserve l'expédition scientifique de Morée pour m'arrêter à l'ouvrage de Quinet : *De la Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité* (1830).

Le philhellène Quinet apprit à Heidelberg qu'il était adjoint à la commission de Morée. Il n'avait aucun titre officiel et fit presque toujours bande à part. A peine débarqué, il laisse ses collègues au quartier général de l'armée et se lance hardiment à cheval à travers le Péloponèse. En trois mois, il parcourt la Messénie, l'Arcadie, la Laconie, l'Argolide et il pousse une pointe jusqu'à Athènes où la forteresse de l'Acropole, encore au pouvoir des Turcs, domine un amas de ruines. Il est infatigable ; il prend des notes à la diable sur le paysage, les mœurs, les monuments ; il adresse de courts billets à sa mère, à sa fiancée, à son « très cher maître V. Cousin ». Revenu en France, il travaille pendant près d'une année à la rédaction de son livre : la *Revue de Paris* en salue la publication.

C'est du Quinet : des tirades sentimentales, des enthousiasmes prophétiques, des visions apocalyptiques, des aperçus à vol d'oiseau et même un peu nuageux, et, tout à côté, de fort belles pages descriptives ou lyriques. Très peu d'anecdotes : quelques scènes de la vie sous la tente, des disputes avec les agoyates, une visite de monastère, un orage sous l'épaisseur des bois, une rencontre avec Capodistria « le père Jean, Barba Iani ». Mais ses paysages ont de la couleur. Il a senti la majesté des forêts arcadiennes, la transparence du ciel attique, les parfums de l'air, la beauté des plantes. Et surtout, comme il aime ces fûts de colonnes, ces chapiteaux que les myrtes enveloppent d'ombre ! Comme il chérit ces ruines *qui se sont défendues elles-mêmes* dans des lieux où les guerres ont fait partout la solitude et la mort ! Il admire leur survivance qui est une promesse d'éternité, il retrouve en elles cette âme de l'antiquité qui les sauva des tempêtes et qui régnera longtemps sur le monde, il

va les chercher où les voyageurs ne s'étaient guère aventurés, à Messène, un peu isolée des grandes voies, à Phigalie et à Égine, qui lui révèlent des harmonies mystérieuses entre le style des temples, la couleur des paysages, le génie des races. Il a même de ces surprises que sa ferveur n'a pas volées. Dans Athènes où il pénètre en cachette au lendemain du siège, il bénit les dieux pour tous ces toits démantelés, pour ces amas de terres éboulées, pour ces débris perdus dans des mares de boues, pour cet anéantissement de la ville moderne qui laisse reparaître, dans toute sa beauté et son superbe isolement, la vieille ville de Minerve, fleur de grâce et de jeunesse : « J'eusse pu me croire arrivé le lendemain de l'incendie de Xerxès.... *Tout dans Athènes réveille les pensées d'un autre temps.* Même, ce qu'il y a aujourd'hui de moins triste chez elle ce sont les ruines. L'œil fatigué d'errer sur un sol brûlé par l'incendie, sur des décombres, sur des huttes de branches de pin, cherche pour se reposer les colonnes et les murailles de l'antiquité. »

Ainsi se justifie le titre de l'ouvrage. Et Quinet lui donne encore un autre sens. Pour avoir vécu avec les palikares, il comprend mieux Léonidas. Il interprète Thucydide avec un sens historique plus éveillé, parce qu'il a dormi sur la natte de Botzaris et senti sur ses joues les moustaches de Nikitas. Il ne serait pas étonné s'il sortait du spectacle de la révolution grecque « un tableau qui donnât plus de naturel aux créations déjà si larges de la philologie ». Il complète Fauriel. Il retrouve les rhapsodes dans les chanteurs populaires d'Argos et de Mistra; le paysage mycénien lui révèle l'*Iliade* : « Je me souviens qu'un jour je me trouvai au fond du golfe d'Argos. La mer brillait à l'extrémité de la rade, des montagnes nues, évasées, cernaient l'horizon et d'épais nuages poussés par le vent refoulaient leurs ombres vagabondes au milieu de la plaine. Vers le soir j'atteignis des collines chauves et désertes; sur leurs flancs pendaient des murailles cyclopéennes : à travers les ouver-

tures de ces murailles on voyait de longues couleuvres qui dardaient leurs langues sur le bord des ravins. Je passai près d'une porte où était sculpté un lion et, en descendant quelques pas, je parvins à l'entrée d'un grand tombeau. Cette ville était Mycènes. Cette porte était celle par où le roi des hommes Agamemnon avait dû passer pour aller à Troie. Ce tombeau était celui d'un des Atrides. En ce même moment le vent de mer arrivait en murmurant, comme une cithare ionienne, dans les touffes d'herbes séchées. Ce soir-là, je dis adieu pour jamais aux systèmes des glossateurs et je vis bien qu'il n'est qu'un seul vrai commentaire d'Homère, à savoir son pays, son ciel, ces murailles de géants et, là-bas, cette mer divine et ces vagues du golfe qui continuent de se bercer à son chant comme la danse des filles de Chio. »

Il disait encore : « L'anéantissement de tous les vestiges humains m'a rejeté comme malgré moi dans les temps où l'homme prenait pour la première fois possession de la Grèce.... *Partout la barbarie présente me ramenait à la barbarie antique.* Dans un monde redevenu primitif par l'effet du carnage et de la déprédation, je n'aurais pu parler de Périclès, de Sophocle, de Socrate : je revenais comme naturellement aux Pélasges mangeurs de glands et aux dieux d'Arcadie à têtes de loups. » La Grèce que ressuscite Quinet n'est point cette Grèce alexandrine dont les grâces fleuries enchantaient nos beaux esprits, mais une Grèce primitive, énergique et barbare. Et la remarque, ici encore, ira loin[1].

Un autre membre de la Commission de Morée, Charles Lenormant, donna à part, lui aussi, ses impressions de voyage. Il était à Alexandrie, où il avait accompagné Champollion, lorsqu'il fut nommé directeur-adjoint de

1. Quinet, *Correspondance*, I, 375; II, 83; *Grèce moderne,* t. V. de l'éd. Pagnerre, l'Avertissement et p. 193, 234, 267, 347, 368; *Histoire de la poésie* (Pagnerre, IX). — B. Saint-Hilaire, *Cousin*, III, 389. — *R. de Paris*, 1831, t. XXVI, p. 193. — Sainte-Beuve, *Nvx lundis*, V, 320.

la section d'archéologie. Il rejoignit en toute hâte ses collègues et visita avec eux Phigalie, Messène, Sparte, Mycènes, Argos, Épidaure. Il publia à son retour ses *Souvenirs de Morée* (1830). C'est un livre grave, sérieux, un peu triste où se reflète toute la mélancolie de la Grèce pendant la guerre ; villages détruits, routes jalonnées d'ossements, campagnes sans maisons, landes et marécages, un vaste cimetière. Mais ce n'est pas un livre désespéré. Lenormant a l'enthousiasme profond et concentré du philhellène et de l'archéologue. Il espère en la régénération des Grecs, il aime leur généreuse hospitalité, leur passion de la liberté, la joie de leurs fêtes, l'énergie de leur âme, il admire en eux les fils des grands ancêtres qui bâtirent les temples d'Olympie et de Phigalie. Obligé de revenir brusquement en France après trois mois de séjour, il n'avait pu voir Athènes. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'il fit avec Ampère et Mérimée son pèlerinage sur la pauvre Acropole mutilée par les bombes de Morosini, le pillage d'Elgin et les déprédations turques. Il travailla, avec les savants grecs, à la restauration de leur ville où il se fit de solides amitiés. Aussi, quand il revint une troisième fois en Grèce, son voyage prit les allures d'un triomphe. Les Athéniens multiplièrent les soirées en son honneur : un banquet lui fut offert par souscription sous une avenue de platanes où était jadis l'Académie de Platon. Rien ne manqua à l'apothéose, pas même la mort du héros. Un refroidissement qu'il prit à Épidaure l'enleva en quelques jours. Sa mort fut un deuil public. Un monument lui fut élevé au-dessus des ombrages de l'Académie, sur la colline où se trouvait déjà le tombeau d'O. Müller ; on y déposa son cœur et Rhangabé prononça un discours ému, comme il l'eût aimé, tout parfumé de souvenirs antiques[1].

1. Les *Souvenirs de Morée* parurent dans la *R. de Paris* de 1830, t. XIV, p. 57 et 156 et t. XIX, p. 256. Ils ressemblent à peu de chose près aux lettres que Lenormant écrivit à sa jeune femme pendant son séjour en Grèce (avril à juin 1829) et qui ont été

III

Ces premiers voyages ont précisé la topographie, encore si mal connue, de la Grèce antique. On commence à identifier l'emplacement des anciennes villes. La Morée et les îles sont explorées, la mystérieuse Épire est découverte, l'Attique est entamée. Sur plus d'un point Pausanias est rectifié et complété. Et quelques découvertes, dont je vais parler, commencent à renouveler l'archéologie.

Mais indépendamment des conquêtes scientifiques, un grand point déjà est acquis. La simple vue des grandes ruines a éveillé la curiosité de la beauté antique; les mœurs des héros de l'indépendance ont avivé, par de surprenantes analogies, le sens historique endormi; les paysages surtout ont rafraîchi les commentaires flétris ou mensongers des chefs-d'œuvre helléniques.

En 1827, Ch. Magnin intitule un article du *Globe* : « De la Grèce suivant l'opinion du collège et de la Grèce véritable ». Il met à profit la récente traduction d'un poème anglais pour féliciter l'auteur de nous avoir révélé l'Hélicon, l'Hymette, la fontaine de Castalie et ce Parnasse qui inspira tant de sottises : « Qui de nous, sur la foi de nos poètes si improprement appelés classiques, ne se figure le Parnasse comme un rocher difficile à gravir mais fleuri et paré, jusque sur son sommet, de lauriers, de myrtes, voire de lys et de roses? Qui de nous a jamais pensé que sa double cime fût couverte de neige comme celle du mont Cenis?... Nous aurions été fort mal venus au collège d'appliquer au Parnasse l'épithète de neigeux que lui ont donnée tous les anciens poèmes. L'on eût regardé comme une bien froide inspiration une montagne hérissée d'éternels frimas ». Il termine fort judicieusement

recueillies dans *Beaux-Arts et Voyages*, t. II. Son second voyage en Grèce est de 1841, son troisième de 1853 (il y mourut le 22 nov.). — Cf. ses lettres de 1829 (surtout celles des 31 mars, 11 et 15 avril, 14 et 27 mai, 6 juin).

en rappelant que, faute de connaître la nature grecque, nous n'avons pas compris la mythologie qui en était sortie. « L'ignorance ou l'oubli de cette nature grecque qui a forcé en quelque sorte le sentiment poétique à se dégager de l'âme des mythologues a été cause, dans notre occident, que nous avons laissé dégénérer et se flétrir des formes et des fictions que nous avions empruntées à cette nature privilégiée, sans conserver une idée assez nette de leur origine et de leur valeur. » Ces raisons qui valaient pour la mythologie valaient aussi pour l'art en général. L'âpreté de la nature grecque habitua les esprits à évoquer un hellénisme moins délicat, moins *joli* que l'hellénisme de la tradition. Et c'était justement ce que laissaient pressentir par ailleurs les mœurs des palikares et les chants populaires de la Grèce moderne.

Magnin signale encore les intéressantes gravures du livre de Haygarth. Il y eut, pendant ces années, une *Grèce par l'image* qui illustra, de mille manières, la Grèce des voyageurs. L'Américain Fulton, venu à Paris sous l'Empire, avait pris un brevet pour exploiter des panoramas; James Thayer, à qui il le vendit, s'associa au peintre français Prévost et construisit un édifice près du boulevard des Capucines. En 1820, la vue d'Athènes y était particulièrement admirée et un journaliste écrivait avec émotion : « Quel riant horizon! Voilà donc cette portion du monde où toutes les Muses firent connaître leur pouvoir!... Voilà le Céphise, l'Ilissus, les magnifiques lointains de l'Attique! Quels seraient les regrets de Phidias lorsqu'il verrait, près du temple de Neptune, un tyran subalterne, un porte-fouet ou disdard faisant trembler les esclaves dans la cité de Pallas! » Le diorama, inventé en 1822 par Daguerre, représentait des scènes du même genre. C'était aussi en ces années que l'art lithographique se perfectionnait grâce au génie persévérant d'Engelmann et que les grands peintres commençaient à faire reproduire leurs œuvres par l'invention nouvelle. Quelques voyageurs en Grèce en usèrent pour leurs publications.

Le peintre Forbin donne en 1819 un *Voyage dans le Levant*, dont les planches luxueuses sont bien supérieures au récit (il pastiche souvent, et d'une façon maladroite, le style de Chateaubriand). Un autre peintre, Dupré, publie un intéressant *Voyage à Athènes* (1825). Débarqué en Épire, il avait traversé le Pinde au mois de mars, à travers des précipices, des neiges, des pics désolés et il s'était étonné que l'imagination grecque eût fixé dans une pareille région le séjour d'Apollon et des Muses, puis il avait fait l'ascension des Météores de Thessalie, montagnes coniques, taillées à pic, couronnées de couvents et il était arrivé dans la vallée de Tempé. « Nous avions déjà parcouru le vallon dans toute sa longueur que j'en cherchais encore les charmes. Était-ce que l'imagination des anciens avait été plus loin que la nature? Ou bien ces lieux avaient-ils été désenchantés en subissant le même despotisme que les hommes? Quoi qu'il en soit, je ne reconnus point cette Tempé dont Fénelon voulait aller goûter les délices. » Par Delphes, Thèbes, Éleusis il avait gagné Athènes et le *musée* de Fauvel. Le texte est coupé de vignettes : le lit de l'Inachus, les rochers à pic des Météores, la vallée de Tempé et le Pénée, les Thermopyles, Delphes et la fontaine Castalie. Mais rien ne vaut les admirables lithographies coloriées de la fin du livre : un Souliote à Corfou; un palikare; Ali-Tebelen « dessiné d'après nature le 14 mars sur le lac de Butrinto », vieillard à barbe blanche allongé sur des coussins dans une barque; les Météores de Thessalie et le Pinde; l'Acropolis vue de la maison de Fauvel, avec ses merveilleux tons chauds, les lignes bien découpées de la colline, la teinte jaune des murailles et, au premier plan, la maison de Fauvel ; le Parthénon (très beau); le temple de Jupiter Olympien; le temple de Thésée; une Athénienne sur une terrasse, en jupe rayée et brodée, avec des fleurs dans sa chevelure flottante; un Grec d'Hydra, appuyé sur son ancre; un mariage grec à Athènes (la mariée, assise, ferme les yeux; sa figure ronde et pleine

est plâtrée de blanc et de rouge, sa coiffure s'étage en amphithéâtre de fleurs mêlées de papier doré et de sequins enfilés). Ces planches qui sont aussi belles que des peintures firent connaître et goûter, mieux que de longs récits, le vrai caractère de la Grèce, de ses mœurs et de ses paysages [1].

1. *Annales de la littérature et des arts*, 1821, t. IV, p. 228. — Jouin ; *D. d'Angers et ses Relations littéraires*, p. 19. — Engelmann, *Manuel du dessinateur-lithographe* (il fonda une maison à Paris en 1816, et il résolut pratiquement en 1837 le problème de la lithographie polychrome qu'il appela chromolithographie). — Dupré, *Voyage à Athènes et à Constantinople ou Collection de portraits, de vues et de costumes grecs et ottomans, peints sur les lieux d'après nature, lithographiés et coloriés par L. Dupré, élève de David, accompagné d'un texte orné de vignettes*. Dupré avait fait son voyage en 1819. — Forbin, *Voyage dans le Levant* (Cf. p. 21 comme exemple de pastiche) ; il fit ce voyage en 1817-1818. — *Le Globe*, 17 août 1827 [article reproduit dans le livre de Magnin, *Causeries et méditations historiques et littéraires*, t. II].

CHAPITRE IV

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

I. RÉVÉLATION DE LA STATUAIRE GRECQUE. = II. LES SAVANTS ET LA VULGARISATION DE L'ARCHÉOLOGIE. = III. LE RÔLE DE RAOUL-ROCHETTE. = IV. LA « COMMISSION DE MORÉE ».

I

Quelques découvertes archéologiques d'une importance considérable réveillent, sous la Restauration, la curiosité de la Grèce antique [1].

Dans son *Jupiter Olympien* (1815), illustré d'admirables planches en couleurs, Quatremère de Quincy démontre l'existence chez les Grecs d'une statuaire polychrome où se mariaient les tons de l'ivoire et de l'or. Quatremère est un fureteur. Il bouscule bien des opinions consacrées. Il prouve, en exhumant les anciens dessins de Jacques Carrey, que l'entrée du Parthénon n'était pas, comme on le croyait alors, sous le fronton occidental. Il soulève aussi le problème très inattendu de l'éclairage des temples grecs. On croyait encore au XVIIIe siècle que ces temples étaient obscurs, puisqu'ils n'avaient pas de fenêtres. Quatremère affirme, d'après un texte de Vitruve, que certains au moins étaient « hypèthres », c'est-à-dire à ciel ouvert comme un atrium [2].

1. Pour tout ce chap. : G. Perrot, *Histoire de l'Art*, Intr.; et *R. des D. M.*, 1er août, 1880. — Vinet, *l'Art et l'Archéologie*; *Bibliographie des Beaux-Arts*. — *J. des Sav.*, 1817, p. 657 et 1818, p. 86. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*. — Gautier, *les Beaux-Arts en Europe*.

2. Q. de Quincy, *Jupiter Olympien*, IV, 2; *Mémoires de l'Institut*, 3e partie; *Restitution des frontons du temple de Minerve*. — Vitet,

Tout ceci n'était encore qu'un lever de rideau : bientôt commence la grande fête des yeux. Lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre près du Sultan, avait obtenu l'autorisation de faire mouler les sculptures antiques d'Athènes et même d'en emporter des morceaux. Il enlève du Parthénon la frise entière des Panathénées qu'il vend au Parlement britannique (1816). Visconti, qui avait servi d'arbitre, Quatremère de Quincy, Émeric-David célèbrent aussitôt la beauté de ces marbres et nos jeunes artistes commencent les pèlerinages au British Museum. David d'Angers, renseigné par son ami Canova, part pour Londres, admire et prend des croquis. Il raconte à son retour la forte impression qu'il a éprouvée à la vue de cette bondissante et vivante cavalcade qui, tout autour d'une grande salle, sur une longueur d'environ cent quarante pieds, étale sa belle teinte d'ivoire jauni. Et quelle surprise encore que d'apercevoir, dans une salle voisine, la frise de Phigalie, qu'un autre Anglais, Cockerell, venait d'offrir à son pays (1815)! Ictinos, l'architecte du Parthénon, avait élevé à Bassœ, près de Phigalie, sur les pentes du mont Cotylion, un temple en l'honneur d'Apollon qui avait sauvé les Arcadiens d'une épidémie. L'endroit était désert, très détourné des grandes routes, à plus de mille mètres d'altitude, mais l'habileté britannique sut bien le découvrir. La frise qui déroulait sur une centaine de pieds un combat de Centaures et de Lapithes et une bataille de guerriers et d'Amazones, enthousiasma Cockerell, qui avait bon goût, par son débordement de vie, par la fougueuse allure des guerriers aux prises, par le vigoureux réalisme des détails. Et les visiteurs français, habitués à la grâce un peu molle de l'Apollon du Belvédère, regardèrent avec stupeur d'abord, puis avec admiration, ces personnages trapus qui ruaient, se mordaient, s'enlaçaient dans un enchevêtre-

Études sur l'hist. de l'Art, I, 101. — Burnouf, *R. des D. M.*, 1er déc. 1847. — Bröndsted, *Voyages dans la Grèce.* — *Expédition de Morée*, I, 70.

ment tel qu'on avait parfois de la peine à s'y retrouver[1].

L'infatigable Cockerell dénichait les bons coins. En 1811, il s'était rendu dans la petite île d'Égine qui avait connu, au sixième siècle avant notre ère, une période de splendeur, de richesse et d'art. Sur une colline dominant la mer et regardant l'Attique, une vingtaine de colonnes restées debout, la plupart avec leurs architraves, se détachaient au milieu d'un fouillis de plantes aromatiques, de lentisques et genévriers; des morceaux de marbre jonchaient, tout autour, le sol du plateau. C'était tout ce qui restait d'un magnifique temple de Minerve. Cockerell se met à mesurer les ruines. En plantant ses jalons, il découvre dix-sept figures en ronde-bosse détachées des deux frontons. Il y avait là deux Minerve, l'une combattant, brandissant la lance et déployant l'égide, l'autre, immobile, souriant comme une idole archaïque, coiffée du casque, armée du bouclier, vêtue d'une robe courte et raide à plis droits et symétriques. Les autres statues, où l'on reconnut des guerriers grecs et des guerriers troyens, représentaient des combattants dans toute l'ardeur de la mêlée, les uns penchés sur leurs boucliers, les autres tirant de l'arc debout ou à genoux, celui-ci, à la chevelure bouclée et à la barbe en pointe, frappant son adversaire qui sourit en rendant l'âme, celui-là renversé sur le dos dans la douleur de l'agonie, contractant ses muscles, faisant effort pour se soulever sur son bouclier, élevant la main comme pour brandir une arme inutile. L'ensemble était d'une vigueur et d'un réalisme hors de pair. Fauvel jugea aussitôt, sur les dessins, que les auteurs de la découverte n'avaient point perdu leur temps et il en écrivit son admiration à Barbié du Bocage; Quatremère inséra une note dans son *Jupiter Olympien* qui

1. Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, p. 288 et suiv. (description du Musée britannique). — Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*. — Visconti, *Œuvres complètes*, III, 84 (*Mémoire* de 1818 sur la frise du Parthénon). — Q. de Quincy, *Lettres à Canova*. — Émeric-David, *Mémoire* (1818). — Burnouf, *R. des D. M.*, 1er décembre 1847. — Ch. Lévêque, *la Science du Beau*, II, 78.

allait paraître. Les marbres, acquis par le prince Louis de Bavière, furent envoyés à Rome, restaurés par Thorwaldsen et installés à la Glyptothèque de Munich. C'est surtout après 1830 qu'ils remuèrent l'opinion en France, lorsque se multiplièrent les voyages en Allemagne : mais le public savant et artiste n'avait pas attendu ce moment pour les apprécier[1].

La France cependant avait, elle aussi, sa conquête. En février 1820 un paysan de l'île de Milo bêchait son jardin lorsqu'il mit au jour une niche contenant deux tronçons d'une statue de femme. Milo était assez souvent visitée depuis qu'on y avait découvert un théâtre. Un vaisseau français était là ; l'enseigne Dumont d'Urville dessine le buste et montre son esquisse à Marcellus, en rentrant à Constantinople. Marcellus part aussitôt, nomme la statue « Vénus victorieuse » avant de la voir et engage des pourparlers pour l'acheter. Il finit par avoir le dernier mot dans cette histoire que son amusant récit a peut-être un peu dramatisée. Il installe sa trouvaille à fond de cale, la montre au *vieux consul* Fauvel, refuse de la vendre à l'Angleterre représentée par le marquis de Douglas, plus tard duc de Hamilton, et l'offre généreusement au roi Louis XVIII le 1er mars 1821. Louis XVIII était grand ami des arts et ami fort éclairé. Il défendit qu'on retouchât la Vénus de Milo (la mode était alors à la restauration des antiques), sauf pour quelques détails sans importance, et il la fit placer au Louvre où elle eut tout de suite ses adorateurs. Le vieux Quatremère était ravi : « O toi qui nous offres, avec la plus haute idée de la nature féminine que l'art ait su imiter, le plus beau caractère de formes, le plus heureux mélange de la vérité, de la grandeur du style, de la grâce et de la noblesse, tu dois être sortie de l'atelier de Praxitèle ! » De Clarac en mesure les proportions ; des moulages sont

1. Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, p. 467-491. — Fortoul, *les Marbres d'Egine* (*R. des D. M.*, 15 septembre 1839). — Blouet, *Expédition scientifique de Morée*. — *L'Artiste*, du 15 septembre 1844.

envoyés un peu partout, à Rome chez le directeur de la villa Médicis, à Londres où Marcellus retrouve sa Vénus en grandeur naturelle dans le vestibule du peintre Lawrence. A l'admiration pour la beauté de la statue s'ajoutait une vive curiosité pour son mystère. Qui était cette femme? Et que faisaient ses bras qu'on n'avait pas retrouvés? Le comte de Clarac, se rangeant à l'avis de Marcellus, voyait en elle Vénus après le triomphe remporté sur les déesses ses rivales; Quatremère de Quincy croyait qu'elle faisait partie d'un groupe où elle était associée à Mars; Émeric-David, l'éternel adversaire de Quatremère, contestait qu'elle fût une Vénus caressant Mars, parce qu'elle était cambrée en arrière avec un air de rudesse et qu'elle regardait devant elle d'un œil insensible et froid. Il ne croyait même pas qu'elle fût une Vénus. Ses formes moins gracieuses que musclées, ses chairs pleines de vie plutôt que moelleuses et fines, la gravité de ses traits, son attitude fière et menaçante, son air *femme* et non *jeune fille* lui semblaient désigner la nymphe protectrice de Milo dont un bras relevé devait tenir une pomme. D'autres supposaient qu'une des mains de la déesse portait un miroir à manche tandis que l'autre arrangeait sa chevelure. Mais tous, dans la diversité de leurs interprétations, rendaient hommage à la beauté du marbre sacré[1].

1. Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, I, 239-260; *Chateaubriand et son temps*, p. 316; *Épisodes litt. en Orient*, I, 409. — Q. de Quincy, *Dissertation* de 1821 lue à l'Acad. des Beaux-Arts. — Ém.-David, *Mémoire* (même date). — De Clarac, *Dissertation* de 1821; *Musée de sculpture antique*, I, 119. — Vitet, *Études sur l'histoire de l'Art*, I, 65 à 71 [sur la manie de restaurer les antiques]. — Planche, *R. des D. M.*, 1er octobre 1856. — Ravaisson, *R. des D. M.*, 1er sept. 1871 [résumé de toutes les interprétations qui furent données de la Vénus et de son attitude]. — *L'Artiste*, 12 mai 1839 [article de J. Janin].

II

Les articles de nos érudits sur toutes ces découvertes paraissent, selon la tradition, dans des publications austères, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions qui avait repris son nom en 1816, lorsque les Bourbons réorganisèrent l'Institut, et dans le grave *Journal des Savants*, le doyen de nos journaux scientifiques, fondé en 1667, supprimé sous la Révolution, et ressuscité par l'ordonnance royale de 1816 qui en fit une sorte d'institution d'État. Le ministre de l'Instruction publique le subventionnait et se réservait le droit de présider le bureau de rédaction. C'était un corps fermé qui se recrutait par cooptation et choisissait ses rédacteurs parmi les diverses Académies. Chaque membre y avait comme sa province attitrée. Les articles sérieux, solides et nourris établissaient une intimité, une « correspondance » entre les savants des divers pays. Il en était de même des mémoires de l'Académie des Inscriptions qui faisaient une place aux articles présentés par des érudits étrangers à l'Académie. La science trouvait son compte à ces travaux; mais le public[1]?

Le public ne fut pas oublié; les savants commençaient à comprendre qu'il fallait compter avec lui. Millin avait montré la route en créant à la fin du XVIIIe siècle le *Magasin encyclopédique*, devenu en 1817 les *Annales encyclopédiques*. Vinet lui a reproché d'avoir trop aimé l' « agrément de l'archéologie » : singulier reproche en vérité adressé à un homme d'une immense érudition, botaniste, minéralogiste, numismate, épigraphiste, philologue, épris d'art grec et passant avec aisance, dans ses articles ingénieux et solides, de l'architecture aux statues, de la peinture à la céramique! Seulement, Millin voulait être clair, attrayant et conquérir les mondains à ses

1. G. Perrot, *Notice sur Raoul-Rochette*, p. 14. — H. Cocheris, *Table méthodique du J. des Sav.*, de 1816 à 1858.

études de prédilection. Il écrivait en tête de ses *Monuments antiques inédits* (1802-1804) : « J'ai travaillé non seulement pour les antiquaires mais aussi pour les artistes et les amateurs. » Il rêvait de continuer l'œuvre de Caylus et de vulgariser l'antiquité figurée. Son *Dictionnaire des Beaux-Arts* décrivit les mœurs et les costumes antiques pour la grande joie d'un public qui faisait revivre dans la toilette et l'ameublement les goûts d'autrefois; sa *Galerie mythologique* recueillit, sous forme figurative, une foule de documents concernant l'époque héroïque des Grecs. Au retour d'un voyage en Italie, il faisait circuler dans les salons amis les dessins de sept cents monuments[1].

A la fin de 1816, l'Académie des Beaux-Arts, qui venait d'être réorganisée comme les autres Académies, adresse au ministre de l'Intérieur un rapport détaillé sur les procédés d'Engelmann. Elle avait consacré plusieurs séances à les examiner et quelques-uns de ses membres les avaient personnellement expérimentés. Elle émettait le vœu que cette découverte servît à exécuter des modèles de dessin pour les collèges. Mais en attendant que la lithographie fournît des publications à bon marché, on multiplia les dessins, les gravures, les planches dans les ouvrages d'archéologie. Pompéi y trouva un regain de célébrité. L'Académie de Naples, chargée de reprendre les fouilles, s'était réservé le privilège d'en faire connaître les résultats; mais un élève de Percier, Mazois, dessina furtivement les monuments mis au jour et donna en 1811 les deux premiers tomes des *Ruines de Pompéi*, avec des planches en couleur. On commençait aussi à feuilleter les *Vues des ruines de Pompéi* de W. Gell qui avait accompagné en Italie la reine Caroline; on rouvrait le livre un peu ancien mais toujours précieux de Piranesi, *les Antiquités de la Grande-Grèce*, recueil de belles gravures aux teintes noires

1. *Mémoires de l'Ac. des Insc.*, t. VIII, I, 42 (notice lue le 27 juillet 1821). — Vinet, *Bibliographie des beaux-arts*, p. 169. — Guigniaut : *Appendice* au t. IV de la traduction des *Religions* de Creuzer.

très vibrantes représentant l'entrée de Pompéia (*sic*), une auberge et des usines, la maison du chirurgien avec son impluvium, l'intérieur d'une boutique, etc.... La découverte de la « Maison du poète tragique » avec ses admirables peintures murales passionne l'opinion (1825). Raoul-Rochette en avise aussitôt le public mondain qui suivait son cours d'archéologie, puis il part pour l'Italie et publie à son retour la première partie de son *Choix de peintures de Pompéi*. Le texte est copieux, horriblement lourd, trop chargé d'érudition : Raoul-Rochette avait une prédilection fâcheuse pour le développement et les in-folios. Les planches heureusement sont souvent excellentes[1].

Les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient plusieurs fois modifié notre *Musée des Antiques*, soit que des œuvres eussent été apportées en France par pillage ou par achat légitime, soit qu'elles nous eussent été enlevées à la suite de nos désastres. Il parut bon de faire un inventaire exact de nos richesses. Le *Musée français*, grand in-folio, commencé par Pierre Laurent, graveur du roi, en 1791 avait eu son fonds vendu aux enchères en 1820 ; on procède à un nouveau tirage des planches et du texte qui est imprimé en français et en anglais (1829) : Bouillon y collabore comme dessinateur et Fontana comme graveur. Le *Musée Royal* est repris de 1816 à 1824 avec une forte souscription du ministère de l'Intérieur. Les remarquables gravures sont l'œuvre d'Audouin, de Girardet, de Massard ; Guizot y collabore pour la notice des tableaux d'histoire, la description des antiques est confiée à

1. Delaborde, *l'Académie des Beaux-Arts* (surtout p. 191 et suiv.) [on y trouvera aussi l'ordonnance royale du 21 mars 1816]. — Les tomes III et IV de Mazois parurent après la mort de l'auteur en 1829 et 1838. — Les *Vues* de W. Gell sont la traduction (1828) d'une partie de l'ouvrage anglais dont le titre général est *La topographie, les édifices, le système décoratif de Pompéi* (1819) ». — Les gravures de Piranesi sont de 1804. — G. Perrot, *Notice sur R.-Rochette*, p. 54, et suiv. — *Bulletin* de l'Institut archéologique de Rome, 1er octobre 1829. — Cf. aussi Ternite, *Peintures murales de Pompéi* (1839, 1845, 1860) avec des planches en couleurs qui sont de petits chefs-d'œuvre. — Zahn, *Peintures récemment découvertes à Pompéi* (1828).

Visconti (jusqu'à la dix-septième planche), puis à de Clarac pour les vingt-quatre dernières. Le *Musée des Antiques* dessiné et gravé à l'eau-forte par Pierre Bouillon, de 1811 à 1827, offre cette particularité d'avoir été gravé entièrement par la même main qui rend admirablement l'antique. Ce très bel ouvrage reproduit le Musée tel qu'il était avant les désastres de la fin de l'Empire. Ces trois grandes publications remplacèrent celles qui avaient paru sous l'Empire : le *Musée Filhol*, ou *Musée Napoléon*, les *Annales du Musée* données au trait par Landon, le *Musée des Antiques* du Musée Napoléon, publié par les frères Piranesi avec gravures de Piroli, texte de Schweighœusœr et Petit-Radel. Parmi tous les interprètes de ces antiques, Visconti a la place d'honneur. Il avait été élevé à Rome, au milieu des merveilles de ce Musée Pio-Clémentino dont son père était directeur. Il en donna une description si remarquable qu'il en fut récompensé, quoique tout jeune, par le poste de conservateur du Musée du Capitole. Lorsque les guerres de la Révolution dispersèrent les richesses archéologiques de Rome, il semble qu'il n'ait plus voulu demeurer dans la cité dévastée. Il vient en France où sa réputation l'avait précédé : on l'accueille à bras ouverts, il est nommé antiquaire du Musée central des arts où il retrouve avec joie, dans leur exil, quelques-unes de ses chères sculptures, le Torse, l'Apollon, le Laocoon. L'Institut l'élit, presque coup sur coup, dans la classe des beaux-arts, dans celle d'histoire et de littérature anciennes. C'est alors qu'il commence cette *Iconographie ancienne*, recueil de portraits de trois cents personnages classés en deux catégories, les rois et les hommes illustres (poètes, législateurs, médecins, philosophes, etc...) : Boisonade en saluait l'apparition (1810). Il y travailla jusqu'à sa mort (1818) et elle ne fut complètement publiée qu'en 1829. Visconti avait la science de l'antiquité, il possédait surtout le flair de l'archéologue. On a vu que les Anglais le choisirent pour arbitre dans l'affaire des marbres du

Parthénon. Très répandu dans le public mondain par sa situation officielle, il réagit contre les excès du goût *romain* et ramena les esprits vers la beauté de l'hellénisme[1].

Nos savants en effet n'entendent point passer pour des savants de cabinet. Ils cherchent à agir sur l'opinion, ils n'hésitent pas à y faire appel pour imposer ou justifier leurs idées. Ainsi procédait Quatremère de Quincy dans ses mémoires ou ses lettres : on peut seulement regretter que les titres en soient d'une longueur incommensurable. Il avait soumis à la Constituante un projet pour combattre le pouvoir despotique « d'une souveraineté d'artistes connue sous le nom d'Académie royale de peinture et sculpture », maîtresse intransigeante de l'enseignement des beaux-arts : il proposait une école publique des arts du dessin, divisée en neuf classes, la seconde étant celle de « l'antique et des statues » et il demandait qu'une institution savante groupât les lettres, les sciences et les arts dans le Louvre devenu le sanctuaire du beau. Cet homme, qui à tant d'égards était classique et conservateur, se montrait révolutionnaire dans ses idées et dans ses méthodes. Il garda toujours l'habitude de l'*appel au peuple*. Il recherchait volontiers les protestations retentissantes, les manifestations oratoires autour des questions d'art, comme dans ces lettres vigoureuses où il flétrissait la spoliation des musées italiens par nos troupes. Il aimait à piquer la curiosité par l'imprévu de ses révélations : sur la sculpture polychrome, sur l'orientation du Parthénon, sur l'éclairage des temples, sur la signification de la Vénus de Milo. Il excellait enfin à rattacher les grandes découvertes à un problème d'esthétique ou de philosophie. Son premier mémoire soulevait la grave question des rapports de l'Égypte et de la Grèce. Ses lettres sur les mar-

1. Labus, *Bibliographie* des œuvres de Visconti. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, Notice sur Visconti lue le 28 juillet 1820. — Guizot, *Études sur les Beaux-Arts*. — *Journal de l'Empire*, 23 sept., 17 oct., 19 nov. 1810, 9 mai 1811, 9 mars 1812.

bres d'Elgin faisaient pressentir le renouvellement des théories sur le beau idéal. Tout Winckelmann était ébranlé .

Son rival Émeric-David était loué entre tous pour la clarté et l'agrément de son style. Il avait de la dent, savait riposter et attaquer; il se lit encore avec plaisir. Ses curieuses *Recherches sur l'Art statuaire* (1805) avaient commencé sa réputation, lorsqu'il avait affirmé, au grand scandale de quelques savants, que l'art grec n'était pas idéaliste mais réaliste avec audace. Il lui sembla toujours que la cause de l'art antique ne pouvait que gagner à ces polémiques où le public prenait plaisir et profit. Il écrivait de jolis mémoires, courts et alertes, sur les questions du jour : ici une étude sur le cabinet d'antiquités et d'objets d'art de Choiseul-Gouffier qui venait de mourir; là des « observations » sur « la statue de femme découverte dans l'île de Milo »; ailleurs un tableau de la sculpture grecque depuis la jeunesse de Phidias jusqu'à la mort de Praxitèle. Vers la fin de sa vie il s'orienta vers la mythologie d'art. A quatre-vingt-quatre ans, et quatre jours avant sa mort, il faisait lire à l'Académie un long article sur les Centaures. Son esprit paradoxal et un peu aventureux expliquait les dieux grecs par des symboles naturalistes et usait fort habilement, pour justifier sa thèse, de l'étude des statues antiques. Et il écrivait là-dessus des livres à la fois très nourris et ingénieux comme des romans[2].

Letronne est effrayant d'érudition et d'activité. Directeur de l'École des Chartes, inspecteur général de l'Université, professeur d'histoire puis administrateur du Col-

1. *Mémoires de l'Ac. des I.*, Notice lue le 5 août 1864. — Delaborde, *l'Acad. des Beaux-Arts*, p. 76. — Q. de Quincy, *Considérations sur l'Art du dessin*, 1791; *Lettres sur les monuments de l'Italie*, 1796 (à Canova); *Mémoires et Ouvrages d'Art antique*. On trouvera plus loin les ouvrages d'esthétique pure.

2. *Mémoires de l'Ac. des I.*, Notice lue le 1er août 1845. — Émeric-David, *Histoire de la Sculpt. antique; Jupiter; Vulcain*. — P. Lacroix, *Notice* en tête de *l'Hist. de la Sc. ant.*

lège de France, conservateur des antiques, garde général des archives du royaume, membre de plusieurs Académies, collaborateur très régulier au *Journal des Savants* et à de nombreuses revues, il exerça dans tous les domaines de l'archéologie sa remarquable puissance de travail. Il avait débuté par la philologie en suivant les cours de Gail au Collège de France. Il maniait les textes anciens avec beaucoup de sûreté; il excellait à s'instruire en causant, à faire parler sur toute question les gens du métier. Sa science prenait ainsi une allure vive et dégagée. Et tous ces détails qu'il attrapait pour ainsi dire à la volée, il savait comme personne les répandre en des articles alertes et lumineux. Excellent journaliste et redoutable polémiste, il amusa très souvent le public par ses disputes avec d'autres savants [1].

Raoul-Rochette en particulier sentit l'aiguillon.

III

Raoul-Rochette a été, pendant la première moitié du XIXe siècle, le représentant le plus autorisé de l'archéologie classique. Il mit tout en œuvre pour la faire aimer [2].

Ses débuts avaient été extrêmement brillants. Un gros travail sur l'établissement des colonies grecques le fit entrer à l'Académie des Inscriptions quand il avait à peine vingt-six ans. Il suppléa deux ans Guizot en Sorbonne. C'était un homme heureux à qui tout souriait, honneurs, fortune et travail. Il avait épousé une des filles du grand sculpteur Houdon, femme intelligente et artiste qui partageait ses goûts, et il était très bien vu à la cour et dans les salons mondains pour ses opinions légitimistes et catholiques. Nommé, à la mort de Millin, conservateur du cabinet

1. *Mém. de l'Ac. des I.*, Notice lue le 16 août 1850. — G. Perrot, *Notice sur R.-Rochette*, p. 25, sq. — Egger, *Mémoires de litt. ancienne.*
2. G. Perrot, *Notice sur R.-R.* — *Le Globe*, passim et par ex., 4 juin 1825.

des antiques à la Bibliothèque Nationale (1819) — poste de choix qu'il devait occuper près de trente ans — il avait l'immense joie de vivre au milieu des richesses d'art que renfermait ce qu'on nommait au XVIIIe siècle le « Cabinet du Roi ». Ces années de la Restauration furent les plus heureuses de sa vie. Je n'ai pas à rappeler ici comment la Révolution de 1830 fit de lui un mécontent, ni à détailler sa longue polémique avec son confrère Letronne où son malin adversaire avait toujours le beau rôle, même et surtout lorsqu'il n'avait pas les meilleures raisons. Il devint de plus en plus aigri, ombrageux, il se cantonna dans ses travaux avec une fierté chagrine; il se sentait desservi en toute circonstance par son humeur et aussi, il faut bien le dire, par la malignité de ses adversaires, car il en avait beaucoup. Nous le retrouverons dans cette solitude de l'âge mûr et de la vieillesse. Mais en ces années de jeunesse, il était le brillant, le mondain Raoul-Rochette. Dans son salon de Paris ou dans sa maison de campagne de Meung-sur-Loire la haute société parisienne se mêlait aux savants et aux artistes. Il accueillait ses visiteurs avec une bonne grâce parfaite; il invitait aussi les érudits étrangers dont quelques-uns, des Allemands surtout, restèrent ses grands amis; il aimait s'entretenir avec eux d'archéologie et d'hellénisme. C'est à ce public éclairé qu'il destina ses *Monuments inédits d'antiquité figurée* à la suite d'un voyage à Naples et en Sicile. Ses causeries faisaient oublier la lourdeur de ses in-folios, le poids de ses dissertations trop bourrées, l'inélégance de son style. Sa science s'animait et prenait vie quand il parlait : il était un professeur incomparable. Aussi son cours d'archéologie eut-il un très vif succès, pour le plus grand profit de l'hellénisme.

Le cours d'archéologie à la Bibliothèque Nationale avait été inauguré par Millin. Raoul-Rochette occupa la chaire de 1818 à 1854, et il y fut, du premier jour, très goûté. Tous les mardis un public de femmes, de gens du monde et d'amateurs des beaux-arts se pressait dans la salle dite

du *Zodiaque*, aujourd'hui détruite. La leçon durait une heure et demie et commençait par un résumé de la leçon précédente. Le professeur avait tout ce qu'il fallait pour plaire : « Bel homme et d'une mise soignée, il avait le front large et haut, bien encadré par une chevelure abondante qui, séparée par une raie sur le sommet de la tête, tombait en longues boucles des deux côtés du visage. Point de moustaches, mais, à la mode du temps, des favoris. Les yeux étaient grands et vifs, le nez était ferme et droit, la bouche fine. La physionomie était ouverte et expressive, mais elle avait quelque chose de ce qu'on appelle l'air avantageux. On croit y deviner, dans les portraits, un certain contentement de soi-même. La parole avait de l'entrain et de la chaleur. » (G. Perrot.) En 1824 le conférencier parle de l'architecture antique et, l'année suivante, de la sculpture. Il proteste contre la manie des restaurations, il célèbre la supériorité des Grecs dans les arts, il montre que les chefs-d'œuvre tant vantés par le XVIII[e] siècle n'étaient que de simples copies, il cite Pausanias et Pline, il invite ses auditeurs à voir la Vénus de Milo et les marbres du Parthénon. Il excellait aussi aux rapprochements inattendus; il mettait à profit la curiosité de l'orientalisme pour préciser les rapports de la Grèce et de l'Asie, et il élargissait le monde gréco-romain par les perspectives qu'il ouvrait sur l'Égypte.

Voici, à titre d'exemple, un des cours qui ont eu le plus de succès, celui de 1828 « recueilli par la sténographie, revu par le professeur et publié par souscription » chez Renduel avec un prospectus. Il comprend douze leçons, trois sur l'art égyptien, deux sur l'art étrusque, le reste sur l'art grec. C'est de l'excellente vulgarisation. Les momies et l'embaumement des corps, les miroirs et leurs gravures mythologiques, les bijoux d'art, les travaux d'orfèvrerie, l'habillage des statues que les Grecs drapaient comme des mannequins, voilà en effet quelques-unes de ces questions qui instruisaient en intéressant. Le conférencier tire un merveilleux parti de

ses lectures et de ses voyages. Il faut l'entendre reconstituer le temple de Diane à Éphèse ou raconter les peintures des tombeaux qu'il a vus en Italie. Il cherche l'inédit, il vise à surprendre. Ces vases que le XVIIIe siècle appelait étrusques sont des vases grecs. Ces temples que l'on se figure de marbre resplendissant étaient bariolés de haut en bas. Et il en donne des preuves habilement choisies. Son cours est une promenade à travers l'histoire de l'art. Il s'entend à élargir chacun de ses sujets : la statuaire polychrome amène la sculpture dorée des églises gothiques et le damasquinage des bijoux florentins; l'école éginétique conduit naturellement à l'art des primitifs et aux fresques du *Campo-Santo*. Il s'amuse un jour à suggérer l'idée d'un livre qui extrairait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* le tableau complet de la civilisation homérique, et tout aussitôt il en dessine le plan à larges traits. L'architecture réclamerait le palais d'Alcinoüs et celui d'Ulysse, la sculpture revendiquerait le bouclier d'Achille, l'art décoratif les tapisseries d'Hélène et d'Andromaque. Et ainsi du reste.

Les conférenciers de ce temps — qu'on se rappelle Villemain — faisaient de piquantes incursions à travers leur époque. Raoul-Rochette n'y manqua point. Il y apporta seulement un peu plus d'humeur que beaucoup et une allure résolument batailleuse. Certaines de ses péroraisons étaient grosses d'orages : pendant huit jours l'auditoire était habilement tenu en haleine. « J'aurai lieu, disait-il dans une de ses dernières leçons, d'opposer l'exemple et la théorie des Grecs à l'erreur de quelques hommes qui semblent se faire de l'objet de l'imitation dans les beaux-arts une idée bien différente; qui prennent le laid pour le beau, le bizarre pour le nouveau, la caricature pour l'expression.... » Chacun entendait ce que parler veut dire et l'on venait en foule à la leçon suivante pour écouter un anathème habilement gradué, un exorcisme du monstre romantique. On verra plus loin quelle idée Raoul-Rochette se faisait de la beauté hellénique. Toujours

est-il qu'il faisait flèche de tout bois pour défendre ses dieux et qu'il intéressait son auditoire mondain aux mystères de la Grèce antique pendant que la guerre de l'indépendance interrompait les voyages d'exploration.

IV

En 1828 l'armée du général Maison occupe la Morée. Le 3 mars 1829 débarque à Navarin une Commission savante, comprenant trois sections. La section des sciences physiques chargée des études de géographie, géologie, minéralogie, zoologie et botanique, était dirigée par Bory Saint-Vincent. Dubois était à la tête de la section d'archéologie, avec mission de relever l'emplacement des villes et des temples. La section d'architecture et de sculpture devait, sous la surveillance d'Abel Blouet, dessiner les monuments, dresser des plans et faire des fouilles si l'intérêt de la science l'exigeait. L'ingénieur géographe Puillon-Boblaye fut adjoint aux diverses sections pour les travaux de triangulation. Les « sciences physiques » partirent en avant pour éclairer et jalonner la route ; mais la fièvre les ravagea. Bory Saint-Vincent rentra à Marseille le 1er janvier 1830 exténué et presque mourant. Il rédigea l'itinéraire de la commission dans le tome Ier de la publication des sciences physiques, sous le titre *Relation du Voyage dans le Péloponèse, les Cyclades et l'Attique.*

C'est un récit décevant : le ton est froid, le style lourd. Bory a la précision très sèche du savant et il n'aime pas les rêveurs. Sans jamais nommer Chateaubriand, il cherche à le démolir. Voici son paysage de Sparte : « Au-dessus du pont le fleuve est encaissé ; son eau rapide est de la plus suave teinte ; d'abord captif dans ses berges de pierre à pic au fond d'une austère vallée, il s'ouvre ensuite à travers de grands nérions qu'enlacent des guirlandes de smilax. A partir du pont commence également cette abondance de cannevères (*arundo donax*)

signalées comme des roseaux par les poètes et dont les belles touffes mollement caressées par des vents méritèrent au fleuve de Laconie l'épithète de *Callidonax*. Malgré tout ce qui se rattache de poétique à ce cours d'eau tant célébré, je dois avouer que ce n'est point à cause des traditions mythologiques qu'il m'occupa d'abord; n'y ayant pas plus aperçu de ces cygnes dont le maître des dieux daignait emprunter la forme que de site convenable pour qu'une reine autre que celle des carpes s'y pût baigner, le désenchantement fut complet et je ne considérai plus l'Eurotas devenu l'Iri que sous le rapport de la géographie.... Je parcourus ensuite, en y mettant le temps que méritait le grand nom de Lacédémone, le vaste espace qu'occupa la cité de Lycurgue; je me fusse en vérité cru digne de pitié si je m'étais, au milieu de ces sacrés débris, borné à parler aux échos, d'autant plus que si le nom de l'ancien Léonidas est oublié des Spartiates parmi lesquels, dans la guerre de l'indépendance, périrent inconnus plus d'un Léonidas nouveau, celui de leur antique chef-lieu n'y est point inconnu et qu'il suffit de demander au premier venu où fut Lacédémone pour qu'il vous y conduise. On ne s'y heurtera pas même contre la cabane d'un chevrier pour faire résonner une antithèse mais on s'y trouvera dans un isolement solennel au milieu des vestiges d'une gloire dont notre enfance s'enivra. » L'ironie est massive, le ton âpre et déplaisant. Et Bory n'est pas plus tendre pour la Grèce antique. Personne ne s'entend comme lui à dépoétiser les grands souvenirs. Vous vous enthousiasmez pour Délos « autour de laquelle les autres îles tournent en rond comme dans un chœur »? Mais l'île sainte n'est qu'un nid à puces, comme toute la Grèce d'ailleurs. Vous évoquez les belles fêtes d'autrefois, les hymnes sacrés, les flûtes mélodieuses? Mais cette musique était la même que les sons nasillards des « panégyri » et il n'y a pas de quoi s'émouvoir. On dansait à Sparte comme on danse à Mavromati : des contorsions d'épaules et de cou, de

grands ronds de jambe la pointe en l'air, des pirouettes qui font voler en rond la fustanelle et la jupe. « Il n'en était pas autrement dans l'antiquité. » Chastes nymphes du Permesse, quel commentaire du *virginibus bacchata Lacœnis*! Le farouche scientifique n'a pas un regret pour le passé. Fort heureusement la Grèce a des phlomides frutescents à fleurs blanchâtres, des fritillaires, des liliacées printanières, des cyclamens, des orchidées pareilles à des mouches. C'est son excuse. La joie du botaniste a des pardons infinis [1].

Les autres sections cependant découvrent une Grèce antique un peu différente de la Grèce aux flûtes criardes, aux danses grossières et aux puces carnivores reconstituée par la divination de Bory. Puillon-Boblaye mesure les distances des villes et rectifie souvent Pausanias. Le service géographique lève la carte, jalonne la route, dresse la statistique des ruines. La section d'architecture retrouve Olympie.

Depuis longtemps la curiosité était éveillée sur cette ville fameuse qui avait été le centre religieux et l'âme de la Grèce antique. On ignorait l'emplacement du vénérable sanctuaire qui groupait jadis, sur une étendue imposante, son temple, ses chapelles, ses portiques et ses palais. Winckelmann, Montfaucon, Fauvel, Quatremère de Quincy s'en étaient préoccupés. La Commission de Morée suivit la vallée de l'Alphée et rencontra dans une vaste plaine des ruines qui avaient déjà intrigué les voyageurs. Les fouilles établirent que c'étaient bien les restes du temple d'Olympie. Cette très belle découverte fut complétée par une étude minutieuse des temples de Phigalie et d'Égine. Les résultats en parurent de 1831 à 1838 dans trois volumes in-folio. C'est une édition de luxe, admirablement soignée, avec des notes de voyage ville par ville, des plans, d'excellentes planches pour les paysages, quelques inscriptions, des coupes de temples,

1. *Relation*, p. 55, 85, 103, 111, 162, 259, 285, 416.

des reproductions de chapiteaux et de frises, de très beaux dessins[1].

Vers 1830, le prestige de l'archéologie classique est définitivement consacré.

La littérature grecque, elle aussi, avait son réveil et ses conquêtes.

1. T. I, Olympie, Navarin, Méthone, Messène, etc.... II, Phigalie, Sparte, Argos, Mycènes, Tyrinthe, etc.... III, Egine, Syra, Délos, Milo. — Cf., *J. des Sav.*, juillet, août, sept. 1850, mars 1851. — Radet, *l'École d'Athènes*, p. 60. — *Séance* annuelle de l'Institut du 30 avril 1831.

CHAPITRE V

RÉVEIL DES LETTRES GRECQUES

I. IGNORANCES ET DÉDAINS. = II. LA RENAISSANCE : L'INFLUENCE DE WINCKELMANN; MADAME DE STAËL; W. SCHLEGEL : LE « COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE »; LA QUESTION HOMÉRIQUE. = III. POLÉMIQUE CONTRE LA HARPE. = IV. LA PHILOSOPHIE GRECQUE ET LE SPIRITUALISME; COUSIN. = LA MYTHOLOGIE : NOUVEAUTÉ DE L'INTERPRÉTATION. CREUZER ET LA « SYMBOLIQUE »; B. CONSTANT. = V. LA CRITIQUE DU « GLOBE » EN MATIÈRE D'HELLÉNISME (1824-1829).

I

Au début du XIX[e] siècle, la littérature grecque était mal connue et peu goûtée.

L'Académie des Inscriptions avait bien dans son programme « l'étude des langues anciennes », mais elle était fort occupée à continuer l'histoire littéraire de la France et à cataloguer les manuscrits de la Bibliothèque Nationale (collection commencée en 1785). La philologie trouvait mal son compte à tous ces travaux. Certains hellénistes des plus réputés n'étaient pas de première force. Gail était alors dans toute sa gloire, à cause de ses très nombreuses éditions où figurait un énorme Xénophon avec la traduction française, la version en latin et plusieurs cartes de Barbié du Bocage. Professeur au Collège de France, conservateur des manuscrits grecs à la Bibliothèque du Roi, au retour des Bourbons, il inonde pendant vingt ans l'Académie des Inscriptions de ses mémoires et communications. Quelques-unes de ses idées n'étaient point mauvaises. Il demandait l'organisation du travail philologique, vantait les éditions alle-

mandes et n'entendait pas que l'Université se consacrât exclusivement à la rhétorique et au *bon goût*. Malheureusement, il était horriblement diffus et lourd, sans action par conséquent sur le public et d'ailleurs pas très bien équilibré : il avait la manie du paradoxe, comme celle de la persécution, et ne pouvait guère être pris au sérieux lorsqu'on l'entendait, par exemple, soutenir avec chaleur qu'Olympie et Delphes étaient des villes imaginaires. Thurot était, en revanche, un esprit éclairé, ouvert à mainte curiosité et qui mit toute sa joie à donner de bonnes et solides éditions (l'*Apologie de Socrate*, le *Gorgias*) et des traductions (la *Morale* d'Aristote, le *Manuel* d'Épictète). Mais il était aussi peu pressé de produire que Gail en avait le goût et l'ambition et plusieurs de ses travaux ne parurent qu'après sa mort. Il était surtout curieux de philosophie, tandis que Clavier s'intéressait aux études historiques et même préhistoriques. J'ai parlé de la traduction de Pausanias. Clavier représente assez bien cette magistrature du XVIII[e] siècle qui donnait à l'érudition le meilleur de ses loisirs; mais il travaillait pour lui-même plus que pour le public, et il travaillait fort lentement. Il en était de même de l'allemand Hase, élève de Böttiger, qui encouragea nos érudits à fouiller le dépôt des manuscrits grecs de la Nationale, mais qui était exclusivement un savant de cabinet. Les efforts d'un Angelo Maï pour déchiffrer les palimpsestes, la découverte de trois mille rouleaux de papyrus dans une villa d'Herculanum n'étaient pas encore appréciés à leur juste prix. « Je crains bien, disait Boissonade lui-même, que nous n'ayons trouvé là du charbon au lieu d'un trésor. » La science de l'hellénisme était encore incertaine et bien peu songeaient à sa vulgarisation [1].

1. Egger, *Hellénisme en France*, t. II, p. 397 et suiv. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, t. VII, I, 197 [Notice sur Clavier lue le 23 juillet 1819]; t. XI, I, 122 [Notice sur Gail, juillet 1830]; t. XII, I, 401 [sur Thurot, 5 août 1836]. — On retrouva, dans les palimpsestes, l'*Antidosis* d'Isocrate et la *Correspondance* de Fronton et de Marc-Aurèle. — Engelmann, *Bibliotheca scriptorum classicorum*.

L'Empire était plus romain que grec. Après la loi du 11 floréal an X qui avait organisé l'instruction publique en France, la loi du 27 frimaire an XI avait réglé les programmes : le grec n'y figurait point. Fontanes avait soupiré, gémi, mais n'avait pu fléchir le premier Consul : il s'était résigné à souhaiter que le « zèle des professeurs suppléât au silence du gouvernement ». Lui-même d'ailleurs, malgré sa ferveur d'helléniste, ne préférait-il pas Horace et Pline le Jeune à Platon? En ces années-là, le latin est roi : *tu regere imperio....* Le discours latin a la place d'honneur dans les études à partir de 1810: Delille est le grand-prêtre du culte de Virgile et sa mort est un deuil public: La Harpe, l'ennemi des Grecs, le prince des bienséances et du goût, dirige la conscience de la jeunesse : « Plus j'avance, écrit Lamartine, plus j'estime ce La Harpe. Comme c'est bien pensé, bien raisonné, bien écrit, sans pointes, sans affectation, sans mignardise! C'est un bon maître en littérature comme Montaigne en philosophie. » La Harpe inspire la critique de Dussault, de Feletz, d'Hoffmann, et si Geoffroy s'affranchit de son autorité, c'est pour revenir à Corneille et à Racine, non aux Grecs. Les pseudo-classiques imitent Voltaire, remontent rarement jusqu'au XVIIe siècle, pratiquent les Latins et ne connaissent pas les Grecs. Ils se ferment le chemin des hautes sources. Stendhal leur dira bientôt : « Vous n'avez à la bouche que les noms de Sophocle, d'Euripide, d'Homère, et vous ne les avez seulement pas lus [1]. »

Ces ignorances et ces dédains pèsent d'un poids effroyable sur les premières années de la Restauration. Mais à ce moment-là, se dessine une renaissance. Coraï recueille le bénéfice de ses patients efforts. Le philhellé-

1. L. Bertrand, *la Fin du classicisme*. — E. Dupuy, *la Jeunesse des romantiques* (surtout p. 34 et 302). — Sainte-Beuve, *C. du Lundi*, I, 384. — Des Granges, *la Presse littéraire sous la Restauration*. — *R. Universitaire*, 15 octobre 1898, « la Réforme de l'enseignement secondaire sous le Consulat (P. Gautier) ».

nisme fait relire et rééditer les écrivains de la vieille Grèce. Burnouf publie sa *Méthode pour étudier la langue grecque* (1813) qui devait rester classique pendant un demi-siècle. L'Allemagne surtout fait justice de nos préjugés et nous commençons à ne plus voir la Grèce à travers les lunettes de La Harpe.

II

Mme de Staël a dit de Winckelmann : « L'homme qui fit une véritable révolution dans la manière de considérer les arts et par les arts la littérature, c'est Winckelmann ». Elle le savait mieux que personne pour avoir été convertie à l'hellénisme par les ouvrages du savant Allemand.

Car il s'agit bien d'une conversion.

Sainte-Beuve a fort malmené les quatre premiers chapitres de sa *Littérature*, où elle parle des Grecs. Egger, au contraire, estimait beaucoup ces vingt pages où il trouvait plus de substance que dans de gros ouvrages, « ces esquisses brillantes qui donnent le goût de la beauté antique ». Je ne sais où Egger a pris cela. La vérité est que les chapitres en question sont un tissu d'inexactitudes et d'ignorances, dont j'ai fait le compte ailleurs[1].

L'auteur n'y connaît pas les Grecs, elle les comprend moins encore, elle ne les sent pas du tout, ce qui ne l'empêche pas de les critiquer avec une assurance toute féminine. Les Grecs n'ont pas de lyrisme, n'ayant pas de sensibilité ; ils n'ont peint ni l'amour ni la mélancolie parce qu'ils dédaignaient les femmes ; ils ont créé un théâtre qui ne parle pas à l'âme mais aux sens, ils n'ont pas représenté dans leurs tragédies les passions humaines parce qu'ils ne les éprouvaient pas ; ils n'ont pas été « dramatiques » parce qu'ils expliquaient tous les événements par l'action des dieux ; ils n'ont su exprimer ni les

1. R. Canat, *Quæ Mme de Staël scripserit de Græcis* (thèse latine),

angoisses de la mort ni la douleur ni la terreur ni la pitié. Leurs comédies sont pires : ni psychologie ni moralité ni goût mais des œuvres politiques, des satires bouffonnes, des obscénités. Leur philosophie n'existe pas; la métaphysique platonicienne est un jeu d'esprit, la psychologie est enfantine, la morale se ramène à la vie sociale et politique, la froide raison y étouffe la voix de la conscience. Leur histoire n'approfondit ni le mystère des âmes ni le mécanisme des institutions. Et leur éloquence, la belle éloquence si goûtée de Fénelon (rappelez-vous « Chez les Grecs tout dépendait du peuple et le peuple dépendait de la parole »), n'est qu'un enchaînement de phrases, une rhétorique sans émotion. C'est un jeu de massacre d'un bout à l'autre. *Les Grecs*, dit-elle en terminant, *laissent peu de regrets*.

Son ignorance n'explique pas seule sa sévérité. Elle a ses partis pris, ses thèses favorites auxquelles elle plie les faits avec un a priorisme touchant. Sa croyance au « progrès indéfini » exige que les Grecs, qui furent l'enfance de l'humanité, n'aient pas dépassé l'enfance de l'art. Son féminisme ardent condamne une société qui fit peu de place aux femmes, et une littérature que les femmes n'ont pas inspirée. Par goût personnel elle n'aime pas les Grecs; par éducation elle ne pouvait pas les connaître. Elle fut élevée, comme son temps, en dehors de l'hellénisme. Sainte-Beuve a tout à fait raison contre Egger, en ce qui concerne la *Littérature*.

Mais Sainte-Beuve oublie l'*Allemagne* et l'*Allemagne* c'est à peu près la rétractation des premières sévérités.

Un séjour à Weimar a éclairé Mme de Staël : « Il n'est point de pays, écrit-elle, où les hommes de lettres connaissent mieux les langues anciennes et l'antiquité.... Les souvenirs de la Grèce semblent y être arrivés par correspondance. » Elle rapproche les Allemands des Grecs pour leurs spéculations métaphysiques. Elle admire Gœthe pour sa vaste intelligence que rien n'arrête lorsqu'il s'agit de penser, *ni son siècle ni ses habitudes* : « C'est

le plus grand effort du talent, écrit-elle d'*Iphigénie*, que de se familiariser ainsi avec l'antiquité et de saisir tout à la fois ce qui devait être populaire chez les Grecs et ce qui produit à la distance des siècles une impression si solennelle. » Et voici qu'à son tour elle se met à helléniser, par cosmopolitisme, par élargissement de sa pensée. Elle s'initie au théâtre grec en lisant ce Schlegel qui n'a point d'égal « dans l'art d'inspirer de l'enthousiasme pour les grands génies qu'il admire ». Et lorsqu'elle aborde Winckelmann, c'est de l'adoration. « Quand après un long séjour en Italie il revint en Allemagne, l'aspect de la neige, des toits pointus qu'elle couvre et des maisons enfumées le remplissait de tristesse.... On connaissait des érudits qu'on pouvait consulter comme des livres, mais personne ne s'était fait, pour ainsi dire, païen pour pénétrer l'antiquité. Winckelmann a les défauts et les avantages d'un Grec amateur des arts.... C'est ainsi qu'il faut prendre l'érudition pour guide à travers l'antiquité : les vestiges qu'on aperçoit sont interrompus, effacés, difficiles à saisir; mais en s'aidant à la fois de l'imagination et de l'étude, *on recompose le temps et l'on refait la vie.* »

Sa conversion apparaît d'abord en ceci. Elle s'intéresse à la statuaire grecque dont elle n'avait point parlé dans son premier livre. Elle admire les musées des antiques dans certaines villes d'Allemagne, ou dans certaines maisons de grands seigneurs et d'hommes de lettres amis des arts. Elle entend Gœthe lui dire qu'il en deviendrait meilleur s'il avait sous les yeux le *Jupiter Olympien* de Phidias. Elle voit la jeune artiste Ida Brunn mimer, par ses danses, des scènes antiques et reproduire par ses poses, par le jeu de ses draperies, la beauté des statues païennes. Elle parle de l'*Apollon du Belvédère* et du *Laocoon*. Elle regarde les moulages, s'intéresse à la façon dont les cheveux de Cérès étaient relevés et le torse d'Hercule arrondi. Malgré son inexpérience encore visible, elle comprend la splendeur de l'art grec.

Et quel changement dans sa manière de juger la littérature grecque! Elle s'avise que cette littérature n'est pas seulement l'expression de sentiments ou d'idées mais *un art*. C'est à la lumière de la divine beauté qu'elle étudie les merveilleux écrivains. Elle ne reproche plus à Platon l'enfantillage de sa métaphysique; elle salue en lui le premier prêtre du « beau idéal ». Elle se fait une âme antique pour goûter Homère; elle devine dans ses poèmes l'inspiration populaire de la race hellénique; elle y retrouve les jolies histoires que les nourrices de l'Archipel chantaient en berçant les petits enfants. Elle réhabilite surtout la tragédie dont elle avait dit tant de mal. « C'est une cérémonie religieuse qu'une tragédie grecque. Le spectacle se donnait en l'honneur des dieux. » Sa critique devenait une résurrection esthétique et psychologique. Elle avait appris de Winckelmann à chercher dans la littérature des Grecs le prestige d'un art et le mystère d'une âme[1].

Elle était à Vienne quand W. Schlegel y donna ses savantes leçons sur le théâtre. Elle en fut émerveillée. Le *Cours de littérature dramatique* fut traduit par Mme Necker de Saussure (1813).

Schlegel ne nous aimait guère, à la fois par rancune politique, étroitesse de goût et taquinerie d'esprit. Il avait l'humeur pointue et paradoxale. On connaissait de lui un parallèle fort peu équitable de la *Phèdre* de Racine et de celle d'Euripide, qui n'était pas fait pour lui attirer des lecteurs en France. Fort heureusement, il avait l'admiration plus clairvoyante que la haine. C'est lui qui, un des premiers, nous a fait goûter l'architecture gothique, le moyen âge du christianisme et de la chevalerie, la mélancolie des littératures du Nord. Dans l'hellénisme surtout, il fut un novateur. Il avait connu Voss à Göttingue. Comme son maître, il avait cherché à rattacher l'art antique et l'art moderne; il avait publié

1. *De l'Allemagne*, I, 2; I, 15; II, 6, 7, 10, 11, 22, 27, 31, 32; III, 1. — Egger, *Hell. en Fr.*

quelques poésies inspirées par les souvenirs de la Grèce et donné des études critiques où il signalait finement l'hellénisme de Gœthe. Son *Cours* nous révéla, tout simplement, la tragédie grecque.

« Pour bien sentir les anciens, disait-il, et pour les admirer à leur manière, il faut s'être naturalisé chez eux, il faut, pour ainsi dire, avoir respiré l'air de la Grèce ». Mais qui donc, en France, a respiré cet air de la Grèce ? Ce n'est ni M. de Voltaire ni M. de La Harpe. Et quant au divin Anacharsis : « Cet ouvrage estimable du côté de l'érudition... prouve plus de bonne volonté pour rendre justice aux Grecs que de talent pour entrer profondément dans leur sens.... Ce voyage d'un Scythe ressemble infiniment à celui d'un Parisien. » Le seul Winckelmann est entré par la sculpture dans l'intelligence des lettres grecques. Faisons comme lui puisque les moulages sont partout. Phidias fait comprendre Eschyle ; Lysippe et Polyclète éclairent Sophocle et Euripide. C'est la meilleure des recettes, tant que nous n'aurons pas de bonnes traductions et même lorsque nous en aurons. Rien de plus ingénieux que cet art de Schlegel pour façonner des âmes antiques. C'est comme une initiation à de saints mystères.

Des mystères en effet : la tragédie grecque est si mal connue, si peu comprise ! Schlegel la ressuscite. Il parle d'abord de la partie matérielle et mécanique du théâtre : construction, décor, masques, déclamation, plastique de la scène. Ces détails un peu insignifiants aujourd'hui étaient alors tout nouveaux, agréablement présentés, et d'ailleurs intéressants pour des esprits que séduisaient toutes les formes de couleur locale. Sur le fond même de la tragédie antique, l'œuvre de Schlegel est de tout premier ordre. Deux leçons consacrées aux unités démontrent avec évidence que si Aristote fit une allusion très vague à l'unité de temps, il ne dit rien de l'unité de lieu et que les poètes ne s'en soucièrent pas davantage. Et que de surprises encore pour un public longtemps

égaré! Schlegel fait goûter cet Eschyle qu'on ne lisait guère et dont il interprète les beautés sévères et la poésie un peu sauvage; il réhabilite Aristophane, le drame satyrique et les aimables négligences de ces grands artistes qui eurent bien quelques parties enfantines, mais c'était « l'enfance d'Hercule qui étouffait des serpents dans son berceau ». Il est surtout très attentif à distinguer les Grecs de leurs imitateurs, les pseudo-classiques et, en revanche, à rapprocher les Grecs des « barbares du Nord ». Il apparente Shakespeare à Eschyle. Il y revient souvent, il sent que le terrain est excellent et il s'y installe sans trop vagabonder ailleurs, bien qu'ennemi de l'unité de lieu. Ces idées devaient avoir un immense retentissement. Tout ce que nous avons connu et aimé des tragiques grecs, sous la Restauration, nous est à peu près venu de là [1].

Les Allemands nous entraînaient sur tous les terrains. Après le théâtre grec l'épopée. La question homérique, soulevée par les *Prolégomènes* de Wolf, commence à se poser chez nous.

Elle commence seulement. Ce fut dur. Nos savants résistaient en bons et loyaux humanistes. Il leur semblait, a dit Sainte-Beuve, aussi absurde de croire à une *Iliade* sans Homère que de croire à un monde sans un créateur et sans un Dieu. Ils avaient le déisme d'Homère tandis que l'Allemagne en était au polythéisme ou au panthéisme en cette matière. Ils fuyaient les occasions d'en parler. Boissonade n'en disait rien dans un article sur la traduction de Bitaubé, et plus tard, dans son *Homère* de la Collection Lefèvre, il se tirait d'affaire par une pirouette. Letronne se bornait à affirmer qu'Homère semblait

1. Schlegel, *Cours....* Leçons II, III, VI, X, XI et spécialement t. I, 76, 152, 157; t. II, 75 à 131; t. III (Eschyle et Aristophane). — Mme de Staël, *De l'Allem.*, II, 31. — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, V, 329. — Texte, *l'Influence allemande pendant le romantisme*, 212. — Ph. Chasles, *Études sur l'antiquité*, 252. — *R. des D. M.*, 1er février 1846. — Jouin, *D. d'Angers et ses Rel. Litt.*, 51.

« avoir pris à tâche » de se rendre mystérieux. Mais ce mystère n'était pas pour décourager les curieux, bien au contraire. Les normaliens Viguier, Cousin, Guigniaut, jeunes et ardents, allaient à la découverte. Il devenait du reste, de plus en plus difficile, d'esquiver le problème : Homère était alors au croisement de tant de routes! La question homérique se trouvait liée au problème religieux et aux enquêtes sur la mythologie. Elle ne pouvait guère se séparer non plus des études sur la poésie populaire qui avaient la faveur des érudits et du public.

En cette matière délicate, les conjectures, comme on le pense, se donnaient libre cours, le roman se mêlait à la science et la supercherie prenait souvent les airs de l'érudition. Il paraît en 1829 un livre singulier « *Ulysse-Homère* ou du véritable auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* par Constantin Koliadès ». Ce Koliadès se disait professeur à l'Université ionienne. Après enquête on découvrit que ce pseudonyme cachait Lechevalier en personne, l'auteur du *Voyage en Troade*, l'ami de Marcellus, celui qui mettait la main sur son cœur pour retrouver l'emplacement des monuments antiques. Depuis Ossian, la mode était aux duperies littéraires et Koliadès n'effaroucha pas plus que Clotilde de Surville ou Joseph Delorme, il fut seulement moins malin. Aussi quelle histoire extraordinaire il est allé chercher! Il se prétend fils d'un Grec d'Ithaque qui lui aurait dit en mourant : « Tu descends du fidèle Eumée. Rends au roi d'Ithaque les honneurs de ses poèmes ». Le secret, si bien gardé dans la famille d'Eumée depuis trois mille ans, devait enfin être révélé au monde : le véritable auteur des poèmes homériques c'est Ulysse. Et Koliadès le prouve par d'indiscutables raisons d'où il ressort que la science confirme le témoignagne de la descendance d'Eumée. Homère c'est *Hom-êros*, c'est-à-dire : identité du poète et du héros, ce qui est clair comme le jour, à moins encore que ce mot ne signifie *o mêros*, la cuisse, parce que le poète Homère avait, suivant une tradition venue des bords du Nil, une tache à la cuisse et

qu'Ulysse, comme chacun sait, avait été blessé à la cuisse en chassant le sanglier. Letronne s'amusa fort de ces inventions, mais l'histoire fit parler d'Homère, dans le public, plus que n'auraient fait dix communications d'érudits scrupuleux.

C'est d'ailleurs à ce public que s'adressent les savants par des traductions, des préfaces, des articles de journaux. Ch. Magnin examine dans *le Globe* le système de Wolf; Bignan fait précéder une traduction en vers de l'*Iliade* d'un *Essai sur l'épopée homérique* (1830), la même année où Dugas-Montbel réédite d'anciennes traductions des poésies homériques et y joint une *Histoire des poésies homériques* qui fait un beau tapage. On y lisait en effet, à l'appui de la thèse de Wolf, des réflexions dans ce goût : « Pour moi, tout vit et tout respire dans ces poésies sublimes.... La grande erreur est d'avoir voulu juger ces cris de l'inspiration comme tout autre production littéraire.... Je regrette que nous n'ayons pas au moins les poèmes du temps de Pisistrate; mais enfin, même dans l'état où nous les a transmis l'école d'Alexandrie, nous pourrons apercevoir ce qu'étaient ces poésies lorsque dans le palais des rois elles faisaient couler d'abondantes larmes.... J'ai quitté sans regret un Homère fabuleux pour retrouver d'antiques poésies nationales, pleines de vie et de candeur, que voilaient à nos yeux de fausses traditions. »

Après 1830, les discussions se poursuivront entre partisans et adversaires d'Homère, devant le public pris pour juge, soit dans les cours de la Sorbonne, soit dans les grands périodiques ou même dans les journaux mondains. Il suffit d'indiquer ici d'où partit le courant. C'est encore l'Allemagne qui nous fit relire Homère, comme elle nous faisait relire les grands tragiques [1].

1. Sur la question homérique en général : Croiset, *Hist. de la Litt. gr.*, I, 3. — Egger, *Mém. de Litt. anc.*, 68 à 110. — Hillebrand, Traduction *de la Litt. gr.* d'O. Müller, t. II, première note en appendice. — Cf. aussi, *J. des Sav.*, déc. 1829. — Sainte-Beuve, *Étude sur*

III

Un des grands obstacles au réveil de l'hellénisme était le culte de La Harpe. Il fallait démolir La Harpe et son célèbre *Cours de littérature*, publié en 1799 et plusieurs fois réimprimé.

Boissonade avait attaché le grelot dans les articles érudits et malicieux qu'il donna régulièrement au *Journal de l'Empire*. Il pardonnait beaucoup à Voltaire en faveur de son esprit, mais il ne pouvait souffrir La Harpe. Ce sont de perpétuelles escarmouches. La Harpe avait dit qu'une traduction d'Anacréon était impossible; Boissonade cite celle de Saint-Victor qui était en préparation et « La Harpe qui répondait à tout, ici, je crois, serait embarrassé ». La Harpe avait affirmé qu'Aristote ne fut pas poète; Boissonade riposte par l'*Hymne à la vertu* et s'étonne qu'un pareil « philologue ait publiquement disserté sur la littérature ancienne ». La Harpe avait parlé tout de travers d'une ode de Sapho; Boissonade réplique : « La littérature grecque de M. de La Harpe n'allait pas même jusqu'à connaître une ode connue de tout le monde. M. de La Harpe savait très bien le français mais ce qu'il savait peu et mal c'est le latin, c'est le grec et pourtant il en parle avec une assurance en vérité bien extraordinaire.» Et quand on appelle un fabuliste Gabrias pour Babrias, on est digne de tous les mépris. Ce ton narquois et tranquille ruinait peu à peu le prestige du grand homme. Boissonade termina en 1813 son rôle de journaliste, mais l'effet était produit. Ses articles sont souvent rappelés sous la Restauration.

Népomucène Lemercier suivit le sillage et attaqua La Harpe dans cette même chaire de l'Athénée où son

Virgile, 423. — Fauriel, *Cours* de 1835-1836 (compte rendu par Egger dans douze articles du *Journal de l'I. P.* résumés dans l'*Annuaire* de l'Assoc. des études gr., 1880). — Quinet, *R. des D. M.*, 15 mai 1836. — *Encyclopédie des gens du monde*, t. XIV. — Guigniaut, Étude en tête du *Dictionnaire d'Homère et des Homérides* de Theil.

devancier avait — soyons classique — instruit ses auditeurs dans l'ignorance. L'Athénée, qui se traîna jusqu'au milieu du XIXe siècle, connut encore de beaux jours jusqu'aux grands succès de la Sorbonne et du Collège de France. Lemercier y parla pendant plusieurs années, devant un auditoire fort nombreux, de la tragédie, de la comédie et de l'épopée. Le *Cours analytique de littérature* fut publié en 1817. Il a mauvaise réputation. Lemercier est le monsieur qui a catalogué les vingt-six conditions de la tragédie, les vingt-trois de la comédie, les vingt-quatre de l'épopée et défini en un style vieillot les règles du « bon goût ». Eh oui! son livre est passablement ennuyeux; mais il n'est pas du tout l'Art poétique du pseudo-classicisme. Il est même tout l'opposé.

« La Harpe plut beaucoup et n'instruisit guère; tâchons de plaire autant et d'enseigner mieux. » Voilà l'esprit et le ton du cours. Si Lemercier attaque les brumes germaniques et les vapeurs romantiques, ce n'est pas pour restaurer le prestige des derniers classiques. Ses amitiés et ses dieux ne sont pas là. Sa ligne de retraite, c'est la beauté grecque. Et il en veut gros à La Harpe de l'avoir méconnue. Il intitule un de ses passages les plus sarcastiques : « Entretien supposé entre La Harpe et un Athénien qui réfute ses opinions injustes sur la comédie grecque ». Ces pointes irritaient les partisans de La Harpe qui firent un jour une belle sortie à l'orateur. Lemercier, que rien ne troublait, en fut quitte pour dresser, dans la leçon suivante, le bilan de son prédécesseur, faire la part de ses qualités et ajouter aussitôt : « Je n'ai pu le louer de déprécier le sublime Corneille ni de rabaisser en faveur de Voltaire la grandeur des tragiques grecs. Je n'ai pu le louer d'avoir méprisé jusqu'à l'excès l'extraordinaire Aristophane, d'avoir épuisé sa dialectique à défendre *la Henriade* et d'avoir négligé d'approfondir Homère. » Par ses malices et ses brusqueries, il ne cessait de piquer ses auditeurs, de leur inspirer la

curiosité de ses chers anciens. Et le docte Raynouard l'en félicitait chaudement.

Il disait en effet des choses excellentes, qui n'étaient pas toutes absolument neuves puisque Schlegel avait déjà passé par là mais qui ne perdaient rien à être présentées sous un aspect très personnel. Ainsi il goûte la douceur et la pureté de l'art grec, la délicatesse des peintures, le pathétique mesuré d'*Œdipe-Roi*, la beauté de Laocoon étreint par les serpents. Il connaît les nuances et les secrets de la prosodie et du rythme et s'il parle des « hellénismes harmonieux » de Racine c'est que son oreille a saisi, dans le récit de Théramène et dans les chœurs d'Athalie, certains effets d'harmonie imitative à la façon antique. « Ne doutons pas que les Athéniens n'eussent apprécié la douceur et la grâce inconcevable de ces strophes que chantent les Israélites en l'honneur du petit Joas. » Mais surtout, et c'est ce qui me frappe le plus, il ne ramène pas les grâces de la muse grecque aux élégances de l'académisme. Cette beauté hellénique, il la sent correcte mais non glacée, sereine mais non compassée, réservée mais non timide. Il lui sait gré de son naturel et de ses hardiesses. Il a du goût pour la saveur un peu âpre de cet Eschyle dont il s'était inspiré pour son *Agamemnon*; il comprend le pathétique d'Euripide et qu'Alceste mourante, faisant ses adieux à son mari et à ses enfants, n'est pas une figurine de boudoir; il préfère Laocoon à l'Apollon du Belvédère; il rapproche volontiers l'art grec de l'art anglais.

Le Collège de France ne restait pas indifférent. Daunou y ouvrit un cours d'études historiques qu'il poursuivit onze années au milieu d'un enthousiasme dont Augustin Thierry a témoigné; les historiens grecs furent sérieusement étudiés. Andrieux, titulaire de la chaire de français, était un singulier personnage. Il racontait ses petites histoires, ses démêlés avec sa chatte et sa gouvernante; très aimable pourvu qu'on ne mît pas le romantisme sur le tapis, fort amusant par ses

impromptus, souvent délicieux quand sa fantaisie s'égarait à travers l'hellénisme. Elle s'y égarait volontiers. Son café au lait mal cuisiné ou servi de travers l'amenait à parler des *Économiques* de Xénophon. Il savait le grec à merveille; il avait préludé au théâtre par une bluette grecque, dans ce ton XVIIIe siècle qu'*Anacharsis* avait mis à la mode. Patin l'a loué de ses causeries délicates sur le théâtre grec, et Patin est un bon juge. Andrieux rectifia les interprétations fantaisistes d'Eschyle par La Harpe, dans une dissertation sur le *Prométhée*. Cet aimable conférencier ne manquait ni d'érudition ni de solidité mais il en usait avec goût. Patin, qui l'estimait, mit à profit cette méthode lorsqu'il eut à parler d'hellénisme devant le public mondain des *Bonnes-Lettres*. Et l'on a vu que le cours de Patin, c'était encore une nasarde pour La Harpe.

A partir de 1824, la Sorbonne est le terrain où se livrent les dernières batailles contre La Harpe et les plus décisives. Villemain s'y attaqua aux préjugés du XVIIIe siècle. Il fit pour l'hellénisme ce que Chateaubriand avait fait pour le christianisme.

On l'avait élevé dans le culte de l'hellénisme. À douze ans, il jouait la tragédie en grec, ce qui n'est ni très extraordinaire ni très probant. Mais ses maîtres surent lui inspirer le sens des lettres grecques et lui donner ce fond exquis si favorable ensuite à toute culture. Son *Cours* de 1824 faisait déjà habilement servir le philhellénisme à la cause de l'hellénisme. Le *Cours* de 1827 attesta combien il était maître de l'antiquité et des sources grecques encore si peu fréquentées.

Ce cours est devenu, après quelques remaniements, la *Littérature au* XVIIIe *siècle*. Mais qu'il étudie Voltaire, Pope, Alfieri, l'abbé Barthélemy, B. de Saint-Pierre ou Chénier, le conférencier ramène tout aux Grecs et parle des Grecs à propos de tout. Il a toujours derrière lui, pour fond de scène, les lignes de l'horizon attique et son livre est, en quelque manière, un « Hellénisme en France au

XVIII[e] siècle ». La Harpe n'y est pas ménagé, mais sans violence ni polémique. Villemain en tient pour les formes subtiles, prudentes, enguirlandées; c'est un roué et un câlin. « Un homme dont il faut parler avec une estime vraie, un homme qui avait porté dans la critique ce qu'il y a de plus rare peut-être, l'éloquence et l'émotion, La Harpe est supérieur, sous plus d'un rapport, quand il n'a d'autre antiquité à examiner que le XVII[e] siècle. Mais la vraie, la vieille antiquité lui échappe à demi. Souvent il a l'air de n'avoir pas lu les écrivains dont il parle avec admiration. Je ne rappellerai pas les expressions trop amères dont le célèbre helléniste Brunck s'est servi pour relever les fautes de La Harpe dans les traductions de Sophocle. Les traductions fréquemment semées dans le *Cours de littérature* sont remplies des fautes les plus graves, les plus inattendues. L'esprit antique y est sans cesse altéré et la pensée de l'original souvent défigurée par les plus singulières inadvertances.... Ajouterai-je mille erreurs de détail relevées par les savants étrangers ou français? Dirai-je que, parlant d'Aristote, La Harpe a oublié qu'Aristote a fait des vers, un hymne sublime? dirai-je qu'il n'a rien dit d'une foule de fragments précieux de la poésie grecque, qu'il juge Aristophane, Pindare, Thucydide, Xénophon, Térence, Tite-Live avec une légèreté ou une brièveté singulière? dirai-je enfin que l'auteur du *Cours de Littérature* semble un guide infidèle, trompeur, toutes les fois qu'il s'agit de littérature ancienne? »

L'ardent général Foy, grand ami des études classiques, était venu un jour entendre Villemain. La jeunesse des écoles lui fit une ovation. Le général, craignant d'avoir compromis le professeur, alla lui faire visite et lui présenter ses excuses. La conversation s'engage. Foy se lance dans un éloge enthousiaste de Démosthène que ce misérable La Harpe a travesti. Villemain propose de lire la traduction qu'il vient d'achever d'un passage du *Discours de la Couronne*. Il commence : « Bien, dit le

général aux premières lignes, je ne suis plus au greffe de la Tournelle, je sens l'air libre et le jour de la place publique d'Athènes. » Il poursuit sa lecture, constamment interrompu par son auditeur qui approuve, loue Villemain, loue Athènes, disserte sur l'abaissement des cités grecques puis brusquement arrache les feuillets avec un cri d'admiration et déclame d'une voix grave et passionnée le fameux serment. « Non, vous n'avez pas failli, Athéniens!... » Et ce fut le tour de Villemain d'admirer ce diable d'homme qui exprimait si bien par son accent ce que lui-même avait voulu rendre par la précision énergique de son style. Villemain avait toujours pensé que La Harpe s'était trompé sur le génie de Démosthène. « Son erreur continue, disait-il, c'est de faire ressembler Démosthène à un écrivain élégant du XVIIIe siècle. Est-ce l'orateur grec qui a dit, au milieu d'un mouvement fort animé : Le succès est dans la main des dieux, l'intention est dans le cœur du citoyen? Non certes, Démosthène, dans toute sa vie, n'a pas fait une semblable antithèse. »

Le grand reproche de Villemain, c'est que La Harpe a *affadi* l'art grec dans sa critique, dans ses traductions et dans ses adaptations comme l'est sa tragédie de *Philoctète*. La Harpe partageait toutes les légèretés et toutes les ignorances de son temps. Villemain, dans ses leçons un peu décousues mais intelligentes, fait le procès des imitateurs de l'hellénisme au XVIIIe siècle.

Voltaire n'est pas Grec parce qu'il a voulu « perfectionner » Sophocle, parce qu'il a fait débiter à son Œdipe des douceurs conjugales et des madrigaux, parce qu'il a adouci son désespoir et n'a pas montré aux spectateurs ses yeux crevés et sanglants. Aussi La Harpe disait-il avec enthousiasme que Voltaire avait « poli le marbre » de Sophocle.

Pope, traducteur d'Homère, n'est pas Grec. Sa fade élégance altère la sincérité du texte. L'Achille homérique dit très simplement : « Je n'ai rien à demander aux Troyens, car ils n'ont jamais enlevé mes génisses ni mes

chevaux; ils n'ont jamais ravagé les moissons dans la terre de Phthie, féconde et guerrière; entre nous, il y a trop de montagnes chargées de forêts et la mer retentissante. » Écoutez la paraphrase de Pope : « Les lointains habitants de Troie ne m'ont jamais offensé; ils n'ont pas conduit de troupes ennemies dans le royaume de Phthie; mes coursiers belliqueux paissent en sûreté dans ses vallons; au loin, la mer retentissante et les remparts des rochers garantissent mon empire natal dont une moisson abondante décore le sol fertile, riche de ses fruits et de sa race guerrière. »

Alfieri n'est pas Grec. Il croyait l'être. Il avait institué l'ordre des Chevaliers d'Homère et fait graver sur un médaillon un distique grec signifiant : « Alfieri s'étant fait lui-même chevalier d'Homère a inventé un honneur plus divin que ceux qui viennent des lois. » Malheureusement, l'amour n'éclaire pas toujours ceux qu'il tient, surtout quand il les prend sur le tard, et Alfieri avait quarante-huit ans bien sonnés, quand il brûla pour la Grèce antique. Son mérite fut de sentir l'énergie de l'hellénisme, son tort fut d'en rester là. Sa muse âpre et dure n'a pas su conserver leur perspective poétique aux sujets tirés de l'hellénisme. Elle a fait de l'art romain, croyant faire de l'art grec. Elle n'est pas remontée jusqu'aux divins modèles.

Et ainsi du reste. J'arrête les exemples. Villemain, en excellent disciple de Lemercier, interprétait la grandeur d'Eschyle, le pathétique d'Euripide, la fougue de Démosthène, la simplicité d'Homère, et, ce faisant, il ruinait « la Grèce selon M. de la Harpe » et il n'allait pas tarder à ruiner « la Grèce selon l'abbé Barthélemy [1] ».

1. Egger, *Hell. en Fr.*, II, 311. — Sainte-Beuve, *C. du L.*, V. — Boissonade, articles recueillis dans Colincamp, *Boissonade et la Critique litt. sous le premier Empire*, I, 16, 29, 40, 56, 67, 120 (lire les Notices de Naudet et de Colincamp). — Sainte-Beuve, *Nver Lundis*, VI. — Egger, *Mém. de litt. anc.* — Lemercier, *Cours*... I, 17, 49, 249, 288, 455, 476, 533; II, 8, 85; III, 79, 127, 169; IV, 181. — *J. des Sav.*, fév. 1818, p. 101. — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, IV; *Crit. et Port.*,

IV

Un heureux concours de circonstances favorisait sur tous les points le réveil des lettres grecques. La philosophie moderne, orientée vers le spiritualisme, chercha dans Platon ses arguments et sa justification.

Platon, déjà célébré par Mme de Staël, avait la place d'honneur dans les entretiens du délicat Joubert, dont les *Pensées* attestent l'intimité de son spiritualisme et de son hellénisme. Victor Le Clerc traduit des fragments de Platon. Letronne écrit : « Tout le monde parle de Platon mais peu de gens le connaissent ». Letronne juge d'ailleurs impossible de traduire complètement Platon. Il était mauvais prophète, ce qui est fort désagréable quand les démentis sont du lendemain.

V. Cousin venait d'exposer dans plusieurs cours les fondements de sa doctrine spiritualiste. En 1821, il lance le prospectus d'une traduction de Platon en neuf volumes et, tout de suite, il se met courageusement à l'œuvre. Sa révocation de la chaire qu'il occupait à l'École Normale lui donne des loisirs. Il fait plusieurs voyages en Italie pour consulter les manuscrits ; il interroge des hellénistes de marque, Hase, Boissonade, Courier, le normalien Viguier; il écrit à Schleiermacher, professeur à Berlin, qui avait lui aussi commencé une traduction de Platon et à qui il reproche la version un peu trop littérale et obscure de son texte : « Mon but a été d'intéresser davantage aux études philosophiques en France par la traduction du grand philosophe de l'antiquité. J'ai donc dû avant tout tâcher d'être lisible. Mais en même temps j'ai voulu rester fidèle à Platon. » Cousin avait l'ambition de travailler pour le grand public. On accordera qu'il n'a perdu ni son temps ni sa peine. B. Saint-Hilaire l'a vengé

II. — Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*. — Patin, *Trag. grecs*, IV, 394. — Villemain, *La Litt. au XVIII*e *s.*, I, 74, 142; III, 109, 244, 316 (lire surtout les leçons 4, 7, 34 à 36). — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, II, 362.

des chicanes des érudits qui l'avaient accusé de ne pas savoir le grec et J. Simon lui rendait cet hommage : « J'appelle comprendre Platon posséder à fond sa doctrine et de plus partager son inspiration et ressentir le souffle poétique qui l'anime. Platon raconte dans l'*Ion* qu'il y a comme une chaîne depuis les Muses jusqu'aux hommes inspirés ; que les poètes, enfants des Muses, en sont les premiers chaînons, et puis les rhapsodes et tous ceux qui ressentent la contagion divine de l'inspiration et de la poésie. Platon est au plus haut bout de cette chaîne et personne ne pourra ni le traduire ni le comprendre s'il n'en fait partie. Aussi voyez quels sont les vrais traducteurs de Platon : en Allemagne, c'est Schleiermacher et chez nous, M. Cousin. » La traduction commença à paraître en janvier 1822 et fut achevée en 1840.

Ainsi prit naissance le culte de Platon que nous verrons s'épanouir à travers tout le romantisme jusqu'à l'œuvre de Laprade, le chantre de *Sunium* :

Je vous vois, ô vieillard, assis sous les portiques
Et marchant lentement sous les platanes verts
Et sur un lit d'ivoire, en ces festins antiques
Où coulaient à la fois le nectar et les vers....

En même temps se renouvelait complètement l'interprétation de la mythologie grecque, devenue, au grand étonnement des vieux classiques, une province de la philosophie.

Le XVIIIe siècle n'y avait guère vu qu'un tissu d'agréables fictions ou de galantes aventures. Les *Lettres à Emilie* de Demoustier, parues en 1786, dissertations sentimentales, mêlées de petits vers, sur les personnages et les épisodes de la fable remportent dans les premières années du XIXe siècle un succès que prouve le nombre incroyable des éditions. C'est l'époque où Petit-Radel disserte sur les aventures de la vache Io et dresse, dans un mémoire, le tableau synoptique des amants d'Hélène. Nos érudits ne pensent pas que la mythologie ait pu raconter autre chose que les légèretés de Vénus ou les

scènes de ménage de Jupiter. Cet evhémérisme brutal, pour être trop galant, apparaît encore dans *l'Histoire des premiers temps de la Grèce* de Clavier et dans les *Recherches sur les mystères du paganisme* de Sainte-Croix.

Le romantisme naissant n'aime point la mythologie qui lui semble manquer de profondeur. Mme de Staël avait écrit dans la *Littérature* : « La religion chrétienne qui, séparée des inventions sacerdotales, est assez rapprochée du pur déisme, a fait disparaître ce cortège d'imagination qui environnait l'homme aux portes du tombeau. La nature, que les anciens avaient peuplée d'êtres protecteurs qui habitaient les forêts et les fleuves et présidaient à la nuit comme au jour, la nature est rentrée dans sa solitude et l'effroi de l'homme s'en est accru. » (I, 11.) Et Chateaubriand, dans *le Génie* : « La mythologie, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé.... » (2e partie, IV, 1.)

La Symbolique de Creuzer ébranla vigoureusement les préjugés. Creuzer pensait que les mythes grecs étaient le poétique et symbolique déguisement d'anciennes leçons transmises jadis par les prêtres de l'Orient. Il expliquait comment le sens primitif s'était peu à peu voilé sous les merveilleuses inventions d'une race qui sacrifia le fond à la beauté des formes, aux plaisirs de l'imagination. Il s'efforçait de retrouver par une critique ingénieuse la signification obscurcie de la légende. Il relisait à ce point de vue les premiers écrivains de la Grèce pour saisir, derrière les textes, l'âme et la vie des lointaines générations.

Son livre, publié en 1810, n'est signalé chez nous que dix ans plus tard à l'occasion d'une seconde édition. Guigniaut entreprend de le faire connaître et commence

en 1825 un ouvrage qui, d'ailleurs, est plutôt une adaptation qu'une traduction. Il met vingt-cinq ans à l'achever. Mais déjà le meilleur de *la Symbolique* avait passé chez nous par le livre de B. Constant *De la Religion* (trois premiers tomes, 1824, les deux derniers, 1831).

Les Français n'y sont guère épargnés. Constant a de l'humeur et de la dent contre ceux de nos écrivains qui ont traité le problème religieux : il ne ménage un peu que Fénelon, Montesquieu et Rousseau. Il parle sur un ton narquois « de la manière dont on a jusqu'ici envisagé la religion ». Il raille Bossuet et Voltaire ; il n'aime pas Chateaubriand qui « a fait valoir l'utilité du christianisme pour la poésie, comme si un peuple cherchait à sa croyance de quoi procurer une mythologie à ses versificateurs. » Il s'indigne de notre long dédain pour les mythes populaires. « Il est bien plus important, disait Villoison, de connaître la véritable et seule doctrine des philosophes et des savants sur la divinité, l'univers, l'âme et la nature que de recueillir les fables stupides du vulgaire et les absurdes amplifications des poètes. Nous pensons précisément le contraire. » En revanche, il ne tarit pas d'éloges sur Creuzer et la critique germanique. « Le point de vue nouveau sous lequel l'Allemagne savante considère aujourd'hui la religion a été d'une immense utilité. On lui doit depuis quelques années d'admirables découvertes sur les rapports des religions entre elles, sur les communications des peuples, sur le lien commun des mythologies. On lui doit de connaître l'antiquité dans sa profondeur et dans son charme. Nos érudits avaient étudié les monuments et les traditions des temps écoulés comme les couches d'un monde sans vie ou les squelettes d'espèces détruites. Les Allemands ont retrouvé dans ces traditions et ces monuments la nature de l'homme, cette nature toujours la même bien que diversifiée et qu'en conséquence il faut prendre pour la base vivante de toutes les recherches et de tous les systèmes. La Grèce et l'Orient, dans les écrits de Fréret, de Dupuis, de Sainte-

Croix ressemblent à des momies desséchées. Sous la plume de Creuzer et de Görres, ces arides momies deviennent d'élégantes et admirables statues, dignes du ciseau de Praxitèle et de Phidias. »

La Grèce a chez lui, comme chez Creuzer, la place d'honneur. Constant essaie de retrouver, d'après les sources qu'il tient et celles qu'il fait jaillir, le courant religieux dans l'Hellade primitive, il démêle la part des créations spontanées et celle des apports étrangers, il distingue les éléments véritables du polythéisme grec et les modifications que l'esprit indépendant des Grecs fit toujours subir à ce qui lui vint de l'étranger. Il applique la méthode de Creuzer, il marque le lien des légendes et des paysages. Le myrte de Trézène a ses feuilles percées : c'est que Phèdre, dévorée d'un amour funeste, en a piqué les feuilles avec une aiguille d'or. Le fleuve qui coule près de Mantinée s'appelle Ophis : c'est qu'un serpent (en grec *ophis*) servit de guide aux habitants de cette ville qui cherchaient une patrie. Le rocher du mont Sipyle ressemble à une femme penchée vers la terre : c'est Niobé courbée sous le poids de sa douleur. Mais surtout, les écrivains sont étudiés de très près pour éclairer la marche du polythéisme et ses changements à travers les âges. Cent cinquante pages caractérisent le sentiment religieux chez Hésiode, Pindare, les historiens, les tragiques, Euripide, Aristophane. Les philosophes, il fallait s'y attendre, sont laissés de côté comme ne donnant presque rien.

Homère, à lui seul, remplit deux livres du troisième tome. Constant apprend beaucoup à la lecture d'Homère. Il connaît « l'embellissement des formes divines » dans le polythéisme de l'*Iliade*, « le caractère des dieux », « les notions grecques sur la destinée » (ce sont autant de titres de chapitres). Il démêle l'unité primitive de la race hellénique, les mœurs et les croyances d'une civilisation toute différente de celle d'Hésiode et des lyriques. Il trouve la preuve, si longtemps cherchée, de la non-existence d'Homère.

C'est la surprise du livre sous le titre « Digression nécessaire sur les poèmes attribués à Homère » : quatre chapitres pour démontrer que l'état social de l'*Odyssée* ne ressemble pas à celui de l'*Iliade* et qu'ainsi les deux poèmes, appartenant à des époques différentes, ne sont pas l'œuvre d'un seul écrivain. Constant rattache très habilement la mythologie à la philologie et au problème qui passionnait l'opinion. Et c'était encore tout bénéfice pour la connaissance de la Grece antique[1].

V

Dressons le bilan. Dans les dernières années de la Restauration, la Grèce antique est entamée sur tous les points. Son histoire est réveillée par le philhellénisme, ses croyances par les études mythologiques, son art par les grandes découvertes, sa philosophie par le spiritualisme, sa littérature oratoire et lyrique par la guerre de l'indépendance, sa littérature dramatique par la curiosité du public pour les choses du théâtre et par l'influence allemande, sa littérature héroïque par la question homérique et par le goût du *primitif* et du *populaire* dans l'art. Les voyages

1. *R. des D. M.*, 1er février 1838 et 1er mai 1846 (lien du spiritualisme et de l'hellénisme). — Ravaisson, *la Philosophie en France au XIXe s.* — B. Saint-Hilaire, *Cousin*, I, 50, 195, 238, 329; *R. des D. M.*, 15 déc. 1840 et 15 juin 1847. — Sainte-Beuve, *Nvx L.*, XI (sur Viguier). — *Constitutionnel*, 20 déc. 1821. — Renan, *Etudes d'hist. relig.* — O. Müller, *Litt. gr.*, trad. Hillebrand, Préface, p. 146-207. — Creuzer, *les Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques* (titre complet). — Decharme, *Myth. de la Grèce antique.* — Maury, *les Religions de la Gr. ant.* — Vinet, *l'Art et l'Archéol.*, p. 70. — Quinet, *Corr.*, II, 27, 36 et *R. des D. M.*, 15 février 1834. — *J. des Sav.*, 1816, p. 108 et août 1824; *Ann. de la litt. et des arts*, 1822, t. IX. — B. Constant, *De la Religion*, t. I, p. 115, 136, 201 (dans ce tome lire surtout livre Ier, chap. VI et IX); t. II, 452, 457 n. (surtout livre V. chap. V, VI, VII); t. III, 273 à 472 (surtout livres VII, VIII); t. IV, 345 à 509 (surtout livre XII). Principaux éloges de Creuzer, t. I, 136; II, 287, 305, 347, 358, 457, 482; III, 213, 312.

rectifient les ignorances géographiques; la vigoureuse campagne contre La Harpe dissipe peu à peu les erreurs de la critique. Il y a des résistances. Le romantisme naissant répugne à regarder l'antiquité malgré l'attrait de l'inédit et de la nouveauté; un certain classicisme abandonne volontiers les Grecs pour sauver les Latins. Mais les idées d'un Chateaubriand et d'une Mme de Staël, les poésies d'un Chénier font réfléchir. Les Grecs venus en France intéressent l'opinion à leur pays, les cours publics ou mondains d'un Lemercier, d'un Patin, d'un Villemain ramènent à l'hellénisme les esprits prévenus ou égarés. La Grèce antique n'est plus la chasse gardée des érudits, où plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, se gardaient bien de mettre les pieds : le bon public s'y promène ou tout au moins s'y laisse promener.

Les preuves ne manquent pas de cette transformation du goût : la plus remarquable est la critique du *Globe*.

Les débuts du *Globe* nous sont déjà connus. Ils ne sont pas tendres pour la Grèce antique. Le journal est hostile à tout ce qui réveille non pas même l'imitation mais la simple curiosité de l'hellénisme. Il jette l'anathème sur les vieilles superstitions académiques. Il ne distingue pas La Harpe de Quatremère de Quincy ni le P. Brumoy de R.-Rochette. Tous ces gens-là sont des classiques attardés et ridicules. « Combien s'étonnent quand on leur dit que les formes grecques ne conviennent pas plus à la tragédie moderne que les lois de Lycurgue à nos mœurs et la tunique athénienne à notre climat! Cela dérange toutes leurs idées et rien n'est plus vivace que de vieilles habitudes. Il est en Europe un pays où depuis longtemps la fête du souverain tombait dans le mois le plus beau de l'année. Aussi se réjouissait-on en plein air et tous les amusements étaient-ils calculés pour l'été. Cette époque enfin changea et ce fut pendant l'hiver que le peuple dut se livrer à la joie. Sans doute alors on eut soin de donner à cette joie une autre direction et elle put se développer ailleurs que dans la boue? Point du tout : depuis deux cents ans on

s'était diverti en plein air; il fallait continuer. Mais la saison, mais la pluie? Est-ce que le classicisme tient compte de ces choses-là? Une fête en plein air, voilà le beau, l'éternellement beau. »

Mais pourtant, si l'hellénisme n'est pas le beau absolu, n'a-t-il pas tout de même une beauté relative et ne mérite-t-il pas à ce titre la sympathie des modernes? Notez que *le Globe* a pour principe l'admiration de la beauté sous toutes ses formes. Il se fait gloire d'être éclectique. Un de ses rédacteurs L. V. (lisez Vitet) écrit un article sur « L'indépendance en matière de goût » et J.-J. A. (Ampère) redit encore : « Qu'y a-t-il à gagner à se priver du plaisir d'admirer? Y a-t-il donc trop de chefs-d'œuvre? Ne sacrifions point Shakespeare à Racine ni Racine à Shakespeare : ce sont deux puissants dieux! » Pourquoi dès lors ignorer plus longtemps les Grecs?

Et voilà *le Globe* dans le sillage de Villemain qu'il félicite de défendre les anciens contre les dédains d'un La Harpe. « La Harpe a parlé de l'antiquité avec une témérité, une suffisance, un ton de supériorité et pour ainsi dire de protection qu'on pourrait quelquefois comparer avec celui que les jeunes seigneurs de notre scène comique prennent avec la bourgeoisie.... De là ce dédain et ce mépris exprimés avec une conviction véritablement plaisante à force d'être sincère.... La gloire de Racine n'a rien à gagner aux complaisances de ces faux admirateurs qui s'imaginent l'accroître en dépréciant celle d'Euripide. » Raoul-Rochette, taquiné pour sa réimpression du P. Brumoy, est à demi pardonné pour avoir réhabilité Aristophane : « Quand La Harpe vient gravement, Molière à la main, gourmander Aristophane, on croit voir un officier de paix, l'écharpe au côté, recommandant la décence à des buveurs un jour de carnaval. » Pour *le Globe* aussi, l'horreur de La Harpe est le commencement de la sagesse.

Le Globe va encore à l'hellénisme par amour de la vérité historique. Il veut voir (je l'ai montré plus haut) les

Grecs modernes tels qu'ils sont. Peu à peu, il désire connaître les Grecs anciens tels qu'ils furent. C'est le même besoin. Qu'il s'agisse d'un voyage à travers les hommes d'aujourd'hui ou d'une exploration à travers les chefs-d'œuvre antiques, la curiosité est au fond identique. Duvergier de Hauranne écrit : « Pour goûter les ouvrages des Anglais et des Allemands, *comme* ceux des Grecs et des Latins, on s'efforcera d'entrer dans la civilisation de ces diverses nations, de se pénétrer pour un moment de leurs mœurs et de leurs croyances. » Ce qui veut dire, en bon style romantique, qu'il existe une *couleur locale grecque*, comme il y en a une allemande, une anglaise, une italienne, une espagnole.

Cette couleur, *le Globe* la cherche partout et il applaudit à tout ce qui la fait découvrir. Il signale les cours sur l'hellénisme, ceux de Patin aux Bonnes-Lettres, d'Artaud à l'Athénée, de Villemain surtout en Sorbonne. Il souhaiterait des traducteurs plus nombreux, et de plus fidèles qu'un P. Brumoy : à la mort de Voss il salue la mémoire de celui qui ressuscita le monde homérique et les bergers de Théocrite. Le *Platon* de Cousin lui plaît : « On l'achète, beaucoup même le lisent, mais pourquoi? et qu'y cherche-t-on? De la philosophie? Non, mais bien ce que l'on cherche dans les romans de W. Scott : d'abord un écrivain plein d'esprit, d'originalité et de naturel, puis surtout un monument des mœurs, de la façon de penser, de sentir et de causer d'une belle époque qui est loin de nous et d'un peuple admirable auquel nous ne ressemblons pas. On lit Platon pour entendre dire Socrate et ses amis; et on aime à les entendre parce qu'ils parlent tout autrement qu'on ne fait dans nos salons. » Voilà une raison du succès de Cousin à laquelle on ne songerait guère sans cet aveu. Pareillement, Plutarque, nouvellement traduit, intéresse le journal par ses peintures naïves et familières et non plus, comme au XVIIIe siècle, par ses beaux traits d'héroïsme : « Plutarque est fait pour être goûté surtout de notre âge où, soit par le raffinement

d'un goût blasé, soit par un besoin mieux senti de la vérité, le menu détail de l'histoire est ce qu'on y prise le plus. Il y a du W. Scott dans sa façon de raconter. » L'antiquité grecque est annexée au roman historique : c'est très amusant. Le journal souhaite une renaissance de l'hellénisme. « Philologie, érudition de l'antiquité... voilà ce que nous devrions aujourd'hui présenter en détail. » (Programme du tome VI.)

Les tragiques grecs sont particulièrement étudiés. Rien d'étonnant. Le goût du théâtre est bien français et la mode en ces années est aux questions dramatiques. Les rédacteurs du *Globe* commentent les savantes leçons de Schlegel et de Lemercier renouvelées par la science de Villemain et de Patin. Les abonnés prennent quelquefois, et très joliment, la plume; l'un d'eux écrit un jour avec intelligence : « Il ne faut pas juger les héros grecs par ceux que nous présentent sous ce nom la plupart de nos tragédies; on s'en ferait une très fausse idée. Ces personnages antiques expriment, il est vrai, en vers harmonieux, de grands sentiments et de vives douleurs, mais la forme poétique est la seule chose qui les sépare des autres mortels; ce sont des hommes comme nous qui ressentent toutes les affections de l'humanité et les expriment dans un langage que chacun croirait pouvoir trouver. Ils n'ont point honte des sentiments de la nature; ils ne *dédaignent* point les *faiblesses* du sang, ils s'appellent sans rougir des noms de père, d'épouse, de fils et de mère et jamais l'étiquette ne les oblige de recourir aux termes cérémonieux de seigneur et de madame; on nous les montre en famille dans leur intérieur, sans gardes et sans chambellans, entourés de personnages subalternes qui n'ont rien que de réel, d'esclaves, de soldats, de nourrices, de pédagogues, de marchands, de mille autres encore qui s'entretiennent comme dans la nature de ce qui les intéresse, en nommant les choses par leur nom sans emphatiques périphrases, sans vains déguisements. » On répète bien haut qu'Eschyle ressemble à Shakespeare, qu'Aris-

tophane est le très légitime inventeur du « grotesque » et qu'Euripide a trouvé avant M. Hugo le mélange des genres. Le public en serait plus convaincu s'il avait de bonnes traductions. Mais où sont les traducteurs? Lorsqu'en 1828 Artaud, poursuivant son *Théâtre des Grecs*, fait imprimer un *Sophocle* sur vélin, dans un joli format in-32, pouvant servir à la promenade ou figurer avec grâce sur une toilette, *le Globe* signale avec enthousiasme cette publication vraiment grecque par l'esprit et française par le style, savante et populaire à la fois, utile à l'étudiant comme à l'homme du monde.

Cette intelligente curiosité de l'hellénisme, le vaillant journal essaie de la répandre dans le public indifférent ou hostile. Il secoue vigoureusement les classiques, les romantiques, et les modernes scientifiques.

Les classiques, ce sont les disciples de M. de La Harpe, ceux qui disent (je cite l'amusante prosopopée du journal) : « A quoi bon s'occuper tant de grec? En 1787, quand nous faisions notre rhétorique, on donnait fort peu d'attention à cette langue et l'on avait raison.... Le gouvernement a tort de favoriser l'enseignement du grec. Il faut de l'unité en tout : du latin, toujours du latin, rien que du latin. » Et *le Globe* de répliquer : « Rarement en effet on a tourné les yeux vers cette Grèce trop célébrée et trop peu comprise.... Nos classiques, qui s'arment à tout instant de l'autorité de la Grèce, n'ont pas même songé à l'étudier de nouveau pour trouver de nouveaux arguments à leur cause.... Ils ont redouté l'érudition et c'est, Dieu merci, à nous autres novateurs que restera l'honneur de restaurer vraiment les études de l'antiquité. »

Les romantiques sont reliés aux Grecs par une évidente parenté; leur théâtre ressemble à la tragédie antique; il lui ressemble, les violences en moins. Pourquoi ne pas y remédier? Ce serait si facile, et les modèles sont là. « La pureté du goût antique corrigera ce qu'il y a de sauvage dans le théâtre étranger moderne et peut-être à la longue verrons-nous sortir enfin quelque

chose d'original de la triple alliance des études classiques, des inspirations étrangères et de notre caractère national. »

Les scientifiques menacent gravement le réveil de l'hellénisme. L'esprit positif du siècle oppose — déjà! — au « stérile enseignement des études grecques » l'utilité des mathématiques, de la physique et des langues modernes. *Le Globe* y voit un danger et il le crie : « Il fallait, et nous l'avons dit assez haut, enlever aux littératures anciennes l'absurde privilège d'occuper exclusivement toute la durée de l'enseignement classique; la géographie et l'histoire, les éléments des sciences exactes et naturelles, la connaissance des langues modernes, etc... devaient et pouvaient sans peine, ajoutions-nous, se marier dans nos écoles à l'étude de l'antiquité grecque et latine. Mais ce n'est pas ainsi que bien des gens l'entendent; selon eux, il n'y a que les besoins réels qu'il faille satisfaire.... [Or] ce sont toujours les littératures anciennes qui ont vivifié les littératures modernes : on ne saurait citer, du moins dans notre langue, un grand écrivain à qui aient manqué les inspirations de l'antiquité. Qui n'a pas vécu avec les beaux génies de Rome et d'Athènes aura toujours dans son langage quelque chose de barbare, à prendre ce mot dans le sens où on l'entendait chez ces deux peuples. »

Voilà de belles et fortes paroles, des lignes *toutes d'or*. Je vois dans un des derniers articles : « La Grèce brille dans notre imagination comme un tableau sans ombre. » *Le Globe* est un converti de la veille; il a le zèle ardent et contagieux des néophytes. Il est certain que sa vaillante campagne, poursuivie méthodiquement pendant plusieurs années, a préparé un terrain favorable à l'hellénisme [1].

1. *Le Globe*, 16, 17, 21, 26, 28 sept., 6 et 24 oct., 6 et 27 nov., 4, 11, 18, 21, 25 et 30 déc. 1824. — 1er janvier, 19 fév., 22 et 24 mars, 2 avril, 29 mai, 9 juillet, 6 et 13 sept., 19 nov. 1825. — 14 et 24 janvier, 18 et 21 mars, 6 mai, 9, 11 et 25 déc. 1826. — 25 janvier,

Vers 1830 toutes les curiosités sont éveillées. Mais avant même qu'elles soient satisfaites, un grand point est acquis. La Grèce de 1830 n'est plus celle de 1800.

Quelle est cette Grèce nouvelle?

16 juin, 26 juil., 17 août, 22 et 27 sept., 6 oct., 24 nov. 1827. — 8 et 26 janv., 1er, 19 et 26 mars 1828. — 24 janvier 1829. — Voici quelques articles sur Villemain qui guida *le Globe* vers l'hellénisme : 27 nov., 4, 11 et 15 déc. 1825; 18 mars, 9, 11 et 25 déc. 1826; 23 janv., 10 juil., 11 et 20 déc. 1827.

CHAPITRE VI

CONTRE LA GRÈCE DES BOUDOIRS.

I. LE « VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS » ET SON INFLUENCE. = II. LES TRADUCTIONS DES AUTEURS GRECS : SUCCÈS DES GÉNIES GRACIEUX. = III. LA VOGUE D'ANACRÉON. = IV. RÉACTION CONTRE « ANACHARSIS ». = V. INFLUENCE DE P.-L. COURIER.

I

Au début du XIXe siècle, comme à la fin du XVIIIe, on rêve la Grèce antique à la façon aimable et légère de l'abbé Barthélemy.

L'incroyable succès d'*Anacharsis* se prolonge sous l'Empire, éveille les sympathies philhelléniques et en profite. C'est un des premiers ouvrages traduits en grec moderne. Il en paraît (1821) une magnifique réimpression, sept volumes in-8°, soixante-quatre planches gravées sur acier, atlas in-4°. Il inspire des œuvres similaires comme le *Voyage de Polyclète* ou « Lettres romaines » du baron de Théis. Il prolonge la vogue des *Voyages d'Anténor* qu'il avait attachés à sa fortune.

Ce dernier roman, paru vers la fin du Directoire, avait reçu le sobriquet d' « Anacharsis des boudoirs ». Son auteur, l'habile et léger baron de Lantier, l'avait présenté comme la simple traduction d'une œuvre qu'il aurait relevée sur un papyrus dans un voyage à Herculanum. Son Anténor est un Grec d'Éphèse qui, dès son arrivée à Athènes, invité à dîner chez le philosophe Aristippe, tombe amoureux de la belle Lasthénie. Tous deux font des promenades sentimentales dans la ville. La jeune

femme montre à son ami d'Ionie le Parthénon, le Pœcile et les principales « curiosités » (il n'est pas impossible que Mme de Staël s'en soit inspirée pour les chapitres de son roman où Corinne fait visiter Rome à Oswald). Et ce sont des conversations avec les sages de l'Attique, des peintures de fêtes religieuses et de processions, des voyages à Thèbes, au mont Hélicon, à Delphes, à Lacédémone, à Mycènes etc..., le tout entremêlé — toujours comme chez Mme de Staël — d'histoires de personnages très secondaires, de lettres, de complications romanesques bien vieillies, certes, car il ne nous importe guère qu'Anténor n'épouse pas Lasthénie ni que Lasthénie se résigne à le voir heureux avec Télésille. Mais ce qui ne ressemble guère à Mme de Staël, c'est l'anacréontisme des tableaux, les histoires de femmes dont le roman est rempli, la toilette de Laïs en présence du grave philosophe Xénocrate, la rencontre de Sapho à Leucade et le récit de ses amours avec Phaon, les déjeuners sur l'herbe, les dîners galants, les cantates, les madrigaux qui célèbrent les amours. Seize éditions s'en succédèrent très rapidement jusqu'à celle de 1826, trois volumes in-8° avec carte et trois frontispices gravés d'après les dessins de Chasselat et Lafitte.

Cet anacréontisme, qui était loin d'être prude, parut cependant manquer de volupté et de vérité à un certain Chaussard qui publia ses *Fêtes de la Grèce* (1801) comme un supplément aux romans de Barthélemy et de Lantier. Le titre complet en est : « Fêtes et courtisanes de la Grèce, comprenant la chronique religieuse des anciens Grecs, tableau de leurs mœurs publiques, la chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, tableau de leurs mœurs privées; enrichi d'un almanach athénien, de la description des danses grecques, de chants anacréontiques, musique de Méhul et de gravures d'après l'autorité antique sur les dessins de Garnerey, élève de David. » J'ai feuilleté l'édition de 1821 enrichie de nouveaux chants anacréontiques, toujours avec musique de Méhul, et de

dessins, gravures représentant les courtisanes et leurs costume. Le plan du livre est bizarre. Les fêtes grecques sont ainsi classées : la Création ou fêtes des éléments, la Rénovation ou fêtes du printemps, l'Exaltation ou fêtes de l'été, la Dégradation ou fêtes de l'automne et de l'hiver. Cela sent le calendrier républicain. Le tout est naturellement mêlé de lettres galantes, de digressions romanesques et même de drames, comme les Mystères d'Éleusis mis en tragédie. Une très longue introduction critique *Anacharsis* et *Anténor* et explique qu'il est temps de faire connaître au public français les mœurs grecques et leur douceur, l'art grec et sa grâce qui a poétisé l'œuvre de Racine, de La Fontaine, de Fénelon surtout.

Fénelon est à la mode et parmi les raisons de toute espèce qui expliquent son succès (il en est de politiques et de sociales) son hellénisme a sûrement sa place. *Télémaque* est souvent réimprimé. Boissonade applaudit à l'édition critique d'Adry (1811) et relève les emprunts grecs qu'il publiera une douzaine d'années plus tard dans la « Collection des classiques français ». La bibliographie mensuelle du *Journal des Savants* signale fréquemment des éditions de Fénelon, des études sur Fénelon. Millevoye et Ballanche lisent Télémaque avec enthousiasme et émotion. Jouffroy, dans son *Cours d'esthétique*, demande à ce roman les règles de la beauté littéraire, et Villemain, en plus d'une rencontre, célèbre l'écrivain qui nous rendit le brillant horizon de la Grèce et la gracieuse simplicité du monde naissant.

Ainsi se prolongeait la vision d'une Grèce aimable et fleurie, terre des élégances, berceau de la voluptueuse mythologie et des amours. Les premiers voyageurs confirment cette impression. Chateaubriand écrit : « En Grèce, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. » La Grèce sourit à Marcellus comme une pastorale,

Et Chénier révélé ne dément pas ce rêve idyllique[1].

II

Les préférences littéraires se ressentent de cette direction. Le goût de cette génération va aux œuvres gracieuses plutôt qu'aux œuvres fortes, aux génies riants plutôt qu'aux génies sombres ou austères.

Hésiode ne plaît pas. Il disparaît dans le rayonnement d'Homère[2]; il n'intéresse — et encore assez tardivement — que les curieux de mythologie. Eschyle est peu lu et mal compris, malgré Schlegel, malgré Lemercier qui d'ailleurs s'explique fort bien la résistance du public à sa grandeur âpre et sauvage. « On retrouve dans le maintien de sa muse cette excessive raideur, vice presque inévitable aux génies inventeurs.... Ses drames ressemblent à de vieux monuments taillés dans le marbre avec rudesse et âpreté, mais résistant par leurs blocs et leur inébranlable architecture à toutes les attaques des siècles. » Aristophane inquiète et surprend, malgré Boissonade et Villemain et ne réussira vraiment qu'après 1830. Pindare fait peur; ses admirateurs eux-mêmes déclarent qu'il n'est pas à vulgariser. Voici une traduction de 1818. Raoul-Rochette regrette les inexactitudes du traducteur, ses épithètes oiseuses, ses périphrases traînantes, son goût timoré, mais il se dit qu'après tout un autre n'aurait pas fait mieux et qu'il sera impossible, avant longtemps, de faire comprendre aux Français l'enthousiasme du vieux

1. Gobineau, *op. cit.* — Egger, *Hell. en France*, II, 305. — Chateaubriand, *Itin.* (3e édit., 1812), I, 15. — *Journal de l'Empire*, 10 août 1811 (Colincamp, *op. cit.*, II, 21). — M. Albert, *Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* (*Journal* d'E. Géraud, mars 1806). — Citoleux, *Lamartine, poète philosophe*, 120 à 127. — Jouffroy, *Cours d'esthétique*, leçons XXVIII, XL. — Villemain, *la Littérature au XVIIIe s.*, III, 378; *Mélanges littéraires*, I, 376 à 411. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, t. VII, I-191.

2. Homère a toujours été goûté, mais pour des raisons diverses que j'analyse plus loin.

poète, le mouvement et la couleur de ses tableaux. Combien voyaient Pindare à la façon d'un A. Chénier qui avait traduit le début de la septième Olympique en vers brillants et harmonieux mais sans entrer très avant dans l'intelligence de ce qu'il admirait! Combien n'arrivaient à ces lyriques inspirés des premiers âges qu'en passant par Alexandrie! Et c'étaient les meilleurs encore, ceux que le *galimatias* pindarique ne rebutait pas.

Thucydide est celui des historiens dont on parle le moins. Mais Xénophon est un bon gibier pour les traducteurs. Hérodote est très estimé. Letronne dit le plus grand bien de la traduction de Miot, fort supérieure à celle de Larcher et surtout à celle de Courier dont le langage vieillot ne rend guère la simple élégance du texte. Villemain est du même avis : « Sans doute la langue courtisanesque du grand siècle, quoiqu'elle soit assez fière dans Pascal, dans Corneille et dans Bossuet, n'est pas très conforme aux mœurs du moyen âge de la Grèce. Mais notre moyen âge, avec sa grossièreté bourgeoise, ses serfs, ses corporations de métiers, ses hommes d'armes et son commun peuple, ses savants et ses tribunaux qui parlaient latin, n'est pas fait non plus pour rendre le langage simple mais poétique, les tournures élégantes et pittoresques d'un historien formé par Homère et qui forma Thucydide.... *La diction d'Hérodote est à la fois gracieuse et belle*.... Ses paroles, simples par elles-mêmes, ont reçu de l'arrangement et de l'harmonie un charme merveilleux. » Plutarque fait les délices de Courier et de Villemain. Le public aime l'aimable réalisme de ses récits ; il est peintre fidèle, il a le secret de « ces détails intimes qui prennent l'homme sur le fait », il est gracieux et familier dans ses portraits. C'est l'historien chéri du *Globe* pour sa couleur locale.

Chez les orateurs, Démosthène a le succès que lui valent les luttes de nos assemblées politiques et les souvenirs de l'indépendance grecque dans cet âge de philhellénisme. Mais on lui préfère Isocrate dont Courier

chante la gloire et les litanies : « Isocrate est la plus nette perle du langage attique.... Quel écrivain que cet Isocrate ! Nul homme n'a mieux su son métier. » Coraï commence sa *Bibliothèque grecque* par un Isocrate. Boissonade signale l'essai de Courier, une traduction de l'*Éloge d'Hélène*, (avec d'amusantes réserves sur son exactitude), l'édition de Coraï (avec de vifs éloges, un peu tardifs) et paie un troisième tribut d'admiration au doux et suave Isocrate dans la *Biographie Michaud*.

Au théâtre, Sophocle triomphe et encore plaît-il moins par le dramatique de ses intrigues que par la douceur de ses tableaux : Chénier l'aimait pour les rossignols de Colone. La comédie nouvelle attire beaucoup plus que la comédie politique et satirique. Raoul-Rochette publie des *Fragments de Ménandre et de Philémon* (1825) et Raynouard qui le félicite de son goût n'accepte pas cependant le tour trop moderne de la traduction, certaines phrases dans le ton de celles-ci : « Il était comme un pauvre diable » et encore : « Le papa prend d'abord la parole pour débiter quelques vieux sermons ». Ménandre n'est pas trivial, il est aimable et gracieux.

Les romans font prime, surtout depuis que Courier édita et traduisit *Daphnis et Chloé*. Boissonade signale une traduction nouvelle de *Théagène et Chariclée*, ainsi que l'édition des *Éthiopiques* d'Héliodore par Coraï ; lui-même édite, annote et traduit un roman de Nicétas Eugénianus, *Drosilla et Chariclès*. Chardon de la Rochette, ami de Coraï, publie dans le *Magasin Encyclopédique* plusieurs articles visant spécialement les romans grecs. « On croirait, écrit Boissonade, que M. de la Rochette, connaissant notre frivolité, a voulu nous attirer par ce mot de roman et, comme l'on dit, mettre le miel sur le bord du vase : prius oras pocula circum.... » Courier prend une part active à la *Collection des romans grecs* (1822-1828) et *le Globe* applaudit à la seconde édition de sa traduction de *l'Ane* : « Cet ouvrage de forme romanesque réunit en un assez petit nombre de pages une foule de traits curieux sur la

vie privée des anciens, faits pour être goûtés de notre époque où les tableaux de mœurs sont estimés à si haut prix. » Villemain, dans son *Essai sur les romans grecs*, parle de la Cyropédie, de la fiction de l'Atlantide dans Platon, des fables milésiennes nées dans la molle Ionie et si vantées pour les grâces de leur style, des romans composés au IIe siècle sous Marc-Aurèle. Il analyse longuement l'œuvre d'Héliodore, discute la date de *Daphnis et Chloé*, apprécie « l'élégance curieuse, ingénieusement concise, habilement symétrique » de cette pastorale qu'il ne faudrait pas juger par la traduction d'Amyot. Il termine sur la publication toute récente de Boissonade.

Les lyriques des vieux temps de la Grèce sont peu connus et d'ailleurs peu goûtés. La guerre de l'indépendance fait relire Tyrtée dont Firmin-Didot traduit les chants (1826); Simonide de Céos inspire à C. Delavigne son poème de *Danaé*, paraphrase emphatique du texte grec. Ce n'est pas grand'chose. On parle beaucoup de Sapho mais sa vie intéresse plus que son œuvre. Mme de Staël écrit une tragédie sur la poétesse; les *Voyages d'Anténor* racontent ses amours avec Phaon; Chaussard intercale dans son ouvrage un roman en trois parties, les *Aventures de Sapho*; Victor Chauvet, le futur collaborateur de la *Muse française*, débute en littérature par un poème en trois chants : *Sapho*. En 1821 paraît la traduction de la *Sapphô* de Grillparzer, représentée deux ans auparavant avec un grand succès sur le théâtre de Vienne. Les essais antiques de Grillparzer, n'étaient pas mal vus chez nous. Le jeune poète, suivant l'impulsion de Schlegel, composait alors une vaste trilogie, la *Toison d'or*, dont la troisième partie, une *Médée*, nous revint de Saint-Pétersbourg où elle avait été jouée sur une scène allemande, et fut signalée par *le Globe* qui, fidèle à son éternelle tactique, comparait Grillparzer à W. Scott. *Sapphô* fournit des arguments aux pseudo-classiques qui disaient à leurs adversaires : Vous voyez bien que l'ancienne formule dramatique a du bon puisque même les Allemands dont

vous vous autorisez n'hésitent pas à la reprendre. Mais je ne vois pas que la pièce ait fait relire la poétesse grecque. Il en est de même d'un intermède lyrique de Désaugiers, *Sapho à Leucade*, bien accueilli par les journaux du temps. On connaissait pourtant l'Hymne à Aphrodite; Boissonade l'avait rappelé dans sa polémique contre La Harpe, et Millevoye dans son *Discours sur l'élégie* avait chanté la gloire de l'immortelle Sapho, en regrettant qu'elle n'eût pas plus travaillé ses vers : « Oh! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! Rochers de Mytilène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accents! » Lamartine compose en 1816 (c'est du moins la date qu'il donne) une *Sapho, élégie antique*. A cet âge où il n'avait pas encore écrit, dit-il, vingt vers de suite, il aurait relu un soir avec des amis les brûlantes strophes sur l'amour, et il aurait passé la nuit, tout seul, à composer son poème. Je ne discute pas la date qui a paru suspecte. Mais l'œuvre ne sent en aucune manière l'inspiration de Sapho. La trame de l'histoire c'est la *Jeune Tarentine* que Lamartine pouvait connaître par Millevoye. Sapho, après avoir soupiré sa douleur, disparaît dans les flots de la mer. Le rythme même rappelle Chénier :

> Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos...
> Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos...
> Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots
> Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos....

Un passage assez étendu de cette confession lyrique est la rencontre du beau Phaon à la palestre. C'est exactement l'histoire d'amour de la *Magicienne*. Lamartine avait donc lu directement Théocrite? Cela même n'est pas probable, bien que l'idylle ne fût pas mystérieuse. Mais Millevoye venait de la paraphraser sous le titre *Simétha ou le Sacrifice magique*. La « Sapho » de Lamartine donne la main à Chénier et à Théocrite, grâce à Millevoye. Elle est Simétha, elle est la jeune Tarentine, elle n'est pas Sapho.

Et cela même est presque un symbole. L'idylle alexandrine, par sa grâce ingénieuse, par sa délicatesse raffinée attire ceux qui cherchent des fleurs dans le jardin des Muses. Théocrite n'a rien perdu de sa gloire. L'Anthologie est en faveur. On lit toujours les *Analecta* de Brunck [1].

Mais le maître du chœur, comme au XVIe siècle, comme au XVIIIe, c'est Anacréon.

III

Et non pas, bien entendu, le véritable Anacréon, le vieux poète de Téos que la critique moderne a retrouvé, mais l'Anacréon de Ronsard, de Chénier et de Chateaubriand, celui des petits amours joufflus, l'auteur de *l'Amour mouillé*, le poète mignard qui fait songer aux panneaux décoratifs de Pompéi et aux figurines d'ivoire dont les élégantes du Directoire ornaient leurs bonheur-du-jour.

Chaussard mêle à ses descriptions de fêtes antiques plusieurs odes du divin poète, avec musique de Méhul. Millevoye tourne quelques poésies en vers galants et Delavigne paraphrase une pièce du recueil anacréontique. Anacréon inspire, et bien mal, l'épicurisme de cette génération, les chansons du Caveau, les romances de Béranger. Le *Poetarum græcorum sylloge* des Didot —

1. Guigniaut, *Symbolique*. — Lemercier, *Cours de Litt.*, I, 166. — *J. des Savants*, 1818, p. 213. — *R. des D. M.*, 15 avril 1881. — *J. des Sav.*, 1818, p. 138. — *J. des Sav.*, mars 1823. — Villemain, *Etudes de Litt. ancienne et étrangère*, p. 4; *Mél. hist. et litt.*, t. II (deux articles, sur Hérodote et sur Plutarque). — *Le Globe* (cf. chap. précédent). — P.-L. Courier : *Lettres* du 18 octobre et du 2 novembre 1808. — Colincamp, *op. cit.*, I, 72, 78 et 430. — Joubert, *Pensées* (titres XVII et XX). — *J. des Sav.*, septembre 1825. — Villemain, *Essai sur les romans grecs*. — *J. des Débats*, 2 mai 1803. — *J. de l'Empire*, 15 mai 1806, 3 mars, 9 avril, 19 mai 1812. — *J. des Sav.*, mai 1824. — Chaussard, *Fêtes de la Grèce*, IV, 273 à 450. — Séché, *Le Cénacle de la Muse française*, p. 165. — Millevoye, *Œuvres complètes*, I, 24. — *Annales de la litt. et des arts*, 1824, t. XVI. — *Le Globe*, 10 et 12 février 1825. — L. Bertrand, *op. cit.*, 384. — Sainte-Beuve, *Crit. et Port.*, III, 461.

curante Boissonade — s'ouvre par un Anacréon et de Saint-Victor donne une traduction en vers (1818) qui passa longtemps pour un chef-d'œuvre.

Le peintre Girodet eut l'idée d'illustrer la traduction Saint-Victor et il y ajouta, dans le style du temps, une traduction en prose qui affadit encore le texte. Il mourut laissant cinquante-quatre dessins que son élève Châtillon grava et que ses héritiers firent paraître par souscription à partir de 1825. Les gravures ne répondent pas très exactement à la traduction. Certaines odes n'ont pas de dessin et il arrive qu'une même ode soit illustrée deux ou trois fois[1]. Comme exemples assez typiques, voici l'*Ode sur la Lyre*, un Amour en équilibre sur l'épaule d'Anacréon qui tient une lyre. Dans l'*Amour piqué par une abeille*, Vénus est assise dans un nuage, l'enfant fait la moue en montrant son doigt, pendant que sa mère lui désigne la pointe d'une flèche de son petit carquois. Le *Combat avec l'Amour* est reproduit deux fois. Ici, Anacréon est vêtu comme un guerrier antique avec le casque, le bouclier et la lance, et l'Amour qui vient de lancer sa flèche se tient debout devant lui, d'un air très sérieux, tandis que dans le second sujet, Anacréon est étendu à terre et l'Amour se dresse, un pied sur sa cuisse, l'autre sur sa tête, jambes écartées et bras croisés. Cette manière révèle un effort pour attraper la grâce, mais il reste beaucoup de raideur dans la représentation des attitudes, du paysage et du décor, dans ces pins qui ont l'air d'être métalliques, dans ces lits, boiseries, colonnades, statuettes, vases à parfum, triomphe du goût Empire. L'*Anacréon* de Girodet a été complété par Dévéria et augmenté de vingt planches coloriées.

Une traduction en vers de Veissier-Descombes (1827) inspire à Sainte-Beuve, qui était presque un débutant en

1. Les odes 12, 13, 18, 19, 22, 24, 25, 31, 32, 33, 43, 46, 50, 54, 56 à 60 ne sont pas illustrées; les odes 3 et 9 le sont trois fois, les odes 14, 17, 34, 38 deux fois. — La traduction de quelques odes n'est pas de Girodet; un astérisque les désigne.

critique, quelques jolies réflexions sur la difficulté de traduire l'aimable poète sans l'alourdir ou sans l'enjoliver. « La plupart de ses pièces sont des impromptus de volupté qui au milieu de ses jeux lui échappent sans plus d'effort que les roses effeuillées de sa guirlande. Il jette les yeux sur sa coupe et le voilà qui se met à en célébrer les élégantes ciselures. Une colombe a passé dans les airs et soudain il a prêté à cette douce messagère un babil plein de sentiment et d'ingénuité. Il entend bourdonner une abeille et l'idée lui vient que cette abeille peut bien avoir piqué l'Amour. Une cigale a chanté et presque aussitôt le poète a répondu par un hymne mélodieux à cette reine invisible des bois dont il envie le bonheur puisqu'elle s'enivre de rosée et qu'elle chante tout le jour. » Sainte-Beuve, à cette date, s'intéressait à Anacréon dont il cherchait le sentier, jonché de roses, à travers les odes de la Pléiade. Son *Tableau de la poésie au* XVIe *siècle* signalait les imitations, d'ailleurs très libres et fort originales, de Ronsard et de son école, et laissait percer son estime pour ces aimables « impromptus de volupté ». Ce goût de jeunesse ne lui passera pas. Dans sa vision de la Grèce, même élargie par ses lectures et sa critique, il marquera toujours ses préférences pour l'alexandrinisme, il y reviendra comme à sa terre promise et à ses premières amours, il couronnera de fleurs Anacréon, hommage que le poète n'eût pas dédaigné.

Vers 1830, Anacréon est encore compté parmi les plus beaux génies de la Grèce; *le Globe* associe sa gloire à celle de Sophocle et bientôt *l'Artiste* rattachera à son œuvre « l'école de la forme » sous la Restauration [1].

1. *Poésies* de Millevoye, Delavigne et Béranger. — Fauriel, *Préface* des Poésies de Chaulieu. — Sainte-Beuve, *Tableau*; articles du 1er mars 1827 (*P. Lundis*), de 1836 (*Crit. et Port.*, III) et de 1842 (*R. des D. M.*, 15 avril). — J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, II, 218. — A. Michel, *l'École française de David à Delacroix*, p. 43-45. — Girodet, *Œuvres posthumes* (lire la *Dissertation sur la Grâce* considérée comme attribut de la beauté). — *L'Artiste*, 7 janvier 1844.

La critique n'a donc pas fait un pas depuis la fin du XVIIIe siècle?

IV

Une réaction se dessine contre *Anacharsis*, en plein triomphe d'*Anacharsis*.

Il y avait beau temps que P.-L. Courier avait poussé le cri d'alarme dans son petit cercle d'hellénistes. Il écrivait à Chlewaski : « L'*Anténor* dont vous me parlez est une sotte imitation de l'*Anacharsis*, c'est-à-dire d'un ouvrage médiocrement écrit et même médiocrement savant, soit dit entre nous. Il faut être bien pauvre d'idées pour en emprunter de pareilles. Je crois que tous les livres de ce genre, moitié histoire moitié roman, où les mœurs modernes se trouvent mêlées avec les anciennes, font tort aux unes et aux autres, donnent de tout des idées très fausses et choquent également le goût et l'érudition. La science et l'éloquence sont peut-être incompatibles : du moins, je ne vois pas d'exemple d'un homme qui ait primé dans l'une et dans l'autre. Ceci a tout l'air d'un paradoxe : la chose pourtant me paraît fort aisée à expliquer et je vous l'expliquerais par raison démonstrative, comme le maître d'armes de M. Jourdain, si je vous adressais une dissertation et non pas ma lettre et si je n'avais plus envie de savoir votre opinion que de vous prouver la mienne. » Mais à cette date Courier était, comme toujours, en avance ou en dehors.

Voici que Schlegel se moque de ce prétendu voyage d'un Scythe qu'on dirait fait par un Parisien. Les escarmouches vont commencer. Stendhal attaque La Harpe et Barthélemy comme deux pestes de niaiserie : « Le pays du monde où l'on connaît le moins les Grecs, c'est la France et cela grâce à l'ouvrage de l'abbé Barthélemy : ce prêtre de cour a fort bien su tout ce qui se faisait en Grèce, mais n'a jamais connu les Grecs. C'est ainsi qu'un petit maître de l'ancien régime se transportait à Londres à grand bruit pour connaître les Anglais ; il considérait

curieusement ce qui se faisait à la Chambre des pairs; il aurait pu donner l'heure précise de chaque séance, le nom de la taverne fréquentée par les membres influents, le ton de voix dont on portait les toasts, mais sur tout cela il n'avait que des remarques puériles. Comprendre quelque chose au jeu de la machine, avoir la moindre idée de la Constitution anglaise, impossible. »

L'auteur d'un livre d'esthétique que nous étudierons, l'ingénieux Kératry regrette la fausse couleur d'*Anacharsis*, l'air XVIIIe siècle de cette résurrection. Pourquoi avoir imaginé une Grèce efféminée et galante quand la vie publique, à n'en pas douter, y était sérieuse et grave? « C'est ce qui nous engage à croire que l'abbé Barthélemy a travesti plus d'une fois les mœurs des anciens en s'étudiant trop à leur trouver des points de ressemblance avec les nôtres, et qu'un auteur très spirituel et plus rapproché de nous, M. de Lantier, en croyant nous introduire dans le secret de la vie privée des Grecs, s'est borné à placer sous nos yeux une orgie continuelle que le moindre de leurs citoyens eût désavouée. »

Et Villemain, que disait-il?

Villemain ne dédaignait pas *Anacharsis*. Il l'aimait comme un joli roman et comme une œuvre d'érudition assez solide. Il n'avait garde de confondre Barthélemy et La Harpe. Il disait pourtant : « Si je cherche le génie de la Grèce dans l'ouvrage du savant, de l'ingénieux Barthélemy, je suis souvent trompé. » Mensongères assurément toutes ces peintures de la vie hellénique, faites par un homme qui, s'il connaissait à fond l'antiquité, était surtout de son temps, aimait mieux son temps que tout autre; mensongers, ces tableaux élégants où se réfléchissent les mœurs parisiennes, le bel esprit français, la société ingénieuse du XVIIIe siècle; mensongers surtout, les passages de critique littéraire, les adaptations enjolivées de quelques écrivains grecs. Que l'on compare la mort de Panthée dans Xénophon et chez Barthélemy : on y surprend en plein travail d'arrangement le prudent

abbé. Périphrases sentimentales (*Ses yeux se remplissent de larmes* au lieu de *il pleure*), phrases romanesques (*Les mots expirent sur ses lèvres*), style de tragédie (*Il est mort dans le sein de la gloire* ou encore *Je respecte trop vos vertus et vos malheurs*), horreur des mots simples et réalistes (la nourrice de Panthée devient *une femme qui avait élevé son enfance*), suppression radicale des détails familiers (Barthélemy ne dit pas que la nourrice enveloppe Panthée et son mari, après leur mort, du même voile), tels sont quelques-uns des procédés fâcheux qui altèrent, sous prétexte d'élégance, la grâce naïve et sincère du texte antique. Barthélemy s'imaginait rendre service aux anciens en rapprochant l'esprit grec de l'esprit français. Il était de l'époque Pompadour. Villemain conclut qu'il avait un *faux goût*.

Toute la critique de Villemain, en ces années-là, est une résistance au faux goût d'*Anacharsis*.

Il aime certainement la grâce hellénique, il dirait volontiers que ce qui n'est pas gracieux n'est pas grec. Alfieri donne à ses héros une langue énergique et mâle. P.-L. Courier fait parler son Hérodote comme on parle au village. Ceux-là sont des transfuges de l'hellénisme. Mais Lemercier dans son *Agamemnon*, mais Racine dans ses pièces grecques sont de la lignée pour la douceur mélodieuse de leurs vers.

Écoutez cependant : « Pour l'effet tragique, la délivrance et l'heureux mariage d'Iphigénie, annoncés par Racine, valent-ils la simplicité terrible de la légende grecque? Pour la vérité des personnages, la fière résignation de la jeune princesse de Racine vaut-elle les plaintes touchantes, la douleur naïve et l'effroi de la jeune fille dépeints par Euripide? Enfin, ces gardes, cette cour, ce majestueux accueil que reçoit Clytemnestre, cela vaut-il pour le spectacle et l'intérêt le char où Clytemnestre arrive avec sa fille près d'elle, le petit Oreste endormi sur ses genoux et descend au milieu d'un chœur de femmes grecques qui seules pouvaient la recevoir et l'approcher? Et dans *Phèdre*, la conversation de Théra-

mène et d'Hippolyte, est-ce un début comparable à cette entrée du jeune héros grec, libre, pur, farouche, une couronne de fleurs sur la tête, animant ses compagnons aux rudes plaisirs de la chasse et dévouant son cœur à la chaste Diane?... *Racine a fait des ouvrages que n'auraient pas reconnus les Grecs....* Des noms antiques, des bienséances modernes, Euripide corrigé d'après Aristote, des mœurs factices et une poésie admirable, voilà la tragédie grecque de la France. » Racine donc n'est qu'à demi grec. Il l'est par les beautés de son style, il ne l'est plus par l'esprit de son théâtre. Il n'a pas conservé l'aimable familiarité de ses modèles, il a trop recherché les détails romanesques, les attitudes pompeuses, les conversations cérémonieuses. Peut-être ne l'a-t-il pas fait sans regret. Ne signalait-il pas avec amour, dans une de ses préfaces, l'admirable passage d'*Alceste* où la jeune reine mourante est entourée de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par la robe? Il avait donc le sentiment des choses divines, mais il n'en a pas eu l'audace. Trop respectueux des politesses, il a tout changé le fond de l'hellénisme d'après nos bienséances modernes. Il a fait école, et ce fut un malheur. Le XVIIIe siècle a vu la Grèce à travers Racine et l'a donc mal vue. Lagrange-Chancel, Voltaire, Alfieri, Ducis, Lemercier, oui Lemercier, Pope et bien d'autres ont voulu « perfectionner », à des titres divers, l'art simple et familier des Grecs. Leur grâce correcte, leur noblesse fade et froide sont un perpétuel contre-sens, une offense au beau naturel des anciens.

Villemain pouvait donc célébrer la grâce de l'hellénisme. Il ne l'entendait plus comme un abbé Barthélemy; il y faisait rentrer le naturel, la simplicité et même la familiarité dans une certaine mesure. Il restaurait ainsi le sentiment du vrai beau antique. Ami de l'élégance, oui mais non pas des élégances[1].

1. Courier, *Lettre* du 27 février 1799. — Schlegel, *Cours de littérature.* — Stendhal, *Histoire de la Peinture en Italie*, livre VI, chap.

V

Comment n'a-t-il pas vu dans Courier un allié, un peu aventureux certes et d'extrême-gauche, mais clairvoyant et résolu?

P.-L. Courier était mort depuis plusieurs années lorsque parurent (1828) ses *Mémoires, Correspondance et Opuscules inédits. Le Globe* ne cache pas sa surprise. Est-ce donc là le Courier qu'on n'avait pas oublié, érudit égoïste et bougon, officier têtu et indiscipliné, bourgeois voltairien, pamphlétaire incisif, adversaire des curés et des gendarmes? Sa correspondance « le montre à la jeunesse actuelle sous un jour presque nouveau »; elle dévoile jusqu'où allait son amour de l'antiquité. « Ses intimes seuls le savaient, aujourd'hui tous le sauront. » Ce n'est guère avant 1830 que Courier fait figure, je ne dirai pas d'helléniste (il avait protesté contre ce nom qui lui semblait tenir boutique) mais d'amateur délicat des lettres grecques. Jusque-là, on connaissait surtout Paul-Louis, le vigneron de Veretz....

A quinze ans, Courier travaille le grec avec Vauvilliers, professeur au Collège de France. Son père le destine aux sciences : il ne lâche pas le grec. Élève à l'école de Châlons, il délaisse Euclide pour Isocrate. Officier à Thionville, où il meurt d'ennui, il demande à sa mère de lui expédier un Démosthène. A Paris, il se lie avec des hellénistes de marque, Millin, Clavier, Coraï, Villoison, de Sainte-Croix, Akerblad, Boissonade. Son régiment part pour l'Italie. Il va y passer plusieurs années à rêver d'antiquité, car l'enchantement l'a saisi dès son arrivée (1805) : « J'ai tout à souhait, un pays admirable, l'antique, la nature, les tombeaux, les ruines, la Grande-Grèce. » Il songe à visiter la vraie Grèce; il fait des rêves à la

III, note; *Racine et Shakespeare*, deuxième partie, lettre 8. — De Kératry, *Du Beau dans les arts d'imitation*, II, 38. — Villemain, *Littérature du XVIIIe siècle*, III, p. 286 à 302; III, 110, 119, 122, 244, 316 (voir aussi, I, 51, 72).

Picrochole; il ira à Corfou et Corfou n'est-ce pas aux portes d'Athènes? C'est pour lui le « pèlerinage de la Mecque ». Il en écrit à Clavier, à Mme de Salm-Dyck : il veut boire de l'eau de l'Ilissus, s'il y en a encore, et rapporter des reliques; il se contenterait du miroir d'Aspasie. Arrive la Restauration. Comment aller en Grèce quand les curés empêchent les villageois de danser? Le projet tomba à l'eau.

Courier avait du moins respiré en Italie un parfum de Grèce. A Florence, à Rome, il visite les musées, il gémit sur les ruines, mais il est plus humaniste qu'archéologue. Il furète dans les bibliothèques, en quête de manuscrits, d'éditions ou d'inédit. Non sans grogner d'ailleurs, car tout ne va pas toujours d'adroit. Peut-on imaginer que les scribes de l'Académie d'Herculanum, scribes ignorants, bien entendu, refusent de montrer leurs *papyri* à l'honnête visiteur qui, lui, sait lire et qui leur apprendrait leur métier? Heureusement, il est ailleurs des gardiens moins farouches que ces dragons malfaisants. Courier a le nez fin. Il va d'instinct aux trésors, ne ménageant ni sa peine ni celle des autres. A Naples, il passe les longues et brûlantes journées d'été dans la riche bibliothèque du marquis Tacconi : « Ce marquis est un homme admirable. Il a tous les livres possibles.... J'en dispose. Entre nous, quand je serai parti, je ne sais qui les lira. Lui ne lit point : je ne pense pas qu'il en ait ouvert un de sa vie. Ainsi en usait Salomon avec ses sept ou huit cents femmes : les aimant pour la vue, il n'y touchait guère; peut-être aussi, comme Tacconi, les prêtait-il à ses amis. » Il n'est *bouquin* en Italie où il ne veuille perdre la vue pour l'amour du grec. Le voici très affairé à Milan; il en a fini avec l'Ambrosienne et il se dispose — chut! — à fouiller l'abbaye de Florence. « Laissez-moi faire; il y a là un Longus que je crois entier. »

Il n'est pas avare de ses trésors, il ne met pas la lumière sous le boisseau. Dans le *Magasin encyclopédique*,

où il s'était glissé en 1802, il avait tiraillé contre les savants trop savants qui cachaient leurs découvertes dans des mémoires illisibles; il avait Gail en abomination. Sa polémique n'était pas pour déplaire à Millin. Sous la Restauration, il s'en prend à l'Université qui sait mal le grec et ne fait pas aimer le peu qu'elle sait. A Cousin qui lui en avait parlé il écrit : « Si vous aviez quelques notes à me donner sur cette aversion pour le grec, vous me feriez plaisir. » C'est un de ses derniers billets. Il pousse les Didot à vulgariser l'hellénisme. Il a la joie de lire, peu avant sa mort, le premier volume de la traduction de Platon.

Il désirait de bonnes éditions et de bonnes traductions à l'usage du public lettré. Pendant vingt ans il les demanda et quelquefois il les offrit.

Il félicite Clavier pour son *Pausanias* et Coraï pour son *Isocrate*. Il prépare en 1807 une édition critique de Xénophon sur les manuscrits de Tacconi, il trouve en France et en Italie beaucoup de vieilles leçons inconnues des premiers éditeurs. Il offre à Sainte-Croix un texte plus correct de *l'Équitation*, il fait relever par un certain Amati les variantes de quatre manuscrits de *l'Anabase*, il prie Sainte-Croix de lui trouver un libraire qui n'y perdrait pas à l'éditer : « Si le grec ne se vend guère (car entre nous les lecteurs sont cinq ou six en Europe), il se vend cher : il y a toujours un certain nombre d'amateurs sur lesquels on peut compter. » Il lui demande de choisir aussi un homme instruit et dévoué pour surveiller le tirage, M. Boissonade par exemple, qu'il paierait de retour en services philologiques.

Dans une bibliothèque de Florence, il découvre en 1809 un fragment inédit de *Daphnis et Chloé*. La fameuse histoire de la tache d'encre est bien connue. Boissonade et Clavier le félicitent. Il songe à remettre le fragment à Renouard qui était de passage à Florence, puis il change d'avis. Il a l'idée d'une édition complète de Longus qu'il mènerait de front avec une revision de la traduction

d'Amyot. Il s'en ouvre à F. Didot, le jour même où il prépare sa retraite du côté Renouard. F. Didot lui semblait plus reluisant pour éditer le joli volume qu'il comptait donner au public. Il quitte Florence, passe quelques jours à Rome et s'installe à Tivoli. Sa tâche l'effraye. Il a peu de matériaux sous la main et il aurait grand besoin de l'aide de Boissonade; mais il espère mener à bonne fin l'édition rêvée qui « s'imprimera à Paris, s'il plaît à Dieu et à Didot ». Brusquement, et sans qu'on sache de quoi il retourne, il part en août pour Rome où il fait imprimer à ses frais cinquante-deux exemplaires du fragment inédit. Le gouvernement en fait saisir une partie; celui qu'il adresse à Clavier n'arrive pas à destination. Pour compenser tous ces malheurs il donna, mais bien plus tard (1821) son édition des *Pastorales* de Longus.

Un texte bien vérifié, toutes les variantes, des notes très claires mais peu nombreuses, voilà son idéal. L'*Isocrate* de Coraï n'y répondait pas tout à fait. Il s'en ouvre à Akerblad et Akerblad lui écrit paisiblement qu'il est fort inutile de consulter tous les manuscrits, qu'on y perd souvent son temps et que les notes de Coraï sont plus courtes que celles de la moyenne des hellénistes. Courier n'était pas toujours heureux dans ses confidences.

Il voulait aussi, et surtout, de bonnes traductions. A Florence, il s'attaque au traité de Xénophon sur la cavalerie. Il met trois ans à en venir à bout. Il adresse son manuscrit à Sainte-Croix. Il se persuade que sa double expérience de cavalier et de philologue profitera au public et même aux érudits. « Ma traduction pourra être utile à ceux mêmes qui liront ces livres en grec car il y a dans de tels écrits beaucoup de choses qu'un soldat peut expliquer aux savants. J'ai cherché à la rendre exacte. J'aurais voulu qu'on y trouvât tout ce qui est dans Xénophon et non moins le sens de ses paroles que le sentiment, s'il faut ainsi dire. Ne pouvant atteindre ce but qui

serait au vrai la perfection d'un pareil travail, j'en ai approché du moins autant qu'il était en moi et même plus heureusement que je ne l'eusse imaginé, en quelques endroits où vous ne trouverez guère à dire qu'une certaine naïveté propre à cet auteur. » La traduction paraît en 1809, à Paris, par les bons soins de S. de Sacy.

Il occupe les loisirs d'une villégiature en Suisse à traduire librement la *Vie de Périclès* de Plutarque. Après sa découverte de Florence, il retouche et complète la traduction d'Amyot et la fait imprimer chez Piatti, en février 1810, à soixante exemplaires. Comme l'édition, la traduction eut des malheurs. Trente exemplaires sont envoyés à des amis dont beaucoup manquent d'enthousiasme. Il écrit à la princesse de Salm-Dyck : « Vous avez l'air de parler froidement de mon Longus comme si j'y avais fait quelque petit ravaudage; mais, Madame, songez que je l'ai ressuscité. Cet auteur était en pièces depuis quinze cents ans : on n'en trouvait plus que des lambeaux. J'arrive, je ramasse tous ces pauvres membres, je les remets à leur place et puis je le frotte de mon baume et l'envoie jouer à la fossette. Que vous semble de cette cure? La Grèce me doit des autels. » La plaisanterie n'empêche pas qu'il ne se fasse la partie belle ni qu'au fond il ne soit assez vexé. D'autres correspondants ne répondent rien : autre ennui. Enfin la police saisit chez Piatti vingt-sept exemplaires; il ne lui en reste que trois qu'il garde avec lui, pour le cas où il réimprimerait un jour cette *bagatelle*. Revenu à Paris à la fin d'octobre 1812, installé près de Paris l'été suivant, il fait paraître sa traduction chez Didot. Nouvelle réimpression en 1823 : il lui fait de la réclame dans le *Courrier français*, en même temps qu'il écrit à un rédacteur du *Constitutionnel* : « Parlez un peu, je vous prie, dans vos feuilles de ma belle traduction d'Hérodote, fort belle suivant mon opinion. Des personnes habiles, sur un premier essai qui parut l'an passé, en ont dit leur avis qui n'est pas tout à fait d'accord avec le mien. Je leur

répondS aujourd'hui par un autre fragment traduit du même auteur avec une préface où je défends ma méthode. »

Voyons donc cette préface et voyons aussi les notes qu'il a jointes, la même année, à sa traduction de Longus.

Il fait la guerre aux *détestables sons* d'Amyot : « ... Se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient car, oyant chanter les oiseaux, ils chantaient, voyant sauter les agneaux, ils sautaient. » *Oyant* est rude à l'oreille, et fait cacophonie avec *voyaient*. Messire Amyot n'a pas le sens de l'harmonie. Les bonnes fortunes sont rares dans sa traduction. S'il écrit : « Les vents semblaient orgues et flûtes », voilà Courier ravi bien qu'il n'y ait pas d'orgues dans le texte grec, parce que cet instrument de musique fait une addition très musicale à la phrase. Courier, comme Villemain, définit l'hellénisme par la douceur des sons.

Amyot traduit : « Il usa d'une finesse merveilleusement sortable à un gros bouvier comme lui ». Courier, fort en colère, met en note : « Dracon n'est point un gros bouvier et il n'y a qu'un gros évêque tel qu'était messire Jacques Amyot qui puisse entendre ainsi Longus. » Seconde définition de l'hellénisme : la délicatesse, la mesure, le goût pour suggérer des tableaux familiers, violents ou voluptueux.

Ce n'est pas tout et voici l'idée à laquelle Courier tient certainement le plus. Si l'art grec est gracieux, il n'est pas académique. C'est une simplicité, une franchise de bon ton, une diction « populaire et riche comme celle de La Fontaine ». Renonçons, dans nos traductions, au style de cour, au ton Louis XIV, à notre rage d'ennoblir, à la langue *courtisanesque*. Choisissons nos expressions et nos tours dans le parler des gens qui travaillent aux champs, « langue plus savante que celle de l'Académie et, comme je l'ai dit, beaucoup plus grecque ». Imitons le langage de « mes voisins allant vendre un âne à la foire de Chousé ». Ne craignons pas de mêler, comme le

fit Hérodote, des archaïsmes à notre style. « La Fontaine, empruntant les expressions de Marot, de Rabelais fait ce qu'ont fait les anciens Grecs et aussi est plus grec cent fois que ceux qui traduisaient du grec. »

Courier traduisit donc des fragments d'Hérodote dans la langue de notre moyen âge. La réussite fut médiocre et Villemain ne fut pas plus tendre pour l'application que pour la théorie. Villemain avait de bonnes raisons. La naïveté de Courier est moins franche, moins naturelle qu'il ne croyait; elle sent la recherche et l'artifice. Ses tours populaires ont parfois une vulgarité qui n'a rien d'antique. Son assimilation de notre moyen âge à l'hellénisme est assurément fausse. Il reste pourtant ceci. Courier a démêlé dans l'art grec plus de simplicité que les habiles n'en avaient découvert. Villemain disait-il au fond autre chose? Mieux valait sans doute regarder l'hellénisme avec les *besicles* de maître François Rabelais et de La Fontaine qu'à travers les lunettes de La Harpe et de l'abbé Barthélemy[1].

Le même revirement se dessine dans l'interprétation de la sculpture grecque.

1. Je donne les références dans l'ordre même des questions étudiées. — *Le Globe*, 3 janvier 1829. — Courier, *Lettres*, 29 septembre 1791, 10 septembre 1793, 25 février 1794, 8 mars 1805, 12 septembre 1806, juillet 1807, 3 octobre 1810, 28 janvier 1811, 23 juillet 1813, 8 janvier 1799, 23 mars 1812, juillet 1807, 16 octobre 1809, 6 mars 1809, 12 septembre 1806. — A. Carrel, Préface des *Œuvres* de Courier. — B. Saint-Hilaire, *Cousin*, II, 263 (lettre de Courier du 23 avril 1823). — Courier, *Lettres*, 18 octobre 1801, 8 mars 1805, 18 octobre 1808, 21 novembre 1807, 27 novembre 1808, 14 octobre 1809, 13 mars 1809, décembre 1809, janvier 1810, 3 mars et 24 mars 1810, 25 mars 1810, 13 octobre 1810, 2 novembre et 16 novembre 1808, 27 novembre 1808, 9 mai 1810, 21 novembre 1807, 25 août 1809, 3 et 13 mars 1810, 16 mai, août, 15 septembre, 1er et 22 octobre 1810, 4 octobre 1823, 9 février 1818, 8 octobre 1823. — B. St Hilaire, *Op. cit.*, II, 264. — Gœthe, *Entretiens avec Eckermann* (voir surtout 20 mars 1831). — Courier, *Œuvres*, éd. P. Perrotin (en 4 vol.), II-98, 84, 139 note, 103, 160, 94. — *Lettres*, juin 1805, mars 1805, 21 novembre 1807, 25 août 1809.

CHAPITRE VII

CONTRE LE BEAU IDÉAL

I. « L'APOLLON DU BELVÉDÈRE »; WINCKELMANN ET Q. DE QUINCY. = II. LES RÉALISTES : EM. DAVID ET DE KÉRATRY. = III. VÉRITÉ ET ÉNERGIE DE L'ART GREC; R.-ROCHETTE.

I

WINCKELMANN, dans son *Histoire de l'Art*[1], exalte, sur un ton mystique, l'Apollon du Belvédère : « Un éternel printemps tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse son beau corps et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Pour sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, il faut se pénétrer des beautés intellectuelles et devenir, s'il se peut, créateur d'une nature céleste, car il n'y a rien qui soit mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps dont aucune veine n'interrompt les formes et qui n'est agité par aucun nerf, semble animé d'un esprit céleste qui circule comme une douce vapeur dans tous les contours de cette admirable figure.... Semblable aux tendres sarments de la vigne, sa belle chevelure flotte autour de sa tête comme si elle était agitée par l'haleine du Zéphyr. Elle semble parfumée de l'essence des dieux.... A l'aspect de cette merveille de l'art... je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève... je suis transporté à Délos et dans les bois sacrés de la Lycie.... Mais comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre? » Les points de suspension

1. Publiée en 1764 traduite de 1798 à 1803.

indiquent des coupures et non, car on pourrait s'y tromper, l'extase de Winckelmann.

Il faut se pénétrer des beautés intellectuelles. Winckelmann croit que le « beau idéal » fut la grande loi de la statuaire antique. Comment les sculpteurs grecs auraient-ils imité la réalité? Ils ont fait un assemblage de détails empruntés à « une infinité de belles personnes ». Ils ont choisi les plus harmonieux, ils les ont spiritualisés comme s'ils n'employaient de matière que ce qui leur était nécessaire pour représenter une idée, ils ont réduit au minimum le rôle de la chair, ils ont créé des types de beauté, conformes à un modèle idéal et souverain. Leurs dieux, qui semblent à peine toucher la terre de leurs pieds, ont l'agilité, la jeunesse, la placidité du visage, la tranquillité des attitudes, la décence des mouvements, l'inaltérable sérénité du cœur, la délicatesse presque féminine du corps où les nerfs ne font point saillie, où les muscles simplement esquissés ressemblent « à l'ondulation qu'un léger zéphir formerait sur une masse de verre en fusion ». Les héros moins parfaits, plus musclés, plus passionnés, participent cependant à l'idéale beauté des Olympiens. Leurs souffrances physiques et morales sont contenues et l'on n'en voit que des *étincelles.* Les muscles de Laocoon se contractent sous l'étreinte des serpents mais son visage reflète une âme sereine qui maîtrise la douleur. Niobé, cette mère de tristesse dont les enfants tombent sous les coups des archers divins, garde sur la figure une stupeur « qui n'altère pas les traits de la physionomie ». Winckelmann distingue dans la statuaire grecque l'*ancien style* dont le dessin était dur et fier, le *style sublime* représenté par Phidias, et le *beau style* ou style gracieux qui marque la perfection de l'art, le style de Lysippe et de Praxitèle.

Tel fut aussi le point de vue de Q. de Quincy, le plus célèbre défenseur de l'idéalisme grec jusqu'en 1830.

C'était un maître autoritaire et qui, pendant son secrétariat perpétuel à l'Académie des Beaux-Arts, fit peser sur

la jeunesse des ateliers une rude discipline. Mais ce n'était pas un esprit étroit. Défenseur de l'académisme, il voyait plus loin que l'académisme. A travers Rome il avait deviné la Grèce et presque prophétisé les prochaines découvertes. Il a écrit là-dessus une fort belle page dans l'avant-propos du *Jupiter Olympien*. Toutefois son esprit de divination n'est pas allé jusqu'à dégager la sculpture grecque de l'interprétation de Winckelmann. Son *Jupiter Olympien* glorifie le beau idéal, ce système d'imitation par lequel « l'idée bornée d'un homme se transformait dans l'idée générale de l'homme ». « Une fois que l'art eut fixé pour chaque partie du corps humain ce qu'il faut en appeler l'idée ou l'image générale... il fut certain qu'aucun individu ne pouvant prétendre à cette perfection dans l'ordre naturel, les êtres qui en seraient doués par l'art s'élèveraient autant au-dessus des formes ordinaires de l'individu qu'un principe universel est supérieur à des observations de détail. » Une idée ingénieuse de l'auteur — et qui rattache cette discussion à la thèse générale de son livre — est que le goût de l'idéal a favorisé la statuaire chryséléphantine, la richesse de l'or et de l'ivoire offrant, pour ainsi dire, l'idéal de la matière réuni à celui de la forme pour représenter les figures divines.

En 1823, Quatremère publie un *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts* où il reprend sa thèse favorite de l'idéal et sa justification par l'antique. C'est un ouvrage de polémique. Lorsque l'auteur affirme qu'il ne peut y avoir d'art réaliste, que les conventions du théâtre ne sont pas dans la vie, que l'origine de la musique n'est pas dans le chant des oiseaux, que les différents arts transposent le réel suivant leurs exigences particulières, il est visible que ses attaques contre le principe de l'imitation servile visent le romantisme, son réalisme aventureux, sa confusion des genres, son ignorance des règles éternelles de la beauté. Chaque art a sa « vérité imitative » qui n'est pas toute la vérité : s'il cherche à la compléter et à l'accroître, s'il emprunte les

ressources d'un autre art, il fait du joli. Et les romantiques font du joli. Leur peinture n'est-elle pas une sorte de poésie dramatique, compliquée et romanesque? Inversement leur poésie est une peinture ou prétend l'être : « L'écrivain se croit devant une toile, il rêve qu'il a des crayons ou le pinceau en main.... Ici la nuit aura des ailes de gaze noire. Elle tapissera le ciel de crêpes funèbres et les étoiles en seront les clous dorés. Ailleurs on vous fera voltiger de petits nuages, comme de légers flocons de laine, fuyant sur le disque argentin de la lune, etc.... » Suit une exécution en règle du genre descriptif — entendez le romantisme — en plusieurs pages d'une tirade qui ne manque ni de verve ni de couleur et qui rappelle le manifeste, d'ailleurs postérieur, de Nisard contre la « littérature facile ». Le remède à ces extravagantes fantaisies, ce serait l'exemple de l'art grec si l'antique n'était point méconnu ni fâcheusement discrédité. Notre helléniste le réhabilite dans la seconde partie de son livre, consacrée au « but de l'imitation » qui est de plaire. L'art ne plaît que si, par les sens, il atteint l'âme, et ce n'est pas un bon moyen d'y réussir que de copier la réalité. L'imitation doit être idéale, ce qui ne veut pas dire chimérique. Les statuaires grecs ont *refait et réordonné* la nature. Par une coquetterie philologique qui est bien dans sa manière, Quatremère cite Platon et Cicéron.

Il avait un culte pour Canova et le livre qu'il a consacré à sa mémoire n'est guère qu'une longue — et fastidieuse apologie. Mais il a bien compris la nature de son talent, quand il le montre soucieux de corriger la froideur des disciples de David, la dureté de cette école romaine. Il compare son *Endymion endormi* aux marbres du Parthénon. Et ceci mérite réflexion.

Comment Quatremère a-t-il accueilli les découvertes en sculpture? Ont-elles ébranlé sa foi idéaliste?

Il ne semble pas. Il achevait d'écrire son *Jupiter* lorsqu'il reçut de Fauvel les dessins de deux figures éginétiques. Il avait déjà fait dans son livre une place à cette

école d'Égine encore si mal connue, et reproduit plusieurs dessins de bas-reliefs avec un commentaire où il essayait de définir les caractères du style éginétique, affectation du profil, sourire de la bouche, obliquité du regard et surtout raideur des vêtements, « draperies compassées et sans mouvements naturels dont les plis en découpure tombent par chutes anguleuses toujours les mêmes et semblent imitées d'après des étoffes légères plissées avec un fer chaud ». S'il insiste sur le costume, c'est pour marquer son analogie avec la primitive sculpture sur bois, avec les figurines qu'on drapait d'étoffes. Les dessins de Fauvel lui semblent justifier son hypothèse; il les reproduit avec une note de Fauvel. Mais, ce point réservé, les sculptures d'Égine n'ont pas l'air de l'avoir étonné.

Les marbres du Parthénon l'ont intéressé, comme le prouvent ses lettres à Canova. « En général il m'a semblé que nous ne voyions dans aucune autre sculpture grecque antique les os prononcés avec autant de savoir et d'énergie. » Il admire l'énergie des figures, cette tête de cheval où, dit-il, la vérité va presque jusqu'à faire peur. Est-il passé au réalisme? Il observe que cette vie du marbre est souple et ondoyante et que la mollesse des chairs et des draperies corrige la rudesse de l'ostéologie. L'Ilissus n'a-t-il pas des lignes à la fois fermes et gracieuses? Concluez que Phidias, artiste merveilleux, l'est surtout quand il rappelle Praxitèle [1].

II

Quatremère avait un redoutable adversaire dans Émeric-David, le réaliste qui répétait : « O nature, l'idéal

1. Winckelmann, *Hist. de l'Art*, I, 343 à 413 (De l'essence de l'art), 414 à 445 (de l'expression; p. 425 Niobé et Laocoon), II, 1 à 30 et p. 427 (éloge de l'Apollon du Belvédère). — Quatremère de Quincy, *le Jupiter Olympien*, 4e partie, § 1 p. 214; Avant-Propos, IV à VII; première partie, § 4 p. 18-20. — *Essai sur la nature de l'imitation*, etc., p. 71, 78 à 83, 103, 144, 184, 226, 236 à 239. — *Canova et ses ouvrages*, 233, 288, 313. — *Lettres à Canova* sur les marbres du Parthénon.

n'est qu'en toi! », et qui, pour ne pas être en reste en fait d'étymologie, expliquait le beau idéal par le beau visible : idéal = *eidô*, je vois.

Visconti avait à peine révélé les marbres d'Elgin qu'Émeric-David signale la vérité expressive de ces marbres. Mêmes éloges à « l'éminente beauté » de la Vénus de Milo.

Pourquoi cependant ces articles nous gênent-ils un peu? Quelque chose n'est pas net. L'auteur triomphe modestement de ces découvertes qui, semble-t-il, fortifiaient sa thèse. On dirait qu'il s'en défie. Du moins fait-il des réserves. Visconti avait écrit à son retour de Londres que « l'art statuaire avait déjà touché ses bornes au siècle de Périclès ». Émeric-David est sceptique : sans doute Visconti est compétent, très compétent, mais... il faut faire la part de l'enthousiasme, mais... tous les spécialistes n'ont pas encore vu les marbres du Parthénon, mais... les Anglais sont très partagés sur leur valeur. La Vénus de Milo elle-même ne mérite pas l'enthousiasme qui l'accueillit : « Ce chef-d'œuvre ne présente pas la perfection achevée de la Vénus de Médicis, l'élégance et la grâce de la Vénus du Capitole et de quelques beaux torses de jeunes filles que le temps a aussi respectés.... Ni la Vénus de Médicis ni la Diane de notre Musée n'en doivent craindre la rivalité. » Qu'est-ce que cela veut dire? Et que signifient ces repentirs?

Ce n'est pas erreur de tactique. Émeric-David *n'a pas besoin* de ces découvertes. Sa thèse lui paraît suffisamment démontrée par les marbres que l'on connaissait au XVIII[e] siècle. Le *Laocoon* n'est-il pas tout en muscles et en nerfs? La *Vénus de Médicis* n'a-t-elle pas un corps ferme et charnu? Le *Torse* serait-il par hasard idéalisé? Il faut être aveugle pour ne pas voir dans ces statues le triomphe de la vie et de la vérité. Et donc, ni la frise des Panathénées ni la Vénus de Milo, n'apportent rien d'essentiellement nouveau. Elles ne sont pas une révélation; elles confirment seulement ce qu'on savait. Émeric-David n'y tient pas plus que cela.

Il y a autre chose. Émeric-David avec toute sa génération — rappelez-vous Villemain dans un autre domaine — est beaucoup plus prisonnier qu'on ne le croirait de la *grâce* antique et de ses enchantements. Il définit encore l'hellénisme par les qualités d'élégance, d'harmonie et de souplesse. Sa seule différence avec Quatremère c'est qu'il croit à une habile imitation de la vie par la statuaire et non à un embellissement de la vérité d'après un modèle idéal. Laocoon se plaint, mais ne crie pas. La Vénus de Médicis a des formes pleines mais voluptueuses. Les statuaires grecs ont toujours gardé l'eurythmie des lignes. Plus ou moins. Et c'est pourquoi Phidias n'égale pas Praxitèle. Ses têtes de femmes sont moins délicates et moins séduisantes. Pareillement, la Vénus de Milo ne vaut pas la Vénus de Médicis : elle n'a pas au même degré la grâce féminine.

Kératry soutint la même thèse dans un ouvrage souvent cité, intelligent, agréable, destiné aux gens du monde — l'auteur y insiste — et riche en réflexions sur l'art grec : *Du Beau dans les arts d'imitation* (1822).

Le réaliste Kératry refuse à ses adversaires l'appui de Platon. Platon n'a pas plus inventé le beau idéal qu'Aristote n'a imaginé les trois unités. Platon a dit seulement que nos mœurs, nos sentiments, nos actes étaient des copies d'une réalité supérieure et invisible et que les artistes n'étaient que des copistes de copies. Il n'a pas cru, et en tout cas, il n'a pas laissé entendre que les poètes, les peintres, les statuaires fussent directement initiés aux *archives célestes*. C'est Mengs qui a imaginé cette étrange théorie d'art, par réaction contre ce qu'il appelait le réalisme de Raphaël et c'est Winckelmann qui l'a imposée par l'exemple de la statuaire antique. Elle n'est pas fille de Platon.

Elle ne pouvait pas l'être. Elle n'a pas un air grec. Les artistes grecs n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour voir de merveilleux paysages, des fêtes divines, des mœurs élégantes et ils seraient allés chercher leurs modèles dans

un monde idéal évoqué par leurs rêveries! Mais quelle fête de l'imagination pouvait bien valoir la fête de leurs sens? Ils le comprenaient, car ils n'étaient point des sots. La beauté qu'ils ont réalisée dans leurs œuvres est celle que leur existence délicieuse réalisait autour d'eux : « Était-il permis de supposer que celui dont le regard embrassait les plus charmants modèles, que celui qui les voyait sans cesse circuler à ses côtés dans les foyers domestiques, qui les suivait sur les bords de l'Ilissus et sur la route ombragée d'Éleusis, qui avait assisté aux danses du Céramique, peut-être même à celles du mont Taygète où la beauté sans voile ne manquait pas de pudeur, qui, après s'être endormi dans ces visions, les poursuivait encore de ses songes et errait au milieu des pas mesurés des Canéphores, comment, dis-je, supposer qu'il ne rencontrât ensuite sous son ciseau que des formes vulgaires? Se pouvait-il qu'après avoir vécu avec les rivales des nymphes et des déesses il n'esquissât que les obscures mortelles d'un climat moins favorisé des cieux? L'enchantement devait se prolonger et les restes épars de la Grèce l'attestent encore. »

En fait, les statues grecques sont criantes de vérité et de réalisme. La Vénus de Médicis a l'élégance de la femme, la Vénus de Milo en a la robuste santé. — Mais l'Apollon du Belvédère? — L'Apollon du Belvédère ennuie un peu Kératry. Sa grâce est efféminée, sa ligne flexible et ondoyante n'est guère celle d'un homme, son corps manque de vigueur. Pourtant regardez mieux. L'œil est assuré, la narine indignée, la lèvre superbe, l'attitude ferme et impérieuse, le regard pénétrant, l'ensemble superbe d'énergie morale. Si vous avez du coup d'œil, spectateur mon ami, vous direz que l'artiste « a corrigé par une expression virile la mollesse des formes féminines ». Le Beau idéal n'est justifié ni par les textes anciens ni par le raisonnement ni par l'observation des faits. L'art imite la nature; l'art grec plonge dans la réalité. C'est l'échelle de Jacob : « Si le père des

douze tribus dans son pèlerinage vit en songe des intelligences éthérées descendre ici-bas et remonter vers leur céleste patrie, elles lui apparurent sous une enveloppe humaine; encore avaient-elles pour appui une échelle dont les premiers degrés touchaient la terre ».

Cette sculpture tient de très près à la vie. Est-elle très *vivante*? C'est une autre affaire. Kératry observe que les Grecs refoulent et concentrent les passions, qu'ils corrigent la tristesse en une mélancolie discrète et la joie en un contentement doux et paisible. Il conclut que la perfection de leur art consiste dans l'harmonie des formes plutôt que dans leur énergie. Et comment dès lors la Vénus de Milo, d'ailleurs admirable, vaudrait-elle la Vénus de Médicis? « Vainement, dans l'enthousiasme d'une possession nouvelle, a-t-on été engagé à comparer ce très bel antique à la fameuse statue de Florence. Celle-ci, plus délicate, renferme un trésor de grâces qui ne sortent pas de la nature et que, par cela même, il est difficile d'égaler, de surpasser impossible. » Comme Émeric-David, Kératry est séduit par la grâce hellénique; il regarde sourire le peuple grec en face de l'austérité égyptienne. « Voyez comme ces mêmes dogmes que les prêtres d'Isis voilaient d'emblèmes menaçants et à l'initiation desquels on ne pouvait parvenir qu'à travers des terreurs, voyez, dis-je, comment ils donnent dans l'Attique le signal d'une fête populaire; voyez comment, au milieu de la joie générale, les fleurs volent des corbeilles sous les pas des ministres sacrés, comment, échappant avec peine aux transports d'un peuple ivre de bonheur, le navire chargé de la jeune Théorie cingle vers l'île flottante, premier berceau des enfants de Latone! Considérez comment la colonne légère, surmontée de ses volutes ioniques, se place élégamment sous la frise du temple que vont remplir des flots d'adorateurs, tandis que l'architecture sévère de Memphis pèse sur la pensée comme sur le sol qu'elle attriste! Mais surtout arrêtez-vous devant l'œuvre de Praxitèle! Admi-

rez comment les bras de cette nymphe ont cessé d'être collés aux hanches, comment les jambes ont fui de la gaine qui les retenait captives, comment la tête se balançant avec grâce sur les épaules obéit au doux mouvement d'une nature libre et heureuse ; et reconnaissez l'influence des institutions sur le caractère du peuple comme sur les productions de leur génie. » Si je finis sur cet éloge de Praxitèle c'est que le livre de Kératry commence par là [1].

III

Beaucoup de bruit pour rien, semble-t-il, puisque réalistes comme idéalistes chantent la gloire de Praxitèle, la rayonnante beauté de l'*Apollon*.

Voici pourtant du nouveau. Kératry n'aime pas *Anacharsis*, cette évocation trop efféminée de la vie antique. Comment les arts n'auraient-ils pas reflété le sérieux et l'énergie des âmes? Il ne faut pas juger toute la sculpture grecque sur certaines œuvres de décadence, d'une grâce un peu molle. Surtout, il ne faut pas s'en tenir à la *forme* et négliger de voir plus loin. Le marbre antique ne pleure pas et ne rit pas. Mais que devinons-nous sous cette sérénité? Des âmes passionnées, une énergie d'autant plus admirable qu'elle est plus réprimée. Le suave Apollon n'est pas une allégorie vaporeuse : c'est le dieu vainqueur, nerveux et frémissant.

Écoutons là-dessus Raoul-Rochette et son cours de 1828 où, dans un aimable décousu et à travers mille sentiers de traverse, il ramenait son public à la grande route de l'art grec, si bien que c'était un double plaisir de s'égarer dans la forêt archéologique et de se retrouver grâce au rameau d'or.

1. Ém.-David, *Recherches sur l'Art statuaire*, p. 198, 233, 271 à 276, 329, 389, 489; *Histoire de la Sculpt. antique*, p. 120, 152, 159, 190. — De Kératry, *Du Beau*, etc., t. I, 257 à 317, t. II, 1 à 95, 139 (L'éloge de Praxitèle est I, 48).

Nous sommes à quelques années à peine du livre de Kératry, et déjà le point de vue a changé. Sans doute Raoul-Rochette fait un mérite à la sculpture grecque de n'avoir jamais exprimé les laideurs de la vieillesse, de la douleur et de la mort non plus que les difformités corporelles. Il admire la tête sublime de cette Niobé que l'on plaindrait moins si son visage était défiguré par les angoisses. Il redit lui aussi que Laocoon serait moins beau s'il criait sa douleur physique et morale. Mais il fait descendre l'Apollon du Belvédère de son rang royal et divin. Ses admirations vont à des figures plus palpitantes, à Laocoon, à Niobé, à la frise du Parthénon. Phidias détrône Praxitèle : le Cours s'achève sur lui, en apothéose :

« L'Europe savante, dit-il, a retenti du grand procès instruit devant le Parlement britannique, alors qu'il s'agissait de déterminer la valeur de ces sculptures et d'en fixer le prix. Les artistes et les antiquaires nationaux étaient partagés d'opinion sur le mérite de ces ouvrages, et généralement cette opinion inclinait à placer les sculptures du Parthénon au second rang parmi les monuments antiques qui nous restent. Un étranger fut appelé pour vider ce grand débat qui devait, en définitif, se résoudre en guinées et cet arbitre unique, ce juge suprême était un homme que l'Angleterre empruntait à la France qui l'avait elle-même conquis sur l'Italie : c'était l'illustre Visconti, le prince des antiquaires de notre âge. Il ne fallut pas de bien longues recherches à ce profond interprète des monuments antiques pour apprécier à leur juste valeur, pour remettre à leur véritable place des sculptures qui, bien que mutilées de toute manière, portent partout l'empreinte inaltérable du génie. L'excellence de ces ouvrages sortis de l'atelier de Phidias fut proclamée. Les figures nues, mieux conservées ou plus entières, telles que celles de l'Ilissus et de Thésée, furent placées au-dessus de toutes les sculptures connues. Les figures drapées prirent rang

pareillement en tête de toutes les statues de ce genre, les plus parfaites que l'on possédât. Les plus beaux ouvrages de l'art antique qui avaient paru jusqu'alors sans rivaux, *l'Apollon*, *le Laocoon*, *le Torse* descendirent de ce rang suprême qu'ils avaient occupé jusqu'alors dans l'opinion publique et se placèrent à des degrés différents, suivant qu'ils approchaient plus ou moins de cette école sublime, où l'idéal le plus élevé est joint à la vérité la plus exquise. *Le Torse* seul se maintint immédiatement au-dessous ou presque à côté des sculptures de Phidias. » Et Raoul-Rochette met en note : « Telle est aujourd'hui l'opinion générale en Europe parmi les artistes aussi bien que parmi les antiquaires, et l'auteur de l'article « Phidias » dans la *Biographie Universelle* qui place les sculptures du Parthénon au second rang est à peu près seul de son avis. »

L'art grec, dès ses origines (et c'est en cela qu'il se distingue de l'art égyptien) marche et respire dans un peuple de dieux. Telle est à peu près la conclusion de Raoul-Rochette. C'est la vie qui définit la perfection de la statuaire hellénique. La grâce annonce déjà la décadence. Winckelmann est à refaire.

Nos philhellènes qui vont combattre en Grèce sont épouvantés de ce qu'ils voient. Ils tombent sur des gueux en haillons, sur des paysages sinistres, et ils se disent : « Quel mensonge que cette grâce antique! » C'est la condamnation d'*Anacharsis* et d'*Apollon* [1].

L'idéal du XVIIIe siècle était ruiné. Qu'allait-on mettre à la place?

1. De Kératry, II, 28 à 35. — R.-Rochette, *Cours de 1828*, p. 15, 59, 159, 265, 286 à 290, 331, 334, 370. — *Ann. de la Litt. et des Arts*, 1820. p. 5 et 389, 1823, p. 91. — *R. des D. M.*, 1er mars 1897 (lettres de Cavaignac). — Sainte-Beuve, *C. du L.*, XIII, 414. — Gobineau, *R. des D. M.*, 15 avril 1841.

CHAPITRE VIII

LA GRÈCE SANS L'ANTIQUITÉ

I. LES VOYAGEURS ET LA GRÈCE MODERNE ; DÉNIGREMENT. = II. AUTRES PRÉOCCUPATIONS. ORIENTALISME, BYZANTINISME, MOYEN ÂGE. = III. L'AVENIR DE LA GRÈCE MODERNE. INDIFFÉRENCE A L'ANTIQUITÉ.

I

La Grèce est à peine affranchie, au lendemain de 1830, que les voyageurs s'y précipitent. Mais pendant plusieurs années l'hellénisme n'y trouve aucun profit. La Grèce moderne attire tous les regards, soit qu'on la dénigre, soit qu'elle intéresse pour des raisons étrangères aux souvenirs antiques.

Le philhellénisme est en baisse et toute la race d'Agamemnon en pâtit, à commencer par Agamemnon. Musset se moque de

> ce bon peuple hellène
> Dont les flots ont rougi la mer Hellespontienne
> Et taché de leur sang les marbres, ô Paros.

Ce n'est qu'une boutade, mais on démêle les défauts de la race et on lui en prête par surcroît. Ses meilleurs amis lui échappent. Les pauvres grenouilles demandent ou acceptent un roi. Quelle pitié ! Ce sera un joli royaume. Athènes n'a ni réverbères ni trottoirs. Les routes sont comme au temps où voyageait Thésée. Imaginez aussi le vieux Colocotroni faisant sa cour. Ne vaudrait-il pas mieux, suggère Lebrun, accueillir le nouveau souverain par ce petit discours :

Monsieur, vous avez fait sur mer un beau voyage,
Vous avez vu la Grèce et c'est un avantage,
Car le pays est beau, surtout vu de la mer
Quand l'Archipel est calme et quand le ciel est clair.

Monsieur, vous nous semblez un brave gentilhomme;
A quelque autre royaume obtenez qu'on vous nomme;
Puisse sans mal de mer vous conduire un vent frais!
Et veuille Wellington vous rembourser vos frais!

Le paysage grec apporte aussi ses désillusions. Sa grande et belle nudité, ses rochers dorés par le soleil, ses champs incultes déplaisent à ceux qui rêvent de vertes prairies, de frais ruisseaux et d'ombrages. Et puis enfin, la Grèce ne paie point son emprunt, elle a des brigands, elle fait des révolutions, elle change trop souvent de ministère. Elle ment surtout a son passé. Est-il admissible que les fils des grands artistes de l'antiquité n'aient pas encore produit le plus petit chef-d'œuvre depuis qu'ils sont libres? Il est en effet inouï, observe ironiquement Gobineau, qu'une population qui vingt ans auparavant gardait encore les chèvres et traînait des charrues de bois dans le Péloponèse n'ait pas encore donné de grands modèles de style.

Les voyageurs maudissent cette race de mendiants, de menteurs et de brigands.

Michaud, le fondateur de la *Biographie Michaud* n'en croit pas ses yeux. Des vieillards à la tête rasée, aux vêtements sales et déchirés, des enfants presque nus et couverts d'ordures, des aveugles qui demandent l'aumône en criant d'un ton lamentable : Francese, bono francese!... voilà la première apparition, au Pirée, de la Grèce mère des arts, terre d'idolâtrie. Où a passé l'argent, le bon argent du philhellénisme, des souscriptions, des bals et des concerts? Les pauvres sont lamentables, mais les riches sont ridicules. Ils singent la France. Quelques jeunes femmes font venir leurs modes de Paris et se piquent de donner des fêtes comme à la Chaussée-d'Antin. Les gens de Tyrinthe ont leur ferme modèle, comme à Rambouillet, avec une pépinière, une école d'agriculture et

des mérinos. Argos a son tribunal de cassation. Tout souvenir antique a disparu. Cythère, l'île des Amours, où naissaient le laurier et le myrte, ne suffirait plus à nourrir les colombes de Vénus. Athènes, ruinée par les incendies et les pillards n'est guère qu'un cimetière. Cette *Correspondance d'Orient* (1833) est un pamphlet, plus agréable qu'équitable.

Michaud avait un compagnon de voyage, Poujoulat, Jean-Joseph-François, le frère de Baptistin, qui s'était chargé de la partie archéologique et qui publia sa description d'Argos et de Mycènes sous forme de *Lettre à M. Michaud de l'Académie française*. Michaud était avec lui, mais le genre épistolaire lui semblait très distingué. Et Poujoulat est solennel, prétentieux, pontife comme il n'est pas permis de l'être : « Quand on voyage pour la première fois dans la Grèce, on rêve des villes superbes, des temples aux formes élégantes, des dieux et des héros debout sur leur piédestal de marbre, les enchantements de la mythologie mêlés aux grandeurs de l'histoire ; mais qu'il faut peu de temps pour vous précipiter des hauteurs de ces songes poétiques dans la triste et misérable réalité ! » Et c'est toujours ainsi pendant des pages ; jamais un sourire ni même plus simplement une détente, mais toujours la phrase grandiloquente à la Chateaubriand (Poujoulat faisant du Chateaubriand !), la formule solennelle, la périphrase élégante et de bonne compagnie comme « ces insectes de la pauvreté et de la misère » que deviennent dans sa prose les punaises de Mycènes. Il est incontestable que la solitude du Péloponèse a effaré Poujoulat ; il est très sûr que les misérables tavernes d'Argos et la cuisine en plein air ont interloqué Poujoulat qui rêvait d'Agamemnon et de sa gloire : il n'est pas niable que l'ignorance cupide des Grecs, le prenant pour un chercheur d'or, a désenchanté Poujoulat. Mais pourquoi ce brave homme, si simple, a-t-il un style qui l'est si peu ?

Ce n'est pas le fin et malicieux d'Estourmel qui nous ramène davantage à l'antiquité avec son *Journal d'un*

Voyage en Orient[1], le plus joli pamphlet contre la Grèce avant le livre d'About. Cet incorrigible railleur se moque de tout. A Janina, on l'invite à dîner. « Les viandes, le poisson, les légumes se succédaient rapidement; cela aurait été bon sans l'art du cuisinier, grâce auquel rien n'était mangeable : il avait tout gâté à force de cumin et de safran. Le proverbe : La sauce fait manger le poisson n'est pas applicable en Turquie, c'est tout le contraire. Du reste, je me comportai héroïquement et, rappelant à mes neveux l'exemple d'Alcibiade, je l'appuyai du mien. Je me prêtai à tous les usages, je goûtai avec mes doigts à tous les plats, enfin je me sacrifiai pour des ingrats car ces perfides Grecs, tout en m'empoisonnant, me reprochaient encore de ne pas manger.... Trois hommes et une femme faisaient une musique enragée, miaulant, glapissant et jouant à tour de bras de la guitare et du tambourin. Pour un Grec, chanter fort bien ce n'est jamais que chanter bien fort. Le consul finit par leur jeter des pommes. Il était gris comme les autres[2] et chantait aussi faux. » Dans une excursion à Ithaque il s'amuse d'un guide hâbleur qui lui montre le puits d'Ulysse, la grotte d'Ulysse, etc., et qui lui parle de l'ordre *ironique* et du détroit de *Gille le Bâtard*. Pays de menteurs et de voleurs. Corinthe est infestée de brigands. « Il faut, pour s'y promener, s'entourer d'une escorte, pour y dormir solder une garnison et, sous ce rapport, on peut dire encore aujourd'hui qu'il n'est pas donné aux pauvres d'aller à Corinthe. Nous en partîmes le 17, avec une bande de nos protecteurs, et moi bien convaincu qu'ils allaient nous voler; quand je vis qu'ils n'en faisaient rien et que nous approchions du port où nous devions nous embarquer, je rendis grâce à Dieu qui a inspiré à saint Paul, dans cette même Corinthe, ces paroles à notre usage : Nous sommes pressés mais nous

1. Voyage effectué au lendemain même de la révolution de Juillet, publié seulement en 1846.

2. Ce n'était plus Pouqueville.

ne sommes point accablés, nous éprouvons de grands obstacles mais nous n'y succombons point. En commentant ce texte, ne soyons pas injustes envers le sort, dis-je à mes neveux; une balle m'aurait cassé la tête à Patras, si j'avais été debout[1] : j'étais assis. Aujourd'hui les bandits nous guettent dans les défilés de Némée comme jadis le lion; nous nous en tirerons moins glorieusement qu'Hercule mais nous ne serons pas dévalisés, même par nos amis que voici. » Lamartine, avec qui il se rencontre à Nauplie, l'emmène à une séance du Parlement grec et en ressort émerveillé, parce qu'il a vu des représentants arriver à cheval et rappeler par leurs gestes et leurs expressions la belle antiquité. D'Estourmel, plus flegmatique et plus clairvoyant, écrit tranquillement : « Je me souviendrai longtemps de l'impression que me causa leur chambre des représentants où les motions absurdes se succédaient et où le pillage était tellement à l'ordre du jour que Nauplie en fut menacée par les bandits que ces députés amenaient à leur suite.... Quant à la partie pittoresque, les dignes députés qui rappelaient les temps héroïques à M. de Lamartine me faisaient à moi l'effet de caricatures ignobles, la plupart affublés de nos fracs et se dandinant et se prélassant dans ces ridicules vêtements qui leur seyaient encore plus mal qu'à nous.... Je n'ai donc rien vu qui forçât l'admiration mais beaucoup de gens disposés à forcer les portes et les serrures. » Le moyen de songer à l'antiquité dans ce malheureux pays! Rien ne la réveille. La Morée n'est qu'un repaire de brigands. L'Attique est presque aussi décevante : une terre sans eau, sans verdure, une canicule brûlante, des insectes dévorants, et... Colocotroni. En vain cherche-t-on, un Pausanias à la main, les monuments qui bordaient la voie sacrée d'Éleusis : les ruines elles-mêmes ont péri. Qu'est devenue Athènes, non pas même l'Athènes histo-

1. A Patras il prenait des croquis quand il entendit siffler des balles. La garnison, voyant en lui un espion, le recevait à coups de fusil.

rique mais celle de Chateaubriand, celle dont pendant quarante ans Fauvel fit les honneurs? Tout est démoli et brisé : « Voilà donc ce qu'à Corinthe l'on appelait la paix d'Athènes! » D'ici peu, ce ne sont plus seulement les tombeaux d'Euripide et de Ménandre qu'il faudra chercher, mais la tombe de la vieille cité elle-même. D'Estourmel monte à l'Acropole avec un guide qui, le sachant érudit, s'obstine à lui céder le pas et à marcher derrière lui. Il passe près d'une grosse horloge, cadeau de lord Elgin, « ce qui rappelle ces traits de charité qu'on lit dans la vie de Cartouche ». Le plateau est désert et ravagé. Notre voyageur assiste, là encore, à la déroute de ses poétiques visions. Je sens beaucoup de scepticisme dans sa prière sur la colline sainte : « Je ne forme qu'un vœu en m'éloignant de la cité de Minerve, c'est que la déesse regagne ici son ancienne influence, qu'elle dirige la nouvelle administration, et qu'après avoir été adorée sous tant de dénominations différentes, une Minerve bavaroise trouve aussi sa place au Panthéon d'Adrien. Quant aux antiquités, qu'on se hâte de profiter de la ruine de la ville moderne pour retrouver ce qui reste de la ville ancienne[1] ».

II

Pour Michaud, Poujoulat, d'Estourmel, la Grèce n'était pas le vrai but de leur voyage. Ce qu'ils allaient chercher c'était l'Orient. On prend la Grèce parce qu'elle est sur la route de l'Asie, puis de l'Égypte. Mais on ne s'y arrête pas.

Le baron Taylor parcourt les ruines de Trézène et de Calaurie, visite Athènes, salue l'Acropole, mais il a quitté

1. Musset, *Mardoche*. — Lebrun, *le Roi de Grèce* (épître de 1830). — Gobineau, *Etudes sur la Grèce moderne*, p. 114, 132, 187, 235, 250. — Sainte-Beuve : *Nox Lundis*, V, 303. — Michaud, *Corr. d'Orient*, I, 29, 47, 63, 75, 84, 99, 145 à 178, 196. — Poujoulat, *Rev. des D. M.*, 1er mars 1832 (inséré dans *Corr. d'Orient*, I, 113). — D'Estourmel, *Voyage en Orient*, I, 49, 66, 79, 87, 89, 90 à 115, 133, 143.

Paris pour voir les obélisques égyptiens et il ramènera celui de Louqsor. Le peintre Marilhat, qui a vu Argos et Corinthe, écrit à sa sœur : « Je ne te dirai pas que la Grèce est un pays charmant, bien cultivé, bien boisé, peuplé d'habitants doux et hospitaliers, je mentirais, mais je te dirai que c'est un pays d'un caractère superbe, hérissé de rochers arides mais d'une forme imposante, avec des plaines désertes mais d'une grandeur et d'une beauté magnifiques et couvertes de broussailles, de lauriers-roses tout en fleurs, de myrtes, et de thuyas ; que les habitants y sont voleurs, canailles mais qu'ils ont des têtes et des attitudes fort imposantes ». Marilhat est en route pour le Caire ; la Grèce n'est, à ses yeux, que le vestibule de l'Orient.

Lamartine, allant en Terre-Sainte, passe deux semaines en Grèce (6 au 23 août 1832). Quelques visions classiques se lèvent dans son imagination lorsqu'il aperçoit la côte de Navarin ; les députés de Nauplie lui rappellent les Miltiade et les Philopoemen ; un peu de Chateaubriand lui revient à la mémoire. Mais ce n'est rien ou presque rien. La Morée ressemble à un vaste tombeau, avec ses rochers nus, sa terre rougeâtre, ses arbustes poudreux, ses plaines marécageuses. Où est la beauté de la Grèce si vantée ? où est son ciel doré et transparent ? La région d'Athènes est maudite : la cité de Minerve est un labyrinthe de sentiers étroits, un fouillis de masures vulgaires, de murs écroulés, de tuiles brisées. Le Parthénon est beau, mais il est trop petit et l'effet est manqué. La Grèce est morte et toute la poésie du passé ne saurait la réveiller : « Que m'importe Agamemnon et son empire ? Ces vieilleries historiques ont perdu l'intérêt de la jeunesse et de la vérité. Je voudrais voir seulement la vallée d'Arcadie ; j'aime mieux un arbre, une source sous le rocher, un laurier-rose au bord d'un fleuve, sous l'arche écroulée d'un pont tapissé de lianes, que le monument d'un de ces royaumes classiques qui ne rappellent plus rien à mon esprit que l'ennui qu'ils m'ont donné dans mon enfance. »

Le *Voyage en Orient*, qu'il publie en 1835, n'est pas un voyage à travers l'antiquité.

Didron visite les églises d'Athènes, le monastère de Daphné, le couvent de Saint-Luc au pied de l'Hélicon, certains monuments de Mistra et de Corinthe, puis il pousse jusqu'aux Météores de Thessalie. C'étaient des couvents, juchés sur des rochers en aiguille, pareils à un « champ de cônes gigantesques ». Une échelle appliquée au flanc du rocher permettait l'escalade à ceux qui n'avaient pas peur ; les autres étaient hissés, jusqu'à une hauteur d'environ cinquante mètres, dans un filet à larges mailles manié par un cabestan. Pouqueville y était venu, avait inspecté les édifices avec une longue-vue et n'avait pas demandé son reste. Didron fut plus brave. Puis il explora le mont Athos, pour faire plaisir à Villemain : il y découvrit même un manuscrit : « Le guide de la Peinture » qu'il offrit au roi de Bavière et dont il dédia la traduction à V. Hugo. Mais Didron n'était pas venu en Grèce pour faire de l'humanisme. Il avait pour mission de remonter jusqu'aux origines du christianisme en visitant les églises byzantines, en assistant aux cérémonies du culte grec, en apprenant la liturgie de l'Orient. Il laissa à d'autres l'archéologie classique.

Buchon passe deux années dans l'Attique et le Péloponèse et publie à son retour *la Grèce continentale et la Morée* (1843). Buchon a de l'esprit, de la malice, du mordant. Il détaille joliment les fêtes, les costumes, les danses, les chants nationaux majestueusement nasillards, les mariages où la belle-mère offre la main à sa future bru pour la faire entrer chez elle et la fait sauter par-dessus un rayon de miel, un panier de beurre et une corbeille de grains pendant que le chœur des jeunes filles chante l'hyménée : « Sortez, sortez, heureuse belle-mère — Pour recevoir cette jolie perdrix — Qui s'avance avec pas léger et cœur léger — Et vient se placer dans une jolie cage. » Il se moque aimablement de la rapacité d'un Grec qui l'avait hébergé dans son écurie, lui avait

servi un poulet rôti et lui avait présenté une note où il avait lu avec stupeur : Tant pour le poulet vivant, tant pour l'avoir tué, pour l'avoir plumé, l'avoir nettoyé, l'avoir embroché et tourné pendant une demi-heure, pour avoir fait le feu, l'avoir entretenu, pour avoir préparé une place dans l'écurie, avoir démonté la porte, etc. Ce récit d'un bal à la cour est aussi joli que chez About : « A neuf heures du soir, tout le monde est réuni dans la salle de bal; à neuf heures et demie le roi et la reine entrent, suivis de leur maison. Tout le monde, hommes et femmes, restent debout aussi longtemps qu'ils tiennent cercle, environ une demi-heure; pendant ce temps, chacun d'eux va de son côté, adressant la parole à l'un ou à l'autre; puis commence la polonaise. Le roi offre la main à une des dames, la reine à un des hommes, en général un des chefs du corps diplomatique; les autres chefs des légations en font autant et tous font ainsi un tour de salle; après quoi le roi passe à une autre dame et la reine à un autre diplomate puis la valse commence. Tant que la reine danse, les femmes qui ne dansent pas peuvent être assises, mais dès qu'elle quitte la danse et se promène, elles doivent se tenir debout.... De temps à autre on apporte quelques rafraîchissements. » Buchon est déçu par le paysage. Il attendait mieux d'Éleusis, de Képhisia et de l'Hymette : Colone n'a plus ses eaux courantes ni son bocage sacré ni ses mille rossignols. Mais il ne s'arrête pas à de vains regrets. Il n'est pas venu chanter le chœur immortel de Sophocle. Il est venu chercher les souvenirs de la chevalerie et des croisades. Depuis longtemps, il s'occupait des chroniques relatives au séjour des Français en Morée, au début du XIIIe siècle. Il complète son étude sur place; il parcourt l'ancienne principauté d'Achaïe, relève les ballades qui ont consacré le souvenir de l'héroïsme de nos barons, et recueille une foule de documents sur la quatrième croisade. Voilà sa grande et, pour ainsi dire, son unique préoccupation. Il la rappelle dans la dédicace à la duchesse

d'Orléans, Il avait dit ailleurs que nous aurions pu faire valoir les titres de notre ancienne domination quand il s'est agi de donner un roi à la Grèce [1].

Quelle place pouvait avoir l'antiquité hellénique dans ces enquêtes sur l'orientalisme, le byzantinisme, la chevalerie?

III

D'autres voyageurs enfin s'intéressent à l'avenir social, politique et même religieux de la Grèce,

Rien de plus curieux à cet égard que le *Journal d'un Voyage au Levant* (1848) de la comtesse de Gasparin. Cette très honnête personne, d'un christianisme enthousiaste et apostolique, s'était mis en tête de convertir les Orientaux et spécialement les Grecs à la foi protestante. Le récit de son séjour de deux mois en Grèce est uniformément sérieux et prêcheur : il en pleut de l'ennui. Elle ne parle que psaumes, Bible, Évangile. Près de l'Aréopage et à Corinthe, elle ne songe qu'à saint Paul. A Delphes, elle exorcise le vieux sanctuaire et gémit sur les pauvres âmes qui venaient s'y abreuver d'illusions. Du haut du tertre qui domine Éleusis, elle appelle de tous ses vœux les missionnaires qui annonceront « la lumineuse vérité de Christ » dans les lieux où se célébraient les mystères de la bonne déesse. Les fêtes athéniennes l'ennuient : « La lecture du psaume CXLIII me fait plus de bien ». Invitée à un bal chez la reine, elle ne danse pas, bien entendu, et pendant trois ou quatre heures elle demande à Dieu ses bénédictions pour le couple royal. Elle déplore que les bibliothèques contiennent si peu de livres chrétiens

1. L. Séché, *le Cénacle de la Muse française*, p. 226. — Gautier, *Port. Cont.*, 246. — Lamartine, *Voyage en Orient*, I, 77, 89, 92, 97, 100, 107, 110; *Cours de Littérature*, XIII, p. 293. — Didron, *Annales archéologiques*, I, 41 et 322 (année 1844), cf. dans l'année 1846 les articles sous le titre « Le Mont Athos ». — Michaud, *Corr. d'Orient*, I, 119 (chap. VI : « la Morée au moyen âge »). — Buchon, *la Grèce continentale*, p. 99, 102, 170, 179, 187, 229, 263, 377, 564. — Nève, *Voyageurs, Savants et Artistes sur le sol de la Grèce*.

et tant de livres païens comme cette dangereuse *Iliade* où tous les dieux sont des chenapans. Et ce sont des méditations interminables sur la métaphysique platonicienne, sur l'ancienne Sparte qu'elle ne peut pas sentir, ce qui m'étonne, le tout entremêlé de prophéties, d'invocations, de versets, et d'un jargon métaphysique sur le péché. En revenant de visiter Mégare, elle propose à ses gens de *faire un culte*. Elle a pourtant quelques pages charmantes, celles où se devine non la protestante mais la Suissesse. Elle aime le confortable ; elle n'est pas toujours à son aise dans les huttes de boue où on la loge et elle s'en plaint, très gentiment d'ailleurs, car saint Paul en a vu bien d'autres. Mais quelle joie lorsqu'au delà d'Olympie, elle tombe sur une petite maison avec jardin, vache, âne, arbres fruitiers, chambre simple mais admirablement tenue où sèchent des oignons bien rangés ! Je lui en veux un peu d'ajouter : « Comme on reconnaît à ces soins la femme prudente dont parle la Bible ! » mais je préfère louer le tableau, frais comme une pastorale, de cette bonne ménagère qui apporte à sa visiteuse raisins, cerises sèches, noix confites, plantes odoriférantes. Mme de Gasparin se sent *chez elle* en Arcadie ; elle y retrouve ses châlets suisses, ce vert des montagnes qu'un Suisse n'oublie jamais. Oh ! ce regret du *vert*, comme il apparaît dans son journal ! et comme il explique les sévérités de la voyageuse sur la campagne grecque désolée, décharnée et déserte ! Ses regards habitués aux mélèzes, aux noyers, aux lacs verts, errent tristement sur l'Attique. Elle ne réveille ni la riante mythologie ni les poétiques souvenirs. « On trouve, dit-elle avec une louable franchise, selon ce qu'on apporte et mon bagage scientifique se réduit à zéro. » Elle n'est pas artiste. Les ruines d'Éleusis et de Phigalie lui semblent mesquines ; l'Acropole, qu'elle admirait de loin, sous l'éblouissement du ciel, la choque de près par le badigeonnage des monuments. « Nous avons avec nos doigts enlevé la teinte dorée. »

Elle avait rencontré à Athènes Thouvenel qui lui avait plu et qui écrivait à un ami : « J'ai fait la conquête d'un apôtre ». Thouvenel occupait depuis 1845 le poste de secrétaire de légation et il envoyait à sa famille et à ses intimes des lettres réunies plus tard sous le titre *la Grèce du roi Othon*[1]. L'ouvrage est amusant et incisif. Thouvenel est un fin diplomate qui démêle agréablement les fils, et même les ficelles de la question d'Orient, le petit jeu de l'Angleterre et de la Russie, et ne croit pas que la Grèce mérite que la France se brouille avec d'autres nations. Il ne se monte pas la tête sur notre ami Coletti : « C'est après tout une drôle de chose que la politique. On sue sang et eau pour maintenir au pouvoir des gens auxquels on ne prêterait pas quatre sous. C'est toujours la même canaille que du temps de Thémistocle. Quels pauvres êtres que les hommes, même lorsque Dieu les a fait naître Grecs! Ce pays-ci, il faut bien se l'avouer après un séjour de trois ans, n'a été qu'une illusion poétique.... La Grèce prend couleur : le ministre de Turquie, M. Musurus, à peu près assassiné, M. Lyons fou de fureur, un cabinet imbécile, le brigandage renaissant, le trésor vide, l'insurrection maîtresse du nord du pays, voilà les résultats de notre grande politique et de cette administration colettiste que M. Guizot proclamait sage et habile du haut de la tribune.... Le pauvre gouvernement grec ne bat que d'une aile et j'ai une horrible peur qu'il n'aille finir dans un cloaque ». Thouvenel n'épargne rien de ses railleries. La cour? « Athènes n'est vraiment pas reconnaissable. La reine malheureusement est dans le même cas mais le roi est toujours le même. » Les politiciens? « L'un d'eux me disait : Je ne ressemble pas à Aristide mais j'ai quelque chose de Périclès. » Le paysage? « Le Céphise est dans l'opinion du monde un fleuve plus grand que la Loire et l'autre jour cependant

1. Publiée en 1890. Les lettres vont du 10 décembre 1845 au 18 juillet 1850 (Thouvenel, secrétaire jusqu'en 1849, fut ministre de France de 1849 à 1850).

je l'ai sauté à pieds joints : il en est un peu de même des affaires grecques. » Les usages mondains? « M. Piscatory ayant laissé tomber sa fourchette, l'amphitryon retira la sienne de sa bouche, la lui passa et s'en fit rapporter une propre pour lui; mon voisin faisait passer de son assiette sur la mienne les morceaux qu'il croyait les meilleurs. » Il raconte de plaisantes histoires de brigands qui l'amusent bien plus que les souvenirs antiques. Ses excursions archéologiques à Mycènes, à Éleusis, à Sunium où il mena les Bertin, n'ont pas un grand intérêt. Le snobisme ignorant l'avait dégoûté des pèlerinages. « Dernièrement un Français, né malin, qui avait battu tous les environs demandait : Mais j'ai encore à voir quelque chose, on m'a parlé d'un endroit qui s'appelle Marton, Miroton. — Marathon peut-être, monsieur? — Oui, précisément, Marathon; est-ce curieux? »

Ajoutez les voyageurs par agrément personnel, ceux qui comme un Laurent-Pichat, un Chevreau, un G. de Nerval visitent la Grèce pour la beauté de son ciel, de ses horizons, de ses îles flottantes, ou ceux qui tout simplement y vont pour voir du pays et changer d'air, les voyageurs de l'agence Cook avant l'agence Cook, ceux qu'emmènent dans leurs croisières le *François-Ier* (1833) et le *Phocéen* (1836). M. Perrichon lui-même est de la partie; il s'appelle Giraudeau. Giraudeau est le chroniqueur du *François-Ier*. « Je suis à Athènes!... Je me réveille dans Athènes!... Que les voyages sont une belle chose! Que les émotions qu'ils font naître sont douces et puissantes à la fois! » Giraudeau joint à sa prose de naïves lithographies : Un berceau grec en Morée (une étoffe suspendue par des cordes entre deux arbres; je recommande la bonne tête des enfants). Un prêtre turc bravant l'imprécation d'un Grec (il fume le chibouk en souriant : tout à côté un Grec et un petit enfant brandissent des poignards). Funérailles des Turcs. Bain des femmes en Orient (Giraudeau, homme chaste, dit qu'il n'a pas vu la scène et que le dessin a été fait sur le récit d'une dame).

Tout cela n'ajoutait rien à la connaissance de l'antiquité[1].

1. De Gasparin, *Journal d'un Voyage dans le Levant*, I, 79, 115, 194, 236, 256, 284, 302, 325. — Sainte-Beuve, *Nox Lundis*, V, 320. — Thouvenel, *la Grèce du roi Othon*, p. 8, 12, 22, 24, 54, 63, 81, 155, 185, 206, 278 à 378. — Laurent-Pichat, *les Voyageuses*. — Sainte-Beuve, *C. du Lundi*, V. 395. — *R. de Paris*, 1844, t. II, p. 21. — *L'Artiste*, 11 février 1844, 30 juin et 11 août 1844, 1er juin 1845. — Giraudeau, « L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les îles Ioniennes et la Turquie » [voir ch. IV, V, VIII]. — *R. de Paris*, 1836, t. XXVIII. — *R. des D. M.*, 1er avril 1839 (article de Ségur-Dupeyron chargé d'enquêter sur les lazarets en Orient et qui commence son voyage par Athènes).

CHAPITRE IX

L'HUMANISME EN VOYAGE

I. QUELQUES ARCHÉOLOGUES EN MISSION ; RAOUL-ROCHETTE. LES PROJETS DE VILLEMAIN ; LA MISSION LE BAS. = II. TRIOMPHE DE L'HUMANISME : LE VOYAGE D'AMPÈRE ; L'ÉCOLE D'ATHÈNES. = III. IMPRESSIONNISME : SENS DE LA BEAUTÉ DES RUINES.

I

A côté de ces barbares que l'hellénisme ne retient pas, voici le petit groupe des fidèles, la pieuse théorie des archéologues, artistes, humanistes.

La Commission de Morée avait mis les savants en goût, mais pendant plusieurs années les difficultés politiques découragent les bonnes volontés. En 1838 Raoul-Rochette obtient une mission officielle ; un habile dessinateur lui est adjoint, un brick de guerre est mis à sa disposition. Il débarque à Délos dont il devine, sous l'entassement des décombres, la richesse archéologique. Puis il gagne Athènes. Il n'y est pas entré qu'il grogne déjà : « Je ne puis me faire à l'idée, écrit-il à Pouqueville, d'y arriver en fiacre ou en omnibus ». C'est une sottise de moderniser Athènes par de grands magasins et des cafés et c'est un crime de recouvrir les ruines par des maisons, des marchés et des casernes. Il reste heureusement la colline sacrée, l'Acropole intangible, dégagée de ses bastions. Raoul-Rochette fait mouler les bases et les chapiteaux du Parthénon et des Propylées. Et il rentre en France avec dix-sept blocs de granit qui formaient l'architrave du vieux temple dorique d'Assos.

Lorsqu'il parcourait la route d'Éleusis, il songeait aux admirables travaux de la Société des *Dilettanti* qui, fondée en Angleterre au XVIII[e] siècle pour continuer l'œuvre de Stuart et Revett, avait tenté la restitution du temple de Cérès à Éleusis. Éleusis était une des villes saintes de la Grèce. Chaque année, pour la fête des grandes déesses, une procession quittait Athènes, se déroulait sur la voie sacrée, franchissait le Céphise sur un pont où les initiés venaient plaisanter le cortège, passait près des cascades qui séparaient le territoire des deux villes et montait sur la colline d'Éleusis garnie de monuments sacrés. Les *Dilettanti* n'avaient pas été malheureux dans leur exploration et Raoul-Rochette en souffrait un peu pour la France.

Il voyait aussi les Grecs se piquer au jeu et prendre des mesures pour sauver leurs richesses, longtemps mutilées par des barbares ou dérobées par des gens trop avisés. Sous la présidence de Capodistria, une loi interdit l'exportation des antiquités. Le Theseion est transformé en musée avec l'allemand Röss comme premier éphore général. Son successeur Pittakis, vaniteux mais zélé, commence le déblaiement de l'Acropole, facilite l'accès des Propylées et ramène à Athènes le petit musée d'Égine. Son défaut était d'entasser les marbres pêle-mêle et souvent dans des trous infects. Au reste il manquait de méthode. En 1837, le ministre de l'Instruction publique Néroulos crée la « Société archéologique » d'Athènes. Rhangabé en est l'âme. Il fait déblayer le portique de l'Agora et restaurer le Parthénon, puis il dirige une équipe de travailleurs sur Mycènes et sur Argos. Une si belle activité charmait et désolait Raoul-Rochette.

En 1839, l'helléniste Villemain arrive au ministère de l'Instruction publique avec de grands projets. Il veut organiser méthodiquement l'exploration de la Grèce. Il donne des missions aux Grecs installés en France, il envoie Minoïde Minas au mont Athos, il invite Didron, délégué par le ministère de l'Intérieur, à correspondre

avec lui, il charge Le Bas d'aller relever les inscriptions. Le Bas, ancien élève de Boissonade au Collège de France, nourri d'hellénisme, avait publié une thèse sur l'utilité qu'on peut retirer de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens; il avait traduit les inscriptions recueillies par la commission de Morée. Une publication sur l'île d'Égine acheva de le mettre en vue. Il accepte avec enthousiasme l'offre de Villemain, par curiosité de savant et aussi par dévouement de patriote, car il était un peu gêné de sentir la France en retard sur l'Allemagne. En quelques mois son plan est arrêté et il le communique à Villemain. Il utilise comme guides Strabon et Pausanias d'une manière générale. Pouqueville, Leake et les rapports de Blouet pour le Péloponèse, O. Müller pour Athènes, Tournefort et Ross pour les îles. Pendant deux ans il parcourt la Grèce avec Eugène Landron comme dessinateur. Il publie à son retour un rapport de mission, puis il donne les premières livraisons de son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Divers accrocs retardent l'impression et il meurt sans achever son œuvre qui fut continuée par Waddington et M. Foucart. M. Salomon Reinach l'a rééditée. Elle comprend un itinéraire assez court, illustré de planches nettes et fines, soixante-douze paysages et une carte. La précision des lignes rend fort bien la sécheresse et la pureté de l'horizon grec, comme dans la « Vue générale d'Athènes », dans « l'Académie et Colone » ou encore dans « l'Enceinte de Messène ». Viennent ensuite les planches des monuments figurés, dessins d'architecture, fort nombreux pour l'Asie Mineure, plus rares mais intéressants pour Athènes et l'Attique; planches de sculpture (monuments de Sparte, Épidaure, Gortyne, Athènes, etc.), sculptures archaïques, fragments de la frise du Parthénon, ornementation des murs des Propylées (un lutteur se frottant avec le strigile), marbres de toute espèce, bas-reliefs, stèles, vases funéraires. Le Bas avait moissonné tout ce qu'il avait trouvé, des marbres en Carie, des bas-reliefs à Athènes, à

Gortyne : Thésée invoqué comme héros protecteur de l'Attique, les Neuf Muses entre Mercure et Apollon, Jupiter assis près d'Hébé et Mercure. L'épigraphie a naturellement la place d'honneur dans le recueil : une grande quantité d'inscriptions transcrites, traduites et expliquées, cataloguées par région, avec la description du marbre ou du calcaire et la date de la découverte.

En 1845 Villemain n'est plus ministre, mais l'élan est donné. L'opinion publique n'y est pas défavorable. Deux articles retentissants de la *Revue des Deux Mondes* viennent de réveiller les ardeurs des philhellènes. J.-J. Ampère a étudié de près « le mouvement intellectuel en Grèce » et dressé une statistique minutieuse de cette renaissance, d'après les documents de son ami Schinas. Duvergier de Hauranne a parlé « de la situation actuelle de la Grèce et de son avenir » et prophétisé sa résurrection politique et économique. Les *Antiquités helléniques* de Rhangabê, répertoire des découvertes faites depuis l'affranchissement de la Grèce, excitent l'ardeur de nos savants. Peut-on d'ailleurs se laisser distancer une fois encore par les *Dilettanti* qui rentrent en scène? Sous les auspices de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions, les architectes de l'École française de Rome partent pour la Grèce. Théodore Ballu, habile dessinateur et coloriste, restaure en six feuilles de dessin polychrome le temple d'Athéné Poliade et enlève la grande médaille de la section de peinture au Salon de 1846. Paccard devine, en même temps que l'anglais Penrose, que le Parthénon ne formait pas un parallélogramme régulier, mais que les lignes étaient légèrement renflées vers le milieu de manière à donner à l'œil l'illusion de la ligne droite : il envoie à Paris une remarquable restitution du temple en tenant compte de l'inclinaison des murs et des courbures des colonnes. Un des premiers élèves de notre École d'Athènes, Émile Burnouf, signale au public cette intéressante découverte dans un article où il analyse, avec une précision mathématique, la construction du Parthé-

non, la nature des matériaux, la teinte des pierres, les courbes doriques et les lois de la statique. La mission Boulanger est chargée de relever le plan de tous les édifices antiques [1].

Mais tout cela est peu de chose encore. L'âge d'or n'est pas venu pour l'archéologie.

II

Presque tous ceux qui font leur pèlerinage sur l'Acropole sont des humanistes en voyage.

Ne leur parlez pas de ruines, d'inscriptions, de médailles. Nos hellénistes demandent à la Grèce un sentiment plus vif des beautés littéraires. Suivre l'Ilissus un Platon à la main pour goûter la poésie du *Phèdre*, s'asseoir sous les oliviers de Colone et écouter les rossignols en relisant un chœur de Sophocle, regarder les barques du Pirée pour se figurer les petites goélettes du siège de Troie, cueillir à Delphes une branche de laurier, rejeton du laurier antique, évoquer sous le ciel limpide ou près des flots endormis les douces légendes et les noms sonores, utiliser les paysages, les monuments et les mœurs pour éclairer les descriptions et l'art des écrivains : telles sont les occupations qui, pour beaucoup d'esprits, rapprochaient le passé malgré les siècles écoulés, donnaient à la fable les airs de la réalité vivante

1. G. Perrot, *Notice sur R.-Rochette*, p. 46. — *L'Artiste*, 1841, I, 336. — *R. des D. M.*, 15 octobre 1838 ; 1er avril 1843 ; 15 octobre 1844, 1er janvier 1845. — Buchon, *Op. cit.*, 85-92. — *R. des D. M.*, 1er nov. 1847 (article de Ch. Lévêque sur l'Université d'Athènes). — Cas. Leconte, *Étude économique de la Grèce*. — *R. des D. M.*, 15 août 1851 (art. de Ch. Lévêque sur les Monuments d'Athènes). — *Journal de l'I. Publ.*, 15 mars 1848 (t. XVII, p. 161). — Lebas, *Rapport de mission* (dans la *Revue archéologique*, I, 42). — *Annales* de l'Institut de Correspondance archéologique, t. XVIII. — Penrose, *les Lignes courbes du Parthénon*; *les Principes de l'Architecture athénienne*; *Corrections optiques et géométriques des Artistes grecs*. — *R. des D. M.*, 1er décembre 1847 (article de Burnouf, reproduit dans ses *Mémoires sur l'Antiquité*). — Thouvenel, *Lettre* du 20 juin 1848.

et ressuscitaient, dans un impressionnisme délicat, une antiquité parée d'un nouveau charme et comme d'un sens inconnu.

C'était la tradition de Marcellus et de Lebrun. Elle s'épanouit dans Ampère.

Ampère était parti avec Mérimée, de Witte et Lenormant (1841) pour visiter la Grèce et l'Asie Mineure, la molle Ionie, province de la Grèce. L'enthousiasme le prend et ne le quitte plus. Il n'a jamais rien vu de plus sublime que le théâtre d'Éphèse se détachant sous la lueur pâle de la lune. La chose la plus sublime est toujours celle qu'il voit. Il ferme les yeux sur les laideurs ou plutôt il ne les remarque pas. Il est ivre de la lumière, de la beauté des horizons, de la caresse de cette mer admirable qu'il compare à une ceinture nouée autour des rivages et ondoyant sur leurs flancs. Il est plein d'indulgence pour les Tartares, pour les chiens féroces de l'Acropole de Sardes : le soleil couchant éclaire la montagne d'une si merveilleuse teinte violette! Il renchérit sur les « harmonies » de son maître et ami Chateaubriand. Près de Sparte il se remémore la célèbre nuit étoilée de l'*Itinéraire*; Delphes même ne lui paraît pas sauvage; il y cueille une branche de laurier « descendant en droite ligne de feu Daphné ». Tout est plus riant qu'en aucun lieu du monde. Ailleurs, les cigales déchirent les oreilles mais en Grèce elles font une musique céleste. Ampère est ensorcelé. Il ne veut voir que le divin éther et le « sourire innombrable » des flots.

Plaisir de voyageur, mais surtout de critique. « Chacun, disait-il, sans sortir de son cabinet, peut étudier les chefs-d'œuvre de la poésie, mais il manquera toujours quelque chose à cette étude tant qu'on n'aura pas visité les pays où vécurent les grands écrivains, contemplé la nature qui les forma et retrouvé pour ainsi dire, leur âme aux lieux où elle est encore empreinte.... J'ai voulu lire Homère, Pindare, les tragiques, dans les flots, le ciel, la lumière de la Grèce ». La nature lui explique les

œuvres. La grâce d'un Homère c'est la douceur de l'Ionie; l'austérité d'un Pindare c'est la rudesse du climat béotien. Un horizon admirable mais limité, des contours pleins de fermeté et de douceur, des plans qui fuient avec grâce, tour à tour revenant à la lumière et rentrant dans l'ombre, des lignes nettement dessinées et pourtant caressantes, de la lumière, de la mesure, de la suavité : c'est le paysage athénien et c'est l'art attique. Il s'ingénie aux rapprochements subtils, aux concordances où il ne saisit d'ailleurs aucun rapport de cause à effet. Le voyageur observe et le critique transpose. Les flots de l'Archipel sont paisibles mais sans calme plat : admirez donc comment toujours la vie palpite sous la sérénité de l'art antique. Pourquoi la poésie épique d'un Homère vaut-elle surtout par les épisodes? Regardez cette nature grecque, généralement désolée, s'égayer, de place en placé, en vallées délicieuses : « Au milieu des campagnes stériles de l'Attique, au sein des gorges de la Phocide, il suffira de quelques oliviers, de quelques pins, de quelques lentisques, d'un beau platane, pour créer dans un coin du paysage un petit tableau qui sera complet comme une comparaison d'Homère. En somme, ce qu'il y a de plus beau dans la nature de la Grèce, ce sont les accidents et ce qu'on pourrait appeler les épisodes. Ne sont-ce pas les accidents que les poètes grecs excellent à peindre? » Vous le contristeriez beaucoup si vous en doutiez.

C'est un humaniste. Il l'est jusqu'à l'obsession. Comme les paysages, les monuments lui expliquent les poèmes. Il n'aime pas les ruines, il ne les comprend pas. Ou plutôt non; il les comprend, mais à sa façon. Ici encore, il transpose. Voici les gracieuses volutes d'une colonnade ionique. Ampère tourne autour et murmure : C'est un vers d'Homère. Voici des édifices aux chapiteaux très divers, dont l'ensemble réalise pourtant une délicate harmonie. Ampère dit : Comme ces Grecs avaient le sens de la liberté dans l'art! Lisez *Prométhée*, *les Perses*, *Œdipe-*

Roi! Si le temple de Thésée a ses colonnes légèrement infléchies, n'y a-t-il pas aussi « dans l'expression poétique des Grecs, quelque chose de semblable à cette pente ou à cette courbure à peine sensible qui paraît être la ligne droite, la ligne géométrique et qui ne l'est point »? Ampère est surpris de découvrir tant d'analogies entre la langue et le marbre. Et nous donc!

Il dit encore, empruntant une phrase de Lebrun, que la Grèce ancienne se retrouve partout dans la Grèce moderne. Entendez que les vestiges des anciennes croyances éclairent pour lui l'antique poésie. La survivance des mœurs d'autrefois, *ruines vivantes*, ressuscite Homère et Eschyle. Le Grec est resté curieux, versatile, menteur et hospitalier. La vie de famille n'a pas changé. Les femmes sortent peu, comme au temps d'Ulysse. On fête toujours les noces avec des flûtes, des lyres, des processions aux flambeaux, des chants à la porte de la chambre nuptiale. La danse d'Ariane s'exécute encore avec un mouchoir ou un fil qui rappelle celui du labyrinthe. Les funérailles ont leur cortège de pleureuses qui chantent leurs myriologues, et l'on continue à offrir aux morts le vin des libations, l'huile et les gâteaux. Le costume a peu varié, la cuisine est restée primitive. Comme au temps d'Homère on embroche le mouton qui rôtit tout entier sur un grand feu. « La guerre de l'indépendance a renouvelé le passé de la Grèce; les scènes de la vie homérique sont redevenues les scènes de la vie journalière. Les chefs sont descendus de la montagne, la chevelure flottante, portant leurs belles knémides : on s'est trouvé en pleine *Iliade*. On n'a vu que combats singuliers, précédés de défis et d'injures.... Cependant des chanteurs, des Homères inconnus mais inspirés, célébraient ces faits héroïques dans la langue de leur vieil aïeul, tandis que les jeunes patriotes des villes répétaient le chant de Riga dont le début célèbre : Allons, enfants des Hellènes;... est emprunté aux *Perses* d'Eschyle. »

Ampère est un promeneur qui n'a que littérature en tête. Il demande aux paysages, aux ruines, aux coutumes modernes un commentaire original et minutieux de la poésie du passé; bien différent en cela de son compagnon Mérimée qui voyage en historien moraliste et en archéologue. Tous deux jouent aux propos interrompus. Ils ne s'entendent que s'ils parlent de Paris et de leurs amours. Cet Ampère amoureux, artiste, enthousiaste, un peu déséquilibré, fut un de ces esprits ouverts, intelligents qui ne laissent rien d'accompli parce qu'ils se dispersent trop. Sainte-Beuve appréciait cette libre fantaisie qui chassait plus d'un lièvre à la fois et que son gibier menait ainsi sur bien des pistes. Mais Ampère aurait marqué davantage, s'il s'était davantage discipliné. Sachons-lui gré pourtant d'avoir fait aimer sa Grèce chérie et d'avoir voulu en renouveler l'intelligence. Si certains de ses commentaires furent des rêveries toutes pures, sa méthode pour élargir la critique littéraire ne manquait ni d'ingéniosité ni de délicatesse. Et si son humanisme s'égara parfois en de jolis mensonges, ses chers Grecs n'en auraient que mieux goûté les pages aimables qu'il leur a consacrées dans *la Grèce, Rome et Dante* (1848) [1].

Avec Ampère, on se croirait déjà en pleine *École d'Athènes*.

L'École fut instituée par une ordonnance de Salvandy

1. La partie de cet ouvrage consacrée à la Grèce avait déjà paru presque entièrement dans trois articles de la *R. des D. M.*, sous les titres : « une Course dans l'Asie Mineure », 15 janvier 1842 (lettre à Sainte-Beuve) et « la Poésie grecque en Grèce », 15 juin et 1er juillet 1844. — Cf. du même auteur : *Littérature, Voyage et Poésies* (les poésies sont au t. II; trois d'entre elles sont rangées sous le titre « Grèce ancienne et moderne »). — Sainte-Beuve, article de la *R. des D. M.*, 1er septembre 1868 (*Port. Cont.*, III, et *Nouveaux Lundis*, XIII). — Mérimée, *Portraits historiques et littéraires* (où est la *Réponse* au disc. de réception d'Ampère; cf. *Rapp. acad.*, années 1840-49, p. 695). — Herriot, *Mme Récamier et ses amis* (chap. XV à XIX). — S. de Sacy, *Variétés littéraires*, I. — B. Saint-Hilaire, *la Philosophie des deux Ampère*. — Scherer, *Études sur la Litt. cont.* — Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 11, 74, 124, 128. — *R. des D. M.*, 1er avril 1849.

du 11 septembre 1846. Sainte-Beuve espérait qu'elle serait une mission permanente d'archéologues et de philologues. Il ne fut pas écouté. Il s'agissait bien de science. Mais de quoi s'agissait-il? On ne le savait pas nettement. Il fallait envoyer des « missionnaires », on verrait ensuite à quoi les occuper. Des hommes politiques jugèrent très habile d'employer ces jeunes gens à ruiner le prestige de l'Angleterre et à faire l'article pour la France. Mais Piscatory, qui avait des craintes et qui savait que l'habit, fût-il diplomatique, ne fait pas le moine, Piscatory invita cette bande d'agrégés oisifs à faire des conférences publiques et à décrasser les Grecs. Ce fut un bel enthousiasme qui gagna tout le monde sauf les orateurs. Il dura quelques mois. L'ambassadeur n'insista plus.

Alors ce fut l'âge d'or pour tous. « Fais ce que voudras. » Les paresseux s'asseyaient à l'ombre, buvaient le café, regardaient la mer, rêvaient devant les nuits étoilées, couraient parfois les salons. Quelques-uns essayaient de réaliser le rêve de Sainte-Beuve. Burnouf, avec les pensionnaires architectes venus de la villa Médicis, étudiait les Propylées et le Parthénon pendant qu'Henriot cataloguait les découvertes. Mais la plupart se défiaient de l'archéologie et raillaient les « antiquailles ». L'idée qu'on pût faire des fouilles leur semblait une énormité. L'un deux lisait un jour sur un monument : « Ne viole pas les secrets de la tombe ». En vérité, il n'y songeait guère. Grenier s'intéressait aux inscriptions, mais tout le monde convenait que c'était un esprit paradoxal. Benoît relevait les chansons populaires, mais le grec moderne lassait vite et comptait plus de néophytes que de fidèles. Au fond, la grande affaire de tous ces lettrés fut de relire sur place les auteurs grecs et de se pénétrer de leurs beautés par la contemplation des paysages et des ruines. Le directeur Daveluy, bien qu'il eût écrit un dictionnaire, encourageait cet humanisme délicat; Charles Lévêque méditait sur le beau en face du Parthénon et le grave Gandar faisait des ascen-

sions sur l'Hymette avec une solennité toute liturgique [1].

Cette ivresse de l'humanisme, personne ne la savoura autant que Gandar, comme l'attestent ses *Lettres et Souvenirs d'enseignement*. Ses premiers mots, à son arrivée dans la terre bénie, sont un hymne d'adoration : « Les côtes, le ciel limpide, les flots endormis, les douces légendes, les noms sonores, la Grèce enfin, ma patrie d'un moment que mon cœur salue d'une émotion profonde et que mes yeux entrevoient à travers des larmes !... Ce n'est plus l'Italie : les lignes sont plus nettes, plus pures; le ciel, malgré les vapeurs de l'horizon, est plus harmonieux et plus fin, la nuit plus calme et plus recueillie; les noms d'Homère et de Platon se présentent à la pensée qui ne les cherchait pas; on rêve à Sophocle et à Phidias ». De la vie moderne rien ne l'intéresse. Une longue rue poudreuse, flanquée de petites maisons neuves à un seul étage, badigeonnées en jaune fade avec des jalousies vertes : telle est la plus belle promenade d'Athènes arrangée au goût du jour. La capitale n'est qu'un village; le palais du roi ressemble à une caserne ou à un hôpital. Aucune ressource matérielle : peu de réunions mondaines, pas de théâtre. Les dimanches y sont plus qu'ailleurs le chef-d'œuvre de l'ennui. Au soleil couchant, les promeneurs se réunissent sur une grande place sans pavé, sans arbre, en pleine poussière. Le roi et la reine viennent à cheval, traversent deux fois la foule; la musique joue, la cour se retire, tout se disperse. Notre Lorrain, si grave d'ordinaire, a ses heures de malice et de gaieté. Il se moque très gentiment du bon peuple hellène et de son roi : « J'ai été présenté à Leurs Majestés. Le roi : Êtes-vous depuis longtemps en Grèce? — Depuis six mois, Sire. — Ce séjour sera utile à

1. On trouvera tous les renseignements dans le livre documenté, vivant et coloré de M. Radet : *l'Histoire et l'Œuvre de l'École française d'Athènes*. Il me dispense de donner les références et de renvoyer à aucun autre article. Il contient d'ailleurs une bibliographie très soignée.

vos études? — Très utile, Sire. — Avez-vous voyagé? — Oui, Sire, en Arcadie. — Un beau pays? — Oui, Sire.... Un profond salut. La reine : Êtes-vous récemment arrivé en Grèce? — Au mois de mai, Majesté. — Avez-vous déjà voyagé? — Oui, Majesté, en Arcadie. — De beaux sites? — Oui, Majesté, de magnifiques paysages.... Deux profonds saluts ». La *Promenade à Corinthe* a une gaîté narquoise qui égratigne jusqu'aux anciens Grecs : le fidèle, pour une fois, touche à l'arche sainte. « Je me suis mis en route avec un petit cocher grec auquel je ne me livrais pas sans méfiance, quoiqu'il ne montât jamais sur son siège sans faire trois signes de croix. Mais dévotion n'est pas vertu. Tu sais l'amusante dévotion des anciens Grecs; le culte était un contrat. Honorer les dieux, c'était les payer d'avance de leurs bienfaits : le casuel se comptait en cuisses de bœufs ou de chèvres : tant de cuisses à Jupiter où à Minerve pour piller impunément ses voisins ou égorger ses ennemis sans combat, tant de cuisses à Neptune pour conjurer les tempêtes, tant de cuisses à Junon pour être heureux en ménage.... La forme seule a changé et ce sont les mêmes prières. On a coutume de porter à sa ceinture un poignard et un chapelet; un bon palikare ne se sépare jamais de cette double sauvegarde. Avec le poignard on envoie l'âme du prochain en paradis; grâce au chapelet on va l'y rejoindre. » Gandar est un peu énervé par tous ces Grecs qui le mangent des yeux et le tuent de questions. Il a la chance de ne pas savoir leur langue, ce qui le dispense de répondre. Mais il ne paraît pas très enchanté d'avoir à leur apprendre la sienne. Il faisait deux leçons par semaine pendant l'hiver devant un public de médecins, d'avocats et d'étudiants. Mais dès que le printemps faisait entonner aux enfants la chanson de l'hirondelle, il s'échappait d'Athènes et courait les grands chemins pour faire son bonheur des feuilles qui verdissent, des fleurs qui s'ouvrent.

Les ruines ne l'attirent pas. Il n'a pas plus d'entrain

pour l'archéologie que pour la conférence. Les « antiquités » sont un mirage. Il n'y en a presque plus. La Grèce est pauvre. Athènes a son temple de Thésée et son Acropole, Mycènes a ses lions et son tombeau d'Agamemnon. Mais en dehors de ces grandes ruines que reste-t-il ? Des colonnes brisées comme au temple d'Égine, des inscriptions douteuses. Tout cela vaut-il un regard ? Mais la nature est là, belle comme aux anciens jours. Lumière, soleil, reflets de la mer, teintes du ciel, douceur laiteuse des nuits, comment ne pas être grisé par ces merveilles ? « Hier nous avons suivi la route d'Éleusis et je suis entré à ma grande surprise dans un très beau jardin arrosé de sources vives, parfumé de fleurs, couvert d'arbres magnifiques. Regardée de nos fenêtres, la plaine est complètement nue ; on n'y distingue au delà des chaumes que la forêt d'oliviers qui borde le Céphise et c'est avec un plaisir inattendu et un étonnement sincère qu'on découvre un peu d'eau, des platanes immenses, des bouleaux, des peupliers, des pins, des citronniers en fleurs, des orangers chargés de fruits. Hier soir j'étais heureux comme un enfant.... Avant-hier, par la pleine lune, nous sommes montés sur l'Acropole. Quelle joie profonde de regarder aux pâles reflets du soir les Propylées, le temple d'Érechthée et surtout les grandes ruines du Parthénon, le plus beau temple du monde ! C'est avec recueillement que j'allais m'asseoir de dix en dix pas sur les débris de colonnes, demandant, à chaque pose, un effet nouveau à ces ruines et à cette douce lumière. » La maison de campagne de Thouvenel, où il achève une convalescence, l'enchante comme les Champs-Élysées des vieux poètes. Il passe ses matinées sous une allée de peupliers d'Italie et de vigoureux platanes, à regarder les figuiers, la vigne, le lierre, les fleurs des orangers et des lauriers-roses, les fruits des abricotiers, les grappes de raisins qui font plier les treilles, toute une végétation plantureuse qui évoque les immortelles *Thalysies*. Et dans la saison d'été, lorsqu'une voiture emmenait deux

ou trois fois par semaine nos Athéniens aux bains de mer et les ramenait en ville aux dernières lueurs du soleil couchant qui détachait le Pentélique et l'Hymette, les grandes ruines de l'Acropole et le pâle feuillage des oliviers du Céphise, à cette heure paisible où la magie du crépuscule poétisait le pauvre village bavarois en l'éclairant de teintes imprévues... « ah ! ma bonne mère, quel ciel et quelles soirées ! ». Gandar se recueillait dans un silence religieux comme s'il eût assisté aux mystères d'Éleusis. Tout lui donnait l'impression d'une élévation divine, tout, jusqu'aux grenouilles d'Aristophane coassant sous les joncs du ruisseau.

Il avait par bonheur une solide tête lorraine. La rêverie ne tuait pas en lui la réflexion. Il interprète cette nature grecque à force de la sentir. Il devine les harmonies mystérieuses qui l'unissent à l'histoire de la race hellénique, celles par exemple qui firent choisir la région paisible d'Olympie pour célébrer les fêtes de la concorde et de l'intimité. Il aime surtout que les paysages lui donnent, comme il dit, la clef des livres. En voyant la lumière d'Athènes plus précise que chaude, ces couleurs plus harmonieuses que tranchées, ces montagnes si nettes quoique lointaines, un humaniste doit se dire que Platon, Sophocle, Thucydide et Platon ne pouvaient pas naître ailleurs. Gandar est un humaniste, à la façon d'Ampère. Il arrive à Ithaque avec trois exemplaires d'Homère pour lire sur place *l'Odyssée*. Trois exemplaires c'était prudent. Marcellus avait perdu son Homère à Athènes et que serait devenu notre voyageur sans ses textes chéris ? Il se propose de voir, quand le soleil déclinera, la grotte des Nymphes où Ulysse cacha les présents d'Alcinoüs, puis, le lendemain matin, la fontaine Aréthuse, le rivage où Eumée gardait ses troupeaux. Son réveil dans l'île est un enchantement comme s'il revoyait sa patrie après dix ans de guerre de Troie et dix ans d'aventures. « J'ouvris à l'aube la fenêtre du grenier où je reçois l'hospitalité comme les voyageurs

d'Homère; à travers les eaux du port, le double rocher qui en ferme l'enceinte, et derrière eux le mont Nérite.... Peu à peu l'aurore éclaira de lumières plus vives ce paysage si simple et si calme; les coqs chantaient et des portes entr'ouvertes les gens du faubourg s'en allaient lentement achever la vendange dans les champs de pierres où le vieux Laërte cultivait de ses mains ses jeunes arbres. Dans le silence et le crépuscule, je n'avais vécu que des scènes de l'*Odyssée* : une à une elles apparaissaient à mon esprit agité. C'était Ulysse embrassant la terre d'une patrie si longtemps pleurée, Télémaque reconnaissant son père dans la chaumière d'Eumée, le chien fidèle se traînant pour expirer de joie aux pieds d'un maître que seul il a reconnu. »

Ces impressions d'Ithaque ont passé dans l'article : « Homère et la Grèce contemporaine » qui fait suite aux lettres et qui est l'exemple le plus curieux de cette méthode critique. Homère connaissait fort bien tous les lieux dont il a parlé, ses peintures sont exactes, ses fictions sont des symboles transparents. Et puis, si le passé de la Grèce revit sur cette terre aux yeux de qui sait l'observer, n'est-ce pas l'âge homérique qui ressuscite le plus fidèlement? Les chants de la Grèce moderne indiquent à quelle source rustique Homère a puisé. Les costumes, les danses, les rondes, les chœurs, les cortèges, les funérailles, rien de tout cela n'a changé depuis l'*Iliade*. On laboure encore avec la charrue homérique et les petits navires d'Ulysse sillonnent encore les eaux de l'Archipel. Le Grec est resté souple, vigoureux, héroïque, hospitalier. L'orgueil d'Achille ou d'Agamemnon a plus d'une fois lancé dans d'imprudentes aventures les héros de l'indépendance, et si la cupidité, la ruse, le mensonge furent jadis honorés dans la personne d'Ulysse, n'est-il pas vrai que le pirate et le klephte sont encore estimés? Serait-il même impossible de retrouver Ulysse dans ce Grec des îles, insinuant et subtil, Achille dans le klephte des montagnes du nord, Agamemnon dans le moréate qui veut

commander, Nestor dans le vieillard qu'on rencontre et qui se fait écouter ? L'humaniste qui a vu dans les villages des îles, dans Ithaque, l'étable bien polie, le joug de buis arrondi, la belle voiture neuve aux belles roues, celui-là, mieux que tous les critiques, comprend la poésie familière des poèmes homériques, et, s'il les traduit, il laisse de côté les nobles élégances, il ne pratique pas d'habiles coupures.

Si Gandar n'avait pas visité Ithaque, Homère aurait été moins près de son cœur et de son esprit[1].

III

Sainte-Beuve a écrit, et précisément sur Gandar : « Un humaniste qui a vu la Grèce n'est point le même que celui qui ne l'a pas vue. Ce dernier était plus orné, plus fleuri, plus rhétoricien, plus de seconde main, que sais-je? il était plus quartier-latin, il était moins attique. Un humaniste qui a vu la Grèce remet les choses classiques à leur vrai point. En admirant Virgile, il sait combien celui-ci, pour être tout entier lui-même, a dû se rapprocher de la Grèce, y vivre d'aussi près que possible, se tenir constamment en présence d'Homère. Homère, selon la remarque de Gandar, a inspiré à tous ceux qui ont visité les contrées homériques, à A. Chénier, à Chateaubriand, à M. Lebrun, des pages où respire le vrai parfum de l'antiquité ». Sainte-Beuve n'est point suspect d'une excessive tendresse pour la méthode de Gandar. Il a vu juste. L'enthousiasme de ces humanistes en voyage ne fut pas sans profit. Quand il nous vient un peu de lassitude de nos subtilités philologiques, nous revenons avec joie à cet impressionnisme aimable, nous l'aimons pour tout ce qu'il eut de jeune, de frais, de conquérant. Comme ces jeunes gens savaient sentir la beauté grecque ! Comme ils comprenaient les chers poètes de l'Hellade ! Ils ne

1. Gandar : *Lettres et Souvenirs*, I, 66, 75, 77, 87, 91, 94, 106, 125, 148 à 162, 168, 177, 180 à 242, 264, 272, 279; II, 467 à 556.

découvrirent point d'inédit, c'est vrai; ils ne firent pas de solides conjectures. Mais aussi ils n'éloignèrent pas la littérature de la vie grecque ni de leur vie. Je ne puis me résigner à voir en eux des amateurs même très délicats. Ils furent quelque chose de mieux. Toute âme un peu artiste doit tressaillir de leurs ivresses; tout érudit reconnaîtra que la précision de leurs enquêtes sur les paysages et les mœurs a renouvelé la critique et élargi l'interprétation de l'hellénisme. Certains préfèreront une ligne ajoutée au recueil des Inscriptions ou une pierre exhumée par des fouilles heureuses : mais est-il absolument nécessaire que ceci tue cela ?

Il ne serait pas exact non plus de soutenir que l' « humanisme en voyage » de toute cette génération, pour avoir préféré la littérature, a sacrifié l'art antique. Sans doute l'archéologie ne lui doit rien : mais le *sens des ruines* ne s'y est-il pas affiné ? Gandar, qui ne croit pas aux fouilles, a le respect du marbre. Il admire les Propylées, il se recueille devant le Parthénon. Ch. Lévêque trouve les principes de la « Science du beau » en regardant l'Acropole autant qu'en lisant Platon[1]. Le goût littéraire se plaît aux monuments comme aux paysages : ce sont autant de *rapprochements* favorables à l'intelligence des textes. Est-il possible d'ailleurs qu'un impressionnisme délicat ne sente pas, dans l'architecture ou la sculpture, la révélation de la pure beauté hellénique ?

Quelques artistes, voyageant en Grèce, rejoignent sur ce terrain nos humanistes

Le peintre Aligny dessine d'après nature et grave à l'eau forte des *Vues de la Grèce* (1845). Les hachures sont nettes, lumineuses, et toutes accompagnées d'un petit commentaire : le Pnyx; l'Aréopage; l'Acropole; l'Hymette qu'il faut regarder le soir quand « le Parthénon brille comme de l'or et que l'Hymette a la teinte et la transparence d'une belle améthyste »; l'Attique vue du pied du Pentélique

1. Voir plus loin pour l'importance du livre de Ch. Lévêque.

« région plutôt semée d'arbres que boisée » avec ses chênes-lièges et ses pins; le Temple de la Victoire Aptère restauré (les Turcs l'avaient renversé); le Pentélique, très boisé, d'une beauté sauvage; les bords de l'Ilissus, maigre filet d'eau avec des lauriers-roses; Corinthe, très désolée, où subsistent seulement les débris d'un temple qui semble « aussi étranger dans ces lieux que le serait une statue de Praxitèle au milieu des masures d'un de nos villages »; etc.... Aligny avait déjà montré dans son *Prométhée*, exposé au Salon de 1837, qu'il sentait la grandeur de l'art antique. L'*Artiste* loua ses gravures; Th. Gautier aussi. « M. Aligny a rendu cet azur transparent, cette lumière rose, cette terre blonde avec une admirable fidélité. Oui, c'est bien ainsi que s'élève l'Acropole, ce trépied chargé des chefs-d'œuvre du génie humain, au milieu de ce paysage marmoréen, sous ce ciel de saphir, aux rayons du jour le plus pur, ayant pour fond les pentes d'améthyste du mont Hymette! Voilà les Propylées de Mnésiclès, le Parthénon de Phidias, le temple de la Victoire Aptère, la tour des ducs d'Athènes, toute la pure silhouette qui reste éternellement découpée dans le souvenir du voyageur comme un type de beauté. Quelle correction de lignes! quelle sérénité lumineuse! quelle grâce attique! » La Grèce par l'image a ses fanatiques : on traduit une *Grèce pittoresque* du Dr Wordsworth avec illustrations sur acier et sur bois. La « machine de M. Daguerre » est à peine inventée qu'on l'utilise pour les pays classiques. Maxime du Camp, toujours ingénieux, en a l'idée, et l'Académie des Inscriptions lui donne à ce sujet ses instructions, dans la séance du 7 septembre 1849, au moment où, pour la seconde fois, il s'apprête à visiter l'Orient.

Il y partait avec Flaubert. Tous deux parcourent l'Égypte, la Palestine et reviennent par Constantinople et Athènes. Flaubert aime d'abord dans la Grèce ce qui lui rappelle son cher Orient, l'éclat de la lumière, la splendeur des nuits, la coloration du ciel et de la terre,

l'opposition tranchée des teintes, l'aspect *sauvage comme le désert*, désolé, primitif de ces paysages que la civilisation n'a point gâtés. « D'Athènes à Sparte nous avons eu de la pluie, de Sparte à ici des torrents et des rivières à passer. Nous les passions à cheval; quelquefois, le fleuve n'ayant plus de gué, notre cheval y nageait et nous avions de l'eau jusqu'au haut des cuisses.... Le paysage de Sparte est des plus étranges et ne s'efface pas de la tête une fois qu'on l'a vu. Il n'y a pas une seule route en Grèce.... » Une de ses impressions les plus fortes lui est donnée par la vallée où fut Delphes, resserrée entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, des sommets neigeux à l'horizon et des précipices dévalant jusqu'à la mer. Il a beau plaisanter le Parnasse et songer à la belle *gueulade* qu'un poète romantique n'aurait pas manqué de lancer à la sainte montagne. Il voit que le Parnasse aux cimes abruptes et aux flancs ravinés n'est pas une colline pour petits amours, et la belle gueulade, c'est lui qui l'envoie de tous ses poumons à la Grèce du collège. « En passant devant les roches scironniennes où se tenait Scirron, brigand tué par Thésée, je me suis rappelé le vers du doux Racine : *Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre*. Était-ce couenne l'antiquité de tous ces braves gens-là? En a-t-on fait, en dépit de tout, quelque chose de froid et d'intolérablement nu? » Il trouve du *caractère* au paysage grec, il admire les mille découpures des collines, les sentiers qui se tordent aux flancs de la roche et surplombent les précipices ou la mer : énergie et plastique.

Énergie et plastique, c'était aussi la vie grecque d'autrefois. Et celle d'aujourd'hui nous en donne une idée. Le goût réaliste de Flaubert s'intéresse aux paysans sales, aux masures où toute une famille niche dans une même salle, aux outres de vin, aux tas de blé, aux fromages secs, aux oignons enfilés, aux auges qui servent à la fois de berceau, de pétrin et de cuvier. Voilà du moins la vraie hospitalité antique! Et ces troupeaux de

moutons et de chèvres, ces bergers aux bâtons recourbés comme des crosses d'évêque, ces chiens au museau noir qui se jettent sur le voyageur, n'est-ce pas là une pastorale qui sent l'*Odyssée*? Tout autant que l'*Iliade* revit dans ces musiciens ambulants, vêtus de guenilles, chaussés de sandales de toile, couverts de grands manteaux de laine blanche, qui s'en vont deux par deux de village en village, le plus grand soufflant dans une vessie, le plus jeune portant au flanc un grand bissac. Flaubert ressuscite une Grèce primitive que la civilisation n'a pas fardée. Et il évoque aussi la Grèce de la belle époque, la Grèce des processions éleusiniennes, des blanches théories, des fêtes d'Olympie, des vaisseaux fleuris chargés de vases et de courtisanes. Il y aurait un « crâne ouvrage » à écrire sur « l'interprétation de l'antiquité ». Ce sera pour sa vieillesse, quand son encrier, dit-il, sera sec.

Énergie et plastique, c'est aussi tout l'art grec. Cet art était la constitution radicale de tout un peuple, de toute une race, du pays même. Flaubert, en face de l'Acropole, *aspire* l'antique à pleins poumons. Il est ému plus qu'à Jérusalem, il proclame que *ça vaut le gothique* et que c'est plus difficile à comprendre. « Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre. Le soleil donne dessus presque constamment; quelque temps qu'il fasse, ça casse-brille. Sur la corniche démantelée viennent se poser des oiseaux, faucons, corbeaux. Le vent souffle entre les colonnes, les chèvres broutent l'herbe entre les morceaux de marbre blanc cassé et qui roulent sous le pied. » Il s'enthousiasme pour un torse féminin d'un ton fauve qui ressemble presque à de la chair. « Un peu plus j'aurais prié. » Je regrette qu'il n'ait pas fait cette « Prière sur l'Acropole ». Il aurait certainement célébré la vigueur de l'art grec, les statues qui ont l'air de respirer, les chevaux de Phidias et leurs veines indiquées jusqu'au sabot et saillantes commes des cordes.

Gautier, au retour d'un voyage en Orient, peut bien

railler l'Athènes d'aujourd'hui, la petite ville bourgeoise qui singe Paris, le modernisme de ses hôtels et de ses bazars, ses voitures grotesques, calèches démantelées, berlingots séculaires, berlines invalides attelées d'haridelles efflanquées. Le paysage et les ruines lui font oublier ces horreurs : un hymne d'adoration s'échappe de ses lèvres quand il arrive aux Propylées [1].

David d'Angers, proscrit au 2 décembre, se rend en Grèce comme dans un asile de paix et de beauté pour son imagination d'artiste et son cœur de philhellène. Il a raconté ses désillusions et sa douleur. Il aurait pardonné à la vanité, à l'insolence, à l'ingratitude de la race. Mais les milices d'Athènes s'amusent à tirer sur le tombeau de marbre d'O. Müller; la statue qu'il avait modelée avec tant d'amour pour honorer Botzaris est si endommagée qu'il ne reconnaît plus sa *pauvre petite mutilée*; la *Société archéologique* d'Athènes se refuse à remettre en place, pour de mesquines raisons d'argent, une colonne du temple de Jupiter. Le peuple grec est brutal, absurde, béotien : qu'il doit faire pitié à la déesse Minerve! David d'Angers se retire sur l'Acropole. Il passe des journées entières près des marbres sacrés. Les élèves de l'École d'Athènes remarquent ce grand vieillard triste qui se promène autour du Parthénon, appuyé au bras d'une jeune fille.

Artistes de toute espèce, peintres, sculpteurs, architectes, littérateurs font leur pèlerinage au pays de la lumière et de la beauté. Ils admirent et puis s'en vont. Et Gandar et ses amis peuvent croire en effet qu'il n'y a rien autre chose à faire qu'à admirer et que l'École d'Athènes c'est, en quelque façon, l'adoration perpétuelle dans les saints lieux.

Et voici le coup de théâtre. Le 26 janvier 1850 un arrêté du ministre de Parieu rattache l'École à l'Académie

1. Je ne fais qu'indiquer — à propos de leurs voyages — l'hellénisme d'un Flaubert et d'un Gautier. La question sera étudiée plus à fond dans un autre ouvrage.

des Inscriptions; le 8 mars, Guigniaut dépose son rapport; le 7 août, un décret impose aux élèves un mémoire philologique ou historique et leur prescrit d'étudier les travaux de la Commission de Morée, le *Corpus* de Bœckh, la *Paléographie* de Montfaucon, la *Symbolique* de Creuzer. Fortoul, qui méprisait les idéologues et les purs littéraires, avait inspiré cette mesure et Raoul-Rochette avait fait donner à fond *le Journal des Savants*. « L'étude de l'antiquité, disait-il, repose à la fois sur l'observation la plus attentive des monuments et sur l'intelligence la plus exacte des textes.... Des faits bien étudiés, des textes bien compris, des monuments bien observés, plutôt que d'ingénieuses pages où l'imagination se joue dans les vapeurs de l'esthétique. » Les jeunes Athéniens seront philologues, archéologues, épigraphistes, numismates; ils imiteront leur aîné, Burnouf, qui a si bien parlé du vieux Pnyx et des Propylées; ils publieront de solides articles dans les *Archives des missions*. La besogne ne manque pas. La Grèce n'est pas connue. Mais Athènes l'est-elle mieux? De Laborde va bientôt publier deux volumes très curieux sur *Athènes aux XVe, XVIe et XVIIe siècles*. Il y montrera que jusqu'au XVIIe siècle on ne sait rien d'Athènes et que les artistes représentent la ville avec des toits pointus, de hauts beffrois, des flèches élancées, des coupoles et des dômes arrondis. Les marchands, par peur des Turcs, ne poussaient pas jusque-là. Certains savants se demandaient si la ville existait encore et ne serait pas remplacée par des cabanes de pêcheurs. Athènes sans doute n'est plus aussi mystérieuse qu'elle l'était pour les gens du moyen âge, mais a-t-elle révélé tous ses secrets? Il faut pratiquer des fouilles, déblayer l'Acropole, remuer toute la vieille terre des Grecs.

Les humanistes sont surpris. Ils protestent avec Daveluy. L'École ne sera plus l'École.

Ils n'avaient pas suivi ce qui se passait en France depuis 1830. Depuis une vingtaine d'années, la curiosité de l'hellénisme s'organisait scientifiquement. Tout un

mouvement d'idées avait préparé la transformation des *voyages* en *missions* [1].

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, XII, 364. — Th. Gautier, *les Beaux-Arts en Europe*, II, 127. — Du Moncel, *De Venise à Constantinople à travers la Grèce* (1846). — *L'Artiste*, 26 mars 1848. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, t. XVIII, I, 102 à 110. — Flaubert, *Corresp.*, I, 197, 200, 207 à 219, II, 11, 23, 31, 39, 40 à 46, 91, 103, 131, 141, 159, 184. — Th. Gautier, *Constantinople*, chap. III; *l'Orient*, I, 101 (article inséré dans le *Moniteur Universel* d'octobre 1853, sous le titre « Excursion en Grèce »). — Jouin, *D. d'Angers*, I, 460, 482. — Radet, *op. cit.*, p. 120 et 128. — *J. des Sav.*, mai et juin 1850. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, t. XVIII, I, 210 à 217. — Mézières, *Au temps passé : l'École d'Athènes* (*Correspondant*, 10 août 1905); *Souvenirs d'un Voyage en Grèce* (*Correspondant*, 25 août 1905).

CHAPITRE X

LA CURIOSITÉ PHILOLOGIQUE

I. L'INFLUENCE ALLEMANDE. PROGRÈS DE LA PHILOLOGIE. = II. LES COURS PUBLICS. LES JOURNAUX ET LES REVUES. = III. LA PHILOSOPHIE GRECQUE ; « L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ». = IV. QUELQUES IDÉES DE SAINTE-BEUVE. = V. VILLEMAIN ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I

PENDANT que le vieil humanisme, renouvelé par les voyages, souriait au charmant génie de la Grèce, l'austère philologie travaillait à préciser, selon les méthodes allemandes, la connaissance de l'hellénisme. La librairie des Didot ouvrit résolument la voie avec ses dictionnaires, grammaires, éditions critiques, traductions.

C'était une famille intelligente et lettrée que celle des Didot, déjà connue au XVIIIe siècle par ses publications de luxe et ses élégantes typographies. François-Ambroise avait établi une fonderie, inventé une nouvelle presse et le papier vélin et imprimé la collection des classiques français pour l'éducation du Dauphin. Son second fils Firmin inventa la stéréotypie et découvrit un procédé pour imprimer les cartes géographiques. Helléniste distingué, traducteur de Tyrtée et de Théocrite, il voulait qu'on dît la famille des Didot comme on avait dit celle des Estienne. Dans son recueil de poésies de 1826, il avait cité un vers de cet Henri Estienne qu'il prenait pour modèle et il avait ajouté : « Puissé-je avant de mourir voir une nouvelle édition du *Trésor de la Langue grecque*, publiée et imprimée par les soins de mon fils Ambroise ! ».

Ambroise prit, l'année suivante, la direction de la

librairie. C'était un bon fils. Nous le connaissons déjà. Philhellène ardent, voyageur en Orient, ami de Pouqueville, disciple de Coraï, de Boissonade et de Thurot, bibliophile passionné, collectionneur de livres anciens, de manuscrits et d'estampes, il était grand amateur des lettres grecques et il travaillait alors à traduire Thucydide et Anacréon. Par respect filial et par goût, il obéit au vœu de son père. Mais qui l'aidera pour cette tâche? Il a Boissonade, mais Boissonade ne peut pas tout faire. Il s'adresse à d'autres humanistes qui se récusent : est-ce là une besogne pour des Français? Ce seront donc les Allemands qui y travailleront. Ambroise s'adjoint Hase et surtout Dübner.

Dübner, ancien professeur au gymnase de Gotha, était venu à Paris, où il s'était fait naturaliser, et il avait cherché à nouer des relations dans le monde universitaire. Il fut très fraîchement accueilli. La nouveauté de ses méthodes inquiétait, son ton impérieux aussi. On le soupçonna de vouloir régenter l'hellénisme. Il faut se défier des jugements de Sainte-Beuve qui, pour faire pièce à l'Université, a fait de Dübner un petit saint. Il y eut des froissements de part et d'autre. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est que la mode n'était pas encore chez nous aux méthodes germaniques. Nos grands chefs, défenseurs du vieil humanisme, veillaient âprement sur le trésor des Hespérides. Dübner entendait autrement son *Thesaurus*, qui commença à paraître en 1831.

Il avait trouvé dans la maison des Didot un savant avec lequel il faisait bon ménage. Boissonade s'était retiré du journalisme, depuis qu'il était professeur de grec et académicien, pour revenir à ses chères études philologiques. Ses scrupules servaient ses goûts. Il n'avait été journaliste que d'occasion. Mais la curiosité de l'inédit, la recension des textes, les éditions critiques, voilà où il se portait avec passion comme à son vrai domaine. Tout jeune, il attaque Coraï sur certains passages de Théophraste. Il se met à l'école des Allemands, de Bast, de

Dindorf, de Bœckh, surtout de Hase aux bons soins duquel il confiera la surveillance de ses publications posthumes, nos hellénistes français n'ayant pas « le nez assez fin ». Lui, il est fureteur par finesse d'esprit et passion de la nouveauté. Il va aux ignorés et aux méconnus, aux Grecs de la décadence, aux rhéteurs ou sophistes de dernier ordre et il délimite, non sans coquetterie, la région inexplorée qu'il entend se réserver. Les idées générales l'épouvantent : la question homérique ne le passionne pas, bien que les Allemands s'y engagent à fond. Pendant qu'on bataille pour ou contre Homère, il édite tranquillement et traduit Aristénète, auteur voluptueux de lettres galantes. Il n'aime pas le bruit. Il ne cherche pas dans sa chaire les applaudissements d'un public nombreux mais profane. Il préfère la sympathie discrète d'un auditoire de choix. L'auditoire bénévole, les « hôtes », ne l'intéressent pas, mais les normaliens sont les fils de la maison. Dans son journal intime, ses *Éphémérides*, il dit sa joie quand l'École arrive en bande, ses inquiétudes si les bancs restent vides. Il ne quitte sa chaire que pour explorer les bibliothèques et les archives. Il fait sa moisson lentement mais sûrement. Il collabore à la collection Lefèvre par une contribution formidable ; il pousse les Didot à créer (1837) cette *Bibliothèque des Classiques grecs* où chaque texte est accompagné de la version en latin destinée à en faciliter l'intelligence.

Beaucoup de librairies suivent l'exemple des Didot. On trouvera dans Egger le catalogue des éditions et des traductions. Une entreprise originale, ce fut la vulgarisation des ouvrages de médecine. Littré commence, chez Baillière, une traduction d'Hippocrate qui paraît de 1838 à 1862. Sainte-Beuve en a dit le plus grand bien, tout en regrettant que la critique impitoyable des nouveaux humanistes soit trop en garde contre les mensonges de la Grèce et se bouche les oreilles avec de la cire contre la voix des Sirènes. Entendez que Littré avait ruiné les

traditionnelles légendes sur le médecin grec, sur ses bûchers allumés pendant la peste d'Athènes. Le succès de l'*Hippocrate* décide le docteur Daremberg à publier une *Collection des Médecins grecs et latins*. Encouragé par Littré et par Villemain, soutenu par l'Académie des Inscriptions et par l'Académie de médecine, subventionné par le gouvernement, Daremberg part pour l'Allemagne où il se lie avec le Hollandais Bussemaker venu à Berlin dans le même dessein. Pendant quatre ans il fouille les bibliothèques d'Angleterre et d'Italie. La collection commença par les œuvres d'Oribase. Un plan en tête donnait l'historique de l'entreprise et la liste des publications futures. Le tome premier était dédié à Littré.

Dans les tableaux qu'il a dressés de cette production philologique après 1830, Egger se montre très optimiste. Il compte les grammaires, les dictionnaires, les traductions, les thèses mêmes publiées sur des sujets grecs à l'instigation de V. Le Clerc, doyen de la Sorbonne. Vinet répond qu'il n'y a pas lieu de crier miracle et, qu'en définitive, c'est un pauvre bilan. Il faut s'entendre. Nous comparer à l'Allemagne est un mauvais tour. Notre philologie est certainement novice, elle manque de méthode, elle a contre elle l'humanisme, assez souvent la rhétorique et le bel esprit, elle vient de l'étranger, elle est suspecte à notre Université que Renan montre endormie à la porte du cabinet des manuscrits. Mais tout le monde ne dort pas et il en est qui se réveillent. Cette opinion s'établit que l'antiquité, un peu desservie par la phraséologie, sera sauvée par une science mieux informée. Si les résultats ne répondent pas encore aux efforts, l'esprit public cependant se transforme et se laisse peu à peu discipliner [1].

Quelques exemples démontrent et expliquent cette conquête de l'opinion par la philologie germanique.

1. Outre l'ouvrage d'Egger déjà cité, voir Colincamp, *op. cit.*, I, 436, 480 et pages LII à LIV, LXXXVIII, XCIV. — *J. des Savants*, mars, juin 1838, décembre 1839, avril 1840, avril, mai, juin 1841. — Sainte-

II

Les Cours publics ont moins d'éclat que sous la Restauration. Ils ont peut-être moins de fragilité.

Sainte-Beuve attribue au charme magique des leçons de Villemain cette *fleur de Grèce* qui fut un des attraits du cours de Patin. Patin avait déjà parlé d'hellénisme aux normaliens, aux membres de la Société des Bonnes-Lettres et aux lecteurs du *Globe* lorsqu'il occupa la chaire de poésie latine en Sorbonne. Villemain, professeur de français, était souvent remonté aux sources grecques : Patin, professeur de latin, ouvrit son cours en déclarant qu'il parlerait beaucoup des Grecs à propos des Romains. Une partie de ses conférences a été recueillie dans ses *Études sur la Poésie latine*. Les excursions à travers l'hellénisme y sont fréquentes, à propos d'épopée et de théâtre. Patin est très documenté, très au courant des travaux allemands et des plus récentes découvertes. Lorsqu'il fait paraître ses *Études sur les Tragiques grecs* (1841-1843), résultat d'une quinzaine d'années d'études minutieuses, la critique applaudit à ce rajeunissement de l'antiquité par un érudit qui est resté homme de goût : la science française n'aura plus rien à envier à la philologie germanique.

Saint-Marc Girardin commence son *Cours de Littérature dramatique* par un hymne à la Grèce qu'il rattache adroitement à un commentaire des adieux d'Iphigénie :

Beuve, *Nouveaux Lundis*, V, 219 et *Port. Cont.* (article sur Méléagre). — Littré, *J. des Débats*, 16 janvier 1858 et 25 juillet 1860. — Hillebrand, *op. cit.* (sur la philologie allemande). — Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, p. 71 et 341. — Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, l. VI, chap. 111. — Croiset, *Préface de la Litt. gr.*, p. 17. — J. Girard, *Études sur la Poésie grecque* (sur Antigone). — Sur Dübner : Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, XI ; L. Séché, *Sainte-Beuve*, I, 326 ; Troubat, *Souvenirs d'un ancien secrétaire de Sainte-Beuve* ; Nisard, *Souvenirs et Notes biographiques*, II. — Sur le *Thesaurus* : Nisard, *Mélanges d'Histoire et de Littérature* ; *R. de Paris*, 1830, t. XII, p. 29 ; *J. des Savants* (plusieurs articles, par ex. celui de juin 1833, p. 373). — Patin, *Études sur les Trag. grecs*, IV, 398. — Sainte-Beuve, *P. Cont.*, III, 442 (sur Le Clerc).

« Beau pays que mes yeux ont vu, qu'ils n'oublieront jamais et dont ils aiment à évoquer le souvenir pour éclairer les brouillards de notre ciel ; montagnes qui vous transfigurez dans une auréole de lumière, îles charmantes, mer azurée, qui faites de la terre et des eaux le plus gracieux mélange que puisse rêver l'imagination des hommes, fontaines dont l'onde est aussi pure que l'air dont elles tempèrent la chaleur, fleuves qui remplacez vos eaux que tarit l'été par la verdure et la fleur des lauriers-roses ; clarté du ciel surtout, clarté pleine de pourpre et d'or qui dessines et qui dévoiles tout dans un pays où l'art et la nature ont une beauté et une grâce qui n'a jamais besoin des ménagements du demi-jour ; douce vue, aspects chéris qui deviez en effet rendre la vie plus regrettable aux mourants.... » Saint-Marc Girardin, étudiant l'usage des passions dans le drame, revient constamment aux auteurs grecs qu'il analyse, qu'il commente, qu'il cite d'abondance. Beaucoup de Sophocle et d'Euripide, un peu d'Homère et de Théocrite, Iphigénie, Philoctète, Électre, Andromaque, Pénélope, Antigone, Alceste, la Magicienne de Théocrite et les frères ennemis et Daphnis et Chloé, pour ne citer que l'essentiel, lui servent à caractériser les grandes passions de l'âme, la tendresse conjugale, maternelle et filiale, l'amour, tous ces sentiments éternels que l'art dramatique met en jeu. Sa critique est ingénieuse et spirituelle, d'une lecture fort agréable, souvent amusante ; sa finesse caustique a sûrement moins vieilli que la rhétorique de Villemain ou la solidité de Patin. Et avec cela il ne donne pas l'impression d'être un amuseur superficiel. Il connaît les textes, il les présente avec goût, mais il les a lus de très près. Il admirait beaucoup l'Allemagne. Il a fait effort pour interpréter avec précision l'âme antique[1].

Il n'était pas mauvais, cependant, qu'un spécialiste dît

1. Patin a loué la solidité de son enquête. Sainte-Beuve, qui ne l'aimait pas, trouvait dans son *Cours* beaucoup de « parties belles et sérieuses ».

son mot sur l'hellénisme, après tant d'autres qui n'étaient pas de la maison. Egger fut un grand laborieux qui exerça sans tapage une grosse influence. Docteur à vingt ans, il se refait écolier pour suivre, à l'École des langues orientales, le cours de Hase sur le grec moderne et, au Collège de France, les conférences de Boissonade qu'il supplée bientôt à la Sorbonne. Il inaugure son cours (1840) par un âperçu général de la littérature grecque depuis les origines jusqu'à Aristote, dont la *Poétique* lui fournit le sujet de ses leçons. Il en tirera plus tard un *Essai sur l'Histoire de la Critique chez les Grecs*, suivi de la traduction de la *Poétique*. Son Cours de 1845 porte sur Homère et la question homérique qu'il entend faire connaître au public avec précision et netteté, par un résumé et un commentaire des travaux les plus importants. Un peu plus tard, il parle sur « le nouvel esprit de la critique en matière de littérature grecque ». Il défend l'hellénisme contre les engouements de l'orientalisme, et prouve que le vieil humanisme a déjà été renouvelé depuis quelques années par les découvertes d'un Angelo Maï, par la philologie d'un Bœckh, par le goût du XIX[e] siècle pour les études sociales et politiques qu'un Platon et un Aristote avaient déjà abordées. Une quinzaine d'années avant son *Hellénisme en France*, le plus connu de ses ouvrages, il affirme que la renaissance des lettres grecques, commencée au XVI[e] siècle, dure toujours et que nos savants, bien inspirés par l'Allemagne, songent plus que jamais à renouer la chaîne d'or. Le meilleur de son enseignement a passé dans ses *Mémoires de Littérature ancienne* ou dans ses copieux *Mémoires d'Histoire ancienne et de Philologie*. Il a énormement publié et sur les sujets les plus divers. Quelques titres sont un peu rébarbatifs. Qu'on ne se figure pas cependant un savant fermé au monde et cloîtré dans son laboratoire, l'œil fixé sur les infiniment petits du monde littéraire. Egger ne fut pas seulement un philologue d'une haute probité et d'une activité incomparable. Il était né professeur. Sa grande

et noble ambition fut de vulgariser les résultats scientifiques obtenus par d'autres érudits et par lui-même. Sans doute il se défiait des grandes théories, des vues générales, des belles constructions; il réagissait contre l'éloquence d'apparat et il préférait certainement Patin à Villemain. Je vois pourtant qu'il a rendu pleine justice aux leçons de Villemain sur l'hellénisme. Il entendait qu'un professeur ami de la Grèce fît par les étudiants l'éducation du public mondain. Il avait la très louable habitude d'ouvrir et de terminer ses cours, un peu touffus et bourrés d'érudition, par d'excellentes leçons où il dégageait l'esprit, les tendances et les conclusions de son enseignement. Il poussait aux traductions et il en donna plusieurs. Je signale deux articles judicieux sur « les Traducteurs français d'Homère » et « l'Art de traduire appliqué aux historiens grecs ». Il laisse seulement regretter — mais qui n'a pas ses lacunes? — l'absence d'une composition plus artistique, d'un style plus littéraire : on aimerait que cet helléniste distingué fût plus attique.

Bien que l'enseignement supérieur n'existât guère alors en dehors de Paris, la province commençait à avoir ses conférenciers. Quinet plaide la cause de l'hellénisme devant les Lyonnais. Son livre sur la Grèce, ses articles sur la question homérique, son *Prométhée* l'avaient mis en vue. Villemain lui offre de créer pour lui, en Sorbonne, une chaire d'histoire et de littérature grecques ou, s'il le préfère, de dédoubler la chaire de Boissonade qui aurait gardé la grammaire et la langue et cédé l'histoire de la civilisation et du génie grec. Quinet hésite et finit par rester à Lyon où il parle pendant trois ans de l'art antique (1837-1840). Il est très informé des choses d'Allemagne et sa science philologique est tout à fait au courant. Un journaliste parisien qui assiste à deux de ses leçons sur le théâtre et l'histoire en revient émerveillé : « Tandis qu'il faisait entendre cette voix gigantesque qu'on ouït dans les îles et qui allait en criant : Le

grand Dieu Pan est mort! j'ai vu des larmes couler de tous les yeux comme si chacun sentait qu'il avait aussi quelque grande mort à pleurer dans celle-là. Mais la Grèce ne pleurait pas comme le monde moderne. Sur la tombe de ses croyances, elle couronnait son scepticisme de fleurs; et comme elle accompagnait en dansant les aïeux qui rentraient dans le sein de la terre, de même elle chantait avec Callimaque et animait les pipeaux de Théocrite en conduisant les funérailles de ses dieux. Elle avait bien raison de n'en point désespérer encore, elle sentait qu'ils étaient immortels [1] ».

Les journaux sont friands d'hellénisme. Je laisse de côté les publications savantes dont c'est le rôle. La *Revue de Paris* fait surtout de l'exotisme antique et donne quelques articles amusants sur les femmes de la Grèce, les prêtresses et les courtisanes. La *Revue des Deux Mondes* vulgarise habilement les travaux de l'Allemagne. Binaut démontre le caractère réaliste de l'épopée homérique. Lerminier étudie les historiens et les philosophes dans un style assez prétentieux. Dareste publie un article intelligent sur Babrius. Quinet étudie la formation de l'*Iliade*, Egger fait connaître Aristarque et se montre fort dur pour la poésie des Alexandrins. Comme sous la Restauration, le théâtre surtout est fort étudié. Du Méril parle d'Aristophane et critique le livre de Forchhammer. Les brillants articles de Ch. Magnin font dire que l'Allemagne a trouvé son maître.

1. [Sur Patin]. Patin, *Études sur la Poésie latine*, t. I, p. 22 (et l'ouvrage, *passim*); *R. des D. M.*, 15 mai 1842 et 1er septembre 1843. — [Sur Saint-Marc Girardin]. *Cours de Litt. dram.*, I, 30 et les chap. II, III, X, XIV, XXIII, XXIV, XXV, XXXI, XXXII, XXXIV, XLIII, XLVIII, LIII, LVII, LVIII; Sainte-Beuve, *C. du Lundi*, I, 13 et XI, 276; Patin, *Études sur les Trag. grecs*, IV, 96; Vinet, *Études sur la Litt. franç. du XIXe s.*, III, 616. Voir aussi de Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*. — [Sur Egger]. *Notice* par Bailly; Egger, *Mém. de Litt. ancienne*, p. 43, 68, 164, 269 et *Littérature grecque*, ch. XII. — [Sur Quinet]. *Lettres*, II, 316 et 320; *R. de Paris*, 1840, t. XVII, p. 305. — On trouvera aussi des articles sur la Grèce dans Nisard, *Poètes latins de la décadence* (par ex. p. 403).

Ch. Magnin était un helléniste délicat. Un des premiers, il avait démêlé l'atticisme de Courier. « Il reçut de la Grèce, disait-il dans *le Globe*, sa façon de sentir, de juger, de s'exprimer : il fut Athénien par ses idées sur l'art, sur le beau. Après le génie grec ce fut ce qui s'en rapproche le plus, le goût italien, le soleil de l'Italie, l'art de Venise, de Florence, de Rome qui l'enchantèrent le plus.... La pureté du goût antique passa dans sa manière. » En 1835, Magnin fait un cours en Sorbonne sur les origines du théâtre moderne, en partant de l'ère chrétienne. Il le publie avec une introduction sur le théâtre antique. L'introduction est si applaudie qu'il songe à la développer. En trois années, il donne à la *Revue des Deux Mondes* cinq grands articles. Il étudie la nature du génie théâtral, le drame hiératique et ses mystères religieux, le drame populaire et les fêtes où le peuple intervenait comme acteur, la chorégie, les bouffons et les mimes, les pièces aristocratiques, l'instruction des chœurs, l'organisation des troupes scéniques, la distribution des rôles, les répétitions, la mise en scène, la présentation et la réception des pièces, les comités de lecture, la censure dramatique, les affiches, annonces, billets de spectacles, etc.... Le tout appuyé sur des lectures formidables avec des renvois aux textes, de copieuses références, mais aussi très agréable à lire et d'une excellente tenue littéraire.

Deschanel, professeur de grec à l'École normale, écrit sur « Une renaissance grecque au théâtre », oppose la tragédie antique à notre tragédie classique, définit son caractère lyrique, sa simplicité d'intrigue, son réalisme qui n'a pas peur de montrer les yeux sanglants d'Œdipe et la plaie de Philoctète, sa beauté décorative qui nous fait respirer et sentir partout l'agréable lumière, les arbres, les fleurs, les ruisseaux. L'étude intitulée : « les Derniers jours de la tragédie grecque » est un article historique sur les successeurs des trois grands tragiques : Deschanel utilise des fragments recueillis par la *Biblio-*

thèque des Didot. Sous le titre : « Les courtisanes grecques, Sapho et les Lesbiennes », il joint à une étude morale quelques traductions des poèmes de Sapho et un commentaire sur leur brûlante énergie [1].

III

Les articles sur la philosophie grecque sont particulièrement soignés dans la *Revue des Deux Mondes*.

V. Cousin continuait à étudier la platonisme dans ses conférences de l'École normale et dans ses rapports à l'Académie des Sciences morales que le décret du 26 octobre 1832 venait de rétablir [2]. Son activité est prodigieuse. Il fait mettre au concours le néo-platonisme : Vacherot est couronné pour son mémoire sur l'École d'Alexandrie. Puis c'est le tour de l'aristotélisme, autre forme du spiritualisme; un travail de Ravaisson sur la *Métaphysique* d'Aristote enlève très brillamment le prix. Barthélemy Saint-Hilaire, encouragé par son maître Cousin, ressuscite le péripatétisme au Collège de France et commence cette formidable traduction d'Aristote qui devait occuper une partie de sa vie. L'élan est donné. Zévort, Havet, Waddington traduisent ou commentent; Egger fait passer en français les subtilités de cette *Poétique* autour de laquelle on livrait bataille depuis deux siècles sans la bien connaître. Toutes ces études sont extrêmement savantes. Elles reposent sur une solide philologie. C'est ainsi qu'Egger résume et discute les

1. *R. des D. M.*, 15 mars, 1er avril 1838, 1er septembre 1839, 15 avril et 15 octobre 1840 (voir aussi 15 juin 1850 : « les Marionnettes dans l'antiquité ») [ce sont les articles de Ch. Magnin], 1er avril, 1er juin, 15 juillet 1847 [pour Deschanel]. Cf. pour les autres, 15 mars 1841, 15 juillet 1842, 15 août et 15 décembre 1843; 1er mars 1834, 15 octobre 1835, 1er février 1836, 15 août 1837, 1er septembre 1838; 1er janvier et 15 mai 1836; 1er février 1846; 15 avril 1846; 1er juillet 1846. — *Revue de Paris*, 1831, t. XXVIII; 1832, t. XXXIX; 1833, t. XLVII et L; 1832, t. XLIV; 1834, t. II, IV et V; 1839, t. XII; 1845, p. 189.

2. Décret complété par le règlement du 23 février 1833, élaboré par l'Académie et approuvé par décret du 5 mars.

travaux de Ritter, Düntzer, Spengel, Mommsen. Elles sont d'ailleurs très claires et faciles à lire. Les journaux les annoncent, les commentent, les résument, les discutent, en citent des fragments. La *Revue des Deux Mondes* publie in extenso la leçon d'ouverture de B. Saint-Hilaire au Collège de France sur la Renaissance de l'aristotélisme et ses causes; Saisset parle des traductions, Lerminier analyse le livre de Ravaisson et le rapport de Cousin. Le public eût été bien difficile ou bien distrait s'il n'avait pas entendu.

La question mythique est discutée avec passion. Jusque vers 1835, la *Symbolique* triomphe avec Guigniaut : Creuzer est un dieu. Mais les dieux grecs, comme on sait, se faisaient la guerre et se détrônaient. Creuzer n'échappe pas à la Némésis. Le vieil Émeric-David, rebelle aux théories spiritualistes, explique toute la religion grecque par des phénomènes météorologiques dont les mythes seraient l'aimable déguisement. Son *Jupiter* (1834) commence une série où il défend avec énergie sa thèse. D'autres reprochent à Creuzer sa simplification excessive et son dédain de l'histoire. Grote, dans son *Histoire de la Grèce*, commencée en 1846, montre avec patience et prudence que les mythes ne sont pas restés immuables et qu'ils se sont enrichis, avec les siècles, d'éléments empruntés à l'histoire idéalisée et à la vie morale symbolisée. Et Mérimée fait connaître le livre de Grote aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, au fur et à mesure de sa publication et avant même qu'il ne soit traduit.

L'esthétique inspire de solides études où la Grèce a la place d'honneur. Jouffroy, privé de sa chaire sous la Restauration, avait ouvert des cours particuliers dans sa maison de la rue du Four. Toute une année, il avait traité le problème du beau devant un petit groupe d'auditeurs assidus, parmi lesquels Vitet et Sainte-Beuve. Ses notes, après sa mort, passèrent au fidèle Damiron qui publia le *Cours d'Esthétique* (1843). Jouffroy s'y montrait, sans tapage, transfuge de l'école cousinienne. Mais Cousin ne l'enten-

dait pas ainsi. Il remanie deux des premiers cours qu'il avait faits en revenant d'Allemagne, il en tire son livre *du Vrai, du Beau, du Bien*, il donne à sa chère *Revue* un copieux article où il défend les idées de sa jeunesse et l'idéalisme platonicien.

Toutes ces discussions faisaient relire de près les ouvrages grecs. Cousin distribuait à chacun sa tâche [1].

IV

Sainte-Beuve admirait cette jeune et brillante milice de nos philosophes où le feu sacré de l'antiquité ne cessait pas d'être attisé par le souffle d'un maître qui ne s'endormait pas. Il souhaitait les mêmes efforts et la même discipline à tous les explorateurs des lettres anciennes.

En 1840, il se remet au grec et il se tient au courant de la science germanique. « Les Allemands, écrit-il, sont assurément les plus admirables travailleurs classiques que l'on puisse imaginer; depuis qu'ils se sont mis à défricher le champ de l'antiquité, ils ont laissé bien peu à faire pour le détail et le positif des recherches; ils ont exploré, commenté, élucidé les grandes œuvres, ils en sont maintenant aux bribes et aux fragments et ils portent là-

1. Ravaisson, *la Philosophie en France au XIXe siècle*. — Sur le platonisme : *R. des D. M.*, 1er août 1840, 15 octobre 1847. — Sur le néo-plat. : *J. des Savants*, 1817, p. 227 et août 1820; *R. des D. M.*, 1er octobre 1840, 1er septembre 1844, 15 juillet 1845, 1er mai 1846. — Sur l'aristotélisme : *R. des D. M.*, 1er février et 1er septembre 1838, 1er mai 1846, 15 août 1844. — Sur l'esthétique : *R. des D. M.*, 1er septembre 1845; 1er décembre 1833. — Sur la mythologie, voir une bibliographie au chap. v. Y ajouter Guigniaut, *la Théogonie d'Hésiode*; et l'article *Hésiode* dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — *J. des Savants*, janvier 1835 (sur Ém.-David), novembre 1841, janvier et avril 1842 (articles de R.-Rochette contre les fantaisies mythologiques de Lenormant). — *R. des D. M.*, 1846 (article de Mérimée sur Grote, inséré dans *Mélanges hist. et litt.*). — Max Müller, *Essai de Mythologie comparée* (sévère pour Grote). — Léo Joubert, *Essais de Critique et d'Histoire*, p. 4 (équitable pour Grote). — Sainte Beuve, *Nouveaux Lundis*, X (loue Grote). — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, p. 320.

dedans un esprit de précision et d'analyse qu'on serait plutôt tenté de leur refuser lorsqu'ils parlent et pensent en leur propre nom. Leur extrême patience, s'appliquant ici à des matières bien définies et à des textes, produit des merveilles. » Il admire Dübner qu'il venge de certains dédains. Il oppose sa technique savante aux banalités du vieil humanisme. Il se lie avec Boissonade ; il lui demande des notes pour une édition critique de Chénier, et il reçoit un manuscrit de trente pages avec une lettre charmante de bonne grâce et de modestie. Il relit et annote les *Analecta* de Brunck qu'il voudrait emporter dans l'autre monde où il aura des loisirs. Il *épèle* les idylles de Théocrite, il réclame une renaissance de la philologie dans cette France où, dit-il, le sentiment des beautés est allé plus vite que la connaissance et le travail. Il voudrait orienter l'École d'Athènes vers des études sévères et patientes. Il applaudit aux conquêtes des Cousin, des Patin, des Littré.

La philologie donc, mais une philologie aimable et accueillante. Des recherches méthodiques, de l'érudition, de la critique des textes, des commentaires historiques, de l'inédit même, bien qu'il ne faille pas en abuser, voilà les assises solides où l'on doit bâtir. Mais les fondations ne sont pas la maison. Qu'importent les travaux de bénédictin si, hors de l'enceinte de nos Académies et de nos Facultés, ce progrès des lettres anciennes ne se marque par aucune œuvre lue de tous! Rien n'est fait si l'antiquité ne circule pas, si le public lettré et mondain n'est pas saisi des questions, s'il n'y a pas de *pont* jeté entre la science de quelques-uns et l'instruction de tous. Il faut verser les richesses antiques dans le domaine commun par de bonnes éditions, faciles à manier, et surtout par de bonnes traductions, fidèles à l'esprit non moins qu'à la lettre.

Et Sainte-Beuve prêche d'exemple. Il insère dans les journaux et revues des articles sur Homère, Euphorion, Apollonius de Rhodes, Méléagre, Théocrite, l'*Anthologie*.

Il donne les dernières découvertes de la philologie, il traduit beaucoup. A propos d'Homère il fait l'historique précis de la question homérique, il discute les arguments fournis contre l'unité de l'*Iliade*, (il ne croit guère à des chants populaires arrangés par une commission d'érudits, à cet Homère « par une société de gens de lettres ».) Il traduit et commente de longs passages du troisième chant des *Argonautiques*, cette peinture de l'amour de Médée qui inspira Virgile pour sa Didon. Il raconte les principales anthologies, il analyse la *Couronne de Méléagre*, il cite plusieurs épigrammes, l'idylle au printemps si fraîche et si parfumée : « Le venteux hiver s'en étant allé du ciel... » et l'amusante apostrophe à la sauterelle : « Sauterelle, tromperie de mes amours, consolation du sommeil qui me fuit; sauterelle, muse rurale à l'aile sonore, imitation toute naturelle de la lyre, touche-moi quelque chose d'enchanteur en frappant de tes pieds chéris tes ailes babillardes : ainsi chasse de moi les fatigues d'un souci toujours en éveil, en ourdissant, ô sauterelle, un son qui distraie l'amour. Et pour cadeau matinal, je te donnerai de la ciboule toujours fraîche et dans ta bouche bien fendue de petites gouttes de rosée ». Son âme pastorale, comme il l'écrit à Pavie, se réveille à lire ces invocations à la nature, hymnes au printemps, chants rustiques, idylles champêtres. Son étude sur Théocrite, par l'abondance des citations et la finesse de la critique, est une pure merveille. Il n'a pas besoin de s'excuser sur ses traductions. A l'entendre, il ne ferait que puiser à une source vive dans le creux de la main ou encore emporter de la neige oubliée l'été dans une fente de rocher de l'Etna : au bout de trois pas, à peine, la neige est fondue et l'eau fuit de toutes parts. C'est pure modestie. Il reste assez d'eau pour donner le vif sentiment de la fraîcheur. Ce sont les petites gouttes de rosée de la sauterelle [1].

1. *Homère* (*Débats* des 27 janvier et 21 février 1843). — *Euphorion* (*R. des D. M.*, 1er sept. 1843). — *Apollonius* (*Ibid.*, 1er sept. 1845). —

V

Les idées de Sainte-Beuve ressemblent étrangement en ces années à celles de Villemain.

Villemain professeur avait célébré l'hellénisme, Villemain ministre avait envoyé des missions en Grèce, Villemain, rendu en 1845 à ses fonctions académiques, oriente vers la Grèce du passé la compagnie dont il est le très actif secrétaire perpétuel. J'utilise les intéressants rapports qu'il a en partie recueillis dans ses œuvres.

La mode était aux traductions. Artaud venait de joindre à son Sophocle un Euripide complet; Puech avait mis en vers les *Choéphores* et le *Prométhée*, Halévy avait donné sous le nom de *La Grèce tragique* des fragments versifiés du théâtre grec. Quelques-uns de ces essais avaient été récompensés par des prix Montyon. Villemain fait instituer un prix spécial de traduction et d'année en année il enregistre les progrès de « laborieux et brillants jeunes gens ».

Il surveille tout; il a l'œil du maître. Il fait couronner les auteurs qui élargissent la science de l'hellénisme, Wallon qui a étudié l'esclavage dans l'antiquité et Galusky pour sa traduction du *Cosmos*. Le *Cosmos* de Humboldt était un inventaire des sciences physiques et naturelles au milieu du XIXe siècle où la Grèce, semble-t-il, n'avait rien à voir. Mais le « Tableau descriptif de la nature », la partie la plus agréable et la plus littéraire

Méléagre (*Ibid.*, 15 déc. 1845). — *Théocrite* (*Débats*, 11 nov., 2 et 16 déc. 1846). — *Anthologie* (4 et 11 janvier 1864). [Les 4 premières études reproduites dans *Port. Cont.*, V; la cinquième dans *Port. Litt.*, III; la sixième dans *Nouveaux Lundis*, VII]. — Cf. L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. I, chap. VII, p, 323. — Th. Pavie, *V. Pavie*, 85. — Michaut, *op cit* , 493, 667. — Biré, *V. Hugo après 1830*, II, 241 (c'est la lettre à Pavie du 18 janvier 1847). — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, V. 144, 330, 407, 410, 415, 434, 441. — Cf. aussi *Port Cont.*, II, 249; III, 362; IV, 125 (ce dernier est l'article sur Fauriel); *Port. Litt.*, III, 483 (sur l'École d'Athènes); *Nouveaux Lundis*, VI (sur Boissonade); *C. du L.*, XV : « De la tradition en littérature ».

de ce gros ouvrage, avait réveillé dans l'esprit très érudit du naturaliste allemand maint souvenir des descriptions antiques. Humboldt célébrait Homère et Hésiode, citait les tragiques, le chœur d'*Œdipe à Colone*, un fragment des *Bacchantes* pour la peinture de Cithéron, un passage de l'*Ion* d'Euripide sur un coucher de soleil à Delphes, la description de la vallée de Tempé par Elien, une lettre de saint Basile à saint Grégoire de Nazianze sur sa solitude en Arménie, etc. Sainte-Beuve et Villemain rendirent hommage à une science si bien informée. En 1851, Villemain fait mettre au concours une étude sur Pindare avec la traduction des principaux passages. Les résultats ne le satisfont pas, et lui-même, s'essayant où les autres avaient échoué, allant d'échantillons en échantillons, écrivit cet *Essai sur le Génie de Pindare* qui est, d'ailleurs, une course brillante à travers le lyrisme de tous les pays plutôt qu'une étude précise et forte du lyrique grec.

C'est encore lui qui choisit l' « Acropole d'Athènes » pour le prix de poésie de 1853. Louise Colet envoie son manuscrit. Le prix n'est pas décerné. Fureur de Flaubert contre l'Académie, contre Musset, contre Villemain : « Tous! tous! Enfin mes vieilles haines sont donc justes! » Mais que la pauvre *Muse* ne se désole pas! Les académiciens ne savent rien et « on garde toujours une petite rancune à qui nous instruit, rappelle-toi cela ». *Monsieur le Rapporteur* sait faire des vers latins, connaît un peu d'histoire et n'entend rien au grec. Soyons plus malins que lui. Louise Colet enverra son *Acropole* retouchée et « qu'est-ce qui aurait un pied de nez? » Flaubert dresse un plan de campagne qu'il estime d'un raffinement diabolique. Il ne se tient pas de joie. L'année suivante, sa poétesse est couronnée.

Villemain, quoi qu'en pensât Flaubert, s'entendait en hellénisme et savait fort bien ce qu'il voulait. Il espérait en un rajeunissement de notre littérature par les études grecques. Il estimait les *Poèmes antiques* de Leconte de

Lisle; il regrettait qu'un excellent discours sur Amyot n'eût pas signalé le point de contact non plus des savants mais de la foule avec l'antiquité grâce aux traductions du XVIe siècle en langue vulgaire. Comme Sainte-Beuve il demandait des études conduites avec science et avec tact, pour mettre l'antiquité *en circulation* : « C'est quelque chose, écrivait-il, de contribuer à maintenir en France, sous toutes les formes, cette admiration sévère de la beauté antique. C'est à ce point de vue même que depuis plusieurs années l'Académie, dans ses jugements et ses programmes, a cherché de préférence ce qui se rapportait aux plus fortes études de la littérature classique, aux études où le savoir approfondi sert à l'inspiration. De là ces problèmes *d'érudition et de goût* que nous avons posés[1] ».

1. *Rapports académiques* de 1840 à 1849. — Villemain, *Études sur la Litt. contemporaine* (rapports de 1846 à 1856), p. 28, 29, 30, 63, 87, 92, 121, 123, 143, 146, 148, 179, 197. — [Sur l'Académie], *R. des D. M.*, 1er janvier 1848 (article de Pontmartin); Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, XII, 402. — Villemain, *Essai sur Pindare* (Cf. Sainte-Beuve, *C. du L.*, IV, 161; J. Girard, *Études sur la Poésie grecque*, 79). — Flaubert, *Correspondance*, II, 171, 175, 207, 215, 257. — *R. des D. M.*, 15 juin 1855 (article sur le concours pour Ménandre). — Le *Cosmos*, II, 9 à 32. — Jouin, *Cent Dessins de D. d'Angers*. — Réveil, *Œuvre de Flaxman*, recueil de ses compositions gravées.

CHAPITRE XI

LA CURIOSITÉ ARCHÉOLOGIQUE

I. LA GRÈCE HORS DE LA GRÈCE. — POMPÉI; LA PEINTURE ANTIQUE. LA GRANDE GRÈCE ET LA SICILE; L'ARCHITECTURE POLYCHROME. LA CÉRAMIQUE; LES VASES DE VULCI. LA NUMISMATIQUE; LE « CABINET DES MÉDAILLES ». L'EXPLORATION DE L'IONIE. = II. ORGANISATION DE LA SCIENCE ARCHÉOLOGIQUE. — L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS: L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME; LE COMITÉ DES MONUMENTS HISTORIQUES. = III. VULGARISATION. — LES MOULAGES, LES BRONZES D'ART, LES ILLUSTRATIONS. REVUES ET JOURNAUX : L' « ARTISTE ».

I

Ce chapitre pourrait s'intituler : la Grèce hors de la Grèce. Les missions en Attique et dans le Péloponèse sont rares et ne rapportent guère. Après les belles espérances de la Commission de Morée, c'est un silence de vingt années. Mais l'art antique n'est pas oublié. On discute sur les découvertes récentes; on en fait d'autres en Italie, en Sicile, en Ionie, dans les pays de tradition grecque. Architecture, peinture, numismatique, épigraphie ont leur tour après la sculpture[1].

Pompéi est toujours fréquenté et étudié. Duban, Duc et Vaudoyer, les trois amis de la villa Médicis, s'occupent des ruines. Mais, depuis la mémorable découverte de la maison du *Poète tragique*, la curiosité va surtout aux pein-

1. Il est bien évident que je me bornerai à signaler les parties essentielles de cette active renaissance et surtout la manière dont l'art a été vulgarisé. On trouvera en notes les ouvrages les plus importants sur chaque question. J'ai déjà donné une première bibliographie au chap. IV.

tures et aux fresques. Et ce sont alors des discussions très savantes et souvent très orageuses sur l'art décoratif des anciens. Raoul-Rochette, qui a vu Pompéi et qui a lu à l'Académie des Beaux-Arts deux mémoires sur la peinture encaustique, affirme que la fresque fut une peinture de décadence et que les grands artistes de la belle époque brossaient assurément leurs scènes d'histoire mythique sur des panneaux de bois mobiles. Il sort tous ses textes, il ouvre son arsenal, il mobilise ses gros bataillons pour confondre ses adversaires; il remplit *le Journal des Savants*, pendant tout un été, de trois articles copieux et un peu effrayants. Il a à peine laissé la place que Letronne la prend et risposte par cinq articles. Ils sont comme chien et chat, se rencontrant toujours — et pour cause — et ne s'accordant jamais. Dans la même année 1836, Letronne publie ses *Lettres d'un Antiquaire à un Artiste* et son adversaire ses *Peintures antiques inédites*, dédiées à la mémoire de Ch. Bœttiger « l'illustre auteur de l'*Archéologie de la Peinture* », l'interprète ingénieux et savant des *Noces Aldobrandines*. Raoul-Rochette y revendique son droit de priorité contre Letronne, dans ces études si nouvelles. Sa susceptibilité un peu maladive transforme une dédicace en apologie personnelle, raconte ses voyages, ses articles, sa justification par de Klenze qui n'a trouvé aucune trace de couleurs sur les murailles intérieures du temple de Thésée, à Athènes. Une introduction philologique étudie le sens et la valeur des mots grecs qui servaient à désigner les peintures. Il en tire la preuve qu'elles étaient sur bois. L'ouvrage comprend deux parties : les Grecs, puis les Romains. Nous voyons défiler tour à tour les tableaux consacrés dans les temples, les peintures historiques des portiques, les décorations des édifices, les portraits des grands personnages, les dessins licencieux. Plusieurs planches en couleurs illustrent l'exposé. Le public s'intéressa à la querelle, la galerie s'en amusa, les journaux racontèrent ou prirent parti. Raoul-Rochette ne le regrettait pas : son

intention était bien de porter devant le public un débat jusque-là instruit dans une académie [1].

Pompéi mène à la Grande-Grèce. Des voyageurs, au XVIIIe siècle, avaient reconnu les ruines de Pœstum, entourées d'acanthes et de fougères et incrustées, par endroits, de plantes marines. Soufflot avait mesuré les temples; de la Gardette les avait étudiés dans un ouvrage excellent. Mais cette région malsaine n'attirait pas les visiteurs. La plaine, autrefois si fertile et fleurie de champs de roses, était devenue depuis longtemps un vrai désert miné par la fièvre où quelques bergers faisaient paître leurs buffles à demi sauvages. Trois temples doriques, assez bien conservés, se dressaient dans cette solitude. H. Labrouste, jeune pensionnaire de la villa Médicis, en donna une magnifique restitution (1829), et la curiosité fut réveillée. Le roi de Naples fait reprendre les fouilles; un nouveau temple est découvert, Morey dessine les ruines, Mercey en parle dans la *Revue des Deux Mondes*; un peu plus tard, Thomas expose de fort jolies planches à l'École des Beaux-Arts. Les voyageurs en Italie ne manquent pas d'aller voir le Temple de Neptune et en reviennent un peu déçus. Ils croyaient admirer de belles colonnes de marbre blanc. Ils trouvent une pierre rongée, brune, percée de petits trous et qui ressemble à du liège.

Le duc de Luynes, parti avec l'architecte Debacq, explore le golfe de Tarente et arrive à Métaponte. Les habitants lui montrent quinze colonnes, toutes unies encore par leurs architraves, qu'ils appellent la « Table des paladins », et qui sont les restes du grand temple.

1. *J. des Sav.*, 1833, juin, juillet, août (R.-R., *de la Peinture sur mur*); de 1835 à 1837 (Letronne). — R.-Rochette, *Lettres archéologiques* sur la peinture des Grecs (1840). — *R. des D. M.*, 15 juin 1840. — P. Girard, *la Peinture grecque*. — G. Perrot, *Notice sur R.-R.*, p. 61. — Sur les monuments de Pompéi, pendant cette période, R.-Rochette, *Lettre à M. de Salvandy* sur les fouilles (1841) et *articles* dans *le J. des Sav.*, par ex., 1838 p. 223, 257; 1846 p. 665, 721; 1847 p. 105, 224, 291, 340, 414.

Un peu plus loin, il voit des débris de chapiteaux appelés « l'Église de Samson ». A une époque où les matériaux jonchaient encore le sol, l'imagination populaire avait rappelé la mort héroïque de Samson et créé une naïve légende. De Luynes fait commencer en 1828 des fouilles dans le limon déposé par les inondations de la rivière. Il publie un livre excellent sur *Métaponte* (1833) avec l'histoire de la ville, la description des monuments et de nombreux dessins. En même temps la Sicile est entamée par les archéologues. De Klenze avait exploré les ruines d'Agrigente au milieu de bosquets d'oliviers; la Commission des antiquités de la Sicile projette d'étudier Catane, Ségeste, Syracuse où un hasard a fait découvrir deux énormes chapiteaux du plus pur style dorique. Hittorff et le duc de Serradifalco se rendent à Sélinonte, chacun pour son compte, et ne tarderont pas à se disputer ferme sur les découvertes. Comme Pœstum, Sélinonte n'était plus qu'un désert. Des marais pestilentiels, des plaines en friche, pas un arbre, des blocs énormes épars sous un soleil de feu, voilà ce qui restait de la grande cité. Les explorations y font reconnaître sept temples dont les ruines imposantes attestent la science architecturale de merveilleux ouvriers[1].

Et voici le coup de théâtre. En 1830, Hittorff lit à l'Académie des Beaux-Arts un mémoire en vérité bien extraordinaire. Les temples grecs étaient peints du haut en bas, sur les marches, sur les colonnes, sur la frise, sur les frontons; ils dressaient sous le soleil les teintes les plus éclatantes. Où donc Hittorff a-t-il pris cela? Il s'en doutait un peu avant d'aller en Sicile. Une métope du Parthénon, rapportée au XVIIe siècle par le marquis de

1. L'ouvrage de la Gardette est de 1793. — Labrouste, *Planches* exposées en 1829, publiées en 1877. — *Annales* de l'Institut archéol. de Rome, t. II, partie franç., p. 98. — De Klenze, *le Temple de Jupiter Olympien à Agrigente* (article dans *le J. des Sav.*, avril 1822). — *R. des D. M.*, 1er septembre 1839. — *J. des Sav.*, janvier et mai 1835. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, première partie, chap. II, III, IV, V. — De Serradifalco, *les Antiquités de Sélinonte* (1834).

Nointel, portait des traces de coloration. Q. de Quincy avait prouvé la sculpture polychrome. N'y aurait-il pas eu une architecture polychrome? Hittorff découvre à Pœstum un filet rouge sur un bloc de pierre et des traces de stuc; à Sélinonte surtout, la couleur est très visible. L'Europe s'émeut et se divise. Raoul-Rochette, qui n'aime pas Hittorff, conteste non pas le fait mais l'hypothèse : il croit à un badigeonnage byzantin. D'autres savants penchent pour une polychromie mixte : la coloration n'aurait pas été posée sur les murs ni les colonnes mais seulement sur la frise comme une broderie sur fond blanc. Mais Blouet, qui a vu Olympie, appuie Hittorff. Il croit pouvoir affirmer que dans l'ordre dorique les colonnes étaient jaunes, les triglyphes bleus, les métopes rouges, le fronton bleu de ciel. Les revues tiennent le public au courant; Paccard étudie les procédés de l'encaustique dans la décoration du Parthénon; le chimiste Girardin analyse les matières colorantes employées par les Grecs. Les plus sceptiques sont ébranlés. Pourquoi, après tout, dans un pays où le soleil dore déjà les édifices, ne serait-il pas venu à l'esprit d'ajouter artificiellement des teintes délicates aux jeux de la lumière? Hittorff fait paraître en 1851 sa *Restitution du Temple d'Empédocle à Sélinonte ou l'Architecture polychrome chez les Grecs.* On y trouvera toutes les pièces du procès : l'historique de la découverte et des polémiques, la restitution du temple, les procédés matériels de la polychromie, l'explication des planches, vingt-cinq planches en chromolithographie de toute beauté, éditées à part en atlas. Les imaginations éblouies assistent à cette apparition rayonnante du temple antique, qui dressait sur les hautes collines, sur les esplanades, sur les promontoires ses colonnes jaunes comme l'ivoire, le mur rouge de la cella, la tête bleue des triglyphes, le fond azuré des frontons, les tuiles peintes étincelant au soleil, les boucliers d'or cloués sur l'architrave et les guirlandes de fleurs et les grilles de bronze et les inscriptions en lettres d'or. La vie antique

tout entière ne resplendissait-elle pas comme une fête de la couleur? Les boucliers des guerriers étaient peints, les galères avaient leur proue enduite de vermillon, les vêtements étaient nuancés de pourpre et de jaune, les statues peintes étaient fleuries de bleu et rouge, bien avant qu'un art plus raffiné eût marié les tons de l'or et de l'ivoire. Comment les temples seuls seraient-ils restés ternes et blafards dans un pays où la splendeur du ciel et de la mer était la première décoration[1]?

Après les découvertes du midi de l'Italie, les surprises du nord. En 1829, au milieu d'une plaine de l'Étrurie, des fouilles mettent au jour une grande nécropole, plusieurs chambres ornées de fresques représentant des banquets, des chasses, des danses, des courses de chevaux et de chars. L'intérieur renferme une foule de bibelots, de meubles, d'armes, d'ustensiles de ménage, de bijoux, de bronzes, d'accessoires de toilette. Mais la plus grande curiosité, ce sont quatre mille vases en argile fin, d'un vernis délicat et d'une forme élégante, décorés d'inscriptions et de figures. Les vases peints n'étaient certes pas une nouveauté; le XVIII[e] siècle en avait extrait un assez grand nombre des tombes de la Campanie. Sous l'Empire, Bœttiger, Millin, Millingen s'y étaient intéressés. L'opinion générale y voyait des productions de l'art étrusque. Nos archéologues, peu soucieux d'en étudier la valeur historique, demandaient à leurs formes des leçons de beauté pour nos céramistes et à leur décoration de singuliers éclaircissements pour la mythologie. Dans le livre

1. Hittorff, *op. cit.* (on trouvera au chap. III le mémoire de 1830, aux chap. V, VII, XI, XII, XIII et XVI la reproduction des articles de R.-Rochette, au chap. IX les articles de Letronne. Le livre est un peu fouillis et chaotique). — Q. de Quincy, *Jup. Ol.*, p. 30. — Bröndsted, *Voyages et Recherches dans la Grèce*, livraison II (1830), p. 147. — *J. des Sav.* (novembre 1836 et n[os] de 1837). — *L'Artiste* de 1835, t. I, p. 131 et 141. — *R. des D. M.*, 1[er] décembre 1847. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, p. 278. — *Mém. de l'Ac. des I.*, 1860, t. II (travaux de Girardin, commencés en 1846). — Collignon, *la Polychromie dans la Sculpture grecque*. — Lechat, *la Sculpture attique avant Phidias*, p. 329.

de Millin, les gravures de Clener, conventionnelles et volontairement altérées, reproduisent des profils napoléoniens à l'usage de nos artistes et la *Biographie Michaud* signale aux fabricants de porcelaine une publication qui leur offrira des « modèles du meilleur goût ». La découverte de Vulci, par l'abondance même du butin, met au premier plan les études sur la céramique. L'Allemand Gerhard vient à peine de publier son remarquable *Rapport* que Raoul-Rochette, déjà très documenté, donne son opinion sérieusement motivée. Ces vases de Vulci ne sont pas étrusques, pas plus d'ailleurs que tant d'autres. Ils sont du plus pur art grec. Peut-être y avait-il en Étrurie une colonie athénienne? ou simplement des potiers athéniens? Ou peut-être étaient-ce des achats faits en Grèce par des amateurs étrusques? Corinthe avait pendant longtemps exporté des vases peints. Elle n'était sans doute pas la seule fabrique de l'antiquité. Raoul-Rochette soutint avec talent des idées qui sont aujourd'hui classiques. Les vases de Vulci ont renouvelé l'histoire de l'art et celle de la mythologie. Ils furent étudiés, avec d'autres, pour leur composition, pour leur décoration picturale, pour le sens religieux des légendes représentées, dans diverses publications dont la plus remarquable est celle de Lenormant, *l'Élite des Monuments céramographiques* (commencée en 1844). L'avant-propos fait l'historique de cette science depuis la découverte de Vulci et expose les systèmes des principaux savants[1].

Raoul-Rochette avait l'œil à tout et généralement il

1. Gerhard, *Rapport* (voir plus bas). — Lenormant, *op. cit.* (l'ouvrage va de 1844 à 1861). — Bœttiger, *Peintures de Vases grecs* (1797-1800). — Millin, *Peintures de Vases antiques* (1808). — Millingen, *Peintures antiques et inédites* (1813). — S. Reinach, *Peintures de Vases antiques* recueillies par Millin et Millingen (1891) [ouvrage essentiel, c'est une réimpression avec commentaire]. — *Biographie Michaud*, 1817 t. XIX, p. 366. — *J. des Sav.*, mai 1819, août 1825, 1827, p. 495 et 553. — *Musée Blacas* (1830-1833), t. I. — Panofka, *Recherches sur les véritables Noms des Vases grecs* (cf. *J. des Sav.*, mai à décembre 1833). — G. Perrot, *Notice sur R.-R.*, p. 56.

voyait juste. Personne n'a donné la chasse avec plus de zèle aux trésors de l'art antique. Les occasions le servaient parfois. Il avait succédé à Millin comme conservateur du Cabinet des Antiques. Cet ancien Cabinet du roi, musée de numismatique et glyptique, installé au XVIIIe siècle à la Bibliothèque royale après avoir beaucoup voyagé, s'était accru pendant la Révolution de nombreuses collections de monnaies et médailles confisquées dans les châteaux et dans les abbayes. Raoul-Rochette y passa trente années au milieu de richesses d'art que son goût très sûr cherchait à augmenter. Il apprend un jour — c'était en 1829 — qu'un cultivateur des environs de Bernay, en labourant son champ, a découvert une centaine d'objets en argent, bijoux, statuettes, vases, ustensiles du culte, sortis d'ateliers où s'étaient visiblement conservées les pures traditions de l'art grec. Il n'a pas de cesse que le *Trésor de Bernay* n'entre au Cabinet. On ne s'imagine pas ce qu'il lui fallut de patience et d'activité. La méchante fée, qui lui gâtait tous ses plaisirs, le lui fit payer cher. Pendant les pourparlers, son cher musée fut mis au pillage par un forçat qui s'était laissé enfermer un soir dans la grande galerie. Raoul-Rochette en tomba malade — très réellement — de désespoir. Ses adversaires en firent des gorges chaudes. Henri Heine, qui ne l'aimait pas, écrivait : « M. R.-Rochette doit bien s'étonner que les voleurs ne l'aient pas volé lui-même, lui qui s'est toujours attribué plus d'importance qu'aux médailles et regardait cette collection comme une possession inutile si par malheur il n'était plus là pour l'expliquer. Il se promène maintenant dans l'oisiveté et ricane comme notre cuisinière, un jour que le chat lui avait dérobé dans la cuisine un morceau de viande crue : Le voilà bien avancé, il ne sait pas faire cuire la viande, disait notre cuisinière, et elle riait aussi. » Je n'ai pas besoin de dire que R.-Rochette ne riait pas. Il eut sa consolation après quelques années. Son adversaire Letronne, qu'on avait eu la malice cruelle de lui adjoindre pour la direc-

tion, fut remplacé par Lenormant. Lenormant aimait les médailles et les monnaies autant qu'homme de France, y compris Raoul-Rochette. Il fit oublier l'œuvre un peu vieillie de Mionnet par son *Trésor de Numismatique et de Glyptique* (1834-1850), enrichi de gravures par Ach. Collas, d'après un procédé nouveau, sous la direction de P. Delaroche[1].

On moissonnait donc un peu partout, un peu de tout. Mais c'était de l'Asie Mineure, de l'antique Ionie que nos savants attendaient des miracles.

Au XVIII[e] siècle Chandler et Choiseul-Gouffier l'avaient explorée, le premier helléniste très savant et le second amateur fort distingué. Au début du XIX[e] siècle, le vaillant, tenace et méthodique colonel Leake y avait fait un *tour* qui était mieux qu'une promenade. En 1825, le comte Alexandre de Laborde et son fils s'y rendent avec un peintre et un architecte; ils en rapportent de splendides lithographies reproduisant la douceur du paysage, Smyrne, la ville en amphithéâtre, et ses jardins fleuris de plantes magnifiques et la vallée dite des *grottes d'Homère* et les bords du Cydnus et les cascades du Taurus et divers plans de ruines. Leur livre ne paraît qu'en 1838, mais depuis longtemps ils ont montré à leurs amis leurs planches qui sont de véritables panoramas, ils leur ont fait connaître Halicarnasse, Éphèse, Milet, le temple d'Aizani, et les rochers de cette mystérieuse vallée de Dangola qui recélaient les tombeaux des rois de Phrygie. Surtout, ils leur ont vanté le charme du paysage, l'enchantement

1. G. Perrot, *Notice sur R.-R.*, p. 8 et 38. — *Notice sur le Cabinet des Médailles* (1819 et 1828). — *Histoire du Cabinet des Médailles* (1838). — Babelon, *Guide illustré du Cabinet des Médailles*, p. 344. — *J. des Sav.*, juillet, août 1830. — *Nouvelles Annales de l'Institut de Rome*, 1838. — H. Heine, *de la France* (Lettre du 10 février 1832). — Mionnet, *Description des Médailles antiques* (1806-1837). — *Mémoires de l'Ac. des I.*, 1850, t. XVI. — Vitet, *Etudes sur l'Histoire de l'Art*, II. — Mérimée, *Portraits hist. et litt.* — Nève, *Notice sur Lenormant* (*Annuaire de l'Ac. de Belgique*, 1861, p. 129; il y a une bibliographie complète des œuvres de L.). — *R. de Paris*, octobre 1834 et 1836, t. XXXII.

de la lumière et de la végétation, les riantes collines garnies de forêts, les coteaux couverts d'orangers, les prairies verdoyantes, bien arrosées et fleuries de roses. En face de la Grèce desséchée et un peu décevante, l'Ionie a gardé la splendeur et la grâce de son passé. Les voyageurs se pressent vers cette terre de bénédiction. Ampère est dans l'ivresse ; le grave Lenormant lui-même est ému. On croit d'ailleurs que la Grèce a livré tous ses secrets à la mission de Morée. Si la connaissance de l'art antique doit progresser, ce sera donc par la douce et molle Ionie.

Le ministre Guizot songe à organiser une exploration savante. Il en charge Texier qui est également subventionné par l'Académie des Sciences et celle des Inscriptions. Le programme imposé au jeune savant est un peu effrayant. Il devra faire, à peu près seul, ce qu'une mission nombreuse de gens compétents avait fait pour le Péloponèse, c'est-à-dire s'occuper d'architecture, de géologie, d'ethnographie, etc.... Il part donc (1833) mais avec l'intention très arrêtée de faire des sacrifices et de bien choisir ceux qu'il fera. Heureusement, il est archéologue et homme de goût. Sa *Description de l'Asie Mineure*, qui commence à paraître en 1839, donne un historique détaillé de la région, décrit chaque ville, ses antiquités, le tout accompagné d'un grand nombre de planches, dessins, plans de cités et d'édifices, chromolithographies. Je signale spécialement la reconstitution du temple de Jupiter panhellénien à Aizani. C'est sous les auspices de Texier que sont rapportées, quelques années plus tard, les longues frises du temple d'Artémis à Magnésie.

Il y avait une bonne place à prendre en ces pays pour la science française : nous avions ouvert la voie, mais nous manquions d'organisation. Elle fut prise par d'autres. Fellows passe plusieurs années à explorer la Lycie. Il part de Smyrne et découvre les ruines de Xanthe, un théâtre, des temples, des tombeaux taillés dans les collines. Il explore tous ces plateaux soutenus par d'immenses rochers et creusés en grottes sépulcrales sem-

blables à des temples. Mais la curiosité des savants va surtout aux deux villes les plus fameuses de l'antique Ionie, à Éphèse et à Halicarnasse.

Éphèse, bâtie dans un site délicieux de la fertile plaine lydienne, sur les bords du Caystre, était jadis une ville opulente et puissante. Elle avait dans les fêtes une sorte de prééminence sur les autres cités de l'Ionie : ses représentants occupaient la première place dans les jeux, portaient la pourpre, une baguette en guise de sceptre; son culte de la Grande Déesse lui donnait un caractère sacré. Elle se glorifiait de sa magnificence, de sa campagne verdoyante entre les montagnes et la mer, et surtout de son temple gigantesque, sept fois détruit, sept fois relevé, brûlé par Érostrate, et reconstruit avec plus de splendeur. Mais de cette cité, comme de beaucoup d'autres, il ne restait presque rien au XIXe siècle. La vie s'en était détournée, les marécages avaient remplacé les ports et recouvert la ville. Tout était désert : des eaux bourbeuses et un chaos de ruines. Ampère et Mérimée visitent ce qui reste du théâtre au clair de lune. L'Anglais Falkener, venu là en simple curieux, prend des notes, lève des plans, puis, rentré chez lui, il relit ses textes, il étudie ses auteurs, ceux qui virent Éphèse ou simplement ceux qui en parlèrent et après une quinzaine d'années de méditations il publie *Éphèse et le Temple de Diane*, ouvrage solide, précis mais un peu sec.

Si Éphèse avait l'Artémisium, Halicarnasse avait le tombeau de Mausole, la septième merveille du monde, édifié sur une esplanade à mi-côte de la colline où s'étageait la ville. Mais depuis longtemps la ville et le mausolée avaient disparu. Un pauvre village turc et de tristes bicoques cachaient les derniers vestiges de la vieille capitale. Une forteresse dominait l'entrée du port de Boudroum. En 1846 l'ambassadeur anglais, sir Stratford Canning, apprend qu'on a découvert dans les murs du château Saint-Pierre des bas-reliefs d'une grande beauté. Il se les fait donner par le sultan et il les envoie

au Musée Britannique. C'est un combat de Grecs et d'Amazones, sujet classique s'il en fut, mais traité avec une ardeur et une vie incomparables. Les archéologues y devinent la main d'un sculpteur génial. Quelques-uns prononcent le nom de Scopas. Deux ou trois ont l'idée que ces fragments d'art décoratif pourraient bien provenir du tombeau de Mausole. Cockerell et Falkener tentent une restitution du monument auquel, depuis Caylus et Choiseul-Gouffier, on ne songeait plus guère. Newton part pour l'Asie Mineure avec l'intention d'opérer des fouilles. Dix ans après l'envoi des bas-reliefs à Londres, le Mausolée est découvert sur une esplanade dominant Boudroum. On retrouve le soubassement, l'enceinte et d'admirables sculptures frémissantes de vie : un des chevaux du quadrige qui couronnait l'édifice, plusieurs lions, plusieurs torses et deux statues colossales, très probablement Artémise et Mausole [1].

Et tout cela c'était de l'hellénisme, du plus pur hellénisme. En architecture, sculpture, peinture, céramique, numismatique, la science retrouvait le rayonnement de la Grèce hors de la Grèce [2].

II

Pendant toute cette période, des efforts sont faits pour organiser sérieusement la science archéologique. On n'a pas eu à se plaindre des hasards heureux ni même des fantaisies individuelles. Mais il serait imprudent d'y trop compter. Les missions ou les simples études d'art gagneront sans aucun doute à être poursuivies avec plus de méthode. On y travaille.

Non sans peine. Les directions manquent ou sont trop nombreuses. Des ministres intelligents font ce qu'ils peuvent. Guizot et surtout Villemain ont rendu des ser-

1. Sur ces fouilles en Ionie, cf. Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, p. 216 à 259 et 298 (on y trouvera d'ailleurs une bibliographie précise).
2. Pour l'épigraphie et Le Bas, cf. chap. x.

vices de premier ordre. L'Académie des Inscriptions subventionne les érudits, leur donne des conseils et fait le trait d'union entre la science de tous les pays. L'Académie des Beaux-Arts [1], de qui dépend la villa Médicis, encourage les jeunes pensionnaires de Rome à explorer l'Italie; un peu plus tard, elle les envoie en Grèce où ils font les premières découvertes quand les *Athéniens* se croisent les bras. Les secrétaires perpétuels Q. de Quincy, puis Raoul-Rochette acceptent tout, accordent tout quand l'hellénisme y est intéressé. Mais il y a des tiraillements. Le ministère de l'Intérieur ne fait pas toujours ce que voudrait le ministère de l'Instruction publique. Il manque l'unité de direction. On crée une École d'Athènes et pendant quatre ans on ne sait à quoi on l'emploiera ni même à qui elle obéira.

Mais on avait l'*Institut archéologique de Rome* et c'était bien quelque chose.

L'idée venait des Allemands. L'archéologie les passionnait encore plus que la philologie : rien de plus naturel dans la patrie de Winckelmann. Stackelberg faisait déjà partie de la mission qui retrouva les marbres d'Égine et la frise de Phigalie. Lorsque la Bavière donne son roi à la Grèce, les Allemands s'envolent à la conquête de la terre sainte. Ernest Curtius refait le voyage de Pausanias, pour contrôler les descriptions du célèbre guide, il recueille des inscriptions, publie un livre sur l'Acropole et une très belle étude sur le Péloponèse. Thiersch, champion de l'indépendance hellénique, va raviver sur place sa belle foi d'humaniste, et Rôss s'installe à Athènes où il devient l'éphore général du premier musée. Il n'est pas de branche de l'archéologie classique où les Allemands, en ces années, ne travaillent et ne travaillent bien. Ouvrages généraux sur l'histoire de l'art comme ceux de Kügler et d'Hermann, traités sur l'antiquité figurée, études spéciales sur la peinture et la sculpture,

1. Delaborde, *l'Académie des Beaux-Arts*.

voilà les commencements de leur butin. L'illustre Bœttiger, l'auteur de l'*Archéologie de la peinture*, avait publié de 1820 à 1825 l'*Amalthea*, musée de la mythologie de l'art. Sa réputation était aussi solidement établie chez nous pour l'archéologie que l'était celle d'un Bœckh ou d'un Welcker pour la philologie. Et Raoul-Rochette, qui faisait un peu l'opinion, était lié d'amitié avec plusieurs de ces savants. La collaboration avait donc commencé sous d'heureux présages. On songea à la rendre plus active.

Bunsen, ministre de Prusse auprès du Saint-Siège, réunissait dans son salon ceux de ses compatriotes que la beauté du paysage et la gloire des anciens souvenirs avaient attirés à Rome. Ce petit groupe avait pris le nom d'*Hyperboréens romains*. Ils venaient des climats où souffle Borée pour célébrer dans la merveilleuse Italie la fête de l'Apollon de Délos. Il y avait là Stackelberg l'antiquaire, Panofka le symboliste et Kestner. On faisait bon accueil aux étrangers, surtout aux Français. L'érudit Victor Le Clerc était un des habitués. C'est là que prit naissance l'idée de l'*Institut archéologique*, fondé entre 1825 et 1828, organisé en 1829 et placé sous la protection de Frédéric-Guillaume, prince de Prusse. Il était cosmopolite et il ne se recrutait pas parmi les seuls érudits. Il accueillait des artistes comme Thorwaldsen, et tous les amis de l'hellénisme comme Humboldt, Schlegel et Chateaubriand. Il eut d'heureuses étrennes, la découverte des vases de Vulci. Pendant quelques années, et comme de juste, il s'occupe de céramographie ; puis vient la topographie et peu à peu l'archéologie tout entière entre dans la place. Letronne y porte ses discussions spirituelles et Raoul-Rochette ses ardentes polémiques. Trois sortes de publications paraissent bientôt : des Annales ou mémoires envoyés par toute l'Europe (d'où le nom d'Institut de correspondance), un Bulletin mensuel des fouilles, enfin la reproduction de ces fouilles par la gravure, plus tard par la photographie. L'Institut s'installe

sur la roche Tarpéienne pour marquer son désir de ne pas quitter la vieille terre classique [1]. La section française, qui y faisait très bonne figure, sentit le besoin d'avoir son journal spécial qu'elle fonda en 1836 sous le nom de *Nouvelles Annales*. Le directeur était Q. de Quincy, les premiers collaborateurs Letronne, Raoul-Rochette, Lenormant, Guigniaut, Le Bas.

L'Allemand Gerhard fut l'âme de cette Académie. Il était venu à Rome à vingt-sept ans, il y resta quatorze ans et peut-être n'en serait-il jamais parti si le roi de Prusse n'avait eu besoin d'un conservateur éminent pour le musée créé à Berlin. Comme Winckelmann, il avait l'ivresse de l'Italie. Un de ses ouvrages porte une épigraphe empruntée à Tacite : « Qui pourrait abandonner l'Italie pour la Germanie si celle-ci n'était pas la patrie! » Aussitôt arrivé, il prend une part active à la création de l'Institut, il collabore à une formidable publication : la description de Rome, il dresse le catalogue des musées du Vatican, il publie ses *Monuments antiques* avec l'intention de continuer Montfaucon et d'approfondir les mystères de l'antiquité figurée, il participe aux fouilles de Vulci et c'est lui qui est chargé du rapport en italien que Letronne admire comme un chef-d'œuvre (1832) : fabrication, style, date, provenances, sujets, il examine tout, il discute tout, classant les peintures en trois grandes catégories : représentations mythologiques, mœurs et usages, accessoires et ornements. Puis il dépense tout son zèle à la direction de son cher Institut, aidé en cela par la collaboration de l'intelligent et dévoué Panofka.

Sa réputation, consacrée par l'estime de nos savants, fut cependant très lente à pénétrer dans le public mondain. Elle n'égala pas, à beaucoup près, celle d'Ottfried Müller.

O. Müller avait les qualités les plus solides et les plus

1. Pourtant, il la quitta en 1871 et fut transféré à Berlin.

séduisantes : une érudition prodigieuse et presque universelle qui lui permit d'aborder toutes les parties de l'antiquité classique; une clarté dans l'exposition qui lui valut, comme professeur à Göttingue, un merveilleux succès; un style fort agréable, un goût artiste, un sens très éveillé de la beauté. Il ne manqua pas même à sa gloire cette suprême consécration d'une mort prématurée (ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes) et d'une mort dans sa Grèce chérie où il tomba victime de son amour pour la science comme Byron l'avait été de son philhellénisme. On l'enterra sur la colline de l'Académie, au milieu de ce décor qu'il avait aimé pour la splendeur de ses lignes et aussi pour son intime union avec les créations de l'âme hellénique. Il croyait que les paysages éclairent la littérature, l'art et la philosophie des peuples. Il fut certainement le plus « complet » des savants qui ont abordé la Grèce antique. Philologue, il a donné, outre d'importantes études de détail, cette *Histoire de la Littérature grecque* que lui avait demandée la Société britannique pour la diffusion des connaissances utiles et qui fut traduite chez nous. Archéologue, il a publié, suivant les règles de la méthode historique, le premier traité d'ensemble sur l'histoire de l'art antique, ce *Manuel d'Archéologie*, si original et si délicat, qu'il destinait à la jeunesse et qui fut traduit pour l'*Encyclopédie Roret*. Il était très préoccupé des questions mythiques qu'il étudiait avec précision et méthode. Il croyait à l'originalité du génie grec. Il la défendait en toute circonstance. J'aurai à préciser l'influence très profonde de ses études sur la définition de l'hellénisme après 1830 [1].

1. Vinet, *l'Art et l'Archéologie* (articles « les Études archéologiques en Allemagne », « Annales et Bulletin de l'Institut de Rome »); *Bibliographie des Beaux-Arts*, passim (beaucoup de renseignements sur les archéologues allemands). — J. de Witte, *Notice sur Gerhard*, dans l'*Annuaire de l'Acad. de Belgique*, 1871 (bibliographie détaillée des œuvres de G.). — G. Perrot, Introduction de son *Histoire de l'Art*, p. XXIV. — Hillebrand, *Préface* à sa traduction de l'*Histoire de*

Guizot avait fondé, en 1833, un *Comité des monuments historiques*[1] pour faire l'inventaire de nos vieux monuments, les dessiner et les protéger contre le vandalisme. Guizot songeait exclusivement au roman et au gothique. L'hellénisme ne rentrait pas dans le programme. Il y rentra pourtant, un peu à cause de circonstances imprévues et beaucoup par l'habileté et la clairvoyance de Mérimée.

Mérimée est un de ceux qui ont le plus réagi contre les ignorances et les dédains en matière d'hellénisme. Il n'était pas sans péché. Il avouait gravement qu'il avait été iconoclaste dans sa jeunnesse. L'histoire de la Grèce, il l'avait épelée dans de sombres classes en regardant à la dérobée un coin du ciel bleu à travers les barreaux des fenêtres et en pensant avec regret à la balle ou aux billes qu'il venait de quitter. Cette Grèce de collège ne l'intéressait pas. On a vu qu'elle en avait ennuyé bien d'autres. Mais c'était une Grèce mensongère. Une science mieux informée a ruiné une tradition qui reposait sur des erreurs et dissipé du même coup des préjugés qui étaient des sacrilèges. « Dans cette terre privilégiée, écrivait-il, pas une montagne qui ne redise le nom d'un poète, d'un sage, d'un héros, d'un artiste. Pour nous, les noms des hommes illustres de la Grèce, de ses grands morts, comme disait César après Pharsale, sont encore les synonymes de génie et de vertu. Quelle contrée, si vaste qu'elle soit, peut se vanter d'avoir produit un Socrate, un Platon, un Phidias, un Homère, un Eschyle, un Aristote? Souvent le monde a été bouleversé par des hordes brutales mises en mouvement, comme les Huns, par un fléau de Dieu. A la Grèce seule était réservée la gloire d'éclairer les autres nations et de les policer. Ses armes, sa littérature, ses arts ont été bienfaisants. Dans l'espace de quelques siècles, vingt peuples helléniques ou plutôt vingt petites villes ont déployé

la Litt. gr. d'O. Müller (beaucoup de détails). — Renan, *Études d'Histoire religieuse*, I. — Le *Manuel* d'O. Müller, composé en 1830, fut traduit en 1841 par Pol Nicard.

1. Remanié par Salvandy en 1837 et plusieurs fois réorganisé.

une activité sans égale pour réaliser tout ce qui se peut imaginer de bon, d'utile et de beau. »

Cette *terre privilégiée* il faut donc la connaître. Et tout le monde, s'il le veut, peut aller à Corinthe et même à Athènes. Les érudits n'ont plus leurs bonnets carrés ni leurs grandes robes. L'archéologie et la philologie ne sont pas des bêtes horrifiques. Il est permis à tous de s'instruire. Et quel siècle fut plus propice à une renaissance de l'antiquité? Notre curiosité sceptique, blasée sur le présent, juge plus sainement du passé. Notre éclectisme qui n'invente plus rien comprend assez bien ceux qui ont inventé. Bien des points, d'ailleurs, nous rapprochent de la Grèce et nous en facilitent l'intelligence. Chaque siècle se fait l'antiquité à son image, mais la nôtre risque d'être la plus vraie. Au moyen âge les trouvères racontaient aux barons de France les aventures du bon chevalier Hector le Troyen et les amoureuses entreprises formées pour les beaux yeux de Madame Hélène. Larcher, traduisant Hérodote, n'y voyait que seigneurs, princesses et gens de qualité. Le pâtre des Thermophyles nous montre aujourd'hui le lieu où le klephte Léonidas trouva la mort en défendant le défilé contre un pacha. Et nous, Français de 1830, habitués aux débats politiques et aux idées libérales, nous aimons, nous devinons une Grèce constitutionnelle où le peuple dirigeait tout, où les orateurs savaient se faire entendre. C'est nous qui sommes dans le vrai. La vie républicaine des antiques cités ressemblait à la nôtre. Nous sommes de plain-pied avec les Grecs d'autrefois.

A mesure que paraît l'*Histoire de la Grèce* de Grote, Mérimée analyse chaque volume et le fait connaître au public. Il écrit ainsi, dans la *Revue des Deux Mondes*, six grands articles nourris, précis et intéressants. Chemin faisant, et à l'occasion des « Temps héroïques » (c'est le titre du premier volume de Grote) il rencontre la question homérique et il l'aborde résolument. Il accepte les conclusions du savant Anglais sur l'*Iliade* qui serait la fusion

de deux poèmes, sur l'*Odyssée* dont l'unité ne lui semble pas contestable. Il s'intéresse aussi au problème mythologique, alors passionnément discuté : « C'est une suite de récits étranges, écrit-il, qui, pour le merveilleux, ne le cèdent en rien à nos contes de fées. Des dieux s'humanisant avec les jolies mortelles, tantôt battant, tantôt battus, mourant quelquefois, des métamorphoses d'hommes en animaux, voire d'hommes en dieux, voilà le fonds ordinaire des mythes antiques ». Mais cette mythologie si naïve et si invraisemblable, c'est le début de l'histoire grecque. Il faut l'interpréter. Mérimée s'amuse de l'évhémérisme des vieux savants qui cherchaient un fait précis derrière chaque symbole. Et il rappelle que son professeur — toujours la Grèce du collège ! — lui faisant traduire la fable d'Orythée enlevée par Borée l'avertissait que cette jolie histoire reposait sur une anecdote vraie. Une jeune fille se promenait imprudemment sur un rocher à pic lorsque le vent s'engouffrant dans sa robe la précipita. Pour un peu, le professeur aurait donné le lieu, la date et le nom de famille.

Mérimée aimait surtout l'art grec et il s'y connaissait. Il visita plusieurs fois les musées de l'Europe qui possédaient des chefs-d'œuvre helléniques ; le Musée britannique surtout l'attirait. Une des joies de sa vie fut son voyage en Asie Mineure avec Ampère. Il comprenait la beauté du marbre que son ami ne regardait pas. A son retour il publia ses *Monuments helléniques* (1842) qui n'étaient pas un adieu à l'architecture grecque, puisqu'il continua d'écrire sur ce sujet dans les journaux. Le livre de Laborde sur Athènes, les marbres d'Halicarnasse, etc., lui inspirèrent de jolis articles. Les occasions ne manquaient pas. C'est lui plutôt qui parfois leur manquait.

Il était fort occupé par ailleurs. Depuis 1835 il inspectait officiellement — et très activement — nos monuments historiques, prenant des notes avec science et conscience et envoyant au ministère rapports sur rapports. Il réussit à sauver de la ruine, dans le Midi, dans l'Ouest, en

Auvergne, des édifices oubliés ou mutilés. Son œuvre critique de trente années, poursuivie presque sans interruption, est de tout premier ordre par la sûreté du goût, la netteté des discussions, la solidité et aussi la légèreté de l'érudition. C'est un artiste et c'est un vulgarisateur. Sa science est aimable. Ses descriptions d'églises, de tableaux, de statues sont d'une belle limpidité. Tel article sur l'amphithéâtre d'Arles, sur l'église de Saint-Savin, sur l'hôtel de Cluny, sur le palais des papes d'Avignon a mieux instruit le public que de lourdes et copieuses dissertations. Le moyen âge architectural, si longtemps négligé ou dédaigné, l'a donc beaucoup occupé. Il ne s'en plaignait pas; il faisait par goût son devoir de bon fonctionnaire, il aimait le gothique. Mais comme la Grèce était loin!

Voici pourtant que, dans l'une de ses tournées, on lui montre une statue antique de femme découverte dans la vallée du Rhône. Aucun doute n'est possible : c'est un très beau spécimen de l'art grec. Comment est-il venu là? Il est probable que tout le Midi de la France, soumis à la domination romaine pendant tant de siècles, a reçu comme l'Italie un reflet de la beauté grecque. C'est très vraisemblable surtout pour cette Provence, colonisée par les Phocéens et rattachée à l'hellénisme par une évidente parenté. Il faut s'en assurer, chercher, fouiller. Mérimée envoie des circulaires un peu partout, au nom du Comité des monuments historiques. La recherche des antiquités nationales, trop exclusivement limitée au roman et au gothique, ne doit pas oublier l'art grec.

Il y a mieux. Mérimée va étudier, dans la Vienne, l'église de Saint-Savin, le type le plus complet de notre art roman au XIe siècle. De curieuses fresques garnissent la crypte, l'abside, une partie de la nef et le porche. Bien curieuses en vérité. Elles n'ont pas l'air d'être chrétiennes. L'attitude, l'expression, la tenue de certains personnages sont assurément étrangères à l'esprit du moyen âge. Mais où donc Mérimée a-t-il déjà vu ces

silhouettes? C'est bien étrange. On dirait les peintures des vases grecs ou encore les bas-reliefs du Parthénon. Oui, c'est bien cela et la ressemblance est frappante. Les cavaliers de Saint-Savin n'ont point d'étriers, la régularité de leurs traits rappelle les types les plus purs de l'antique, le mouvement des draperies reproduit un ajustement familier aux artistes des plus beaux temps de la Grèce. Et ce n'est pas un pur hasard. Il y en a trop d'exemples. Il est à peu près certain que l'esprit de l'hellénisme, pieusement conservé par les Byzantins, s'est perpétué dans certaines inventions du roman et du gothique : « Les peintres de Saint-Savin ont reçu leur art des maîtres de la Grèce ».

Ainsi s'élargissait le champ de l'archéologie du moyen âge. La finesse critique d'un Mérimée dépistait l'hellénisme *à côté* de l'art chrétien et jusque *dans* l'art chrétien. Le romantisme nous dira un jour ce qu'il en pensa [1].

III

Mérimée voulait initier le public à l'art antique. Raoul-Rochette faisait le public juge de ses démêlés avec Letronne. L'érudition archéologique se met à la portée de tous pour se faire accueillir-

On ne tire pas encore un grand parti des moulages qui sont peu répandus. L'École des Beaux-Arts a bien sa collection, mais elle est insuffisante et d'ailleurs inaccessible à la foule. Il est pourtant question d'en faire un musée des études. Lorsque Duban commence (1832) les grands travaux de reconstruction et d'agrandissement, il est entendu que de vastes galeries seront réservées aux expositions. Il paraît évident que les plâtres doivent

1. Mérimée, *R. des D. M.*, articles des 1er avril 1847, 1er août 1848, 1er juin 1849, 15 mai 1850, 15 mai 1852, 15 juillet 1856, recueillis dans *Mélanges historiques et littéraires* (cf. surtout, p. 115). — *Monuments helléniques* (parus dans la *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics* de novembre 1842). — *Monographie de l'église de Saint-Savin,* in-folio avec planches coloriées (1845).

vulgariser la sculpture comme la gravure a fait le succès de la peinture. Mais les travaux traînent. Et puis il faut compter avec l'opposition de certains mécontents. Les moulages leur semblent sacrilèges. Le public perdra le goût des voyages d'études, il dédaignera les terres classiques. Un critique malicieux riposte que les expositions ne risquent pas de *désenchanter* l'Italie quand les mauvais poètes, les touristes, les Autrichiens, les polices, les douanes, les lazarets n'ont pu y parvenir. Mais les préjugés sont tenaces. L'exemple de Gœthe lui-même, qui faisait chaque matin sa prière devant le buste de Jupiter Olympien, n'amène pas beaucoup de conversions. La cause ne sera gagnée que bien plus tard. Il faudra attendre Ravaisson et son exposition de Palais de l'Industrie.

En attendant, on a les bronzes de Barbedienne. Ce grand ouvrier d'art s'était mis, en 1839, à reconstituer, après cinq années de patients efforts, les chefs-d'œuvre de l'antiquité. La grande difficulté était de réduire ces ouvrages à des proportions modiques et de les offrir au public à bon marché. Barbedienne entra en rapport avec Achille Collas, inventeur d'un instrument avec lequel il était très facile de reproduire les bustes, statues, vases ou les bas-reliefs. La maison à peine fondée réussit à merveille. Douze cents sujets, tirés des principaux musées de l'Europe, furent exécutés en réduction. Charles Lévêque a parlé d'une tête de cheval, frémissante de vie sur un des frontons du Parthénon et admirablement reproduite par cette industrie nouvelle du bronze d'art.

La gravure sur bois et la lithographie nouvellement découvertes font connaître l'art antique après les paysages grecs. Elles permettent des publications à bon marché : *le Journal des artistes* « revue pittoresque consacrée aux artistes et aux gens du monde : peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, musique, art dramatique, paraissant tous les dimanches par cahiers », *le Musée des familles* et surtout *le Magasin pitto-*

resque fondé en 1833 et très riche en articles et en dessins consacrés à l'hellénisme. Voici, par exemple, le Bouclier d'Achille, le Parthénon, l'Apollon du Belvédère, la Diane d'Éphèse, le Jupiter Olympien, la Fontaine Castalie et le Mont Parnasse, le Temple de Phigalie et celui d'Égine, le Thésée et l'Ilissus du Parthénon, les métopes et les ruines de Sélinonte, l'Acropole d'Athènes, quelques dessins de Flaxman (le chien d'Ulysse, les filles de Pandarus). La photographie ne donne rien avant 1850. Ducamp publie en 1852 les « dessins photographiques » de son voyage en Orient.

Les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, le Journal des Savants, les Annales de l'Institut de Rome, les Archives des Missions scientifiques et littéraires* sont réservés à un public très fermé d'érudits. Mais la *Revue archéologique* se fonde (1844), sous les auspices de Letronne, Leleux et Gailhabaud pour faire connaître aux gens du monde les découvertes de l'Institut archéologique. La *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics* s'occupe d'art grec : Mérimée y publie ses « Monuments helléniques ». Des journaux comme *le Constitutionnel* et *le Moniteur* ouvrent leurs colonnes aux défenseurs de l'archéologie classique. La *Revue de Paris* rend peu, mais la *Revue des Deux Mondes* suit le mouvement et parfois le précède. C'est là qu'Ampère donne ses impressions sur l'Asie Mineure, que Fortoul étudie les marbres d'Égine, Burnouf le Parthénon, Ch. Lévêque la beauté des marbres grecs dans des articles sur lesquels je reviendrai.

Mais comme tout cela est peu de chose à côté des services rendus par *l'Artiste* ! « *L'Artiste*, dit Vinet, a joué dans le monde de l'art le même rôle que *le Globe* de 1824 dans le monde de la littérature.... Il a embrassé... la poésie comme la prose, le livre comme le théâtre, la musique comme la danse, la statue comme le palais, le tableau comme l'estampe, le bijou comme la médaille, l'archéologie comme la curiosité; mais à l'art proprement dit, il a donné une place plus large qu'à la littéra-

ture. » La belle et bonne et vaillante revue! De 1831 à 1872, elle a changé bien des fois de direction et aussi de format, mais son esprit est resté le même. Elle a soutenu l'art et la beauté contre la froideur de l'académisme, contre les violences du romantisme. Et pendant que les pseudo-classiques arriérés et les novateurs audacieux occupaient bruyamment l'opinion de leurs polémiques, elle a créé un tiers parti qui a dit aux deux autres : Vous êtes, ne vous en déplaise, également funestes à cet art que chacun de vous prétend défendre, vous êtes des hérétiques parce que vous ne regardez pas où sont les vrais dieux. Dès sa fondation et en pleine tourmente, *l'Artiste* fait rayonner la beauté de l'art grec. Il groupe surtout ceux qui préfèrent l'archéologie à la littérature, ceux qui proclament qu'Homère a peut-être quelques taches mais que le Parthénon n'en a pas. On ne s'étonnera pas de le rencontrer souvent dans notre enquête[1].

Au XVIIIe siècle, il s'était trouvé de grands seigneurs, amateurs éclairés de l'antiquité, pour favoriser par leur fortune et par leurs ouvrages le goût de l'art grec. Le duc de Luynes voulut continuer la tradition des Caylus et des Choiseul-Gouffier. Il fut la Providence des archéologues, le Mécène des artistes. Ce duc, héritier d'un grand nom, poli, sérieux, distant et un peu ombrageux, ennemi des « tapeurs » et des indiscrets qu'il éconduisait avec un flegme britannique, peu porté à la confidence et rebelle à l'interview, n'a guère été populaire de son vivant, et la presse, dont il disait qu'elle l'effrayait « avec ses trompettes sonores », n'a pas sonné de la trompette sur son tombeau. Mais il y a plus d'un moyen d'atteindre la foule : de Luynes savait qu'à défaut de sa personne son œuvre y suffirait. Très instruit en plusieurs langues,

1. *L'Artiste,* journal de la littérature et des Beaux-Arts, 1re série, 1831-1838; 2e série, 1839-41; 3e, 1842-44 (sous le titre « *L'Artiste*, beaux-arts et belles-lettres »); 4e série, mai 1844-47; 5e série, mars 1848-55; 6e série, 1856-57. — Nouvelle série, avril 1857-61. — Nouvelle période, trente-deuxième année, 1862-66. — *L'Artiste*, revue du XIXe s., histoire de l'art contemporain, avril 1866-72.

élevé par un père sévère qui lui inspira le goût de l'étude, la curiosité de l'art et le sérieux de la vie, il se met, tout jeune encore, à collectionner des médailles, des pierres gravées et des vases peints. A vingt-trois ans il part pour l'Italie, à vingt-six il explore les ruines de Métaponte, à vingt-huit il est élu membre libre de l'Académie des Inscriptions. Il contribue à fonder l'*Institut archéologique* et à en détacher la section française. Pendant quinze ans, il collabore au *Bulletin* pour les peintures de vases, la topographie, la numismatique. Retiré à Dampierre, il fait de son château un sanctuaire du beau. Duban et H. Flandrin décorent le grand salon; Ingres est appelé pour peindre deux vastes compositions, l'*Age d'or* et l'*Age de fer*. Mais la première reste à l'état d'ébauche et la seconde n'est pas même commencée, à la suite de dissentiments qu'il est inutile de raconter. Ingres était nerveux et agité, de Luynes concentré et glacé : l'incompatibilité d'humeur suffit à expliquer leur désaccord. Le duc n'en resta pas moins bon prince avec les artistes et les savants. Il commande à Simart la restitution de la Minerve d'ivoire et d'or qui décorait le Parthénon; il fait un don fastueux au Cabinet des Antiques, près de sept mille médailles, camées, bijoux d'or, statuettes, vases peints. Ce parfait homme du monde avait la passion de la science et du grand art; ce savant, qui tenait l'érudition en si grande estime, restait homme de goût. Par sa finesse, par son tact, il favorisa la diffusion de l'hellénisme.

Le comte de Clarac, avec moins de brillant, fut aussi un amateur d'art intelligent et avisé. Ancien directeur des fouilles de Pompéi, il avait été nommé par Louis XVIII conservateur des antiques du musée du Louvre. Il s'occupa très activement d'en dresser le catalogue et, après plusieurs publications de détail, il commença à faire paraître en 1840, par livraisons, à l'Imprimerie royale, son *Musée de Sculpture antique et moderne*, vaste répertoire des œuvres de marbre et de bronze conservées

dans les musées d'Europe. C'est un ouvrage formidable qu'il laissa inachevé et que ses amis Texier et Maury continuèrent d'après ses notes. Il se termine par une iconographie, il s'ouvre par une longue étude sur la technique de la statuaire grecque, les matières employées, les procédés de la sculpture polychrome. Clarac a le génie de l'obscurité et il écrit fort mal. Il est confus, difficile à consulter; il bourre ses développements d'appendices, de corrections, de repentirs. On peut être sûr que ce qu'il intitule « Éclaircissements » embrouille ce qu'on croyait avoir compris. Mais son répertoire est sérieux et peut encore servir aux archéologues. C'est une compilation du musée Pio-Clementino de Visconti, du musée Bouillon, du musée Capitolin de Bottari, avec beaucoup d'inédit, toute une liste de statues tirées des magasins du Vatican, du musée de Munich, des collections Borghèse et Albani. « Le comte de Clarac, a dit Vinet, est bien la preuve de ce que, à défaut de qualités supérieures, la persévérance et le zèle peuvent produire. Antiquaire sans beaucoup de sagacité, savant de peu de science, écrivain médiocre, il n'en est pas moins arrivé à élever un monument solide et vaste quoique défectueux dans beaucoup de parties. Peu d'hommes ont aussi bien connu que M. de Clarac le répertoire de la sculpture antique. Il avait vu ou fait dessiner toutes les statues de l'Europe et savait quelle était la conservation de chacune. Ce qui lui a manqué, c'est la méthode.... Aussi, malgré la multiplicité des tables et des renvois, les recherches sont très difficiles. Voilà bien des défauts sans parler de cette gravure au trait si froide et si sèche.... Mais ce qui compense ces défauts et les fait oublier, c'est l'utilité d'un pareil livre devenu l'encyclopédie de la statuaire, c'est le nombre de faits qu'il signale et la variété des recherches. »

Signalons enfin que l'union des études archéologiques et des études philologiques a servi très heureusement les unes et les autres.

La littérature des Grecs a, sur plus d'un point, contesté

ou mal connu, éclairé leur art. Pausanias et Strabon permettent de retrouver les ruines antiques : Q. de Quincy en fait — avec Pline l'Ancien — sa *lecture chérie*; ce sont les textes anciens qui lui suggèrent l'idée de la statuaire polychrome. Les poètes servent à identifier la topographie ; Marcellus, Leake, Dodwell, Gandar, reconnaissent les Cyclades à l'exactitude des descriptions homériques ; Lenormant retrouve dans l'*Hymne à Pan* le paysage arcadien, ses cimes pierreuses, ses prairies humides, ses « neigeuses collines qui nourrissent mille fontaines » et ses « rochers sur lesquels marche le soleil ». Les poètes éclairent également l'art antique parce que souvent ils l'ont inspiré. Homère avait rêvé les dieux grandioses que la sculpture réalisa. Ses épithètes plastiques avaient suggéré des formes aux statuaires; les beaux bras de Junon, les yeux bleus de Minerve, les larges épaules de Neptune, les sourires de Vénus étaient déjà des fresques et des bas-reliefs. Il en résulte qu'à partir de 1830 la curiosité de l'art fit relire les écrivains grecs.

L'humanisme à son tour tira un grand profit de la renaissance archéologique. Q. de Quincy avait prouvé que les études sur la toreutique, avec accompagnement de dessins, éclairaient telle description homérique comme celle du Bouclier d'Achille. Raoul-Rochette fait connaître une publication allemande sur Homère où le commentaire s'éclaire de dessins. On a vu l'importance et l'intérêt des gravures de Flaxman : David d'Angers illustre les tragiques. Ampère n'avait pas tout à fait tort, malgré ses conjectures aventureuses, de prétendre que l'architecture et la sculpture mieux connues suggéraient mille aperçus nouveaux et délicats sur la littérature des Grecs. Je dirai bientôt comment Eschyle et Pindare furent mieux compris et mieux goûtés après les découvertes d'Égine et d'Olympie. Les marbres furent, en quelque manière, les garants des livres. Phidias, inspiré par Homère, le protégea à son tour.

Les Allemands étaient gens bien avisés lorsqu'ils groupaient dans une science commune l'étude des lettres grecques et celle de l'art grec. Ces deux provinces de l'hellénisme ne pouvaient guère se séparer. Leur intimité favorisa leur heureuse diffusion [1].

Comment la critique jugeait-elle l'hellénisme ainsi renouvelé et élargi ?

1. *R. des D. M.*, 15 octobre 1840. — Müntz, *Guide de l'École des Beaux-Arts.* — Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, p. 285, 468, 305. — *Le Magasin pittoresque*, 1833, p. 17, 28, 169, 208, 253, 353; 1834, p. 35, 168, 189, 233; 1835, p. 235; 1836, p. 99 et 115; 1837, p. 11, 316, 95 et 363; 1838, p. 57. — Vinet, *Bibliographie*, I, 128. — Ch. Blanc, *Ingres*, 135 à 160. — Babelon, *le Cabinet des Antiques* (Préface). — De Clarac, *Musée de Sculpture* (1840-1853); *Manuel de l'Hist. de l'Art* (1847-49). — Vitet, *Études sur les Beaux-Arts.* — Q. de Quincy, *Jup. Olymp.*, Avant-propos, p. VI. — *R. des D. M.*, 15 septembre 1839. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, p. 285, 355. — Lenormant, *Beaux-Arts et Voyages* I, 438 et 455. — Hillebrand, *op. cit.*, p. 52 à 107. — *J. des Sav.*, juin 1821, mars 1828. — *Rapports de 1867* (Rapport sur les études historiques, t. I, première partie, p. 20). — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, VII, 59.

CHAPITRE XII

ATHÈNES CONTRE ROME

I. CONTRE LA CONFUSION DU « GRÉCO-ROMAIN » ; GÉNIE GREC ET GÉNIE LATIN = II. PARENTÉ DE L'ESPRIT GREC ET DE L'ESPRIT FRANÇAIS.

I

Le XVIIIe siècle ne connaît qu'une forme d'antique : il ne sépare pas l'hellénisme de ses imitations. Les découvertes dissipent cette confusion. L'archéologie grecque, mieux connue, rendit à César ce qui appartenait à César. Elle n'y perdit rien.

Q. de Quincy l'avait pressenti et Chateaubriand distinguait les monuments de Rome de ceux de la Grèce. Dans son cours de 1828, Villemain marque la différence des deux littératures. L'antiquité classique se coupe en deux. La querelle du grec et du latin va se poursuivre une vingtaine d'années.

Vitet, rédacteur au *Globe*, marque ses préférences dans un aimable article sur l'art des jardins. « Chez les Grecs, depuis les potagers d'Alcinoüs jusqu'aux vergers d'Épicure, depuis les ombrages philosophiques de l'Académie jusqu'aux délicieux bosquets de Phryné, tout était soumis à ces règles d'éternelle beauté, à ces proportions exquises que les Callimaque, les Scopas et leurs illustres rivaux avaient découvertes et fixées. Et n'oublions pas que, comme les Grecs avaient le sentiment le plus délicat des convenances et du goût, jamais ils ne mutilèrent leurs beaux arbres pour les déguiser en arcades ou en murailles; chez eux vous ne trouvez nulle trace de cette

odieuse architecture végétale, si l'on peut l'appeler ainsi. Les platanes de l'Académie ombrageaient de leurs rameaux aussi libres que majestueux et le temple des Muses et les fontaines jaillissantes qui arrosaient leurs racines. Les Romains au contraire dont le génie raide et positif ne sut jamais user avec discrétion et délicatesse des traditions qu'ils dérobaient à la Grèce, et qui ne copiaient ses chefs-d'œuvre que pour les rendre bientôt lourds et exagérés, les Romains profanèrent la belle ordonnance des jardins grecs par une foule de colifichets disgracieux, entre autres par des arbustes tondus et sculptés. Lisez cette description minutieuse que Pline nous a laissée de son jardin chéri ; vous n'entrerez pas dans une allée sans avoir à droite et à gauche un cordon de buis bien taillé, bien peigné, sans passer en revue des sphinx, des griffons et autres animaux plantés en sentinelle de distance en distance. On se croit transporté dans quelque Élysée de Mme de Pompadour. »

L'Artiste semble avoir été créé et mis au monde pour combattre le goût latin. Le terrible Planche n'épargne pas la sculpture romaine, imitation trop sage de l'art hellénique, ennuyeuse comme une *liturgie diocésaine*. Il est sans pitié pour l'École de Rome qui en maintient l'admiration. Un autre rédacteur regrette que l'Académie des Beaux-Arts envoie ses élèves étudier en Italie un art de seconde main et de décadence, au lieu de les diriger vers la Grèce. Un troisième affirme que les Grecs n'auraient pas construit l'église de la Madeleine, s'ils avaient dû se servir de nos matériaux et il ajoute : « Nous disons les Grecs et les Grecs seulement, malgré l'autorité qu'on a coutume d'accorder aux exemples de l'architecture romaine, parce que les Romains, qui ne faisaient comme nous que de l'art de seconde main, se sont laissé entraîner parfois aux plus singulières aberrations ». Arsène Houssaye réhabilite le *grec* Prud'hon contre le *romain* David. Il n'est pas plus tendre que Planche pour les grands souvenirs de Rome et leur malheureuse influence sur notre

art. « Si je suis quelquefois païen, c'est à Athènes et non à Rome. Il y a tout un monde entre Homère et Virgile. » Béranger, qui sur l'Hymette *éveilla les abeilles*, reproche à l'honnête latin d'avoir perdu notre littérature à qui l'hellénisme aurait laissé des allures plus libres. Nisard préfère à l'art trop matériel des Latins la sobriété de l'art grec.

Au lendemain de 1830 c'est à qui fera campagne contre Rome. Quinet, qui dévorait les écrivains latins au collège de Lyon, renie ses anciens dieux depuis qu'il a vu la Grèce. Quinet revenu du Péloponèse, c'est Polyeucte après le baptême. Il salue dans la *Revue des Deux Mondes* une prochaine renaissance classique, mais il ajoute aussitôt : « Si cette réaction tant promise conduisait à la fin à l'étude des formes grecques, nul doute qu'elle ne fût un progrès pour tous. Au contraire, si ce devait être seulement un retour à la poétique latine, il y aurait plusieurs inconvénients à redouter ». Et voilà notre prophète qui, lâchant la prose vulgaire, poursuit en strophes de six vers un réquisitoire contre Rome et contre ceux de nos poètes qui voudraient réveiller, au lieu des grâces de l'Ionie, les rudesses du génie latin :

A LA MUSE LATINE

Sous mon toit résonnant gazouille l'hirondelle;
Le petit du bouvreuil dont j'ai vu croître l'aile
Commence à becqueter mon pain de chaque jour.
Car le toit du poète est ouvert dans l'orage
A la jeune hirondelle, aux parfums du rivage,
    A tous les chants d'amour.

Il n'est fermé qu'à toi, triste muse latine!
... Vestale, qu'as-tu fait du feu de Prométhée?
... Vestale, qu'as-tu fait du foyer d'Ionie?
... Fille de ravisseurs, sans semer tu moissonnes;
... De Delphes sans profit tu pilles le trésor....

Ah! si pour apaiser la fièvre de notre âge
A l'âme il faut verser un antique breuvage

Dans la coupe des Grecs nous boirons à longs traits;
Quand l'épine est au cœur qu'un long passé dévore,
Nous apprendrons encore
A cueillir sur l'Ida les simples des forêts.

Je n'ai point oublié le sentier de l'Attique.
J'ai suivi plus d'un jour, au bord de mon caïque,
Dans le flot albanais la plainte de Sapho,
Mes yeux ont vu de près les grands dieux sur leur faîte
Et, dans ma longue nuit, des cinq voix du Taygète
J'entends partout l'écho.

Ailleurs, il condamne encore ce triste peuple romain qui *ne chante pas* et dont la capitale n'est point sortie de terre, comme les villes grecques, au son des flûtes enchantées.

Sainte-Beuve aimait les Grecs. Il fit pourtant très gentiment la leçon à Quinet dans une épître à Patin :

Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire;
C'est la chaîne, l'anneau, c'est le cachet de cire
Odorant et par où, bien que si tard venus,
A l'art savant et pur nous sommes retenus.
Quinet en vain s'irrite et nous parle Ionie;
Edgar, noble coursier échappé d'Hercynie,
Qui hennit et qui chante et bondit à tous crins,
Des sommets chevelus trop amoureux, je crains.
Il méprise, il maudit, dans sa chaude invective,
Tout ce qui n'atteint pas la Grèce primitive,
Ce qui droit à l'Ida ne va pas d'un vol sûr;
Il ne daigne compter Parthénope ou Tibur.
Certes, la Grèce antique est une sainte mère,
L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère !
Heureux qui, par Sophocle et son Roi gémissant,
S'égare au Cithéron et tard en redescend !
Et pourtant des Latins la Muse modérée
De plain-pied dans nos mœurs a tout d'abord l'entrée.
La Muse des Latins c'est de la Grèce encore;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette Muse moins prompte et plus industrieuse
Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls, lui permit de mûrir.

Les raisons de Sainte-Beuve étaient excellentes. Elles ne convertirent personne, pas même lui. Archéologues et artistes n'y mordaient guère. David d'Angers répète que l'art romain c'est le grec *abâtardi*. Viollet-le-Duc, élevé par son oncle Delécluze dans l'admiration de la Grèce, oppose l'architecture des deux peuples. Ampère, l'enthousiaste Ampère qui détestait les cigales romaines et se plaisait à la mélodie des cigales grecques, imagine une antithèse un peu théâtrale entre les deux races. « Sur l'Acropole, le temps a doré le marbre des murs et des colonnes, et des débris de la plus éclatante blancheur scintillent à mes pieds. Tout près de moi, les Cariatides de l'Erechtheum se dressent dans leur majestueuse élégance sous l'architrave qu'elles soutiennent sans effort, comme de belles jeunes filles portant sur leurs têtes des couronnes de fleurs. Du côté de la terre des collines, aux contours nets et fins, aux teintes violettes, argentées, empourprées, dorées, sont ruisselantes de lumière et de feu. Du côté de la mer s'étend sous mon regard une surface bleue sur laquelle ondulent et chatoient des lames étincelantes. Les golfes, les îles, les promontoires sont radieux comme la mer, les montagnes et les nuages. C'est une vision de splendeur, de grâce, d'harmonie. *C'est beau : c'est la Grèce.* — J'entre au Colisée. La nuit vient, la lune se lève, elle frappe à ma gauche la grande muraille démantelée et les gradins à demi écroulés. Je fais le tour de ce vaste ovale, je regarde les étoiles à travers les ouvertures qui sont à ma droite. Ce côté est lugubre, la nuit l'enveloppe. Je marche parmi les blancheurs de la lune sous les arcades qui soutiennent les trois étages de débris. Entre les piliers massifs, l'œil distingue un champ de roseaux dans lequel s'élèvent d'autres ruines. Je monte à la partie supérieure du monument. A mes pieds, les cyprès du Cœlius étendent leur rideau noir; le Palatin étend sa masse ténébreuse d'où m'arrive le gémissement d'une chouette que je viens écouter seul chaque soir interrompant à intervalles

égaux le silence par un petit cri qui tombe dans l'abîme des siècles. *C'est grand : c'est Rome* ». Th. Gautier est très catégorique : « En général ce que l'on a pris jusqu'à présent pour le goût grec n'est guère que le goût latin. On a vu Euripide à travers Sénèque, rien n'est plus dissemblable. La littérature latine n'est guère formée que des centons de la littérature grecque; mais il y a entre l'une et l'autre toute la différence de l'original à la copie, du mouvement libre au geste parodié, du dessin au poncif, de la forme taillée dans le paros au surmoulage en plâtre ».

Le 21 juin 1853, Fortoul chargeait une commission de réformer l'enseignement du dessin dans les lycées. Ravaisson, nommé président, déposa son rapport le 28 décembre. Après d'intéressantes considérations sur l'art et l'imitation, et des réflexions originales sur l'usage des estampes et des photographies dans l'enseignement, il demandait que les modèles en relief, placés sous les yeux des élèves, fussent des moulages de la sculpture grecque au lieu du faux antique, si longtemps à la mode, et des contrefaçons romaines : « Sous l'influence de systèmes erronés sur l'objet et le but de l'art, l'usage s'est établi de choisir presque exclusivement pour servir de modèles dans l'enseignement du dessin, parmi tous les monuments qui nous restent de la statuaire antique, des figures du genre de celles que l'on appelait idéales et où l'on croyait trouver, avec le moins d'individualité possible, la représentation de la nature humaine dans sa plus abstraite généralité, sans s'apercevoir que celles de ces figures qui sont plus remarquables par la régularité des formes que par la vérité sont pour la plupart des copies ou des imitations d'où le caractère propre que présentaient les originaux a plus ou moins disparu.... Par suite de la découverte qui a été faite au commencement de ce siècle d'un grand nombre d'ouvrages originaux de la plus belle époque de la statuaire grecque et qui a frappé avec force les imaginations; par suite aussi

de la réaction que devait naturellement produire en sens contraire l'insipidité de tant de productions inspirées par le culte d'un faux idéal, les opinions qui régnaient dans le domaine de l'art et dans celui de la critique se sont modifiées. L'individualité, la vérité, la vie sont rentrées dans leurs droits et l'on peut même douter si, après avoir incliné longtemps vers l'un de ces deux pôles entre lesquels l'art moderne a presque toujours oscillé, on ne s'est pas aujourd'hui trop rejeté vers l'autre ». Son rapport déposé, Ravaisson part en tournée d'exploration à travers l'Allemagne et l'Italie et il en rapporte une centaine de plâtres qu'il expose au Palais de l'Industrie. Il projetait d'utiliser le château de Saint-Germain pour la création d'un vaste musée historique où des moulages feraient connaître l'art grec, dégagé des restaurations et des imitations.

Il fut très applaudi. Tous les amis de l'hellénisme approuvèrent cette tentative de ressusciter en sculpture l'hellénisme et *l'hellénisme seul.* Vinet écrivait, à propos de la Commission du dessin : « Ces modèles que, depuis tant d'années, on place sous les yeux des élèves, la Commission s'est empressée de demander qu'ils soient écartés de l'enseignement. Statues antiques, mais copies ou imitations de certaines œuvres célèbres, *ces modèles accusent pour la plupart une influence romaine*; l'accent, l'individualité qui caractérisaient les originaux ne se retrouvent plus ici.... C'est ce faux idéal, cet art abstrait et sans racines qui a accumulé contre l'antique une masse de préventions ». Et Vitet, qui trente ans auparavant écrivait sur la Théorie des jardins, encourage le projet d'un musée, « sanctuaire d'études, livre d'or de la sculpture hellénique » : « Il faut bien savoir *qu'on ne laissera rien entrer dans ce musée qui ne soit authentiquement grec.* Cette consigne rigoureuse aura pour conséquence non seulement de ne donner accès qu'aux sculptures d'origine certainement hellénique, mais, ce qui étonnera peut-être, de mutiler plus ou moins presque toutes les statues anti-

ques les plus justement célèbres. Il faudra qu'elles laissent à la porte tantôt un pied ou une main, tantôt une jambe ou un bras, quelquefois même jusqu'à la tête et presque toutes au moins le nez ». A la porte, les copies romaines avec les restaurations Renaissance[1] !

II

En 1828, l'Académie de Toulouse avait mis au concours le sujet suivant : « A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable? » Berger de Xivrey se prononce en faveur de l'hellénisme dans un mémoire enrichi de citations et de traductions. A mesure que l'on distingue mieux Athènes de Rome on rapproche davantage le génie grec du génie français.

On insiste d'abord sur la parenté des deux langues. Depuis la renaissance de l'hellénisme, plusieurs savants avaient remis en honneur les idées d'Henri Estienne. Boissonade rappelait ce jugement de Dacier : « Les monuments de notre histoire écrite dans les VIIe, VIIIe, IXe siècles sont remplis d'expressions grecques. Durant les croisades, il dut se faire entre les croisés et les chrétiens

1. Q. de Quincy (cf. mon chap. IV). — Chateaubriand, *Itin.*, I, 197. — Joubert, *Pensées*, I, 405. — Villemain, *la Litt. du XVIIIe siècle*, III, 114. — Vitet, *Études sur les Beaux-Arts*, I, 319. — *L'Artiste*, 1833, I, 62; 1839, IV, 85; 1841, p. 89; 24 janvier 1844; 19 mars 1848. — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, I, 117 (sur Béranger). — Nisard, *Poètes latins*, p. 255 et 291 (année 1834) et *R. des D. M.*, 15 mars 1846. — Quinet, *R. des D. M.*, 15 août 1836; *Histoire de la poésie*, chap. VII (*O. C.*, IX, p. 307); *Histoire de mes idées* (*O. C.*, X, 235). — C. Robert, *Essai d'une Philosophie de l'Art*, 120. — Patin, *Études sur la Poésie latine*, I, 20 (ouverture du cours de 1832). — Sainte-Beuve, *Pensées d'Août*. — Jouin, *D. d'Angers et ses Relations litt.*, 204 (lettre à Pavie du 4 août 1842). — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, VII, 164. — *R. des D. M.*, 15 juin 1855 et 1er octobre 1856. — Th. Gautier, *Histoire de l'Art dram.*, III, 200. — Ravaisson, *Rapport*, p. 8, 12, 34, 39, 63. — Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, 272. — Vitet, *Études sur les Beaux-Arts*, I, 65 et 72. — *Rapports de 1867* (Rapport sur les études historiques, t. I, première partie, p. 20).

d'Orient un échange de mots et de phrases ». J. de Maistre lui-même disait son mot dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Je pourrais vous montrer dans l'un de ces volumes manuscrits que vous voyez sur ma table plusieurs pages chargées de mes pieds de mouches et que j'ai intitulées *Parallélismes* de la langue grecque et de la française. Je sais que j'ai été sur ce point précédé par un grand maître, H. Estienne ; mais je n'ai jamais rencontré son livre et rien n'est plus amusant que de former soi-même ces sortes de recueils, à mesure qu'on lit et que les exemples se présentent. Prenez bien garde que je n'entends point parler des simples conformités de mots acquis tout simplement par voie de contact et de communication ; je ne parle que des conformités d'idées prouvées par des synonymes de sens, différents en tout par la forme, ce qui exclut toute idée d'emprunt. Je vous ferai seulement observer une chose bien singulière : c'est que, lorsqu'il est question de rendre quelques-unes de ces idées dont l'expression naturelle offenserait de quelque manière la délicatesse, les Français ont rencontré précisément les mêmes tournures employées jadis par les Grecs pour sauver ces naïvetés choquantes : ce qui doit paraître fort extraordinaire, puisqu'à cet égard nous avons agi de nous-mêmes, sans rien demander à nos intermédiaires les Latins ». La réimpression du *Thesaurus* fait songer à H. Estienne et à ses idées sur la *conformité* du langage français avec le grec.

D'où vient cette conformité ? Fauriel ouvre son cours de 1831 sur la poésie provençale en étudiant « l'influence de la civilisation grecque sur le midi de la Gaule ». Le problème est nouveau. Ceux qui ont parlé de la Provence n'ont songé qu'aux Romains. Mais que font-ils des Phocéens de Marseille ? Comment comprendre la civilisation provençale sans faire la part de l'hellénisme ? Fauriel montre nos premiers « philhellènes » adorateurs d'Apollon et de Diane, renonçant au druidisme sombre et cruel pour la riante mythologie de l'Ionie, fabriquant des

statues et des figurines de bronze qu'ils envoient à Delphes, lisant et étudiant les poèmes d'Homère, et répandant à travers le Midi de la France la langue grecque, les usages grecs.

Ampère aurait tiré toute la langue française de la langue grecque si on l'avait laissé faire. Celui qui voyait tout un vers d'Homère dans un chapiteau ionique pouvait bien lire *paresse* dans *paresis* et *foire* dans *phorion*. Dans son *Cours* de 1836 sur l'histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle, il démontre que le monde moderne n'est pas venu se mettre à la place du monde ancien comme on met sur un piédestal une statue à la place d'une autre. On a trop signalé l'influence latine. Pourquoi oublier ces marchands de Marseille qui remontèrent la vallée du Rhône et sillonnèrent tout le pays? Nous sommes, plus qu'on ne l'a cru, fils de la Grèce.

Ce mouvement d'idées avait plusieurs conséquences intéressantes.

Il était de mode de traduire les textes grecs en latin pour les mieux faire entendre. Marcellus proteste. Qu'avons-nous besoin de ce chemin de traverse pour arriver jusqu'à la Grèce? La langue grecque est très différente de la langue latine; elle est très voisine de la nôtre par la vivacité du tour et le ton des phrases. Marcellus traduit en français les *Dionysiaques*, et Chateaubriand l'encourage : « Résistez. C'est en français qu'il faut traduire votre épique grec méconnu. Le siècle a beau s'écarter à plaisir des sources primitives, notre littérature tout entière remonte à l'antiquité qu'il importe de connaître dans toutes ses phases ». Marcellus appelle son poète Nonnos au lieu de Nonnus; il garde la forme grecque. Chateaubriand sourit et dit que, cette fois, c'est sans importance. Mais Boissonade y tient. Les Parnassiens justifieront Boissonade et Marcellus.

S'il est bon de traduire en français, ne serait-il pas meilleur encore de traduire en français du moyen âge? Il y a une évidente parenté entre la Grèce primitive et la

féodalité. Egger signale les mêmes mœurs : curiosité, courage, recherche des aventures étranges, affection fraternelle pour le cheval, goût des belles armures, respect de la femme. La découverte de *la Chanson de Roland* lui fournit des arguments qu'il juge décisifs. Littré, gagné à ces idées, fait paraître un article sur « la poésie homérique et le vieux français » où il insère une traduction du chant Ier de l'*Iliade* en laisses comme dans nos vieilles épopées. Je cite la première de ces laisses :

> Chante l'ire, ô déesse, d'Achille fil Pélée,
> Greveuse et qui aux Grecs fit maux tant merveilleux,
> Livrant à Pluton l'âme maint guerrier généreux
> Et le corps aux vautours et aux chiens en curée;
> Ainsi de Jupiter s'accomplit la pensée,
> Du jour où la querelle primerain fut levée
> D'Atride roi des hommes, d'Achille fils des Dieux.

Et voici une dernière question plus compliquée. Est-il impossible à la critique de retrouver la diffusion de l'hellénisme à travers notre moyen âge? Egger songe déjà à ce qui sera la matière de son *Hellénisme en France* : comment l'esprit grec s'est-il maintenu par la tradition latine et qu'est-il devenu en Orient pendant le moyen âge? Ampère retrouve les anciens chants du matin dans les aubades provençales, les romances des bergers grecs dans nos pastourelles, les légendes ioniennes dans les épopées de la chevalerie, le passé de l'Arcadie dans les funérailles provençales. Puis il pousse jusqu'à l'époque moderne pour surprendre entre le génie grec et le génie français une aimable intimité, fruit d'un long voisinage. Si Racine fut grec dans son théâtre, La Fontaine dans *Psyché*, Fénelon un peu partout, si Massillon, né près du lieu ou s'élevait Olbia la fortunée, nous rendit les grâces attiques d'Isocrate, si la Grèce nous donna récemment, comme la plus belle de ses offrandes, « le fils d'une femme de Byzance », faut-il donc croire à de simples coïncidences, à de merveilleuses et inexplicables rencontres?

L'archéologie enquête dans le même sens que l'huma-

nisme, pour les mêmes raisons qui arrêtent Mérimée devant les fresques de l'église de Saint-Savin[1].

Didron fonde ses *Annales archéologiques* pour défendre le style ogival, le style roman et pour faire connaître tout l'art du moyen âge. Mais, dès la seconde année, il élargit son programme. « A notre belle civilisation chrétienne, le paganisme a quelquefois servi de piédestal et nous ne devons pas négliger à l'occasion l'étude de l'antiquité païenne.... Plus tard, nous pourrons nous reposer plus à loisir sur l'Athènes du moyen âge, mais avant de pénétrer dans la cathédrale et dans les nombreuses églises de la ville chrétienne, il était bon de fixer un instant nos regards sur la cité de Périclès. » La coloration des édifices gothiques, des porches, des vitraux, des tombeaux et des statues rappelle de toute évidence le bariolage des temples grecs. La tradition hellénique en architecture, conservée par les Byzantins, a inspiré nos artistes pendant le moyen âge.

Cette dernière analogie frappe particulièrement Vitet. Il écrit dans une étude sur les monuments du Nord-Ouest de la France : « On ne comprend pas l'art du moyen âge, on se fait l'idée la plus mesquine et la plus fausse de ses grandes créations d'architecture et de sculpture si dans sa pensée on ne les rêve pas couvertes de haut en bas de couleurs et de dorures.... On en vint à vouloir que tout fût coloré, tout jusqu'à la lumière, et les rayons du soleil ne pénétrèrent plus dans les habitations qu'à travers du rouge, du jaune et du bleu. L'usage des vitraux peints n'a pas eu d'autre origine ». Les croisades n'ont donc fait que renforcer une tradition byzantine qui elle-même était un héritage de la Grèce : Vitet renvoie aux études archéologiques d'Hittorff sur la polychromie hellénique. Il pense que le moyen âge gothique ne fut pas le seul berceau de l'art chrétien et que l'hellénisme, jetant

1. Ampère, dans sa critique purement littéraire, s'appuie souvent sur les découvertes archéologiques de son ami Mérimée. Il rappelle aussi le *Trésor de Bernay*, comme preuve d'une influence grecque.

alors un vif éclat, prêta ses formes divines à l'inspiration évangélique. Les mosaïques des églises romaines, en particulier celle de Sainte-Pudentienne, dont il fait une étude très complète, le confirment dans son impression.

Fortoul, ami de Vitet, démêle dans l'histoire de notre architecture une évolution qui correspond aux trois ordres ou aux trois époques fondamentales de l'art grec. Les pleins cintres du roman, les piliers vigoureux et trapus, les formes rondes et énergiques des basiliques rappellent la majesté dorienne. L'élan gracieux et mélancolique des voûtes ogivales n'est pas sans rapport avec la souplesse de l'ordre ionique. Les fleurs, les broderies, les caprices de la Renaissance ressuscitent la magnificence corinthienne. Simple coïncidence? ou même jeu d'esprit? Fortoul ne le pense pas. Lorsque les maîtres de l'art chrétien couvraient d'un champ d'or les murs sur lesquels ils faisaient apparaître les grandes figures de la religion, ils employaient les procédés de la peinture murale des Grecs, tels que Letronne les a retrouvés par sa critique infatigable et érudite. Les peintres byzantins, héritiers des secrets helléniques, furent les éducateurs des artistes du moyen âge. Fortoul n'en doute pas et je cite encore cette page qui définit sa thèse : « Les Grecs qui, dans l'antiquité, avaient donné les modèles et les règles de l'art à tout l'Occident, reprirent cette haute fonction à l'égard de l'Europe moderne lorsque la première civilisation qu'ils lui avaient transmise eut été détruite par la barbarie ou épuisée par sa propre décrépitude. Les grandes invasions du ve siècle n'avaient point effacé toute culture dans les provinces romaines; longtemps après qu'elles les avaient dévastées et jusqu'après le règne de Charlemagne qui essaya d'en réparer à jamais les désastres, on trouve en Italie, en France, en Allemagne des traditions encore reconnaissables de l'art antique; on les y voit entièrement disparaître au xe siècle, soit que les invasions hongroises enveloppées dans l'obscurité de ces temps incertains aient été les plus ter-

ribles de toutes, soit que la nouvelle société fondée sur l'alliance du christianisme et de la féodalité ait laissé tomber d'elle-même en désuétude des formes surannées qui n'allaient plus à son génie. C'est alors que les artistes grecs paraissent avoir obtenu, dans le monde chrétien, l'universelle suprématie que leurs ancêtres avaient exercée sur les nations païennes; ils durent ce curieux retour de fortune aux derniers procédés de l'art ancien, conservés parmi eux lorsqu'ils avaient péri partout ailleurs, et à la prédestination de leur race, plus capable qu'une autre de contraindre cette vieille forme à devenir le symbole et l'expression de la religion nouvelle. Le Jupiter Olympien de Phidias, que Constantinople possédait encore au XIe siècle et qui probablement ne fut détruit avec les derniers chefs-d'œuvre helléniques qu'au XIIIe siècle par Baudouin et ses croisés, fut jusqu'à cette époque sous les yeux des Byzantins un inévitable modèle de puissance et de grandeur ».

Un mouvement général emporte toutes les formes de notre art vers la Grèce antique. Gandar explique pourquoi l'hellénisme s'est imposé à nous à travers toute notre histoire : « Dans les arts et dans les lettres, nos qualités naturelles, ce besoin de clarté, ce sentiment de la mesure, ce goût pour la simplicité et la délicatesse qui font le caractère de le France ont aussi distingué la Grèce ».

Pendant longtemps nous avions oublié la Grèce, dont la pâle image se perdait dans le rayonnement du génie latin. L'érudition renouait la chaîne d'or entre la Grèce et la France et rompait les attaches entre Athènes et Rome.

C'était une première conquête. La Grèce antique commençait à être mieux comprise qu'elle ne l'avait jamais été [1].

1. Colincamp, *op. cit.*, II, 432. — J. de Maistre, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 116. — Fauriel, *Cours* de 1831, publié en 1846, I, 55 à 86. — Ampère, *Histoire littéraire de la France*, Préface, XXVI, et t. I, p. 98 à 128; *Histoire de la Formation de la Langue fran-*

CHAPITRE XIII

L'ÉNERGIE DE L'ART GREC

I. L'ÉNERGIE DANS LA SCULPTURE : SUCCÈS DES MARBRES D'OLYMPIE ET DES SCULPTURES D'ÉGINE ; FORTOUL. = II. L'AUSTÉRITÉ DORIENNE ; LES IDÉES D'O. MULLER, LEUR INFLUENCE SUR L'INTERPRÉTATION DE L'ART HELLÉNIQUE ; QUINET. = III. RENOUVELLEMENT DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : SUCCÈS D'ESCHYLE ET DE PINDARE ; LE RÔLE DE VITET.

I

Lorsque la *Commission de Morée* publia sa découverte d'Olympie, Raoul-Rochette fut un homme heureux. Ainsi donc, tout ce qu'il avait pressenti se trouvait confirmé! Toutes ses intuitions sur l'énergie de l'art grec étaient vérifiées! Son *Rapport* met en lumière la vie expressive des marbres rapportés par Blouet : « On dirait une chair qui palpite ». Voyez cette métope où Héraklès retourne, sous sa poigne vigoureuse, la tête du taureau. Quel réalisme! quel magnifique gonflement des muscles! quelle hardiesse de mouvements! Et l'on oserait

çaise, Préface, XIX et XXXII. — R.-Rochette, *Histoire de l'Établissement des Colonies grecques*, III, 420. — Patin, *J. des S.*, mai 1840. — Marcellus, *les Grecs anciens*, p. 353, 359, 364. — Egger, *l'Hell. en Fr.*, leçons III à VI (cf. surtout I, 260); *la Littérature grecque*, chap. XII (cf. notice de Bailly, p. 42). — Littré, *Histoire de la Langue française*, I, 314 ; *Études et Glanures*, chap. XIV; *R. des D. M.*, 1er juillet 1847. — Didron, *Ann. Archéol.*, t. I. Introduction, II, 105. — Vitet, *Études sur l'Histoire de l'Art*, I, 237 et II, 354. — Fortoul, *l'Art en Allemagne*. I, 182, II, 163, — *R. des D. M.*, 1er juin 1847 (article sur les peintures byzantines et les couvents de l'Athos) et 1er décembre 1847 (article de Burnouf; il parle incidemment de l'art byzantin). — Gandar, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*.

parler après cela de « beau idéal » et « d'immobilité » !
Il s'appuyait aussi sur les marbres d'Égine. Les marbres d'Égine n'étaient pas inconnus avant 1830. Mais ils ne furent célèbres qu'après leur installation à Münich.

Louis, roi de Bavière, avait des projets grandioses pour sa capitale et son architecte de Klenze ne demandait qu'à les réaliser. Ils voulaient faire mentir le proverbe sur « ces têtes pesantes » de Bavarois, et réhabiliter la race des fumeurs de pipes et des buveurs de bière. Münich devait être l'Athènes de l'Allemagne, mais une Athènes réelle et non symbolique, embellie de monuments grecs. De Klenze élève les *Propylées* dont les murs intérieurs sont peints en cinabre ardent, la couleur favorite des anciens. Dans la *Résidence royale*, les appartements du roi sont ornés de fresques et les sujets en sont pris à l'histoire grecque. Orphée chantant dans le vaisseau des Argonautes se détache sur le stuc vert de la première antichambre ; la seconde pièce est décorée à la peinture polychromatique : Hésiode ouvre lui-même la marche de sa *Théogonie*. La salle de service est garnie de peintures inspirées par les hymnes homériques, toilette de Vénus, Cérès retrouvant Proserpine, etc. La salle du trône montre, sur le fond d'or de ses murs, des reliefs en gypse blanc d'après les hymnes de Pindare et, sur la frise, les jeux de l'ancienne Grèce d'après les sculptures du Parthénon et les marbres d'Égine. La salle à manger est égayée de sujets anacréontiques. Eschyle inspire la décoration de la salle de réception, Sophocle celle du cabinet de travail, Aristophane les peintures du cabinet de toilette, Théocrite les fresques de la chambre à coucher. Le peintre Cornélius, le sculpteur Schwanthaler secondent habilement de Klenze. Leur triomphe c'est la *Glyptothèque* avec son fronton dorien sur colonnes ioniques de marbre blanc, légèrement nuancé de rouge, pour rendre cette belle teinte « fleur de pêcher » que le soleil donnait aux monuments grecs. La *Glyptothèque* fut parti-

culièrement soignée. Elle devait abriter les marbres d'Égine.

Nos voyageurs en reviennent émerveillés. Saint-Marc Girardin, chargé d'une enquête officielle sur la pédagogique bavaroise, trouve à Münich autre chose et mieux que ce qu'il attendait. Il publie ses *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne* que *l'Artiste* signale au public en ajoutant : « Tout ce que l'étude des vases grecs et des nouvelles statues grecques tels que la Vénus de Milo, les marbres d'Égine, d'Olympie et d'Athènes ont ajouté d'idées nouvelles à la science des Beaux-Arts, tout cela Münich en profite dans ses monuments. » Fortoul va trois fois à Münich d'où il envoie ses impressions à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*. Fortoul n'est pas un lyrique ; il a même le romantisme en horreur. Sa joie est contenue et grave. Mais on la sent profonde.

Qu'admire-t-il donc ? *L'énergie* de l'école éginétique, le mouvement extraordinaire des corps, la magnifique santé des combattants, la largeur de leurs épaules, la saillie du thorax, le jeu des muscles et des tendons, la plénitude des chairs, la vie puissante et même furieuse de ces personnages athlétiques et héroïques. L'ensemble est un peu raide, un peu gauche ; mais quelle libre allure et quelle sûreté ! quelle manière hardie de surprendre la vie ! Voilà la vraie beauté de la statuaire hellénique, celle que Winckelmann lui-même pressentit : « N'ayant vu l'antiquité qu'à Rome, Winckelmann n'a pu admirer que les œuvres de la troisième et quatrième époque de l'art, c'est-à-dire *celles où la grâce l'emporte sur la force* et sur la majesté et qui ont véritablement donné le signal de la décadence. Il est facile néanmoins de se convaincre que son esprit élevé assigna la première place aux productions de la sculpture antique qui lui restèrent inconnues et dont il eut seulement une intuition sommaire et des témoignages incomplets. Les contours accusés, le dessin dur et ressenti des écoles primitives excitaient en lui un

enthousiasme dont son livre offre des marques nombreuses; et quant à la seconde époque, celle de Phidias et de Scopas, on peut juger de l'estime qu'il en fait par les noms de grande et sublime école qu'il lui donne. Malheureusement, par l'effet d'une réserve qu'on devrait imiter davantage, il n'a cité comme exemple que les morceaux qu'il avait sous les yeux; et comme ceux-ci étaient presque tous du temps de Praxitèle, ses disciples ont cru que c'étaient là les modèles qu'il voulait offrir à l'imitation des modernes. La plupart des académies de l'Europe ont longtemps vécu sur ces fausses idées, la grâce de l'*Apollon du Belvédère* leur paraissait être la plus haute expression de l'art et Phidias n'était guère pour elles qu'un sublime inconnu ».

La thèse de Fortoul est nette. Les figures d'Égine ne sont pas des œuvres d'exception, elles ne sont pas isolées dans un lointain et barbare archaïsme. Elles ont, au contraire, fixé la grande loi de la sculpture hellénique; autour du type éginétique ont tourné les chefs-d'œuvre des siècles postérieurs.

Mais cette thèse même, j'hésite à en faire honneur à Fortoul bien qu'il l'ait soutenue avec force. Elle est dans l'air. Pas un archéologue sérieux ne la conteste et beaucoup la défendent avec éclat. *L'Artiste* admire cette sculpture grecque où « tout vit, parle, respire, marche, lutte, agit ». David d'Angers dit adieu à Canova dont la grâce avait séduit sa jeunesse, à Thorwaldsen si froid, si compassé : il revient à Phidias et aux cavaliers des Panathénées. Le faux antique est démasqué. Pradier, trop joli et trop mou, n'est pas ménagé. Je recommande la critique d'art du terrible Planche en ces années. Elle n'est pas tendre pour les *Trois Grâces* de Pradier (Salon de 1831) ni pour son groupe de 1834, *Un Satyre et une Bacchante*, œuvres charmantes sans doute par la grâce et l'harmonie mais à qui il manque l'essentiel de l'hellénisme, « la vie, l'animation ». Il faut dire que Planche n'aimait pas la *Vénus de Médicis*, trop coquette, ni l'*Apollon du Belvédère*, sculpture

de décadence dépourvue de vie et vantée par les rhéteurs « en termes si pompeux que le public s'est habitué à croire qu'elle résume tous les mérites de l'art grec [1] ».

Ainsi, les marbres d'Égine rendirent évidente une vérité soupçonnée depuis quelques années. Toute la critique d'art, après 1830, tourne autour des marbres d'Égine. Archéologues et artistes constatent l'énergie expressive de la statuaire hellénique.

Quelques-uns expliquent qu'il ne pouvait pas en être autrement.

II

En 1824 avait paru un livre ingénieux et profond et qui devait plaire à un public intéressé par ailleurs au problème des origines. O. Müller, en écrivant *les Doriens*, avait voulu prouver que la race dorienne était la pure essence de l'hellénisme. Cette race industrieuse et pratique, ennemie du mysticisme et de la tristesse, avait pour dieu Héraklès, symbole du travail, de l'effort et de la lutte. Tout respirait en elle la santé, la virilité. Disciplinée par ces Héraclides, la Grèce entière devait créer des œuvres dont la qualité maîtresse serait l'énergie.

Ces idées, d'abord vigoureusement combattues, gagnent assez vite l'opinion. Raoul-Rochette, que Müller avait connu dans un voyage à Paris, leur est naturellement très

1. G. Perrot, *Histoire de l'Art*, Introd., XIII. — Vitet, *R. des D. M.*, 1er février 1860. — R.-Rochette, *Rapport* sur Olympie (*J. des Sav.*, février 1831). — Saint-Marc Girardin, *Notices... sur l'Allemagne* (1836). — Raczynski, *Histoire de l'Art moderne en Allemagne* (1836, 1839, 1841); cf., surtout t. II. — *L'Artiste*, 1836, t. XII, p. 50. — *R. de Paris*, 1839 (5 et 13 janvier, 10 février, 3 et 17 mars, 15 avril). — *R. des D. M.*, 15 sept. 1839 (article essentiel de Fortoul). — Fortoul, *de l'Art en Allemagne* (1842), surtout chap. VIII à XII, XVIII, XX, XXI, XXIII, XXXIII et XXXIV. — *R. des D. M.*, 1er décembre 1842 (lettre de R.-Rochette). — *L'Artiste*, 1833, t. II, 94 et 141 ; 1836, t. XII, 39 ; 1842, p. 193. — Jouin, *David d'Angers et sa vie*, II, 16, 148, 253. — *R. des D. M.*, 15 avril 1836 (Musset : Le Salon de 1836). — Lamartine, *Voyage en Orient*, I, 104. — Planche, *Études sur l'École française*, I, 81, 270, et *R. des D. M.*, article du 1er octobre 1856.

favorable. Elles allaient dans son sens. Fortoul y voit l'une des plus belles hypothèses de la jeune critique. « Les Doriens, écrit-il, étaient une race rude; leur dialecte, que Pindare avait assoupli à toutes les modulations du rythme, conserve, même dans les strophes de ce poète, un accent âpre et robuste particulier aux peuples qui se sont formés sur les plateaux des montagnes. L'Hercule thébain, qui devint la personnification du génie dorien, est le symbole de la force laborieuse, de l'activité pratique.... Ce qu'il pouvait y avoir d'épais et de lourd dans le sang de cette race lui donnait une action plus intense et plus immédiate sur la matière. Aussi le talent de ses artistes dut-il se tourner vers les représentations réelles et animées. » Fortoul retrouve l'inspiration dorienne dans les œuvres de l'île d'Égine, colonisée par les Doriens, puis, par dérivation et filiation, dans toute la statuaire grecque. Il va même beaucoup plus loin qu'O. Müller. Il était dans sa destinée de se montrer toujours plus royaliste que le roi. Müller goûtait la grâce du génie attique et l'originalité de Phidias. Fortoul s'empresse de rappeler que Phidias fut élève d'Agéladas, qu'Agéladas était de tradition dorienne, que les Doriens propagèrent leur esprit par leurs ateliers d'Égine, Rhodes, Sicyone, Corinthe et que Phidias est de la lignée. A quoi bon tant de rigueur et une logique si absolue? J'aime mieux Fortoul lorsqu'il dit simplement : « La découverte des marbres d'Égine a renouvelé la théorie esthétique de l'antiquité, en dégageant l'élément dorien de l'idée jusqu'alors compacte et confuse de l'art hellénique.... C'est aux Doriens que revient l'honneur d'avoir mis la Grèce en possession d'une statuaire qui lui soit propre.... *Les artistes doriens firent de l'imitation et du mouvement les lois fondamentales de la sculpture* ».

Les découvertes de Pœstum et de la Grande-Grèce mettent le dorisme à la mode. Le peintre Mercey salue « cette antiquité moins ornée, moins coquette mais plus forte qu'à Pompéi ». Mérimée fait deux voyages à Pœstum

et, s'échauffant là-dessus contre son flegme ordinaire, écrit à Lenormant : « Je voudrais que l'auteur de l'ordre ionique fût pendu et que celui du corinthien fût roué vif ». Il paraît qu'en cette matière il avait ses colères : hors du dorique et de sa vigoureuse simplicité, point de salut! Et c'était encore le génie dorien qui avait tous les honneurs de la Commission de Morée : le temple d'Olympie — de style dorique — s'était élevé au ve siècle lorsque Sparte présidait la ligue du Péloponèse et avait la haute main sur la cité sainte.

« *Et ego in Arcadia!* Et moi aussi j'ai cherché Jupiter dans la forêt du Lycée. J'ai entendu en Arcadie résonner les chalumeaux de Pan tandis que la double mer d'Ionie, de Corinthe se balançait à l'harmonie des roseaux. Les traces des pas des Faunes m'ont conduit par de menus sentiers à l'entrée du sanctuaire de Phigalie. Je suis descendu vers l'Alphée où s'est brisée sous mes pas l'écaille de la tortue dont Hermès a fait la première lyre. J'ai bu au bord des précipices du Taygète la coupe des invisibles Ménades et une prière païenne s'est échappée de mes lèvres en atteignant la cime de l'Ithome. » Quinet, revenu du Péloponèse, chante à son tour la gloire du génie dorien[1].

Il a vu l'Attique et certes il ne l'a pas dédaignée. Dans la quatrième journée d'*Ahasvérus*, le Père Éternel reproche à Athènes de n'avoir jamais songé qu'à sa beauté et de garder dans sa misère un charme encore plus caressant que dans ses fêtes païennes, avec ses colonnes étendues dans les blés *comme de blanches moissonneuses qui se reposent à l'ombre.* Et Athènes se justifie en un hymne que Flaubert devait aimer : « De mon ciseau, j'ai sculpté, dans mon rocher du Pentélique, les blocs que vous aviez ébauchés de votre main dans l'atelier de l'univers.... Rappelez-vous, Seigneur, l'ouvrage de vos mains : vos montagnes étaient

1. J'utilise sa *Grèce moderne* (1830) dont il a été parlé déjà, et en outre *Ahasvérus* (1833), *Histoire de la Poésie* (1836), *Génie des Religions* (1841).

de marbre. Si je levais les yeux, les étoiles germaient dans mes nuits de printemps. Leurs fleurs embaumées se retournaient vers moi sur leurs tiges d'azur pour me dire : vois-tu, pauvre ville de roseaux? je suis plus belle que toi. Si je les baissais vers la mer, vos îles, sous leur brume bleuâtre, naviguaient comme un troupeau de cygnes et semblaient dire : vois-tu? nos ailes de rochers qui rasent tes rivages sont plus blanches que tes murailles et ton golfe d'amour nous aime mieux que toi, dans ton vaisseau de misère. Seigneur, j'étais jalouse des étoiles et des îles, de l'ombre de vos bois d'oliviers, des larmes de cristal de vos grottes. Pour vous plaire autant qu'elles, j'ai cueilli dans le marbre mes guirlandes d'acanthe, j'ai versé à pleine main ma gloire rapide et mes jours impatients. Jusque sur les sommets où les bois d'oliviers s'arrêtent, où le chamois n'arrive pas, où l'épervier a le vertige, où la bruyère a peur de monter, j'ai porté sur mes épaules ma charge de colonnes pour vous voir, toute seule, sans rivale auprès de moi ». Il me paraît évident que Quinet sentit la poésie du décor attique et la beauté de la ville sortie de terre, comme il disait, au son des flûtes enchantées.

Seulement, il avait eu une surprise et un serrement de cœur.

Il avait trop lu les écrivains, l'introduction du *Phèdre*, le chœur d'*Œdipe à Colone*. Et ce n'était plus cela du tout. Il n'entend pas une seule fois le rossignol dans les bois d'oliviers; il ne voit plus ni fleurs ni verdure; le Céphise est tari. Et dans ce paysage désolé il cherche vainement la grâce et l'harmonie, cet « atticisme » de la nature que lui promettaient ses auteurs.

Et que dire alors du reste de la Grèce? « Sur l'impression des lieux, si je juge des traits par lesquels les écrivains grecs ont eux-mêmes dépeint leur pays, il est évident que la plupart d'entre eux se sont renfermés dans l'horizon d'Athènes. Les modernes qui, sur la foi des descriptions classiques, cherchent partout cet atticisme

dans la nature, ne manquent pas d'être déconcertés. » Quinet est déconcerté lorsqu'il voit le Taygète et ses massifs contreforts, les escarpements du Lycée, les torrents de l'Arcadie, la vallée de Sparte où il sent à la fois « la pompe de Ménélas, la rudesse de Lycurgue et l'austérité d'un camp dorien ». Puis il s'y fait, il aime cette tristesse, il en sent la grandeur.

Il voit les ruines de Sparte, le temple de Phigalie, tous ces monuments encore imposants dans leur misère et qui attestent la force du génie dorien. Il lui semble même que les formidables murailles cyclopéennes, juchées en nids d'aigles au faîte des collines, exprimèrent l'âme dorienne avant le retour des Héraclides, comme si ceux-ci n'avaient fait que retrouver leur terre d'élection. Mycènes, Messène, Argos l'arrachent décidément au mirage attique pour le plonger en pleine Grèce préhistorique, au milieu des Pélasges mangeurs de glands : « On ne peut voir tout à coup au-dessus de sa tête ces murs de Cyclopes plonger à pic sur l'eau des torrents avec leurs petites galeries noires, sans ressentir une vague et religieuse horreur à laquelle rien ne vous prépare de tout ce que vous avez vu jusque-là en Grèce.... Quand on parle d'un monument de la Grèce, on se représente involontairement quelques marbres régulièrement superposés, quelques restes de portiques qui réfléchissent en faisceaux de lumière l'éclat dont nous sommes accoutumés d'environner l'histoire grecque, ou quelques colonnes penchées sur des sommets bleuâtres comme des mâts de vaisseaux brisés et emportés par des vagues d'azur. Soit que vous empruntiez ces images à l'histoire ou à la poésie, elles sont toutes généralement contredites par ce que l'on appelle le *Trésor d'Atrée*.... Le mystère, l'impression sépulcrale de ces murs livides, tout ici répond à la renommée des Atrides et renouvelle l'épouvante des fables des Achéens ».

Ainsi se modifiait, par la vertu du génie dorien longtemps ignoré, la vision traditionnelle d'une Grèce aimable

et élégante. Et c'était toute la critique archéologique qui en était bouleversée[1].

C'était aussi la critique littéraire.

III

Quinet[2] disait d'Hérodote : « La joie de toute une race d'hommes rayonne sur son histoire.... C'est une âme heureuse d'avoir à raconter des choses heureuses ». Il aime ses récits pour leur allégresse patriotique plutôt que pour leur gracieuse et naïve poésie. Plutarque le charme. Est-ce par les gentillesses qui plaisaient à un Amyot? Non pas; mais Plutarque acclama les Romains comme s'ils eussent apporté la liberté et son œuvre entière respire l'enthousiasme et l'énergie. L'esprit héroïque des guerres médiques explique l'histoire et l'art du peuple grec. Quinet admire la fierté de la race chez Pindare, chez Démosthène, « le dernier écho des grands jours », chez Platon, le défenseur de la justice, chez les poètes dramatiques dont l'œuvre sortit, comme la patrie elle-même, de la victoire de Salamine, chez Eschyle surtout, l'auteur de la « Marseillaise » des *Perses* : « Allez, ô fils de la Grèce... », le poète vibrant, ardent, austère qui a des ailes comme la Victoire. Quinet a un culte pour Eschyle. Le voyage de Mycènes lui avait révélé la sauvage beauté de sa poésie : « Des cavernes éclairées à l'intérieur comme des forges par des feux de bergers, des coups de vent contre des pics pelés, des miaulements de chacal sur les sommets, point de sentiers; au loin, au bout de la plaine,

1. O. Müller, *les Doriens*. — Hillebrand, *Op. cit.*, Introd. et p. 318. — Fortoul, *article* cité plus haut, et *R. de Paris*, 1839, t. X, « M. Ingres et l'Académie des Beaux-Arts ». — *R. des D. M.*, 1er sept. 1839. — Filon, *Mérimée*, p. 81. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*. — Quinet, *édit.* Pagnerre, I, 316, 321, 324, 338; V, 229 à 240, 244 à 259, 266, 308, 343; IX, 291.

2. J'utilise ici, avec les autres ouvrages de cet auteur cités plus haut, son opuscule *Vie et Mort du Génie grec*. Bien qu'il ait paru beaucoup plus tard, il reflète exactement l'état d'esprit hellénique de Quinet depuis 1830.

une vapeur si pâle qu'on ne peut dire si c'est le nuage ou la mer ; de l'autre côté, des lambeaux de terrains jaunâtres sur un fond de sable : partout s'est conservé le caractère sauvage et le vague horizon d'un drame d'Eschyle.... »

Après 1830, les auteurs grecs sont goûtés en raison de leur énergie et non plus de leur élégance. En général on préfère les génies *sombres* aux génies *riants.*

Thucydide est estimé. Hésiode est aussi lu qu'Homère ; voici trois études sur lui dans la même année 1835 : l'ouvrage de Guigniaut, une thèse latine de Mondot sur la *Théogonie*, une thèse en grec de Gros sur les mythes de ses poèmes. Ces poèmes paraissent en 1840 dans la *Collection Didot.*

Eschyle surtout est admiré. C'est presque de l'idolâtrie. Le vieux Lemercier n'attendait que cela pour mourir. Il mourut ignoré mais content.

L'École de Rome est toute eschyléenne si j'en juge par ses divers envois. Simart expose au *Salon* de 1840 un *Oreste réfugié à l'autel de Pallas*, dont J. Janin fait le plus grand éloge. *L'Artiste* en profite pour renfermer tout l'art grec — ou peu s'en faut — dans le seul Eschyle : « Eschyle, c'est la poésie faite homme, c'est la profondeur de l'intelligence, c'est la netteté de la pensée, c'est la sublime élévation du génie qui voit, qui sent, qui exprime et caractérise avec une telle autorité et une telle puissance que l'empreinte indélébile de son ongle de lion reste sur tout ce qu'il a touché. D'après les autres, vous pourrez faire tout ce qu'il vous plaira, mais Eschyle, le poète tant de fois couronné dans les jeux publics et tant applaudi au théâtre, celui-là nous le défendrons, envers et contre tous, et nous ne souffrirons pas qu'on nous le déforme, qu'on nous le défigure. Nous l'aimons parce qu'il est simple et naïf autant que profond et sublime ; nous l'aimons parce que *ses créations vivent et palpitent....* Il fut le plus grand entre tous les poètes de l'antiquité ».

Ses traducteurs sont infatigables. On le traduit en

prose et en vers, en totalité et en partie, pour les gens du monde, pour les collégiens et pour les demoiselles. Vendel-Heyl le fait entrer dans la *Nouvelle Bibliothèque classique grecque* (1835), Biard l'adapte en vers (1837) et Pierron l'arrange modestement en prose (1842). C'est un *Pierron* que David d'Angers emporte avec lui en Grèce et qu'il utilise pour ses dessins. Les compositions de Flaxman gravées par Piroli et renfermant quatre-vingts dessins pour Homère et trente pour Eschyle paraissent à Paris en 1836 : elles font beaucoup pour la gloire d'Eschyle. Puech met en vers les *Choéphores* et le *Prométhée* (1836-1838); un peu plus tard c'est la *Grèce tragique* d'Halévy dont j'ai parlé.

A propos de la traduction Puech, Patin fait l'historique de la réputation d'Eschyle en France. Il rappelle les dédains de Brumoy, de Dacier, de Barthélemy, de Voltaire, de La Harpe, de Fontenelle qui avait dit : « Je crois qu'Eschyle était une manière de fou qui avait l'imagination très vive et pas trop réglée ». Il félicite ceux qui essayèrent, sous la Restauration, de remettre le vieux poète à la mode, en particulier Andrieux et Lemercier. Il va bientôt lui-même collaborer à cette œuvre de réhabilitation par ses *Tragiques grecs*. Un article de Planche démontre longuement et presque scientifiquement (1836) que *Prométhée* est une tragédie bien faite et vraiment palpitante. Le *Prométhée* de Quinet fait éclore de nombreux articles, dans les divers journaux, sur le génie du poète grec : dans la *Revue des Deux Mondes*, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, dans le *Journal des Savants*. Magnin, homme compétent, légitime par l'exemple d'Eschyle le drame fantastique des modernes, *les Burgraves* de Hugo, *le Roi Lear* de Shakespeare, *la Fiancée de Messine* de Schiller : « Le drame idéal, merveilleux, fantastique est aussi légitime et il a dans l'histoire de l'art de tout aussi beaux précédents que la tragédie basée sur le jeu régulier des passions humaines. Si l'une descend de Sophocle, l'autre remonte à Eschyle ».

Qu'il y ait eu des raisons *romantiques* pour goûter Eschyle, cela est hors de doute et sera d'ailleurs éclairci. Mais j'aperçois d'abord les raisons *doriennes.* Eschyle plaît par sa fougue, par sa vigueur, par son austérité. La poésie d'Eschyle, c'est encore les marbres d'Égine. Vitet le dit expressément.

Vitet admire beaucoup O. Müller. « Cette Grèce que nous pensions connaître, il a suffi qu'elle fût affranchie pour apparaître sous son vrai jour. La vue des lieux, la vue des monuments a redressé nos idées préconçues, rectifié nos jugements, modifié nos classifications et préparé les savantes recherches qui, bien qu'inachevées, ont immortalisé le nom d'O. Müller. Cette distinction nettement établie entre l'esprit dorique et l'esprit ionien, entre ces deux antiques races, si opposées de goût, de mœurs, de caractères, qui, dès les temps primitifs, ont envahi et se sont disputé ce coin de terre favorisé du ciel, voilà une des conquêtes les plus fécondes de l'esprit historique moderne. » Or tout se tient dans l'art. Et la mâle vigueur des sculptures d'Égine justifie les créations eschyléennes : « Ce genre de beautés n'est plus une énigme pour nous. Et je ne parle pas, notez bien, de quelques esprits d'élite pour qui le soleil brille quand les nuées couvrent la terre.... Je parle seulement du public tel qu'il est, livré à ses propres lumières et je dis qu'aujourd'hui quiconque par hasard lit encore les tragiques se garde bien, si respectueux qu'il soit pour Euripide et Sophocle, de marchander la gloire au vieil Eschyle. Je dis que cette suprématie, qui nous semblait inexplicable presque absurde, il n'y a pas quarante ans, aujourd'hui n'étonne plus personne ».

Le succès d'Eschyle entraîne celui de Pindare.

Vitet, dans un article célèbre [1], a raconté la réputation de Pindare en France, comme Patin l'avait fait pour Eschyle. C'est la même *courbe.* Le XVIIe siècle ne connaît

1. *Pindare et l'Art grec* (inséré dans *Études sur l'Histoire de l'Art*).

pas la Grèce; le XVIII[e] siècle, malgré la science des Caylus et des Barthélemy, ne retrouve pas la pure antiquité; Winckelmann lui-même avec tout son génie ne réussit qu'à inspirer le *gréco-romain*. Il a fallu tout le mouvement archéologique de la Restauration et la magnifique révélation du dorisme pour imposer, non sans luttes, l'admiration de l'énergie, à la place d'un faux idéal de grâce et d'élégance. Aujourd'hui le goût ne recule plus avec effroi devant la *sauvagerie* d'un Eschyle, devant la *barbarie* d'un Pindare. Les préjugés classiques ont fait leur temps : « Pindare, dorien d'esprit et de cœur encore plus que de dialecte ne peut s'entendre avec le XVII[e] siècle pour qui l'antiquité grecque commence à peine avec Périclès et qui n'accepte Homère, le vieil Homère, qu'en faveur du génie sans rudesse et des instincts civilisés et dramatiques qui sont le privilège naturel de sa race. Ainsi ce n'est point à Pindare en particulier qu'on a chez nous tenu rigueur. Ce que nous avons négligé, mal compris, ce n'est pas son génie, c'est le génie de l'antiquité grecque elle-même dans sa manifestation la plus haute et la plus sévère, *dans sa grandeur*, *dans sa force*, dans sa liberté primitive, avec ses irrégularités apparentes, ses formes abruptes et heurtées, ses grands traits sans détails et presque sans nuances ».

Ici encore le marbre sauvait le livre et le faisait aimer [1].

1. Quinet, *la Grèce moderne* (éd. Pagnerre), V, 308; *Génie des Religions*, p. 74, 171; *Vie et Mort du Génie grec*, chap. I, II, III, IV, V, VIII, IX à XII (cf. surtout p. 16, 21, 57, 109). — *L'Artiste*, 1839, t. IV, p. 83; 1840, 1[re] série, p. 172. — *J. des Sav.*, avril et août 1838; sept. 1841. — *Encycl. des Gens du Monde*, 1838, t. IX. — Fontenelle, *Remarques sur Aristophane*. — Voltaire, *Dict. phil.* : *Art dramatique*. — *R. des D. M.*, 15 août 1838 et 15 mars 1843. — Génin, *de l'Originalité et de l'Imitation* (thèse de 1835). — Vitet, *Études sur l'Histoire de l'Art*, Introd. et t. I. — J. Girard, *Études sur la Poésie grecque*, p. 80. — Banville, *le Sang de la Coupe*, préface.

CHAPITRE XIV

RÉALISME ET FAMILIARITÉ

I. LE RÉALISME DE LA SCULPTURE GRECQUE. = II. LE RÉALISME DE LA LITTÉRATURE GRECQUE : L'ÉGLOGUE, LA COMÉDIE, LE DRAME SATYRIQUE, LA TRAGÉDIE. SUCCÈS DE THÉOCRITE ET D'ARISTOPHANE : LE ROLE DE PATIN. = III. LA RÉPUTATION D'HOMÈRE DE 1830 A 1850 : RÉALISME FAMILIER DE SA POÉSIE.

I

Les sculptures d'Égine n'étaient pas seulement *animées* mais *réelles*. Fortoul parle du goût dorien pour la vie militante *et positive*. Avec la théorie de « l'immobilité sereine », c'est aussi la doctrine du « beau idéal » qui s'en va.

Les Éginètes campent solidement leurs combattants et leurs archers; ils les lancent avec fougue les uns contre les autres. Mais, s'ils simplifient les formes, ils ne créent rien de supérieur à la nature. Ils copient l'homme nu au bord de la mer ou sur le sable du gymnase, dans les exercices et les luttes de tous les jours. Ces guerriers debout, la lance en arrêt, le bouclier au bras et le buste en avant, agenouillés sur la jambe droite ou arc-boutés sur les talons, ce sont les athlètes, pris sur le vif, du grand camp dorien où la préparation au combat était le spectacle quotidien. La technique est aussi précise que nerveuse. La science de l'anatomie est déjà raffinée. L'artiste a observé la flexion des muscles, le jeu des tendons, les raccourcis du corps dans les diverses positions, la saillie du buste chez les guerriers qui brandissent la lance et, au contraire, son recul léger lorsque

le bras de l'archer tire sur la corde. La vérité de l'imitation rend jusqu'aux détails les plus familiers : boucliers avec leurs courroies, casques avec leurs aigrettes, chevelures soigneusement peignées, boucles frisées, tuniques, cuirasses bordées de lambrequins, justaucorps à longues manches en cuir souple. Héraclès agenouillé pour décocher une flèche, le pied droit ramené sous lui, est coiffé d'un casque figurant un mufle de lion et vêtu, par-dessus une tunique sans manche, d'un justaucorps de cuir lacé à gauche par des lanières : une des épaulières, dégrafée, est rejetée en arrière pour dégager le bras qui tire sur la corde de l'arc. C'est dans cet art familier que triomple l'esprit dorien : le réalisme plaît aux écoles doriennes. Les sculptures d'Olympie[1] confirment l'impression donnée par les marbres d'Égine. L'*Héraclès au taureau* semble le digne pendant de l'*Héraclès tirant de l'arc.*

L'attention attirée vers ces nouveautés s'intéresse au réalisme dans l'art plastique des Grecs.

La frise de Phigalie, débordante de vie et d'une invention parfois une peu compliquée, révèle en général une observation ingénieuse et fine. On note d'heureux effets de draperies, les unes agitées et flottantes, les autres tendues sur les jambes dans la rapide allure de la fuite. Plusieurs détails sont d'une familiarité tout à fait imprévue et cependant très exacte : ce Grec qui saisit par le bras et par le pied une des Amazones dont le cheval est tombé à genoux; cet autre qui empoigne à pleine main la chevelure d'une guerrière, ce troisième ramassé sur lui-même et guettant le moment de frapper son ennemie qui fonce sur lui avec un bel entrain.

Et quelle surprise encore que ces métopes de Sélinonte, cette Méduse à la bouche de Croquemitaine, au visage rond comme une boule et tout aplati, tirant une langue

1. Ou du moins le peu qu'en connaît, par ce que Blouet en a rapporté. Les vraies sculptures d'Olympie ne seront découvertes que beaucoup plus tard (1879-1881).

démesurée pendant que le héros Persée, très calme, lui empoigne d'une main la chevelure et, de l'autre, la décapite! Ou encore ces deux Cercopes, gnomes malfaisants, ficelés par les pieds et suspendus, tête en bas, comme deux poulets, aux extrémités d'un bâton qu'Héraclès maintient en équilibre sur sa robuste épaule! Quelles joyeuses et naïves caricatures! quel réalisme gauche et brutal, toujours le même, en somme, chez les primitifs de tous les pays et si voisin par exemple de ce qu'inventaient les bons imagiers de notre moyen âge[1]! Ajoutons-y les naïves et familières peintures de vases, mieux connues depuis la découverte de Vulci et dont les sujets étaient pris à la vie de tous les jours. Et donnons un souvenir à ces étranges bas-reliefs d'Assos dont l'un représente une scène de banquet, des convives couchés et conversant pendant qu'un serviteur emplit les coupes. Cette simplicité souvent triviale faisait plaisir. Il y avait si longtemps qu'on insistait sur les côtés nobles et grandioses de l'art antique!

En 1834, Mérimée inspectant le Midi de la France, voit à Vienne une statue récemment découverte, une femme accroupie, d'un embonpoint très marqué, d'un réalisme charnu et flamand. Il est un peu surpris : « Jusqu'alors, j'avais pensé que les anciens avaient toujours subordonné l'imitation de la nature à un certain type idéal de beau absolu ». Or voici une statue antique certainement, belle sans aucun doute et cependant presque vulgaire d'allure. L'artiste a marqué jusqu'aux bourrelets de chair que dessine sur le ventre la pose inclinée du corps. Mérimée réfléchit, compare, observe toutes les statues grecques. Et il conclut, sans hésiter, au réalisme de la sculpture antique[2].

1. Persée tuant Méduse me rappelle le David tuant Goliath de l'église de Vézelay (chapiteau du quatrième pilier de la nef, côté nord).

2. Croiset, *Litt. grecque*, Préface, xxx. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, 486. — Collignon, *la Sculpture grecque*, I, 295 et 427. — Mérimée, *Notes d'un Voyage dans le Midi de la France*, p. 127.

II

La critique littéraire, déjà mise en goût, vers la fin de la Restauration, par le succès des romans grecs, emboîte le pas à la critique d'art.

Elle comprend mieux la vérité rustique de la pastorale hellénique, longtemps sacrifiée aux grâces de l'églogue latine. Patin démontre que les Grecs accueillirent largement, et comme ingénuement dans leurs peintures, les grossièretés, les trivialités de la vie champêtre. Saint-Marc Girardin qui, il est vrai, s'occupe exclusivement des bergers amoureux et ne va pas plus avant dans son enquête, cite cependant comme un modèle d'observation et de vérité chez Théocrite l'accueil dédaigneux d'une jolie citadine à un bouvier de village qui fait la roue autour d'elle : « Le butor! Mes baisers ne sont point faits pour des rustauds.... Quelle face il a! quelle voix!... Voyez comme sa barbe est soyeuse, comme sa chevelure est parfumée! Va-t-en! Tes lèvres bourgeonnent, tes mains sont noires et ton haleine empeste. Ne me touche pas! tu vas me salir ». Théocrite n'est plus sacrifié à Virgile. Ses paysans ne sont pas des bergers pour rire, des bergers d'Arcadie (et du reste depuis Quinet et les voyages en Morée on ne croit plus aux bergers d'Arcadie) : ils *sentent la présure*, comme dira Sainte-Beuve, et ils plaisent ainsi. La critique est moins difficile que la jolie citadine. Théocrite est fort à la mode vers 1840. L'*Encyclopédie des Gens du Monde* parle de lui. Adert, de Genève, lui consacre une thèse estimée. Son succès entraîne à son tour celui d'Hésiode, non plus Hésiode le mythologue mais le poète pastoral d'Ascra. Egger y insiste dans un de ses cours et en fait remonter le mérite à Patin.

Avec l'églogue, la comédie. Aristophane a été très long à *prendre*, malgré les judicieuses leçons de Lemercier. A partir de 1830, sa réputation ne cesse de grandir. Et la première raison, à n'en pas douter, est toute politique. Lorsque paraît la traduction de l'infatigable

Artaud, très louée par Benjamin Constant, J. Janin signale dans la *Revue de Paris* cet excellent modèle d'une comédie sociale et satirique « qui est aujourd'hui plus qu'un droit : un devoir ».

> L'an de la quatre-vingt-cinquième Olympiade,
> (C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
> Celui de Périclès et celui de Platon),
> Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade...
> Mais vous le connaissez et vous savez son nom :
> C'était Aristophane, ennemi de Cléon...
> Il nommait par leur nom les choses et les hommes.

Cette poésie de Musset, d'ailleurs assez pauvre, fait parler le vieux comique, comme il n'eût pas manqué de le faire dans une parabase, sur la déportation dont une loi malencontreuse menace les journalistes audacieux. Si Fallex se met à traduire en vers certains fragments d'Aristophane, il nous avertit que son dessein n'est pas exclusivement littéraire : « Je prie toujours les lecteurs qui voudront tirer de cette lecture tout le profit et tout le plaisir qu'elle peut offrir, d'y chercher ce qu'ils trouveront sans peine, des allusions, des applications perpétuelles à la vie moderne, au temps présent. C'est ainsi qu'il faut lire les anciens pour les comprendre et s'éclairer. Changez les noms, les choses restent. Faites toujours vibrer ce fouet sanglant d'Aristophane et vous trouverez toujours les mêmes vices, les mêmes misères, insolentes et basses, sous ses lanières ». Mais Fallex fait la part aussi large aux trivialités qu'aux invectives. Le réalisme du poète n'effarouche pas. Deschanel estime, dans ses *Études sur Aristophane*, que les « gauloiseries » assurent le succès. « Les bégueules de l'un ou de l'autre sexe feront bien de ne pas ouvrir ce livre, on les en prévient.... Si Bacchus a découvert la vigne, jamais, que je sache, il ne conseilla d'en mettre la moindre feuille à ses statues ni aux œuvres littéraires qui lui furent consacrées.... Pour moi, Gaulois, je me suis amusé dans les vignes d'Aristophane, j'y ai fait vendange à loisir. Et voici le dessus du panier. »

Le drame satyrique n'avait jamais été goûté. Le P. Brumoy s'indignait contre ces chœurs de satyres qui s'égaient en propos audacieux, en actions trop libres. Une dissertation de Rossignol, en 1830, condamne ces « monstruosités », et *le Journal des Savants* n'y voit que du mauvais goût. Voici pourtant un livre assez curieux d'un certain Martine de Genève, *Examen des Tragiques* anciens et modernes (1834), où cette forme d'art est mise en bonne place. Bientôt Egger et surtout Patin admirent sans vergogne les joyeuses bouffonneries et le réalisme du *Cyclope*.

Personne plus que Patin n'a cru à la simplicité familière de l'art grec. Et non content de la trouver dans les petits genres comme le drame ou l'églogue, il est allé la chercher dans la grave et sérieuse tragédie.

A la vérité, il n'inventait rien. Villemain avait parlé en fort bons termes de l'*Alceste* d'Euripide, du touchant épisode où la reine mourante est tirée par sa robe, par ses deux petits enfants qui pleurent : « Toute la familiarité du goût moderne et ce désir d'imitation exacte de la nature que l'on vante aujourd'hui ne pourraient rien imaginer de plus simple que cette situation naïve ». Villemain ne faisait pas non plus le dégoûté sur certaines bouffonneries qui choquaient un Barthélemy, sur le rôle d'Hercule que Voltaire ne voulait pas même renvoyer au théâtre de la Foire où il ne serait pas supporté. C'est une des meilleures analyses de son livre. Mais il n'y touche, semble-t-il, que des biais. Il n'élargit pas le sujet. Je crois qu'il jugeait *Alceste* une pièce un peu exceptionnelle.

Patin n'accepte pas la distinction de Ch. Magnin : un théâtre hiératique, un théâtre aristocratique, un théâtre populaire. La tragédie grecque la plus héroïque et la plus religieuse n'est-elle pas aussi réaliste que la comédie ?

Par exemple Puech n'a pas compris *Prométhée*. Sa traduction répugne à rendre les naïvetés et les familiarités.

« Il oublie que le mélange du sublime et du familier n'est pas un défaut particulier d'Eschyle mais la pratique universelle et constante des tragiques grecs et un des caractères essentiels, une des beautés de leur tragédie. » Et Patin commente avec amour le discours du vieil Océan.

Sophocle n'a pas été mieux traité qu'Eschyle. C'est une pitié que ses *Trachiniennes* dans nos traductions : des personnages esclaves d'une étiquette de cour, Déjanire montrant sans défaillance toute la dignité d'une grande princesse, son fils, le jeune Hyllus, fort cérémonieux envers cette *madame* qui est sa maman. Et *Philoctète*? Le héros grec est un pauvre homme, malade, abandonné sans secours, dans une île déserte, aux rigueurs de la faim, de la soif et du froid. Il s'exprime en termes humbles et vulgaires. Ce misérable La Harpe le fait parler de « douloureux breuvage », de « courroux des hivers », de « pénible industrie ». Il ne chasse plus les oiseaux : « Aux habitants de l'air je déclarai la guerre. » Qui donc nous a rendu et qui nous rendra le naturel simple et vif, l'exquise vérité d'*Électre*, d'*Œdipe à Colone* et d'*Œdipe Roi*?

Pour Euripide — que le génie de Racine avait deviné sans oser l'imiter — tout est à faire. Patin trace la route et s'y complaît. Son analyse d'*Iphigénie à Aulis* détaille le dialogue si intime et vraiment domestique d'Agamemnon et d'Arcas, l'arrivée de Clytemnestre, l'arrêt du char, le réveil du petit Oreste endormi par le voyage et, plus loin, les adieux d'Iphigénie, cette vérité qui respecte la douleur humaine et l'effroi devant la mort. Ce n'est pas Euripide qui a inspiré le « récit de Théramène ». Chez lui, la mort d'Hippolyte est racontée par un vieux serviteur qui connaît les chevaux et qui explique comment son maître tenait les rênes et le fouet et conduisait son char. Et quelle vérité encore dans le drame bourgeois d'*Alceste*, dans les touchants adieux de la reine, dans cette peinture de la vie de famille, dans l'égoïsme

comique des vieux parents, dans les jovialités d'Hercule! Patin souhaite des imitateurs « plus téméraires, plus oseurs, plus nouveaux ». Saint-Marc Girardin est du même avis. Et Halévy écrit, dans la préface de sa traduction : « Euripide ne s'abaisse jamais jusqu'au trivial, mais il descend jusqu'au familier, il monte jusqu'à la naïveté touchante et vraie[1] ».

Et Homère, qu'en faisait-on?

III

Homère n'est pas distingué des autres écrivains. Et ce que l'on aime en lui, c'est son réalisme.

Chateaubriand l'avait pressenti dans ces admirables pages où il commente la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, et son ami Joubert disait de nos traducteurs : « Avec eux tout grimace dans Homère, et ses héros semblent des grotesques qui font les graves et les fiers ». L'idée est lancée, mais elle fait son chemin fort lentement. Lemercier a une singulière façon de riposter aux critiques de Voltaire. Les hardiesses que blâme Voltaire, il les impute aux traducteurs. Si on lit dans l'*Iliade* qu'Achille traite Agamemnon d'*ivrogne* et lui reproche son *impudence de chien* — ce dont Voltaire enrage, — Lemercier observe qu'il était très facile d'écrire *insolente ivresse* et *front cynique* et que la traduction littérale est un contresens puisqu'elle est triviale en français alors

1. *R. des D. M.*, 15 juillet, 1er août 1838 (articles de Patin sur l'églogue). — Saint-Marc Girardin, *Cours de Litt. dram.*, III, 170, sq. — Egger, *Mémoires de Litt. anc.*, p. 242 (et leçon d'ouverture du *Cours* de 1845). — *Encycl. des Gens du Monde* (article *Poésie bucolique*). — *R. de Paris*, 1830, t. XV, p. 86 et 239. — Musset, *la Loi sur la Presse*. — Fallex, *Trad.* d'Aristophane, 2e édition, II, 293. — Deschanel, *Études sur Aristoph.* (l'essentiel en parut en 1849 dans *la Liberté de penser*). — *J. des Sav.*, juin 1832. — Egger, *la Litt. grecque*, chap. VI. — Villemain, *la Litt. au XVIIIe s.*, III, 244 et 307. — Patin, *J. des Sav.*, janvier 1839, et *les Tragiques grecs*, I, 268; II, 60, 106, 200, 215, 297; III, 12, 62, 205, 291. — Saint-Marc Girardin, *Cours...*, IV, 178 et 198. — Halévy, *la Grèce tragique*, t. I, Préface.

que les mêmes mots sont nobles en grec. Ce sont les arguments, les piteux arguments de Boileau que reprend Lemercier. On s'attendrait à plus de largeur de goût chez l'interprète d'Eschyle et d'Aristophane. Quant à Villemain il ne décide rien. Sur les grosses questions, il se réserve toujours; il est prudent, il se tient à flanc de coteau.

En 1830 paraissent les *Observations* de Dugas-Montbel et une seconde édition d'une traduction de l'*Iliade* qui avait passé inaperçue en 1815. Les *Observations*, je l'ai dit, sont excellentes. Elles jurent avec la traduction. Dugas-Montbel, si hardi et si ferme dans ses théories, a d'étranges pudeurs lorsqu'il traduit. L'abbé Terrasson n'était pas plus timide lorsqu'il regrettait l'indécence grossière des héros de l'*Iliade*, la vulgarité d'un Achille faisant cuire un gigot dans une marmite ou l'histoire de Nausicaa la princesse, lavant elle-même ses robes à la fontaine. Dugas-Montbel supprime ou transforme les épithètes audacieuses. Les jeunes femmes aux *beaux bras, à la belle ceinture*, *aux belles joues* ne sont plus qu'*admirables*; les héros *combattant avec la lance* et *bien armés des jambes* deviennent de *vaillants guerriers*. Letronne aime ces « équivalents qui rendent peut-être mieux ce que le poète avait dans l'esprit qu'une traduction toute littérale ».

Cette même année, Bignan traduit Homère en vers. Et ce n'est déjà plus la même chose. Raynouard lui sait gré d'avoir rejeté les abominables périphrases et gardé la *belle simplicité du texte*, les images presque toujours *vulgaires*, les épithètes qui ajoutent le plus souvent des *idées matérielles*. Pourquoi Raynouard? C'est qu'il croit à la formation populaire de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Si Homère n'a pas existé, s'il n'est pas le « monsieur très fort », le poète génial et méthodique que supposaient les classiques, si toute une race, encore dans l'enfance, collabora à cette œuvre qu'on lui attribuait jadis, on doit retrouver dans cette œuvre l'inspiration naïve, les libres et familières inventions des foules ioniennes.

Tout le monde proclame donc la *vérité* d'Homère. Et ce mot signifie des choses très simples et d'autres un peu plus compliquées.

Qu'un Marcellus, un Ampère, un Gandar justifient le réalisme topographique du vieux poète en des études patientes et ingénieuses, c'est nouveau mais ce n'est pas très extraordinaire et M. V. Bérard nous en a bien fait voir d'autres. Que maint archéologue, comme Raoul-Rochette, reconstitue d'après les poèmes homériques la civilisation de l'époque mycénienne, il y a plaisir à retrouver la vérité historique d'une œuvre dont tant de siècles avaient consacré les jolis mensonges et les agréables fictions. Je signale aussi la curiosité naissante d'un Homère pastoral, peintre de scènes rustiques : Eumée gardant ses cochons; le vieux Laërte cultivant avec peine son verger de la colline; les détails du bouclier d'Achille, les paysans qui labourent, moissonnent et vendangent. On avait tant parlé du sublime d'Homère qu'il était excellent de montrer ses hardiesses, de les aimer sans les appeler des indécences, et de rapprocher son art de la franche nature et même de la terre qui enfanta les Géants. Seulement, tout cela ne constituait guère que des détails réalistes dans l'ensemble de l'œuvre. C'est dans l'esprit général des poèmes qu'on va s'efforcer de saisir la vérité naïve et la simplicité familière.

Binaut était un esprit paradoxal. Il voulait à toute force trouver une inspiration chrétienne à l'*Odyssée*. On ne s'étonnera pas qu'il ait vu dans l'*Iliade* la satire des dieux. Son article sur la « Philosophie d'Homère » prétend établir, pièces en mains, qu'Homère, incrédule et irréligieux, railla avec une bonhomie narquoise les croyances de son temps. Je ne le suivrai pas dans ses longues analyses. Elles sont plus ingénieuses que solides. Elle sont, à tout le moins, excessives. Il est hors de doute que les poèmes homériques décèlent par endroit un comique familier et savoureux : ce n'est pas une raison pour leur en prêter. Patin suppose — et il l'avance fort

prudemment — que certains récits de l'*Odyssée*, à la fois sérieux et enjoués, ont pu inspirer le drame satyrique. C'est fort possible, c'est même probable, mais il faut s'en tenir là, pour ce qui est de l'inspiration. Quant aux expressions homériques, elles souvent naïves, familières, et Patin l'a bien vu. Avant Sainte-Beuve, il signale cette phrase hardie sur le meurtre d'Agamemnon : « Égisthe l'attira dans sa maison et à sa table même l'immola, semblable à celui *qui tuerait le bœuf près de la crèche* ». Ainsi devaient parler, dans leur belle simplicité, les temps héroïques. Et la pire des erreurs est de méconnaître le réalisme d'un langage dont nous avons perdu le secret. « L'Achille d'Homère, dans sa querelle avec Agamemnon, dit que les Troyens ne sont jamais venus enlever ses bœufs, tandis que l'Achille de Racine s'écrie :

> Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
> Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur? »

Cette remarque est de Saint-Marc Girardin. Elle est excellente. Ailleurs, Saint-Marc Girardin sait gré à Voss, l'auteur de *Louise*, d'avoir fait parler ses héros comme ceux d'Homère et cherché les détails domestiques ainsi que les proverbes populaires.

Les *Études sur l'Antiquité* (1847) de Ph. Chasles sont un livre aimable, fin, ironique qui égratigne les partisans de l' « élégance » grecque et la postérité d'Anacharsis. Est-ce bien Athènes que nous a dépeinte l'éloquent abbé? Et ne serait-ce pas plutôt le Paris brillant et voluptueux de 1775? Où sont les marchands de poisson démocrates qu'Aristophane mettait en scène? Qu'est devenu Socrate, le vrai Socrate, celui qui marchait pieds nus, buvait sec et divaguait quelquefois? Les classiques ont méconnu le vrai caractère du siècle de Périclès. Et ils n'ont pas mieux compris la franchise des peintures d'Homère, la rudesse des âges qu'il décrit, la vérité un peu grossière mais si intéressante de ces héros aux belles bottes, de ces héroïnes aux fuseaux garnis de laine violette....

Ph. Chasles fait une expérience. Il choisit dans l'*Iliade* les adieux d'Hector et d'Andromaque, un des passages les plus souvent imités, et il montre ce qu'en ont fait des traducteurs réputés.

Pope est trop aimable, trop gentil. Il affadit son auteur : les bras d'Hector sont de *tendres* bras, la mère endort son fils *en le berçant*. Cowper, plus concis, est larmoyant : Hector n'élève plus son enfant vers le ciel, mais il le caresse pour dissiper ses alarmes, il dit à sa femme : « Mon amour! ». Et l'aigrette de son casque ondoie, *terrible, menaçante*. C'est un débordement de tendresse nerveuse, de sensibilité outrée. Voss est trop bourgeois et quelque peu lourd et trivial ; son Hector est un bon Allemand. Bignan, le plus précis de tous et à coup sûr le plus simple, n'est pas assez simple ; il supprime la *belle ceinture* de la nourrice et toutes ces images si fraîches qui sont la sincérité des peuples dans leur enfance. Hector, bon époux et bon père, fut un guerrier d'humeur farouche ; il souhaitait que son petit Astyanax revînt un jour couvert du sang des ennemis. Eh bien! qu'on ose le dire! En attendant, le petit Astyanax a grand peur du casque de son père et il se rejette en arrière dans les bras de sa nourrice : pourquoi dissimuler ou travestir ce joli détail d'une scène de famille? Pourquoi surtout vouloir *arranger* le texte d'Homère, supprimer les charmantes épithètes, ne pas accepter Junon *aux yeux de génisse* ni les Grecs *aux longs cheveux* et corriger, comme autant de négligences, les répétitions si gracieuses : « Le père aimé sourit, la vénérable mère sourit aussi »?

On put croire un moment avoir déniché l'oiseau rare avec l'*Homère* de Ponsard (poème sans grand intérêt imaginé dans le seul but d'encadrer la traduction du sixième chant de l'*Odyssée*[1]), et aussi avec sa tragédie

1. Homère errant demande l'hospitalité aux habitants de Cumes. Il chante l'épisode de Nausicaa. Mais, sur l'avis d'un riche marchand qui déteste les poètes, le Sénat refuse de l'accueillir. Seul,

d'*Ulysse* qui est, à peu de chose près, le vingt-troisième chant de l'*Odyssée* (le retour du héros et le massacre des prétendants) découpé et arrangé pour la scène. Ponsard avouait lui-même que son épopée et sa pièce étaient sans prétention : il ne voulait que faire connaître le véritable Homère et il s'en expliqua très franchement dans la préface qu'il mit à ces *Études antiques*[1].

Que dit-il donc dans cette préface si enthousiaste pour le génie de la Grèce et pour l'œuvre homérique? Voici ce qui l'a frappé. On mange beaucoup, on boit sec dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Les héros ont faim et soif, et le poète le dit. Ils sont las et poudreux lorsqu'ils ont marché : les femmes de leurs hôtes leur font laver les pieds et ne s'évanouissent pas pendant l'opération. Ils ont grand soin de leurs habits et la princesse Nausicaa fait la lessive. Ils sont parfois brutaux et cyniques : les prétendants, qui font ripaille dans le palais d'Ulysse, ne soupirent pas pour les beaux yeux de Pénélope, mais ils visent sa dot et ne le cachent point. Ils ont l'humeur de nos barons féodaux. Rien ne rappelle notre moyen âge comme ces premiers temps de la Grèce : Homère a la candeur et la franchise un peu rude de nos trouvères. Il n'est pas timide, ah non, certes! Il appelle les choses par leur nom. Un porc est un porc et une broche une broche. Les bienséances ne le gênent pas. Elles ont, au contraire, gêné ses imitateurs, Chénier lui-même, le gracieux et poétique Chénier : « Il a reculé devant la brutalité d'Homère.... Je vois en lui quelque chose de Théocrite, de Virgile, d'Horace et de Chénier : je n'y vois pas Homère ».

Egger, dans un article sur les traductions françaises d'Homère, cite une page de cette préface. Il approuve

le bon forgeron Tychius lui est favorable. Il sera immortalisé dans l'*Iliade*.

1. C'est le titre sous lequel il a réuni, en 1853, ses deux ouvrages. La tragédie avait été jouée le 18 juin 1852; *Homère* est antérieur de quelques années (il en lisait déjà des fragments à Lamartine en 1843).

sans restriction. On a gâté Homère en le paraphrasant. « Qu'on nous le montre sans fard, il saura bien nous captiver lui-même. » Egger donne des raisons très solides et il ajoute des exemples à ceux que donnait Ponsard [1].

Pourquoi alors le beau tapage qui accueillit les traductions de Ponsard?

1. Lemercier, *Cours analytique de Litt.* — Villemain, *la Litt. du XVIIIe s.*, III, 376. — Quinet, *Histoire de la Poésie*, t. IX des œuvres, p. 284, sq. — Saint-Marc Girardin, *Cours de Litt. dram.*, II, 79 et IV, 45. — Patin, *R. des D. M.*, 1er août 1843, et *Études sur les Trag. grecs*, II, 302. — *R. des D. M.*, 15 mars 1841. — Ph. Chasles, *Études sur l'Antiquité*, p. 223 (important), 303, 410. — Ponsard, Préface d'*Homère* (reproduite avec quelques modifications dans la Préface générale des *Études antiques*), p. 7, 10, 11, 12, 16, 21, 29. — Egger, *Mémoires de Litt. ancienne*, p. 164 à 217 (ce sont les articles de la *Nouvelle Revue Encyclopédique* d'août et sept. 1846 sur les traductions d'Homère); cf., en particulier, p. 198, 206, 210, 215; l'éloge de Ponsard est p. 207. — Bréal, *Pour mieux connaître Homère*, p. 53.

CHAPITRE XV

ATHÈNES ET L'ATTICISME

I. CONTRE L'« ÉNERGIE » DE L'ART GREC. — LA SÉRÉNITÉ DE L'HELLÉNISME : SAINT-MARC GIRARDIN. = II. CONTRE LE « RÉALISME » DE L'ART GREC : L'AFFAIRE PONSARD; GUSTAVE PLANCHE. = III. CONCILIATION DE LA VIGUEUR ET DE LA GRÂCE, DE LA FAMILIARITÉ ET DE L'ÉLÉGANCE. PRESTIGE DE L'ATTICISME : CHARLES LÉVÊQUE.

I

Le succès du dorisme n'est guère contesté entre 1830 et 1840. Cette ingénieuse hypothèse, qui avait renouvelé l'intelligence de l'hellénisme, n'était pas contestable. Mais ses partisans, trop exclusifs, amenèrent une réaction. Ils aimaient la *vie* de l'art grec, et c'était bien. Ils parlèrent de sa *violence* et tout fut compromis.

L'Artiste qui, dix ans plus tôt, marchait à fond contre Winckelmann se retourne contre les adversaires de Winckelmann.

En 1840, les candidats au prix de Rome pour la sculpture ont à modeler un *Ulysse tendant la corde de son arc.* Tous donnent au héros une attitude frémissante, convulsée et bien plus tourmentée que celle des archers d'Égine. *L'Artiste* y voit une faute de goût et une erreur : « C'est au théâtre, et au théâtre seulement que se fait l'éducation du plus grand nombre des artistes contemporains; c'est au théâtre qu'ils vont apprendre la vie, qu'ils vont étudier la nature. Faut-il s'étonner après cela qu'ils ne produisent que des ouvrages prétentieusement guindés, de la sculpture sans gravité..., de l'art de cabotins en un mot? » Ce *théâtre* dont il est question, c'est

le drame moderne. Et pourquoi donc inspire-t-il les jeunes sculpteurs? C'est qu'ils le jugent très analogue, par sa fougue, à l'art antique. Et voilà ce que conteste *l'Artiste* : « Les hommes profondément énergiques sont d'ordinaire calmes et mesurés, les natures exagérées dans leurs manifestations sont creuses au fond, sans consistance et sans courage.... Ainsi plus vous aurez mis de calme dans une figure exprimant une passion énergique, plus vous l'aurez rendue grande, majestueuse et sublime ». La revue cite Phidias, modèle de calme et de sérénité.

Les critiques de *l'Artiste* ne veulent pas de cette confusion entre le romantisme et l'hellénisme.

La sculpture grecque est vivante, c'est certain et l'art grec tout entier a un merveilleux élan. Mais cette force s'arrête en chemin; elle ne dérange jamais la beauté des lignes. Phidias est grandiose et puissant, mais « sous sa main toute-puissante, le marbre n'a jamais pleuré », écrit Arsène Houssaye, et il ajoute, en sortant du *Salon* de 1845 où quelques statues l'ont affligé : « Si le marbre ne rit pas, il ne pleure pas non plus. La beauté est sacrée : c'est un crime sculptural de l'altérer, pas même par la douleur, jamais par l'effort. L'antique Atalante vole paisiblement, malgré la rapidité de la course. Niobé, veuve de tous ses enfants, est belle encore dans sa douleur. On n'a pas oublié les paroles d'Électre dans la tragédie de Sophocle, qui sont toute une peinture des mœurs grecques : Je rougis, chères compagnes, de pleurer devant vous; daignez me le pardonner ». Où a-t-on pris que les belles statues grecques fussent des figures de mélodrame? Leur sérénité annonce la santé et l'énergie morale. L'âme discipline le corps. Elle domine sa douleur, par dédain, ou n'en laisse rien voir, par orgueil.

Et *Laocoon*? Eh bien, justement *Laocoon* prouve, à cette date, la robuste sérénité de la statuaire antique.

Il n'y a pas d'œuvre qui ait soulevé plus de commen-

taires et qui, par là même, éclaire mieux les changements du goût et les multiples interprétations de la beauté grecque [1]. Ce qui plaît en elle vers 1830 — rappelez-vous les marbres d'Égine — c'est le vigoureux réalisme des corps, ce sont les chairs tendues sous l'étreinte des serpents, les veines gonflées, les poitrines du père et des enfants bombées dans un effort désespéré, les muscles tordus sous la douleur; et c'est aussi l'intensité de la souffrance qui éclate dans ces têtes renversées, dans ces yeux défaillants, dans ces bouches qui s'entr'ouvrent comme pour gémir. Il me semble qu'on apprécie surtout l'énergie désespérée de ces malheureux qui tendent leurs muscles, crispent leurs corps pour ne pas mourir et dont la chair seule se révolte contre la souffrance.

Voici cependant du nouveau, quelques années plus tard, vers 1840. Le sujet du *Laocoon* est pathétique, certes, mais il est mélodramatique. La pose de Laocoon est trop théâtrale (et précisément c'est alors que *l'Artiste* proteste contre la sculpture de *théâtre* : les deux jugements se confirment). Étrange beauté, en vérité, que celle de ces corps tourmentés et convulsés ! Comment s'intéresser, si l'on est homme de goût, à cette lamentable anatomie de la douleur? La tête du grand prêtre est plus belle que son corps. Mais alors, on revient aux idées de Lessing sur le beau idéal de cette figure? Pas du tout. Lessing dit seulement que si Laocoon entr'ouvre à peine les lèvres pour gémir c'est que « la simple ouverture de la bouche produit dans la sculpture un creux de l'effet le plus désagréable ». Lessing a raison mais son explication est insuffisante. Le visage de Laocoon reflète l'énergie morale d'un homme qui domine sa douleur physique. Et pourquoi? Laocoon est fils de roi, grand prêtre de Neptune, il ne peut gémir comme les enfants et les femmes, il pense que la douleur calme et majestueuse est la seule

1. Cf. pour les indications bibliographiques : Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, II, 550-556.

qui lui convienne. Et il est père. Il oublie sa douleur physique pour ne songer qu'à celle de ses fils broyés comme lui. Il maîtrise ses souffrances pour ne pas effrayer ces enfants qui tournent vers lui des yeux suppliants.

L'énergie morale, chez *Laocoon*, commande au corps; chez *Niobé*, elle commande à l'âme.

Le célèbre marbre de Florence est fort apprécié entre 1840 et 1850. Cette mère de douleur, qui a vu tomber ses enfants sous les flèches d'Apollon et qui essaie de protéger sa plus jeune fille avec le frêle abri de son manteau, paraît d'autant plus belle qu'elle a l'air de moins souffrir. Le statuaire a su nous faire entendre, *sans la traduire au dehors*, la suprême angoisse de cette femme. Niobé, victime des dieux, méprise les dieux. Elle a tout perdu mais sa fierté retient et comprime son désespoir. La *Revue de Paris* (1841) cite ces vers d'un recueil qui venait de paraître :

> Niobé ! Niobé ! la grande désolée
> Qui, sans convulsions, sans cris, sans œil hagard,
> Et sans que sa beauté rigide en soit troublée,
> Succombe haute et pure et meurt sous le regard !
>
> Comme tu sais souffrir ! comme tu porte [*sic*], ô reine,
> Des extrêmes douleurs l'impassible fierté !
> Et comme tu maintiens la forme souveraine
> Qui t'enveloppe encor de sa divinité !...
>
> Le dédain siège encor sur ta haute paupière
> Dont les orbes éteints ne roulent pas de pleurs;
> Le regard fouille en vain ta poitrine de pierre,
> Où rien ne parle aux yeux de tes grandes douleurs....
>
> Niobé ! Niobé ! je t'ai toujours aimée !
> O Sphinx de la souffrance, impénétrable et beau,
> Que rend si fièrement la [*sic*] sévère camée,
> Ou ce marbre éclatant, froid comme le tombeau [1] !

La poésie ne vaut pas cher; elle a des faûtes de français et de rythme. Mais l'idée est intéressante. Et puis, c'est le

1. Ces vers sont extraits des *Heures de Poésie*, par Amédée Renée.

premier *chant de Niobé* de la génération parnassienne et c'est déjà le pressentiment des vers de Leconte de Lisle :

Que ta douleur est belle, ô marbre sans pareil!...
Niobé! Niobé! souffriras-tu toujours?

En 1842, Le Bas envoie d'Athènes quelques sculptures recueillies au cours de sa mission. David d'Angers les voit et note sur son journal : « J'admire une fois de plus la simplicité de l'art grec. Ces jeunes hommes en marche, graves sans austérité, ont dans tout leur être une bonhomie que seuls les peuples naïfs savent conserver. Une douce mélancolie éclaire le visage ou caractérise l'attitude de ces beaux êtres. La sécurité de la pose et du geste dit clairement que de tels personnages ne redoutent rien de l'avenir; ils savent qu'on ne peut les troubler, ils ont conscience de leur immortalité.... Les scènes voluptueuses, les tableaux agités n'ont pas été connus de la sculpture grecque parce que la passion tend à rassembler les êtres au lieu de les isoler. De là les groupes. L'art grec est plus riche en bas-reliefs et en statues qu'il ne l'est en groupes.... L'art chez les Grecs était chaste, sévère et toujours calme. Il semble que les anciens n'aient pas connu la tristesse et la mélancolie [1] ».

Cette sérénité grecque n'est pas l'immobilité comme le répétait Mme de Staël. Elle accompagne l'énergie et souvent elle en procède. Les écrivains en sont la preuve aussi bien que les sculpteurs.

Pourquoi Thucydide, longtemps sacrifié à Hérodote, reprend-il la première place? C'est à cause de son calme et de sa sérénité. Lerminier explique qu'il garde toujours une majesté paisible, même quand il raconte de vives douleurs ou de tragiques déportements. Quinet observe la modération, le sang-froid, l'impassibilité apparente des personnages qu'il fait parler. « C'est un sentiment de

1. Je ne donne ici que les indications les plus générales. On trouvera dans un autre ouvrage des détails plus abondants sur cette *sérénité* de la statuaire antique et le profit qu'en a retiré la sculpture française et, par extension, l'art français tout entier.

virilité orgueilleuse tout semblable à celui qui vit dans les odes de Pindare, et si les figures équestres de Phidias pouvaient s'animer et parler, ce serait encore la même majesté, la même *sérénité*, la même concision splendide dans une langue de marbre. » Il est des circonstances où le triomphe de l'énergie est de se vaincre elle-même et de mettre un frein à ses ardeurs. Au lendemain des guerres médiques, les Grecs avaient un excès de vie, une impatience que leurs orateurs durent modérer. De là cette parole mesurée de Périclès, ce front paisible, cet air d'impassibilité. De là aussi la sérénité de Thucydide qui racontait cette histoire et qui, à sa manière, enseignait les Athéniens.

Quinet, le dorien Quinet, est gagné par cette merveilleuse tranquillité de l'art antique. Son *Génie des Religions* (1841) a du verbiage et du fatras — sinon ce ne serait plus du Quinet — mais le caractère de l'hellénisme y est défini, semble-t-il, en une formule heureuse : *une gravité qui n'est pas l'immobilité mais la vie.* Quinet fait pénitence de ses égarements. Il invite ses amis les romantiques à méditer sur cette beauté grecque « qui doit sa supériorité à sa sérénité même ». La sculpture harmonieuse et paisible d'un Phidias lui donne la clef des historiens, des lyriques et des poètes dramatiques des beaux âges de la Grèce. Il souhaite à son temps la grande paix des Olympiens et la tranquillité de cette âme hellénique, qui, dans les derniers jours du paganisme, laissa partir avec un sourire ses « Dieux en exil » et sa belle mythologie : « La voix qui allait criant autour des îles : Le Dieu Pan est mort, ne fut suivie d'aucune lamentation. On entendit comme auparavant la grande sirène bercer le monde de son chant emmiellé.... Le paganisme n'a plus que quelques jours à vivre ; tout rit dans l'églogue de son dernier poète.... Et quand tout est fini, voyez comme la terre lui est légère ! Les fleurs croissent de toutes parts sur ses ruines. La sérénité s'attache à ses restes. La cime de marbre de ses montagnes, c'est là sa pierre funé-

raire, l'ombre des bois et des myrtes, son inscription ».

Le *Cours de Littérature dramatique* (1843) de Saint-Marc Girardin renferme, presque au début, un vif éloge de la *Niobé*[1]. Des trois grands conférenciers qui célébrèrent l'hellénisme en Sorbonne, Villemain prouva la grâce de l'art antique, Patin sa simplicité naïve et Saint-Marc Girardin sa sérénité.

Saint-Marc Girardin, qui avait de l'esprit, espérait bien par cette démonstration taquiner les romantiques, et son intention de polémique n'est pas douteuse. Mais l'esprit ne l'a pas empêché d'avoir du goût. Son livre ingénieux est resté charmant et n'a presque rien perdu de sa fraîcheur. On a plaisir encore à l'entendre parler de ces jeunes filles du théâtre grec qui regrettaient la douce lumière du jour et qui savaient mourir noblement, en vraies filles de rois. Comme il comprend l'âme de ces héros et de ces héroïnes qui maîtrisaient leurs émotions ! Comme il interprète l'art des divins poètes qui, tout en restant dans la vérité, idéalisaient l'expression de la souffrance et des maladies et jusqu'à la terreur de la mort! Comme il a raison de faire observer que la joie elle-même gardait chez eux une décente gravité!

Ulysse a tué les prétendants et la vieille Euryclée annonce à Pénélope le retour de son mari. « Les femmes modernes, même les plus sages et les plus réservées, même les Pénélope, aussitôt qu'elles entendraient ces bonnes nouvelles, s'écrieraient, s'agiteraient, s'empresseraient. Ce seraient des exclamations entrecoupées : Mon mari ! mon Ulysse ! où est-il? » Mais Pénélope reste calme. Elle observe l'étranger, elle l'interroge, et lorsqu'elle est bien sûre d'être en présence de son mari, quelle paix, quelle gravité dans leurs doux entretiens, dans leurs

1. Le critique vante « la tenue et l'équilibre » de cette statue. Il l'explique, il est vrai, par des raisons un peu différentes de celles qu'on a vues : la dernière fille de Niobé n'est pas encore morte, Niobé espère encore ; l'artiste l'a représentée lorsqu'elle n'est pas arrivée à l'excès de la douleur. Mais, si l'explication diffère, l'interprétation est bien la même.

confidences des périls surmontés! « Nous préférerions peut-être la femme sensible à la femme qui est à la fois tendre et prudente. Je n'y vois, quant à moi, qu'un danger : si Pénélope eût été la femme sensible qu'aiment à montrer le drame et le roman modernes, elle n'eût pas attendu son mari pendant vingt ans. »

Alceste mourante fait à toute sa famille de touchants adieux. La scène eût pu être déchirante ; elle reste simplement émouvante. Alceste ressuscite, et la peinture de la joie est aussi grave que celle de la douleur. Le bon Hercule, vainqueur de la Mort, ramène une femme voilée : « Au lieu des transports des deux époux se retrouvant après s'être crus enlevés l'un à l'autre, nous avons une scène grave et mystérieuse où le merveilleux ne fait pas tort aux sentiments humains et ne les efface pas par son voisinage, où la reconnaissance se fait peu à peu : Admète d'abord ne voulant pas recevoir cette femme voilée dans son palais par fidélité pour la mémoire d'Alceste, puis, sur l'ordre d'Hercule, consentant à ce qu'elle entre dans la maison; puis, malgré lui encore, lui tendant la main et, dès qu'il a mis sa main dans la main de cette femme voilée, quel frémissement!... Qu'y a-t-il eu dans ce serrement de main entre les deux époux? Enfin Hercule ôte son voile à la femme, j'allais dire à la vision : c'est Alceste! c'est elle!... Mais pourquoi est-elle encore muette et immobile? Dernier obstacle à l'accomplissement de la vie d'Alceste et qu'il faudra trois jours entiers pour lever! »

C'est ainsi que beaucoup de bons esprits rappelaient la sérénité de l'art grec aux imprudents ou aux habiles qui confondaient la violence et la vie, l'exubérance et l'énergie [1].

1. Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, p. 478. — Vinet, *l'Art et l'Archéologie*, p. 278 et 302. — *L'Artiste*, 1837, t. XIII, p. 2; 1840, série II, p. 169; 4 mai 1845; 1846, t. I, p. 190 et 235. — Jouin, *D. d'Angers et sa vie*, II, p. 14 à 20. — Quinet, *O. Comp.*, I, 328, 334, 347, 355 et 357. — *R. des D. M.*, 1er mars 1834. — Collignon, *Hist. de la Sculpt. gr.*, II, 536, 550. — *Mémoires de l'Ac. des I.*, t. XV, I, 215. — *R. de Paris*,

II

Ils leur rappelaient aussi que le réalisme n'est pas la trivialité ni le naturel la grossièreté.

Lenormant, qui pressentait le danger, écrivait dès 1838 : « Pour mon compte, je ne puis me résoudre à croire l'antiquité ni si naïve ni si familière : on adopterait un étrange paradoxe si l'on s'imaginait que l'idée de l'artiste, qui alors se proposait de rendre la nature semi-divine d'un héros, ne se fût pas élevée au delà des modèles rustiques, que Jason n'eût été pour lui qu'un beau garçon de charrue et Hippolyte un piqueur bien découplé.... Nausicaa, dans ses plus naïves fonctions, était sans doute, aux yeux de Protogène, mieux qu'une belle blanchisseuse.... Je pense qu'alors les peintres qui cherchaient un modèle pour peindre Minerve ou Briséis n'allaient pas guetter les paysannes à leur retour de la fontaine; au moins n'ai-je lu nulle part que les polissons du carrefour aient été, dans le gymnase, disputer le prix de la beauté aux fils des plus riches citoyens. Ne vous y trompez pas, ces belles jeunes filles que vous admirez dans la frise du Parthénon n'étaient pas de celles qui frottaient d'ail l'écuelle du moissonneur.... Ces cavaliers qui se pressent, se devancent, se pavanent avec grâce, aussi beaux qu'une armée d'Achilles, c'est la fleur des familles, c'est le printemps de l'année que pleurera bientôt Périclès ». La distinction un peu austère de Lenormant, sa réserve très marquée à l'endroit de tout ce qui était trivial, ne l'ont pas mal servi ici.

En 1844, Vacquerie traduit et fait représenter *Antigone*. Il a voulu garder la simplicité de la pièce grecque. Or écoutez ce qu'en dit Patin lui-même : « Il ne faut rien outrer. Une des plus récentes traductions de l'*Antigone* a prêté à Créon une familiarité plus que grecque, mettant

1841, t. XXX, p. 135. — Saint-Marc Girardin, *Cours...*, I, 17 à 37, 39, 291; II, 124 à 133; IV, 172 à 209 (voir surtout les leçons 3, 4, 20, 25, 57 et 58). — *R. des D. M.*, 15 mai 1855.

dans sa bouche cette expression de l'impatience que lui causent les longs propos du garde : *Bavard!* » Ce discours de l'esclave peureux qui annonce au roi la désobéissance d'Antigone n'a pas une bonne presse. « Ce sont, dit la *Revue de Paris*, des expressions à la Scarron, dignes d'un portefaix moderne.... C'est Scarron collé sur Homère... La naïveté est devenue bassesse ». On trouve aussi que Vacquerie a exagéré un peu grossièrement la couleur antique dans la querelle d'Hémon et de son père : « Ce sont des paroles de crocheteur mises à la place de la sobriété de l'art grec ». Les hellénistes s'indignent qu'un journal[1] ait pu écrire que « l'ignoble, le trivial, la sincérité brutale » constituaient le théâtre grec. Patin supplie les traducteurs de ne pas confondre la grossièreté du goût moderne avec la naïveté de l'art antique.

Ainsi s'explique la querelle qu'on chercha à Ponsard malgré les excellentes intentions de sa préface.

Il avait eu un mot malheureux. Il avait parlé de la *brutalité* d'Homère. Vingt ans après, Sainte-Beuve en trépignait encore : « Certes, il n'avait ni deviné ni vu la Grèce, le poète moderne qui, tenant à nous montrer Homère et se piquant de nous le rendre avec plus de vérité que ses devanciers, s'est félicité hautement de n'avoir pas fait comme André Chénier « qui avait reculé devant la brutalité d'Homère ». La brutalité d'Homère, bon Dieu ! Et cela dit presque en manière d'éloge ! Si M. Ponsard avait vu la Grèce, il aurait su que le mot de brutalité n'existe que pour le Cyclope dans le monde d'Homère et qu'un pareil terme jure et crie, appliqué à ces beaux génies harmonieux qui, même sous leur forme primitive, sont tout le contraire du barbare ».

Et quel modèle de bonne traduction le malheureux avait-il pris pour guide, en le criant bien haut ? Je vous le donne en cent. La traduction de Mme Dacier, qu'il appelait un chef-d'œuvre à cause de son ingénuité et de

1. Je n'ai pu découvrir lequel. C'est la *Revue de Paris* qui cite la phrase.

ses négligences mêmes! Mme Dacier fut une excellente dame, savante et modeste, dont le travail n'est pas sans mérites. Il était seulement fâcheux pour Ponsard qu'un helléniste aussi remarquable qu'Egger reprochât, justement alors, au travail de Mme Dacier, et avec preuves à l'appui, « cette platitude bourgeoise qui ne ressemble pas mieux à la naïveté d'Homère que les fleurs du style romanesque ».

Il faut dire enfin que si les poèmes d'*Ulysse* et d'*Homère* furent assez goûtés dans l'ensemble pour leur vérité, leur simplicité et parfois leur verdeur, on jugea néanmoins que les passages où Ponsard traduit péchaient gravement par leur prosaïsme. Alcinoüs, se rendant au conseil des chefs, rencontre sa fille :

> Nausicaa l'aborde et lui tient ce langage :
> « Cher père, prêtez-moi votre char de bagage;
> Je veux porter au fleuve et, dans les eaux plongés,
> Blanchir vos beaux habits trop longtemps négligés;
> Pour siéger au conseil, selon votre coutume,
> Il faut que rien ne manque à l'éclat du costume.
> En outre, vous avez cinq fils dans vos maisons,
> Deux déjà mariés, mais trois encor garçons;
> Ceux-ci veulent toujours, pour aller à la danse,
> Des habits bien lavés, et j'en ai l'intendance ».
> Elle parlait ainsi, dans son chaste embarras,
> Songeant au doux hymen et ne le nommant pas.
> Son père lui répond, comprenant ses scrupules :
> « Vous aurez, chère fille, et le char et les mules.
> Allez. Mes serviteurs attelleront dehors
> Un char couvert, muni d'essieux brillants et forts ».
> Il dit et donne l'ordre aux serviteurs dociles
> D'apprêter la voiture et les mules agiles.
> La princesse, apportant les habits précieux,
> Les place dans le char muni de bons essieux
> Et monte sur le siège; et cependant la reine
> Prépare pour sa fille une outre de vin pleine,
> Puis remplit un panier de vivres, puis encor
> Lui donne des parfums dans une fiole d'or,
> Afin qu'après le bain, la vierge et ses esclaves
> Répandent sur leur corps les essences suaves.

Évidemment, ce n'est pas mal, mais c'est quelconque. C'est simple, ce n'est pas gracieux. Et dans Homère, l'épi-

sode est gracieux. Si Egger rendit hommage à cet *essai heureux*, Planche, au contraire, fut de la dernière violence.

On vit rarement un redresseur de torts plus grincheux que maître Gustave Planche. Cette tragédie d'*Ulysse* surtout, il la déchira à belles dents pour sa vulgarité. Il cria au sacrilège. « La conversation d'Ulysse et d'Eumée, l'épreuve de l'arc, le massacre des prétendants racontés par Homère dans une langue tantôt naïve, tantôt énergique perdent sous la plume de M. Ponsard leur physionomie primitive; la naïveté devient trivialité, l'énergie grossièreté.... Les détails les plus naïfs et les plus vrais qui nous enchantent sous la forme narrative nous semblent trop souvent puérils sous la forme dramatique.... Pénélope, type de la fidélité, de la chasteté est devenue un personnage vulgaire.... Le style est exécrable, à peu près nul. » Et Ponsard prétend goûter Homère! Que serait-ce s'il ne l'aimait pas? O déesse, dira Renan à Minerve, même ceux qui t'honorent qu'ils doivent te faire pitié! Planche regrette que Ponsard ait écrit : « Je ne suis qu'un barbare gaulois traduisant un grec mélodieux », et n'en soit pas resté sur cet aveu ingénu. Leconte de Lisle est, lui aussi, sans pitié pour « cette tentative malheureuse où l'abondance, la force, l'élévation, l'éclat d'une langue merveilleuse ont disparu sous des formes pénibles, traînantes et communes et dont il faut faire justice dans un sentiment de respect pour Homère. »

Homère était-il si naïf, si familier? On commence à en revenir. Cette interprétation avait pour elle la croyance à des poésies primitives et populaires d'où seraient sorties l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et l'assimilation de ces épopées à nos chansons de geste. Et voilà que ces deux raisons sont sérieusement contestées.

Quinet croit à l'existence d'un Homère, poète réfléchi et gracieux dont la simplicité est élégante et poétique. Et Sainte-Beuve, à la suite de Boissonade, commence à révoquer en doute les hardies suppositions de Wolf. Quant au rapprochement avec notre moyen âge, dont Ponsard

tirait argument, Villemain et Vitet se permettent d'en sourire. Villemain avait jadis bataillé contre Courier qui traduisait Hérodote en langage du XIIIe siècle, dans la prose naïve et gauche de nos chroniqueurs; la tentative de Littré lui parut légèrement ridicule. Et lorsque Génin, dans son enthousiasme pour *la Chanson de Roland*, s'écriait : Que manque-t-il à cela que d'être écrit en grec? écoutez Vitet : « Nous répondons : Il y manque d'être écrit seulement en français, c'est-à-dire dans une langue à son âge viril et non dans un idiome en bas âge. Qu'on ne se méprenne point sur le sens de nos paroles; nous aimons notre langue au berceau, ses commencements sont vigoureux et pleins de charme mais ce sont des commencements ». Donc, pas d'analogie entre la langue de notre moyen âge et la langue d'Homère; pas d'analogie non plus — ou des analogies très superficielles — entre les mœurs des deux époques. Sans méconnaître la robuste franchise de l'art homérique, la critique y démêle des raffinements qui échappaient à Ponsard.

Non vraiment, l'énergie et le réalisme, sous la forme excessive qu'on leur donna, ne furent jamais les caractères de l'art grec [1].

III

Et maintenant, en route pour la dernière étape!

L'échec, partiel tout au moins, des théories réalistes réveille cette vieille histoire du « beau idéal » que l'on

1. Lenormant, *Beaux-Arts et Voyages*, I, 169. — Patin, *Études sur les Tragiques grecs*, II, 270. — *R. de Paris*, 1844, t. I, 202. — Ponsard, Préface d'*Homère*, 16, 19, 21, 28. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, XII, 364. — Egger, *Mémoires de Litt. ancienne*, 194 à 207. — Latreille, *Ponsard*, 213. — Planche, *R. des D. M.*, juillet 1852. — *J. des Débats*, 21 nov. 1852. — P. Albert, *La Litt. fr. du XIXe s.*, II, 196. — Leconte de Lisle, Préface des *Poèmes antiques*. — Quinet, *O. Comp.*, IX, 284. — Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, V (sur Homère) et *Nouveaux Lundis*, V, 227. — Villemain, *Hérodote et de la manière de traduire*. — Vitet, *Essais historiques et litt.*, 76. — Bréal, *Pour mieux connaître Homère*, 13 et 64 (ingénieux et intéressant).

croyait bien enterrée. Quelques mémoires de Q. de Quincy sont réimprimés; Cousin reprend la polémique dans la *Revue des Deux Mondes*, Saint-Marc Girardin exalte le platonisme et la sculpture de Phidias. « L'allégorie orientale tourmentait et défigurait la forme pour lui donner un sens ; l'art grec la spiritualise par la beauté et, à mesure que la matière s'épure en s'embellissant, elle parle à l'âme un langage que celle-ci entend mieux. »

Les *Réflexions et Menus propos d'un Peintre génevois*, de Töpffer (1848), ont du bon sens, de la malice, mais aussi des espiègleries un peu irritantes et un décousu assez déconcertant. C'est un de ces voyages en zig-zag, comme les aimait la libre fantaisie de l'auteur. A propos d'un bâton d'encre de Chine et d'un âne dans un pré, il nous amène subtilement à poser le problème de l'imitation dans le lavis, le dessin, la peinture, les arts en général. Il combat résolument le réalisme. Si l'imitation était le principe de la beauté, le cosmorama, le diorama, le panorama, sans parler de « la reproduction par la récente machine de M. Daguerre », vaudraient mieux que tous les paysages d'un Claude Lorrain. L'artiste interprète la réalité : mettez vingt-cinq peintres devant l'âne de M. Töpffer et vous aurez vingt-cinq copies. L'artiste ajoute à la réalité : certaines descriptions de Virgile sont supérieures aux plus belles nuits d'été. L'artiste transfigure la réalité : un oiseau qui chante sur un peuplier, ce n'est rien. Lisez cependant le *Qualis populea mœrens*.... Et regardez l'art grec.

La Vénus de Médicis vaut mieux que la Vénus de Canova, parce qu'elle est plus immatérielle. La Vénus de Milo dépasse la Vénus de Médicis, parce qu'elle est plus idéalisée. Sans aucun doute, bien que cela vous étonne. La Vénus de Milo est austère, grave, vigoureuse ; elle n'a pas la noblesse féminine ni la volupté d'une Vénus. Précisément. *Elle n'est pas banale.* Si elle surprend tout d'abord, c'est que son genre de beauté ne court pas les rues. L'artiste a créé un type qu'il ne rencontrait

guère : il l'a *imaginé*. Et ainsi, sous les formes robustes et pleines, il y a plus d'idéal que dans toutes les Aphrodites où la femme est trop vite devinée et admirée.

Ce n'est pas très probant, mais c'est ingénieux. Et puis remarquez cet éloge de la Vénus de Milo. Töpffer ne revient pas à Praxitèle; il n'a pas le goût 1820; il est partisan de l'énergie grecque. Mais dans cette énergie, il admire le choix judicieux de l'artiste. La vigueur de la statuaire grecque lui semble tout à fait distinguée et aimable.

D'autres s'efforcent de réconcilier l'austérité et la grâce.

Le sombre dorisme commence à peser. « Nous sommes des Ioniens », dit Vitet. On a vu comment les voyages en Asie Mineure, à partir de 1840, égayèrent de tout l'enchantement du paysage ionien la vision de l'art antique. Avec la molle Ionie, c'était la grâce, c'était le rayon de soleil qui fleurissait l'hellénisme. Il y avait une dizaine d'années que la littérature grecque était mise en harmonie avec la sauvagerie de la nature laconienne. Les roses de Smyrne, les myrtes et les lauriers de Sardes et d'Éphèse, le murmure des sources, les riantes prairies furent d'aimables impressions de voyage et furent autre chose. La poésie du paysage fit la poésie des souvenirs. Et toute la Grèce du passé se leva dans la lumière.

Le dorisme lui-même, le dorisme lourd et trapu, se teinte d'ionisme. Ph. Chasles démontre l'*harmonie*, l'élégance d'Eschyle et de Pindare. Le temps n'est pas loin où Beulé dira le sourire de la nature laconienne. « Je me souviens encore de mon arrivée à Sparte au mois de mai. La nature avait alors une douceur et un charme infinis; partout des fleurs et des parfums; les agnus-castus et les lauriers-roses de l'Eurotas commençaient à s'ouvrir. Les sentiers étaient bordés de roses sauvages; de grands oliviers mêlaient leur feuillage blanchissant au feuillage vigoureux du figuier, du mûrier, du caroubier; des ruisseaux, des prairies émaillées d'anémones, des champs fertiles partout où il y a eu des bras pour labourer

les champs. Une telle nature eût adouci la race la plus féroce.... Je me suis efforcé de montrer[1] qu'il y avait dans le génie spartiate un côté plus poli, plus élégant, ouvert à l'amour du beau et aux jouissances élevées. » Le sourire des guerriers d'Égine ne passe plus pour une gaucherie de primitifs, mais pour une concession à la grâce, cette loi universelle de l'art antique.

Mais ce mélange heureux de puissance et de simplicité, de force et d'harmonie, qui donc l'avait combiné avec plus de génie que la cité d'Athènes en ses beaux jours?

Ainsi prit naissance le culte de l'atticisme.

Burnouf, dans sa remarquable étude sur le Parthénon, écrit : « L'esprit qui a conçu la grande Minerve d'ivoire a su réunir dans les colonnes de son temple les deux caractères de la déesse, la mâle grandeur de l'intelligence et la grâce et la beauté féminine. » Phidias a concilié la grandeur du dorisme et l'élégance de l'ionisme. C'est le caractère de l'école attique, déjà avant Phidias : Athènes a fondu le génie des deux races dans une harmonieuse unité. Voilà ce que répète la critique à partir de 1845, lorsque Athènes, tardivement révélée, est enfin étudiée et explorée.

La Science du Beau, de Charles Lévêque, est un hymne ardent et grave en l'honneur de l'atticisme[2].

Lévêque aime dans le Parthénon cette élégance sévère « où la force s'allie étroitement avec la grâce ». Quelle aimable familiarité dans la cavalcade des Panathénées! Des chevaux errent encore en liberté; l'un d'eux chasse d'un mouvement de tête les mouches qui lui piquent la jambe; d'autres sont bridés et tout prêts à partir; de jeunes Athéniens se parent pour la fête et causent avec

1. Dans les *Études sur le Péloponèse*.

2. L'ouvrage ne parut, il est vrai, qu'en 1861-62, mais il était le développement d'un mémoire couronné en 1859 sur un sujet mis au concours deux ans plus tôt par l'*Acad. des Sc. morales*, et nous savons que depuis le jour où il était arrivé à Athènes (première promotion de 1847) Lévêque portait ce sujet dans sa tête et dans son cœur.

leurs amis, un soldat achève de s'habiller et passe tout naturellement sa tunique, des cavaliers caressent leurs montures et s'élancent. Et quelle splendeur dans le déroulement de cette procession! Quelle libre et franche allure dans ce brillant cortège, si animé et si vivant! La vie, il faut toujours en revenir là pour comprendre l'art grec, mais une vie aimable et harmonieuse. Les poses les plus familières ou les plus désordonnées gardent un air de noblesse et de dignité. Regardez les frontons après la frise. Les deux Parques, dont l'une s'accoude sur les genoux de sa compagne, ont des formes opulentes, mais les contours moelleux des corps et la souplesse des draperies font d'elles des « enchanteresses ». L'Hercule Idéen est tout en muscles et en chair : sa vigueur est moins nerveuse et moins sèche que celle de l'Héraclès d'Égine. Tout offre l'image d'un réalisme prudent. Quelle différence avec la *Milon de Crotone*, de Puget! « Nous ne sommes pas de ceux qui veulent qu'un athlète ait la tête et les traits de l'*Apollon du Belvédère*.... Milon était un homme grossier : qu'il ait donc un visage vulgaire : rien de mieux. Mais l'art grec savait bien que, comme la distinction, la vulgarité a ses nuances et ses degrés. Entre ces degrés, pourquoi choisir justement le plus bas?... Le visage du Milon de Puget est tellement vulgaire qu'il en est laid; il est tellement laid que tout s'y confond et que, la douleur y ajoutant l'extrême désordre, le spectateur n'y voit plus qu'une horrible convulsion. Puget a oublié les limites où devait se renfermer son art. »

Ces limites que la sculpture attique respecta, l'art grec tout entier, à toutes les époques, s'y maintint ou chercha à s'y maintenir. Homère représente des héros énergiques ou familiers, le fougueux Achille, le bouffon Thersite, mais il jette sur tout cela de merveilleuses draperies. Achille s'attendrit devant Priam, Hélène condamne sa faute, les dieux obéissent à Zeus, personnification de l'intelligence et à sa fille chérie, Athènê, symbole de la

raison. Il en est de même au théâtre et la preuve en a été cent fois faite. Il semble qu'une même loi, depuis les origines, entraîne l'hellénisme vers cette conciliation de la vie et de l'idéal qui fait la suprême beauté des œuvres athéniennes. L'atticisme avant les Attiques! Quel joli sujet de rêveries et quel magnifique horizon!

« Tu es arrivé, ô étranger, dans la plus belle région de la terre... », chante le chœur d'*Œdipe à Colone*. Lévêque admire cet hymne et il y voit un symbole. C'est une terre un peu rude que l'Attique, une terre déboisée et sans verdure, mais la grâce, qui n'est pas dans la couleur du sol, se retrouve dans la pureté de l'air et dans l'élégance des collines. Le voyageur sent partout l'énergie et l'harmonie.

Eh bien! ce décor athénien, c'est l'art attique. Et l'art attique c'est l'épanouissement de l'art grec [1].

1. Cousin, *R. des D. M.*. 1er sept. 1845 (Cousin y admet un mélange de l'idéal et du réel). — Saint-Marc Girardin, *Cours...*, II, 378 à 411. — Töpffer, *op. cit.*, I, 230, 286; II, 14, 63, 68, 143, 178 (voir surtout les livres IV, V et VI). — Collignon, *la Sculpt. gr.*, II, 321. — Beulé, *l'Art grec avant Périclès*, I, 222. — Ph. Chasles, *Études sur l'Antiquité*, 73 et 77. — Burnouf, *Mémoires sur l'Antiquité*; *la Légende athénienne*; *thèse* de 1850 (Des principes de l'art d'après la méthode et la doctrine de Platon). — B. Saint-Hilaire, *Rapport* à l'Ac. des Sc. morales (16 et 20 avril 1859). — Ch. Lévêque, *la Science du Beau*, II, 33 à 40, 66, 70 à 77, 81, 85, 89, 90, 98, 210 à 214, 236, 238. — Ch. Lévêque, *R. des D. M.*, 15 août 1851.

CONCLUSION

Il n'est pas exagéré de parler d'une *renaissance* de l'hellénisme dans la première moitié du XIX[e] siècle. Il y a là un mouvement comparable à celui de la grande Renaissance.

Oh! sans doute, nous avons fait du chemin depuis cinquante ans et il n'est que trop facile d'oublier ce qui est antérieur à 1850. Nous avons vu la science de l'hellénisme pousser si loin ses conquêtes, et dans des régions à peine soupçonnées, que tout ce qui s'est fait pendant le romantisme nous paraît jeux d'enfants, ou peu s'en faut.

Nous pouvons sourire aussi de l'insuffisance du sens historique pendant toute cette période [1]. Que de subtilités, assez mal venues, pour trouver une formule générale qui s'appliquât à toutes les époques de l'hellénisme et à toutes les formes de l'art! Que d'efforts, plus ingénieux que solides, pour enfermer dans une même loi les arts, les mœurs et les paysages! Un Ampère, un Gandar, malgré leur incontestable talent, nous font souvent l'effet d'*illuminés*.

Cette époque cependant est très grande. Elle a restauré la curiosité de l'hellénisme, elle en a retrouvé le goût, elle en a renouvelé l'intelligence.

On pensait généralement vers 1815 que la Grèce antique ne valait pas la peine d'être étudiée. Ce fut un miracle que d'arriver à secouer tant de préjugés et à dissiper tant d'ignorances. Les progrès, très marqués déjà, de l'archéologie et de la philologie préparèrent les savantes et patientes conquêtes de l'âge suivant. Bien

1. Collignon, Introduction à *l'Histoire de la Sculpture grecque*, VIII-IX.

des questions subtiles sont éclaircies. Et presque tout le reste est amorcé.

Les mondains prennent goût à des études jusque-là réservées aux savants. L'hellénisme *circule*, et il ne paraît pas si déplaisant à voir. Saluons avec reconnaissance ces cours publics et ces brillants articles de vulgarisation. Et ne disons pas trop de mal du vieil humanisme. Il eut ses enthousiasmes un peu chimériques, mais il suggéra de piquantes réflexions. La fameuse théorie des *concordances* elle-même, malgré d'évidents abus, ne fut pas sans profit. Ce que l'intelligence de l'hellénisme doit au paysage grec est prodigieux. Sans la sculpture antique, aurions-nous aussi bien compris la littérature?

N'est-ce donc rien enfin que cet élargissement de la critique par toutes les discussions sur le problème esthétique? Passer du beau idéal au réalisme, de la mollesse à l'énergie, de la sublimité à la simplicité; découvrir la vie tout simplement, dans le bel élan de sa fougue et dans la franchise de sa naïveté, là même où tant de générations avaient admiré une majestueuse grandeur; remettre à leur vrai rang ces familiarités, ces négligences, ces hardiesses naturelles que nos classiques appelaient des fautes de goût et des grossièretés ; reconnaître que le secret du génie grec fut de combiner toujours le plus de naturel et de vérité avec le plus de beauté ; découvrir dans l'atticisme, après tant de promenades, la pure essence de l'hellénisme, l'union harmonieuse de l'aimable élégance ionienne et de la naïve énergie dorienne : voilà les principales conquêtes de cet enthousiasme intelligent et réparateur qui renouvelait, après une longue éclipse, le sentiment du beau antique et l'admiration d'incomparables chefs-d'œuvre.

Au fond, avons-nous tant changé depuis 1850?

Un des plus récents historiens de l'art antique [1] écrit .

1. Lechat, *la Sculpture attique avant Phidias*. — Voir surtout p. 155, 341, 422, 504 et les chapitres intitulés « Résultats de

« La rondeur et la mollesse qui gâtent si souvent les productions des Ioniens sont étrangères aux Attiques. Leurs figures, dans les attitudes diverses où nous les voyons, sont posées fermement.... Elles n'ont pas cependant la raideur tendue, la fixe et anguleuse armature des œuvres doriennes.... Il semble que l'art attique soit dirigé dès ses débuts par un secret instinct de mesure. De là résulte une aptitude particulière à comprendre les productions de l'art ionien comme de l'art dorien, à les accueillir.... L'école attique eut cet heureux destin d'être la terre élue où se rejoignirent, se juxtaposèrent les deux formes d'intelligence, les deux directions de pensée, les deux capacités de création artistique qui étaient également grecques ».

Les patientes et délicates recherches de M. Lechat ont donc confirmé et précisé ce qui, vers 1850, était déjà nettement pressenti.

Mais voici un autre problème.

De 1820 à 1830 notre littérature est élégiaque et vaporeuse, et c'est le moment où l'on se figure une Grèce aimable et gracieuse. Jusqu'en 1840 l'art romantique déploie sa fougue et l'art grec se définit par l'énergie. De 1840 à 1850 notre littérature s'apaise, se fait plus simple, et justement l'hellénisme apparaît alors comme familier et serein. Faut-il n'y voir qu'une simple coïncidence ?

D'une manière plus générale, comment l'hellénisme ainsi réveillé a-t-il agi sur notre littérature courante ? Quels ont été les points de contact entre l'antiquité et l'art moderne ? Et qu'est-il advenu de cette rencontre ?

Il reste à suivre le *sentiment grec* chez nous, dans nos propres créations, pendant la période romantique [1].

l'influence ionienne », « Courant attico-dorien », « Épanouissement de l'art attique ».

1. C'est la question que je me propose de traiter un jour dans *Le Romantisme et la Grèce antique*.

INDEX [1]

1. Les numéros des pages suivis de la lettre *s* (suivantes) marquent les endroits où l'auteur, le pays, etc., sont particulièrement étudiés. Les caractères en italique indiquent certaines questions générales pour lesquelles il y aura quelque intérêt à retrouver aisément les références.

D

N

O

P

Q

R

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

CONTRE LA GRÈCE DES BOUDOIRS

CHAPITRE VII

CONTRE LE BEAU IDÉAL

APRÈS 1830

CHAPITRE VIII

LA GRÈCE SANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE IX

L'HUMANISME EN VOYAGE

CHAPITRE X

LA CURIOSITÉ PHILOLOGIQUE

CHAPITRE XI

LA CURIOSITÉ ARCHÉOLOGIQUE

CHAPITRE XII

ATHÈNES CONTRE ROME

CHAPITRE XIII

L'ÉNERGIE DE L'ART GREC

CHAPITRE XIV

RÉALISME ET FAMILIARITÉ

CHAPITRE XV

ATHÈNES ET L'ATTICISME

1347-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 12-10.